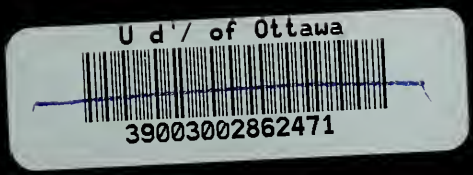

U d'/ of Ottawa
39003002862471

Voir

PC
2117
.G43

BIBLIOTHECA
Ottawa
LIBRARY ANNEX

TABLE OF CONTENTS.

	Page.
INTRODUCTION	vii
Du jour	vii
La semaine, les mois	viii
De l'année	ix
Les saisons	ix
Nombres cardinaux	x
Nombres ordinaux	xi
Du manger et du boire	xi
Des animaux domestiques	xiii
Les points cardinaux	xiv
Du travail	xiv
De la grandeur de l'homme	xv

PARTIE I.

Anecdotes de Mozart, Arnold, Mara, George II., Maury, Frederic II., Doct. Portal, Garrick, Walpole, Jean de la Fontaine, David, Catherine, Gabrieli, Gustave, etc.	5 à 22
Le Requiem de Mozart,	22
Hugo Grotius.	24
La recrue de l'Electeur de Brandebourg	24
Les trois journées de Juillet	26
L'écolier de Montbard	29
Le violon crémois,	30
Frederic II. et les cerises	33
Anecdote sur le premier bateau à vapeur	36
Le chien et les brigands	38
Le Barbier de Séville	43
La montre du Général Hoche.	45
Anecdotes inédites de Napoléon Bonaparte	48
Napoléon et Macdonald	52
Napoléon et le Gén. Nicolas	54
Napoléon et le grenadier français	56

PARTIE II.

Esquisses biographiques et traits caractèristiques de personnes distinguées par leur génie et leur savoir, arrangées par ordres chronologique	61
Jean Wickliffe	61
Jean Huss	63
Jerôme de Prague	65
N. Machiavel	66
Michel Ange et Raphael	85
Martin Luther	77
Zwingli	81
Jean Calvin	83
G. Shakspeare	87
Jean Milton	90
Molière	98
Addison	107
Richardson.	110
Montesquieu	113
Voltaire et Gibbon	118
Voltaire et Maupertuis	119
Thomson et Young	126
Fielding et son Tom Jones	132
Hume	136
Rousseau et Hume	140
Diderot	144
Barthélemy	148
Emanuel Kant	164
Goldsmith	162
Lessing, Klopstock et Wieland,	169
Gibbon,	175
Nollekens	180
Macpherson et le Dr. Johnson,	182
Goethe	184
Ségur	199
Madame Roland et Madame de Stael Holstein	203
Mme. de Lafayette à Olmutz,	225
Josephine et Marie Louise	236

LIBRARY ANNEX
O. M. L.

Les quatre compagnons d'infortune du Gén. Lafayette durant sa captivité dans les prisons de la Prusse et de l'Autriche..... .. 240
César Fay, Marquis de Latour Maubourg..... 240
Bureau de Puzy 242
Alexandre de Lameth 246
Victor Latour Maubourg..... 246
Thaddée Kosciusko 251
La Maria Stuart de Schiller.. 257
Les frères Humboldt 260
Cuvier 265
Walter Scott 268

PARTIE III.

Faits historiques et Mélanges.

Pierre le Grand et Alexis son fils 273
Bonaparte dans la Mer Rouge, 284
Exécution des Girondins 586
Les Jardins à fleur 287
Des Jardins potagers 291
Du Tabac..... 292

Appendix..... 297

INTRODUCTION.

Le père, *la* mère, *le* frère, *la* sœur. *Les* pères, *les* mères.

Un père, *une* mère, *un* frère, *une* sœur.

Mon père et *ma* mère sont[1] *mes* chers parens, que j'aime[2] beaucoup.

Mes deux frères et mes quatre sœurs, nous sommes,[1] tous les sept, leurs enfans.

Je suis[1] leur fils aîné, et Emilie est[1] leur fille ainée.

Les autres sont[1] les cadets et les cadettes de notre famille.

Il est[1] de notre devoir d'aimer[2] nos parens, et de leur obéir.

Ils savent[3] mieux que nous ce qui nous est utile ou nuisible.

Nous sommes[1] les fils et les filles de nos parens, et les petits-fils et les petites-filles de notre grand-père et de notre grand-mère.

Nous avons[4] des oncles et des tantes, qui aiment[2] beaucoup leurs neveux et leurs nièces.

Nous allons[5] à l'école avec leurs enfans, qui sont[1] nos cousins et nos cousines.

Du Jour.

Un jour signifie[6] certain espace de tems par lequel on divise[7] les mois et les années.

Il y en a[8] de trois sortes : *le jour naturel*, *artificiel* et *civil*.

Le jour naturel est[1] le mouvement diurne de la terre autour de son axe dans les vingt-quatre heures,

1 être	3 savoir	5 aller	7 diviser
2 aimer	4 avoir	6 signifier	8 there are of it

ce qui occasionne[1] le jour et la nuit. Comme ce mouvement se fait[2] de l'ouest à l'est, il paraît[3] que le soleil et les astres se lèvent[4] dans les vingt-quatre heures à l'est, et se couchent[5] à l'ouest.

Le jour civil se prend[6] ordinairement chez nous depuis minuit jusqu'au minuit suivant.

Un jour compte[7] vingt-quatre heures depuis minuit jusqu'au minuit suivant. Le jour est divisé[9] en heures, en minutes et en secondes. Chaque heure fait[2] la vingt-quatrième partie du jour naturel.

On divise en deux les vingt-quatre heures du jour, et chaque division est[9] de douze heures; l'une depuis minuit jusqu'à midi, l'autre depuis midi jusqu'à minuit. Et c'est dans ce sens qu'on dit:[10] une heure avant minuit, deux heures après midi.

Chaque heure est partagée[11] en soixante minutes. Quinze minutes font[2] un quart-d'heure; trente minutes une demie-heure.

Chaque minute est partagée en soixante secondes.

On dit[10] l'aube du jour, la pointe du jour, le crépuscule du matin, le lever du soleil, la lumière, la clarté du jour, le matin, il fait grand jour, il est midi, l'après-midi, l'après-dinée, il se fait tard, dans la soirée, au coucher du soleil, le crépuscule, les ténèbres, le soir, l'obscurité, la nuit, minuit.

La Semaine, les Mois.

Une suite de sept jours, à commencer par dimanche et à finir par samedi inclusivement, s'appelle[12] une *semaine.*

Voici les sept jours de la semaine: Dimanche, Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi, et Samedi.

Un mois est[1] une des douze parties de l'année, dont l'une compte[7] trente et l'autre trente et un jours.

Le mois de Février ne compte[7] que vingt-huit jours, et tous les quatre ans vingt-neuf. C'est[9] alors une année *bissextile.*

1 occasionner
2 faire
3 paraître *or* paroître
4 lever
5 coucher
6 prendre
8 compter
9 diviser
10 dire
11 partager
12 appeler

Les douze mois de l'année sont:[1] Janvier, Février, Mars, Avril (avrigl,) Mai, Juin (jeun,) Juillet (juigllié,) Août (oû,) Septembre, Octobre, Novembre, Décembre.

De L'Année.

Le tems que le soleil emploit[2] à parcourir les douze signes du Zodiaque, que l'on nomme[3] le *mouvement annuel*, est[1] appelé *l'année solaire* ou *une année.*

Une année compte[4] trois cent soixante cinq jours, cinquante deux semaines et un ou deux jours complémentaires; douze mois; quatre saisons, quartiers ou trimestres.

Les Saisons.

Une saison est l'une des quatre parties de l'année, qui contiennent[5] chacune trois mois, et dont il y en a deux qui commencent[6] au *solstice*, et deux autres aux *équinoxes.* On nomme *solstice* le tems auquel le soleil est[1] dans son grand éloignement de l'équateur. Il y en a[7] deux: *le solstice d'hiver*, et *le solstice d'été.*

L'équinoxe est[1] le tems de l'année auquel le soleil passant[8] par l'équateur, fait[9] les jours et les nuits égaux.[10] Il y en a[7] deux: *l'équinoxe du printems*, et *l'équinoxe d'automne.*

Les quatre saisons de l'année se nomment:[3]

1° *Le printems.* Il commence,[6] selon les astronomes, le 21 Mars, et dure[11] trois mois jusqu'au 21 Juin.

2° *L'été* commence[6] au solstice de Juin, et finit[12] à l'équinoxe de Septembre. C'est[1] la saison la plus chaude de l'année; on nomme[3] les grandes chaleurs de Juillet et d'Août, *la canicule.* C'est[1] chez nous la saison de la moisson, de la récolte.

3° *L'automne* commence[6] en Septembre, et finit[12] le 22 Décembre. C'est[1] la saison des fruits et des vendanges.

4° *L'hiver* commence[6] le 22 Décembre, et finit[12]

1 être	4 compter	7 avoir	10 égal.
2 employer	5 contenir	8 passer	11 durer
3 nommer	6 commencer	9 faire	12 finir

vers le 21 Mars. Pendant la plus grande partie de ce tems, la terre est (chez nous) couverte[1] de neige et de glace ; dans d'autres pays, les arbres y sont[2] verts, et offrent[3] à leurs habitans les fruits les plus exquis, et des fleurs d'un parfum délicieux.

On nomme[4] un *quartier* l'espace de trois mois, qui fait[5] la quatrième partie de l'année.

Un *trimestre* est l'espace de trois mois, pendant lequel on est attaché à certaines fonctions, à certains emplois.

1 couvrir 2 être 3 offrir 4 nommer 5 faire

Nombres Cardinaux.

1	un, *masc.*	42	quarante-deux, etc.
1	une, *fem.*	50	cinquante
2	deux	51	cinquante-et-un
3	trois	52	cinquante-deux, etc.
4	quatre	60	soixante
5	cinq	61	soixante-et-un
6	six	62	soixante-deux, etc.
7	sept	70	soixante-et-dix
8	huit	71	soixante-onze
9	neuf	72	soixante-douze
10	dix	73	soixante-treize, etc.
11	onze	80	quatre-vingts
12	douze	81	quatre-vingt-un
13	treize	82	quatre-vingt-deux
14	quatorze	83	quatre-vingt-trois, etc.
15	quinze	90	quatre-vingt-dix
16	seize	91	quatre-vingt-onze
17	dix-sept	92	quatre-vingt-douze, etc.
18	dix-huit	100	cent
19	dix-neuf	101	cent-un
20	vingt	102	cent-deux, etc.
21	vingt-et-un	200	deux cent
22	vingt-deux	300	trois cent, etc.
23	vingt-trois, etc.	1000	mille
30	trente	2000	deux mille
31	trente-et-un	3000	trois mille, etc.
32	trente-deux, etc.	100,000	cent mille
40	quarante	200,000	deux cent mille
41	quarante-et-un	1,000,000	un million.

Nombres Ordinaux.

Le premier, *masc.* the first
la première, *fem.* "
le second (segon,) *m.* the second
la seconde (segon) *f.* "

From this, all the following are the same for the *masc.* and *fem.*

deuxième	second	neuvième	9th
troisième	3d	dixième	10th
quatrième	4th	onzième	11th
cinquième	5th	douzième	12th
sixième	6th	treizième, etc.	13th
septième	7th	vingtième	20th
huitième	8th	trentième	30th

In all the following, pronounce the *t* in *trente* very strongly.

trente-et-unième	31st	soixantième	60th
trente-deuxième	32d	soixante-dixième	70th
quarantième	40th	quatre-vingtième	80th
quarante-et-unième	41st	quatre-vingt-dixième	90th
quarante-deuxième	42d	centième	100th
cinquantième	50th	millième	1000th

Du Manger et du Boire.

Il est certain que nous nous épuisons[1] tous les jours plus d'une fois, et que nous ressentons[2] la faim, la soif, et la lassitude.

En général la faim, la soif et le sommeil dépendent[3] de l'âge, de la santé et de l'activité.

L'habitude y influe[4] beaucoup, et le désœuvrement et l'ennui font manger et dormir pour tuer le tems.

Les Indiens mangent[5] lorsqu'ils ont faim, ou lorsqu'ils trouvent[6] de quoi manger.

Nous faisons[7] des repas réguliers à des heures fixées par le maître de la maison, ou par le chef de famille.

Nous déjeunons,[8] nous dinons,[9] nous prenons[10] le thé ; d'autres soupent.[11]

1 épuiser
2 ressentir
3 dépendre
4 influer
5 manger
6 trouver
7 faire
8 déjeuner
9 diner
10 prendre instead of boire
11 souper

Nous mangeons[1] différentes sortes de viandes : du bœuf, de la vache, du veau, du mouton, de l'agneau, du porc, du chevreuil, du daim, du lièvre.

Parmi la volaille nous mangeons[1] le plus ordinairement des poules, des poulets, des pigeons, des coqs d'Inde ou des dindonneaux, des canards et des oies.

Nous buvons[2] de l'eau, du lait, du cidre, de la bière, et différentes qualités de vins.

Il ne faut[3] jamais boire de l'eau trop froide lorsque vous êtes échauffé ; avant de boire, vous ferez[4] bien de vous laver le front, les tempes, les poignets et la figure ; car sans ces précautions, vous risqueriez[5] de mourir dans les vingt-quatre heures.

Les boissons chaudes affaiblissent ;[6] les liqueurs spirituelles altèrent[7] plutôt que d'étancher la soif. Elles brûlent[8] l'estomac, attaquent[9] la poitrine, dessèchent[10] le sang, détruisent[11] l'appétit, et l'abus en est effrayant; elles troublent[12] la raison, hébètent[13] les esprits, irritent[14] les passions, causent[15] des indiscrétions, des folies, des désordres, des crimes; et entraînent[16] après soi le mépris, le déshonneur.

Le bon Dieu a marqué de son sceau de réprobation la figure de l'ivrogne. Ses joues bouffies et remplies de bourgeons, son nez écarlate, ses yeux creux et enflammés, son regard fixe et stupide, ses paroles incohérentes; tout en lui décèle[17] l'ivrogne. Observez[18] sa démarche chancelante ; il tombe,[19] se roule[20] dans la fange et y étoufferait[21] sans le secours des passans. C'est pire qu'une brute! il inspire[22] le dégoût, l'horreur!

Il est d'ailleurs généralement reconnu[23] que tout ivrogne de profession périt[24] misérablement de consomption, d'hydropisie, ou de maladie inflammatoire bien avant le terme. Beaucoup d'autres finissent[25] leur misérable existence dans les prisons ou sur l'échafaud!

D. H.

1 manger
2 boire
3 we must
4 faire
5 risquer
6 affaiblir *or* affoiblir
7 altèrer
8 brûler
9 attaquer
10 dessècher
11 détruire
12 troubler
13 hébéter
14 irriter
15 causer
16 entraîner
17 déceler
18 observer
19 tomber
20 rouler
21 étouffer
22 inspirer
23 reconnaître *or* reconnoître
24 périr
25 finir

Des Animaux Domestiques.

On nomme[1] animal domestique tous ceux qui sont[2] privés, et qui demeurent[3] dans ou autour de la maison.

Les *quadrupèdes* domestiques sont[2] les suivans :

Le cheval; un che*val* blanc, quatre che*vaux* blancs.

L'étalon ou l'entier est le mâle de la jument.

La jument ou la cavale en est la femelle.

Le poulain est le petit de la jument.

L'âne est le mâle de l'ânesse; l'ânon en est le petit.

Le mulet et la mule marchent[4] d'un pas sûr et vîte.

Le taureau est le mâle de la vache, et le veau est le petit de cette dernière.

Le bœuf nous sert[5] durant sa vie, et après l'avoir tué.

Le bélier, le mouton, la brebis et l'agneau nous donnent[6] de la laine.

Un gigot de mouton rôti est fort bon à manger.

Le bouc se distingue[7] par sa longue barbe, et ses cornes pointues.

La chèvre donne[6] un lait salubre que les médecins recommandent[8] dans certaines maladies.

Le chevreau ou le cabri fait[9] beaucoup de bonds.

Le cochon, le verrat et la truie sont des animaux fort sales. Le cochon de lait rôti est recherché.

Le chien et la chienne sont les amis fidèles de l'homme, et malheureusement nous les tourmentons[10] que trop!

Le chat et la chatte sont astucieux, et grands voleurs.

Parmi nos *oiseaux domestiques* se distinguent[7] le coq, la poule qui pond[11] des œufs, le chapon, le chaponneau, le poulet, la poularde, le poussin, le cochet.

Le canard, la cane, le caneton.

L'oie, le jar, l'oison.

Le coq d'Inde, la dinde, le dindonneau.

Le pigeon, la tourterelle, la colombe, le pigeonneau.

1 nommer
2 être
3 demeurer
4 marcher
5 servir
6 donner
7 distinguer
8 recommander
9 faire
10 tourmenter
11 pondre

Les Points Cardinaux,

Sont les points qui servent[1] à s'orienter.

On en compte[2] quatre principaux, savoir:

1° *Le levant, l'est* et *l'orient* sont le même point sous différentes dénominations. Il se trouve[3] à droite de la carte.

2° *Le couchant, l'ouest* et *l'occident.* Il se trouve à gauche de la carte.

3° *Le nord, le boréal* et *le septentrion.* Il se trouve en haut de la carte.

4° *Le midi, l'austral* et *le sud* sont le même point cardinal. Il se trouve au bas de la carte.

Du Travail.

Le meilleur assaisonnement du plaisir, c'est le travail. On appelle[4] ainsi toute occupation utile; car un homme pourrait[5] se fatiguer tout le jour à la course, à escalader des rochers, à lancer des pierres, à remuer des fardeaux, à bouleverser un jardin; il pourrait[5] s'excéder, se mettre sur les dents,[6] qu'il n'aurait point travaillé. Au contraire, la sentinelle qui se promène[7] à son poste, le berger étendu[8] sur la verdure et jouant[9] du chalumeau en gardant[10] ses brebis; ceux-ci travaillent,[11] parcequ'ils tendent[12] à quelque but utile.

Il existe[13] une grande variété de vocations: depuis le manouvrier qui scie[14] la pierre, ou qui bêche[15] un jardin, jusqu'à l'homme d'état dans son cabinet, tous travaillent.[11] L'un a besoin d'un bras vigoureux, et gagne[16] péniblement sa vie à la sueur de son front, exposé à toute l'intempérie de l'air; un autre paraît[17] avoir moins de peine. Le marchand, le jurisconsulte, le magistrat semblent[18] oisifs aux yeux du vulgaire; leur plume en effet est moins pesante que la bêche ou le marteau; mais la méditation les fatigue,[19] les épuise,[20] dessèche[21] leur sang, attaque[22] leur santé, bien plus que ne feraient le rabot et la lime.

1 servir 2 compter 3 trouver 4 appeler 5 pouvoir
6 put himself upon his teeth; *here,* tire himself exceedingly.
7 promener 11 travailler 15 bêcher 19 fatiguer
8 étendre 12 tendre 16 gagner 20 épuiser
9 jouer 13 exister 17 paraître 21 dessécher
10 garder 14 scier 18 sembler 22 attaquer

Pour comprendre l'infinité des travaux nécessaires à notre manière d'être, il suffit[1] de remarquer que la terre ne nous produit[2] presque rien d'elle-même; et puis de jeter un coup-d'œil sur les nombreux besoins auxquels nous sommes assujettis;[3] nourriture, vêtement, logement, amusemens, parures, remèdes, instruction, gouvernement, sureté, défense, décision des débats: comment nous procurer toutes ces choses sans un travail prodigieux et varié?

Entre les travaux, il en est de dangereux pour la santé et pour la vie; tels sont les travaux des mines et des métaux, la navigation, la guerre, l'architecture.

Un homme actif, accoutumé dès l'enfance à un travail réglé, est laborieux toute sa vie, et le travail lui est un besoin. S'il a été inappliqué, il sera bien actif, mais inconstant, léger, voltigeant d'une entreprise à l'autre; tout feu à l'abord, il n'achèvera[4] rien.

L'homme est sur la terre le seul être capable de travailler; nos bêtes de somme et de trait font[5] bien de l'ouvrage, mais agissant[6] sans dessein, elles ne travaillent[7] pas. Le bœuf traînerait[1] un caillou par les champs tout aussi gravement que la charrue. Si l'on peut[9] attribuer un dessein à l'oiseau, à l'abeille, au castor, ces animaux feront[5] une exception.

Le travail est la source de toutes nos richesses, de toutes nos jouissances, et l'unique refuge assuré contre l'ennui. Le paresseux est le plus malheureux des hommes, et il est en danger d'en devenir le plus vicieux et le plus méprisable. D. H.

De la Grandeur de L'Homme.

En comparaison d'un grand nombre d'animaux, l'homme paraît[10] petit et faible, et cependant il exerce[11] un empire digne d'admiration. C'est un fait constant, que la terre, abandonnée à elle-même, se couvre[12] de forêts impénétrables, de marais sans fond, de plantes parasites, et de bêtes féroces. Telle était[13]

1 suffire
2 produire
3 assujettir
4 achèver
5 faire
6 agir
7 travailler
8 traîner
9 pouvoir
10 paraître *or* paroître
11 exercer
12 couvrir
13 être

l'Amérique au tems de sa découverte; telle la Germanie lors de la barbarie de ses habitans; et telles seraient[1] encore nos contrées, sans l'industrie de nos pères. Il nous faudrait,[2] la hache à la main, nous frayer des routes au travers des buissons et des ronces; les rivières, sans lit marqué, sans rivages, inonderaient[3] les terres, laisseraient[4] des eaux croupissantes, infecteraient[5] l'air, glaceraient[6] nos climats, et nous couvriraient[7] d'épais brouillards. Tout a changé; et comment? On a coupé, brûlé ces forêts immenses, les resserrant[8] dans les bornes au besoin; on a ouvert[9] aux fleuves un cours libre, et arrêté leurs inondations par les digues; les marais ont déchargé leurs eaux croupissantes dans des canaux creusés de la main des hommes; la terre desséchée et découverte a reçu[10] l'impression du soleil, le climat s'est adouci, l'air est devenu[11] serein. A mesure qu'on détruisait[12] leurs repaires, les bêtes féroces ont pris la fuite, et cherché les déserts ou les lieux où la barbarie leur laisse[4] encore des asyles.

Ces terres nettoyées sont devenues[11] la source des richesses de l'homme, qui sont encore son ouvrage. Sans lui les campagnes ne nourriraient[13] que quelques bestiaux; c'est lui qui rend[14] la terre fertile, et toutes les plantes fécondes. Il a même perfectionné les plantes, et les a naturalisé en des climas qui leur sont étrangers. Le grain, le chou, la pomme de terre, et une quantité d'autres végétaux et fruits ont été transporté d'un pays à un autre, et se sont améliorés par les soins de l'homme; il donne[15] à l'arbre la forme qu'il plait;[16] l'arbrisseau prend[17] une tige, l'arbre rampe,[18] s'étend[19] en espalier, et produit[20] à la fois les fruits que nous voulons,[21] et cela même au cœur de l'hiver.

Entrons[22] dans l'habitation voisine: Nous y voyons[23] des cabanes, dont le bois, la glaise, et le chaume font

1 être
2 falloir
3 inonder
4 laisser
5 infecter
6 glacer
7 couvrir
8 resserrer
9 ouvrir
10 recevoir
11 devenir
12 détruire
13 nourrir
14 rendre
15 donner
16 plaire
17 prendre
18 ramper
19 étendre
20 produire
21 vouloir
22 entrer
23 voir

tous les frais. Mais qui peut[1] y méconnaître l'art humain? On admire,[2] et à bon droit, les peuplades de castors sur les rives du St. Laurent; de loin on les prendrait[3] pour des demeures humaines. Mais, sans chicaner les récits du voyageur étonné, quelle distance de ces huttes aux maisons que nous avons sous les yeux! L'ordonnance des pièces, la liaison de la charpente, les poêles, les cheminées, les étages posés les uns sur les autres, les escaliers, tout porte[4] l'empreinte de la main de l'homme.

Mais qu'est-ce que cela au prix d'une grande ville? Remarquez[5] ces palais, ces temples, la hardiesse de ces voûtes qui paraissent[6] suspendues en l'air, la hauteur de ces tours. Voyez[7] cet homme attaché à la flèche de celle-ci: qu'il est petit? Eh bien! ce sont de petits hommes comme lui qui ont érigé cet immense monument. Dans cette tour est une cloche de près de quarante milliers, suspendue à deux-cents pieds d'élévation. Quoi! sur un rocher? Non, sur un bâtiment de la main de l'homme. Et qui l'a porté à cette hauteur? L'homme; lui seul en était capable. Mais, que vois-je? Ce poids immense s'ébranle;[8] il vole![9] La tour ne s'écroulera-t-elle[10] pas? Point du tout, l'homme y a pourvu.[11]

Entrons[12] dans cette maison: A couvert de la tempête, l'homme n'y ressent[13] ni les frimas de l'hiver, ni les ardeurs de l'été; il a su[14] défendre de l'approcher au vent, aux glaces et aux rayons du soleil; il admet[15] la lumière en la modérant; il remplit[16] sa chambre d'une douce chaleur, et il y ôte[17] au feu sa force incommode, sa fumée étouffante, son éclat éblouissant et ses dangers. Le voilà au milieu des puissances de la nature, jouissant[18] de leurs influences bienfaisantes sans redouter leur violence. Dehors, la tempête fracasse[19] et renverse,[20] les pluies inondent,[21] le froid engourdit;[22] ici le calme règne,[23] toute cette agitation n'est pour l'homme qu'un spectacle.

1 pouvoir
2 admirer
3 prendre
4 porter
5 remarquer
6 paraître
7 voir
8 ébranler
9 voler
10 écrouler
11 pourvoir
12 entrer
13 ressentir
14 savoir
15 admettre
16 remplir
17 ôter
18 jouir
19 fracasser
20 renverser
21 inonder
22 engourdir
23 règner

La saison est avancée, la neige couvre[1] les champs, les oiseaux tombent[2] de froid et de faim, les animaux cherchent[3] en vain leur pâture; d'amples amas lui assurent[4] la subsistance.

La nuit a ramené le silence, tout repose:[5] Sur les sombres nuages qui obscurcissent[6] le ciel, j'apperçois[7] une lueur funeste; le feu échappé de ses entraves par quelque imprudence, menace[8] la ville ensévelie dans le sommeil; les flammes s'élancent[9] de tous côtés! Entendez-vous[10] ces signaux? Vous allez voir accourir le secours; le voilà; l'industrie l'a préparé, la vigilance publique l'a disposé; déjà les habitans sont sauvés, les voisins garantis; il n'y a plus aucun danger.

Le soleil se lève, et les rues de la ville m'offrent[11] de nouveaux spectacles. Je vois transporter d'énormes fardeaux, des hommes passer avec vitesse d'un quartier à l'autre. Les rues sont fangeuses, la pluie et le froid transissent[12] les passans; ceux-ci font leur chemin à l'aise, à sec, dans une voiture commode, suspendue, faite avec un art admirable. Il n'y a guères moins d'art dans ces charettes énormes; mais ce qui doit[13] frapper le plus, ce sont ces animaux qui les traînent.[14] Animaux fiers et vigoureux, un coup de leur pied étendrait[15] l'homme raide-mort, et c'est un enfant qui les mène.[16] Il est vrai que l'auteur de la nature voulant[17] favoriser l'homme, lui a imprimé un caractère d'autorité qui le fait respecter des animaux; il est vrai que le cheval a de la docilité; mais il a fallu[18] le subjuguer et le dresser. Ce taureau avec ses cornes dangereuses, est bien moins docile; cependant, dès que l'homme voudra,[17] il l'attellera[19] à la charrue, ou le menera[16] à la boucherie. Il suit[20] stupidement son conducteur, dites vous.[21] N'en avez vous jamais vu[22] se révolter? jamais un seul a-t-il pu[23] se soustraire au pouvoir de l'homme? Il a donné un peu plus de peine, voilà tout.

1 couvrir	7 appercevoir	13 devoir	19 atteler
2 tomber	8 menacer	14 traîner	20 suivre
3 chercher	9 élancer	15 étendre	21 dire
4 assurer	10 entendre	16 mener	22 voir
5 reposer	11 offrir	17 vouloir	23 pouvoir
6 obscurcir	12 transir	18 falloir	

Cela vous paraît[1] peu de chose: En effet, cet empire est facile; voyons[2] donc des animaux plus redoutables. Lequel voulez[3] vous; le lion, le tigre, l'éléphant, le crocodile, l'hyppopotame? car pour le renard, le lynx, vous ne vous y arrêterez pas. Voyons[2] donc l'homme aux prises avec ces redoutables antagonistes.

Remarquez[5] premièrement que toutes les bêtes féroces ont abandonné les contrées, où l'homme fait règner l'ordre et la police. Les loups infestent[6] les Pyrénées, la Pologne; ils y viennent[7] jusques dans les habitations enlever le bétail, et même les enfans; ils abondaient[8] autrefois dans les Etats-Unis, et aujourd'hui il n'y en a presque plus. Les lions de Barca, dit-on, attaquent[9] des caravanes entières; ils bravent[10] l'homme, dont ils ne connaissent[11] pas la puissance; en Barbarie, le lion fuit,[12] et se laisse[13] arracher sa proie.

Arrêtons[4] nous un moment; j'entends[14] une musique barbare, la foule l'environne;[15] j'apperçois[16] un homme qui tient[17] un animal à la chaîne, et le fait mouvoir au son d'un rauque instrument, amusant la populace pour gagner quelques sous. Je suis pénétré de voir l'homme s'avilir ainsi à figurer avec une bête pour un misérable gain; que ne cherche-t-il[18] dans un travail honnête un pain plus assuré! Mais une réfléxion me frappe:[19] Cet animal, c'est un ours, terrible par sa force, ses griffes et ses dents. Comment a-t-il reçu[20] un anneau dans ses narines, et une muselière autour de sa gueule? Il gronde![21] C'est malgré lui qu'il fait ce rôle avilissant. D'où vient[7] donc qu'il n'a pu[22] s'en garantir? Une force supérieure l'a soumis, et peu s'en faut[23] que ce misérable qui le mène[24] ne me paraisse[1] un être respectable.

Et le lion, et le tigre, le plus féroce des animaux, ne les avons nous pas vus[2] enfermés, nous servir de spectacle? Cependant le tigre s'abreuve[25] de sang, il

1 paroître *or* paraître
2 voir
3 vouloir
4 arrêter
5 remarquer
6 infester
7 venir
8 abonder
9 attaquer
10 braver
11 connaître *or* connoître
12 fuir
13 laisser
14 entendre
15 environner
16 appercevoir
17 tenir
18 chercher
19 frapper
20 recevoir
21 gronder
22 pouvoir
23 and little is wanting
24 mèner
25 abreuver

quitte[1] la proie qu'il vient[2] d'abattre, pour se jeter sur une nouvelle; aucune ne lui échappe,[3] la légèreté du cerf ne peut[4] le sauver; il entraîne[5] un taureau. Mais sa force, sa vitesse, sa férocité ne le garantissent[6] pas contre la puissance de l'homme.

Aux rivages de l'océan, et dans les fleuves de l'Afrique, se trouvent[7] des monstres encore plus redoutables. Le crocodile engloutit[8] de grands animaux, et l'homme même qui n'est pas sur ses gardes: L'hyppopotame soulève[9] une barque sur son dos, et la renverse;[10] d'un coup de dent il emporte[11] une pièce d'un canot, et le coule[12] à fond; couverts l'un et l'autre d'une peau impénétrable à la balle, ils ne craignent[13] point l'arme à feu. Vaines défenses, l'homme s'en rend[14] maître.

Un nouveau monstre se présente;[15] trois fois plus haut que l'homme, il a une main avec laquelle il arrache[16] des arbres, et lance[17] des quartiers de roche; de son pas, il atteint[18] le cheval à la course; avec ses défenses, il perce[19] les murailles, et il écrase[20] les cabanes de son poids: Il ne connait[21] ni ne craint[15] l'homme, et la balle est impuissante contre lui. Mais quoi! je vois[22] un bâtiment sur son dos; un homme assis sur son cou, le conduire[23] avec une baguette. Serait-ce un de ces animaux dociles qui, nés[24] dans la maison de l'homme, semblent[25] se plaire à le servir? Non, c'est une bête sauvage; il faut la prendre, la dompter, la soumettre. C'est donc avant qu'elle ait acquis[26] ses forces? Au contraire, c'est dans sa plus grande vigueur.

Le tigre et le lion déchirent,[27] le crocodile engloutit,[28] l'éléphant écrase;[29] mais aucun ne s'assujettit[29] les animaux. L'homme paraît[30] grand à deux égards; il nourrit[31] les animaux, en favorise[32] la propagation

1 quitter	9 soulever	17 lancer	25 sembler
2 venir	10 renverser	18 atteindre	26 acquérir
3 échapper	11 emporter	19 percer	27 déchirer
4 pouvoir	12 couler	20 écraser	28 engloutir
5 entraîner	13 craindre	21 connaître	29 assujettir
6 garantir	14 rendre	22 voir	30 paraître
7 trouver	15 présenter	23 conduire	31 nourrir
8 engloutir	16 arracher	24 naître	32 favoriser

et les multiplie;[1] il les protège[2] contre les inclémences de la nature, et les insultes des bêtes féroces: D'un autre côté, il sait[3] les employer à son service; son domaine se fonde[4] sur la puissance et sur les bienfaits.

Il est certain que, sans la protection de l'homme, la plupart des espèces seraient bien moins nombreuses. On ne trouve[5] sur toute la terre pas une brebis sauvage: C'est un animal stupide et sans armes, qui sait[3] à peine fuir, et qui est la proie de toutes les bêtes féroces; et grace à la protection de l'homme, on en compte[6] par millions. Tandis que les bêtes sauvages périssent[7] dans les forêts de froid et de faim, les animaux domestiques ont une pâture abondante, et une sûre retraite. Pour les bienfaits, l'homme exige[8] à bon droit des services; ces bêtes lui doivent[9] leur existence et leur conservation.

Le renard se creuse[10] de profonds terriers; la chèvre sauvage se retire[11] sur la pointe des rochers: N'y sont ils pas hors de la portée de l'homme? Point du tout; ni les creux de la terre, ni les sommets des rochers ne lui sont inaccessibles. Il fait plus, il abat[12] l'oiseau qui fend[13] les airs, il tire[14] le poisson des profondeurs de la mer; rien ne lui échappe.

Entre les glaces de l'océan septentrional habite un monstre énorme; sa longueur égale la hauteur de nos tours; sa gueule est un gouffre; il se joue[15] avec les eaux de la mer, qu'il fait bouillonner. Eh bien! ni la mer, ni les glaçons, ni l'éloignement, ni la taille du monstre n'ont pu étonner l'homme; et la pêche de la baleine n'est pas un effort de génie, de puissance et de courage; c'est un simple métier.

Le pouvoir de l'homme ne se borne pas aux plantes et aux animaux; ministre de la providence, il fertilise,[16] il embellit, il multiplie les êtres; il en crée de nouveaux, et semble achever la nature. Ici, il transforme la terre en pierre; là, il la purifie, et la change en un cristal transparent; il donne aux marbres et aux dia-

1 multiplier
2 protèger
3 savoir
4 fonder
5 trouver
6 compter
7 périr
8 exiger
9 devoir
10 creuser
11 retirer
12 abattre
13 fendre
14 tirer
15 jouer
16 fertiliser

mans un éclat nouveau. Voyez[1] vous quelque ressemblance entre ces tissus serrés, solides, ornés de mille couleurs, et cette plante chétive, cette toison, cette dépouille d'un arbre, ce fil d'une chenille? En trouvez vous une plus sensible entre ce pain et ce grain; entre cent mets de vos tables, et les matériaux dont ils sont composés? Et les métaux? La nature les a cachés dans les entrailles de la terre, et recouverts[2] de montagnes, comme si elle en était jalouse: Tous les élémens semblent[3] en défendre l'accès; l'air y est pestilentiel, la terre menace d'ensévelir le téméraire qui ôse y pénétrer, le soleil lui refuse sa lumière, un tonnerre souterrain s'enflamme,[4] les eaux inondent[5] le fond: L'homme force tous ces obstacles, et remporte son butin. Mais c'est sous la forme d'un caillou inutile: On dirait que la nature a épuisé ses ressources pour cacher ses trésors. Cependant elle n'a pu[6] les soustraire à l'industrie de l'homme, qui sait[7] encore ici se faire servir, faire exécuter les plus pénibles travaux par les animaux et les puissances de la nature.

Les terres sont partout entrecoupées de grands fleuves, destinés, ce semble, à borner la course de l'homme; et c'est précisément ces obstacles qu'il a su[7] transformer en moyens de communication et d'activité. Mais suivons[8] le cours de ce fleuve. Nous voici parvenus[9] à un immense bassin, dont notre vue n'embrasse[10] qu'une petite partie des bords, et dont nous savons[7] qu'il est plus vaste que toutes les terres de notre continent. Les vagues s'élèvent,[11] la mer se couvre d'écume, les brisans menacent d'engloutir ou d'écraser le spectateur. Voilà sans doute le terme de la course de l'homme, et jamais il n'ôserait[13] franchir cette terrible barrière! Il n'ôserait? Voyez ces vaisseaux! Ceux-ci arrivent[15] d'un voyage de dix-mille lieues, avec les richesses des Indes; ceux-là ont été chercher les terres inconnues près des pôles. Calculez leur charge, et puis remarquez qu'il ne faut pas vingt hommes pour les conduire, et qu'ils volent[14] sur les mers avec la rapidité de l'oiseau.

1 voir
2 recouvrir
3 sembler
4 enflammer
5 inonder
6 pouvoir
7 savoir
8 suivre
9 parvenir
10 embrasser
11 élever
12 ôser
13 arriver
14 voler

L'on appelle grand celui qui exécute de grandes choses avec de petits moyens. Jugez sur ce principe de la grandeur de l'homme. Pour peu que le voyage soit heureux, ces matelots n'auront guères de peine; le vent fera le travail; le pilote assis[1] au gouvernail, dirigera[2] la course d'un mouvement de sa main; une aiguille mobile indiquera[3] la route; les étoiles marqueront[4] le point où l'on sera parvenu.

On serait tenté de dire de l'homme ce que la bible dit de Dieu: *Il fait des vents ses messagers, et des feux ses serviteurs.* Il arrête le vent, et l'empêche de pénétrer jusqu'à lui; il lui ordonne de mettre en mouvement ses vaisseaux et ses machines; il l'enferme[6] et le pousse[7] pour attiser des feux qui le servent,[8] pour accompagner ses chants de réjouissances, pour rompre des obstacles qui l'arrêtent,[9] pour frapper au loin. Le feu, si puissant, si actif, si terrible, lui obéit,[10] s'allume[11] et s'éteint,[12] s'enflamme[13] et se modère, purifie les métaux, les rend[14] flexibles, cristalise les pierres, durcit[15] et calcine[16] les terres, donne une chaleur agréable, une lumière douce; le tout au gré de l'homme. Maître du feu même du ciel, l'homme excite,[17] attire, écarte, dirige la foudre; et en porte dans sa main une autre tout aussi sûre, et tout aussi redoutable. Jupiter, disent les anciens, foudroya[11] Salmonée pour avoir ôsé imiter le tonnerre avec son char sur un pont d'airain: quel jeu puérile au prix de nos foudres réelles. Un Jupiter jaloux aurait bien d'autres enterprises à foudroyer aujourd'hui!

Arrêtons[9] nous un moment à la Hollande. Ses habitans ont arraché[19] à l'océan le sol qu'ils occupent;[23] la mer est réellement plus haute que quelques unes de leurs provinces; mais ils lui ont dit: *Tu iras jusques là, et tu ne passeras pas outre.* La terre semblait[21] se refuser à l'homme; des marais impraticables, un sol ingrat, un air contagieux paraissent[22] en défendre

1 asseoir
2 diriger
3 indiquer
4 marquer
5 empêcher
6 enfermer
7 pousser
8 servir
9 arrêter
10 obéir
11 allumer
12 éteindre
13 enflammer
14 rendre
15 durcir
16 calciner
17 exciter
18 foudroyer
19 arracher
20 occuper
21 sembler
22 paraître

l'approche: Aujourd'hui c'est un jardin; ce sont des villes florissantes.

Avançons[1] vers cette ville: Nous y voyons[2] des fossés, des remparts, des murailles épaisses, des portes énormes garnies de fer. C'est pour empêcher l'approche de l'ennemi campé dans la plaine. Qui pourra[3] franchir ces précipices bordés de défenseurs et d'armes, entre lesquelles se distingue la puissante artillerie? Ces défenses seront insuffisantes; la ville sera forcée de se rendre. C'est un spectacle à la fois effrayant et admirable, que l'homme luttant[4] contre l'homme: Il n'y a sur toute la terre d'antagoniste digne de lui, que lui-même. Dans toute autre joûte, la partie est trop inégale, et l'homme ne fait que se jouer; mais d'égal à égal, il déploie[5] ses moyens.

L'homme assis[6] sur le dos du cheval qu'il manie[7] à son gré, portant[8] le feu et la foudre en ses mains, abattant[9] l'oiseau qui vole dans l'air, le cerf qui passe comme un éclair, nous est un spectacle si commun, que nous savons[10] nous en étonner qu'à force de la réflexion. Mais les Américains, lorsqu'ils virent[2] pour la première fois les Espagnols montés sur des monstres, et ces monstres dociles marcher, s'élancer, s'arrêter avec tant de justesse; lorsqu'ils virent briller l'éclair et partir les foudres des mains de ces inconnus, et leurs guerriers tomber à leurs côtés sous des coups invisibles; ces infortunés prirent leurs destructeurs pour des divinités, apparemment infernales.

Et regardez ces forts ambulans, munis de canons, de troupes, et de tout l'attirail de la guerre, qui parcourent le vaste espace des eaux pour aller à la rencontre de leur ennemi. Le combat s'engage,[11] le tonnerre gronde, l'atmosphère se remplit[12] de fumée et de flamme, la mer se teint[13] de sang, des milliers de malheureux y trouvent leur tombeau; soudain un fracas horrible se fait entendre; ce fort ambulant saute[14] en mille éclats, et ses débris écrasent[15] tout ce qui a le malheur de se trouver autour d'eux.

1 avancer	5 déployer	9 abattre	13 teindre
2 voir	6 asseoir	10 savoir	14 sauter
3 pouvoir	7 manier	11 engager	15 écraser
4 lutter	8 porter	12 remplir	

Une autre maison de bois marche beaucoup plus vite, plus surement, et sans ailes, sans bras, sans effort aucun. La vapeur la pousse;[1] elle s'arrête,[2] elle marche ou vole à la volonté de celui qui la commande. Ces bâteaux à vapeur servent à transporter surtout les voyageurs d'un endroit à l'autre. On croit[3] se trouver dans un palais enchanté, et on vole en dormant.

L'homme plonge[4] dans l'abîme des mers, et en retire les objets perdus. Il pénétre dans les entrailles de la terre, les fouille,[5] et s'y promène comme s'il était dans sa maison; il s'élève[6] dans les airs, en examine les régions, et en redescend[7] à volonté. L'homme se précipite dans un four ardent, et en ressort[8] sain et sauf; il avale les poisons les plus subtils, et s'en moque.* Le firmament, le soleil, les astres et leurs constellations ne lui sont nullement étrangers.

Dans quelques minutes un homme communique ses ordres à une armée entière, fut elle même à cent lieues de lui. Un autre parle à des milliers, sans ouvrir la bouche, sans profèrer une seule parole. L'homme enfin est le maître de la terre, le roi de la nature; tout est à lui, tout est sous sa puissance. *Auteur de son être, vous l'avez fait un peu moindre que les anges. Vous l'avez couronné de gloire en l'établissant dominateur sur les œuvres de vos mains.* Voilà le langage de la bible; voici celui d'un ancien poète. Après avoir raconté la formation de l'univers: *Il manquait encore*, dit-il, *à cet ouvrage un être plus noble, capable de dominer sur le tout, et de porter l'image des dieux ordonnateurs de toutes choses. L'homme prit*[9] *naissance.*

* Un français nommé *Chabert* fait chauffer un four à 380 degrés de chaleur. Le 10 Septembre 1829, étant à Londres, il entra dans un four ardent lorsque la chaleur y était à 600 degrés. Il resta plus de cinq minutes dans ce four ardent, durant lesquels il fit cuir deux plats de beafsteak, et chanta (toujours dans le four) *le Vaillant Troubadour*. Cet homme extraordinaire avale toutes sortes de poisons, et même jusqu'à vingt grains de phosphore dans un verre à vin. Il prend une pelle ardente et la repasse sur sa langue; puis il en frotte ses cheveux et toute sa figure, sans se faire le moindre mal. Il boit de l'huile bouillante, et fait enfin des choses qu'aucun autre homme avant lui à ôsé faire jusqu'ici. Il est arrivé depuis dans les Etats-Unis.

1 pousser
2 arrêter
3 croire
4 plonger
5 fouiller
6 élèver
7 redescendre
8 ressortir
9 prendre

C'est bien en vain que nous chercherions[1] dans les hommes cette grandeur que nous trouvons en l'homme: Dans l'humanité, c'est une élévation, une puissance qui nous étonne; dans l'individu c'est petitesse, faiblesse, ignorance, trop souvent vice et lacheté. Ni le charpentier qui construit[2] le vaisseau, ni le matelot qui fait la manœuvre, ni le soldat qui brave l'ennemi, les vagues et le feu, ne sont des êtres sublimes; ils n'ont pas même le sentiment des grandes choses qu'ils exécutent[3] mécaniquement. Même celui qui arma[4] la première frégate n'était point un génie qui atteignit[5] à la hauteur de son objet; il ne faisait qu'ajouter peut-être peu de chose à ce qu'il avait sous les yeux. La grandeur des conceptions se distribue par parcelles entre une suite d'hommes, dont chacun n'a fourni qu'une contribution légère, sans que le merveilleux du tout aît peut-être jamais été senti: L'idée est devenue sublime du tribut d'esprits médiocres, ainsi qu'un trésor immense se forme des deniers du pauvre peuple.

Je ne sais[6] quel esprit chagrin fait tous ses efforts pour rabaisser l'homme. S'il rencontre[7] un lion, a-t-on dit, ce ne sera pas le lion qui aura peur; et devant la bouche du canon, l'homme ne fera pas trop bonne contenance. Observons[8] que, si l'homme était entier, qu'il eût,[9] comme le lion, toutes ses forces réunies, ce ne serait[10] pas le lion qui triompherait. Un boulet de canon emporte sans doute le plus grand héros, le plus sublime génie. Mais ce boulet, d'où lui vient[11] sa force? n'est-ce pas de l'homme? et sans l'homme, le boulet frapperait-il?[12] y aurait-il ni poudre, ni boulet, ni canon? L'homme ne succombe[13] donc ici qu'à l'homme.

La puissance de l'homme ne réside point dans son bras. Réduit[14] aux forces de son corps, il ne serait rien; à peine se mesurerait-il[15] avec les animaux des classes inférieures. C'est la raison, c'est l'esprit qui constituent[16] sa puissance. C'est le physicien, le géomètre, condui-

1 chercher
2 construire
3 exécuter
4 armer
5 atteindre
6 savoir
7 rencontrer
8 observer
9 avoir
10 être
11 venir
12 frapper
13 succomber
14 réduire
15 mesurer
16 constituer

sant[1] du cabinet les efforts de mille bras, en qui réside la force. Aussi ne nomme-t-on jamais ces maçons, ces manœuvres, ces matelots ; c'est Michel Ange, Turenne, Colomb, Ruyter que l'on nomme, et auxquels on attribue la gloire des succès. Marcellus, à la tête de ses Romains, assiègeait[2] Syracuse ; Archimède la défendait[3] par son génie, rendit[4] longtems inutile tous les efforts d'une armée redoutable ; et, sans une surprise, il eût sauvé sa patrie. *J'ai considéré la sagesse*, dit Salomon, *et elle m'a semblé bien puissante. Il y avait une petite ville et peu de monde pour la défendre contre un grand roi qui vint l'assièger : mais dans la ville se trouvait*[5] *un homme pauvre et sage, qui la sauva par sa sagesse. Alors j'ai dit : La sagesse vaut*[6] *mieux que la force.* Ne dirait-on pas l'histoire d'Archimède?

Et c'est à la société que nous sommes redevables de l'avantage inestimable de la raison ; ce n'est qu'au milieu de nos besoins, de nos relations, de nos entraves, de nos difficultés, de nos querelles et de nos écarts, que la raison a pu[7] se développer successivement ; et aujourd'hui ce n'est que par le secours de nos semblables que se forme notre esprit, et que nous amassons[8] des connaissances. Cette culture fait le dernier trait, le complément de la grandeur de l'homme. La nature n'a fait, pour ainsi dire, que l'ébaucher, et lui a réservé l'honneur de s'achever lui-même. D. H.

1 conduire
2 assièger
3 défendre
4 rendre
5 trouver
6 valoir
7 pouvoir
8 amasser

LE GLANEUR FRANÇAIS.

PARTIE I.

ANECDOTES.*

Chrétien VII.† roi de Dannemarc, demanda[a] un jour au citoyen Grouvelle, ministre de la république française, comment il trouvait[b] Copenhague et le pays? "Fort bien, sire," répliqua[c] l'ambassadeur, "la société y est des plus gaies et des plus aimables, mais votre climat ne l'est guère. Vous avez huit mois d'hiver et quatre autres *point d'été*." D. H.‡

Neuf de mes Camarades se trouvèrent[b] un jour à dîner chez moi. Contens de nous voir réunis à Paris sains et saufs, après une double campagne sanguinaire et fatigante, (celles contre la Prusse et la Russie en 1806,) la joie et le contentement mirent[d] bientôt toute la société de si belle humeur que nous commençâmes[e] à parler tous à la fois. Au milieu de ce vacarme un des convives (le général Tilly) frappe[f] rudement sur la table et s'écrie,[g] "Silence, messieurs, silence!" Il se lève[h] aussitôt pour

* As the tenses of the two auxiliary verbs *avoir* and *être* are supposed to be well known, I have not marked them. The infinitive of the regular, as well as the infinitive and the *primitive* tenses of the irregular verbs, have been pointed out in the notes. The letter *h*, when aspirate, has been marked in the notes, *h a*. Those *not* marked must be pronounced as *h* mute.

† Né le 13 Janvier, 1766, mourut ayant l'esprit aliéné le 13 Mars, 1808.

‡ The articles marked D. H. are extracted from the manuscript of the *Memoirs of my Life*, by the author.

a Demander; *b* trouver; *c* répliquer; *d* mettre, mettant, mis—je mets, je mis; *e* commencer; *f* frapper; *g* écrier; *h* lever.

parler. Fort surpris de ce mouvement et de son air grave, nous cessâmes[a] toute conversation, curieux de savoir ce qu'il voulait[b] nous dire, " Messieurs, dit-il, je fais[c] la motion, qu'il y ait du moins *un* de nous qui se taise,[d] pour écouter ce que les autres neuf auront à dire."

D. H.

Un prédicateur diffus prêchait[e] tous les dimanches, et se cachait[f] le reste de la semaine pour éviter les poursuites de ses créanciers. Cet homme, dit[g] un plaisant, est invisible six jours de la semaine, et incompréhensible le septième.

On demanda[h] un jour à un homme bien benêt pourquoi il tournait[i] ses bas à l'envers; je les ai tourné à l'envers, répondit[k]-il, parce qu'il y avait des trous de l'autre côté! [*Journal anglais.*

Le traître Arnold* ayant demandé à un parlementaire de l'armée Américaine, ce que les patriotes auraient fait[c] de lui s'il était tombé entre leurs mains? " Si nous eussions eu le bonheur de te faire prisonnier, ou si nous te prenions[l] un jour, nous enterrerions[m] celle de tes jambes blessée lorsque tu étais des nôtres, avec tous les honneurs de la guerre, et nous pendrions[n] le reste de ton corps. [*Botta's History of America.*

L'empereur Joseph II.† ayant assisté à la répétition de la *Flute Enchantée*, dit[g] à Mozart, [Voy. Appendix, No. 1,] " Votre opéra m'a charmé, m'a véritablement *enchanté!* mais j'y trouve[o] une profusion de notes." Mozart lui répliqua[p] aussitôt d'un air piqué et d'un ton sec: " Et moi sire, je n'en trouve pas une seule de plus qu'il ne faut!"[q]

D. H.

Un peintre qui possèda[r] des talens assez médiocres,

* Bénoit Arnold, né de parens obscurs dans le Connecticut, général américain, passa à l'ennemi, et mourut à Londres en 1801.

† Né le 13 Mars, 1741, mort le 20 Fevrier, 1790.

a Cesser; *b* vouloir, voulant, voulu, je veux, je voulus; *c* faire, faisant, fait, je fais, je fis; *d* taire; *e* prêcher; *f* cacher; *g* dire, disant, dit, je dis, nous disons, je dis, nous dîmes; *h* demander; *i* tourner; *k* répondre; *l* prendre, prenant, pris, je prends, je pris; *m* enterrer; *n* pendre; *o* trouver; *p* répliquer; *q* falloir, fallu, il faut, il fallut; *r* possèder.

changea[a] de profession et devint[b] médecin. On lui demanda[c] la raison de ce changement. En peignant[d] répliqua-t-il, je suis exposé à la critique de tout le monde, puisque celui qui a des yeux découvrira[e] aussitôt mes fautes, tandis qu'en pratiquant[f] la médecine elles se trouveront[g] enterrées avec le mort, et on se tire[h] plus aisément d'affaire. [*Atlas de Londres.*

Mara, mari de la célèbre chanteuse du même nom, le plus grand joueur de violoncelle[i] de son tems, faisait[k] partie de la chapelle choisie du prince Henri, frère du roi de Prusse, Frederic II. Le prince Henri aimait[l] beaucoup Mara et lui avait donné dans son magnifique château de Rheinsberg de beaux appartemens, un équipage, des chevaux, des domestiques, une table à douze couverts et une très forte pension. Un jour que le duc régnant de Bronswig vint[m] dîner chez le prince, le premier témoigna[n] un vif désir d'entendre Mara. Un chambellan fut aussitôt envoyé pour faire dire à Mara que ces deux princes le faisaient[k] prier de jouer ce soir même un concerto; et la chapelle reçût[o] l'ordre de s'assembler à l'heure fixée. "Je ne puis[p] pas jouer ce soir, dit Mara de mauvaise humeur au chambellan, ce n'est pas le jour de concert, dites[q] au duc que s'il veut[r] m'entendre, il n'a qu'à rester au château jusqu'à demain. Le prince Henri qui connaissait[s] le caractère obstiné et fort capricieux du musicien, pria[t] son sécrétaire, grand ami de Mara, d'aller[u] le trouver pour tâcher de le persuader à consentir de jouer. Mais en vain, il en essuya[v] un refus positif et l'envoya[w] au d*****. Le prince se décide[x] enfin d'aller le trouver en personne; il lui dit que le duc devait[y] partir le lendemain matin et ne pouvait[p] attendre; il le prie,[t] le supplie[z] de lui faire le plaisir de jouer ce soir; mais en vain. Mara persiste[aa] et dit que le duc peut attendre jusqu'à demain, qu'il ne jouerait pas ce soir, qu'il ne le peut[p] pas, qu'il ne le veut[r] pas!

a Changer; *b* devenir; *c* demander; *d* peindre; *e* découvrir; *f* pratiquer; *g* tirer; *h* trouver; *i* pronounced *violonchelle;* *k* faire; *l* aimer; *m* venir; *n* témoigner; *o* reçevoir; *p* pouvoir, pouvant, pu—je puis ou je peux, je pus; *q* dire; *r* vouloir; *s* connaître; *t* prier; *u* aller, allant, allé—je vais j'allai; *v* essuyer; *w* envoyer; *x* décider; *y* devoir, devant, dû—je dois, je dûs; *z* supplier; *aa* persister.

Alors le prince se fâche[a] et lui ordonne[b] de jouer ce soir même sans faute, qu'il l'exige,[c] qu'il le veut![d] "Ah vous le voulez, dit Mara en colère, nous verrons cela!" Il saute[e] aussitôt sur la boite qui renferme son violoncelle, instrument d'un grand prix, dont le prince Henri lui avait fait présent, l'en arrache,[f] et le brise[g] en mille morceaux en disant au prince, voilà votre *je le veux!* Avant que ce prince put[h] revenir de sa surprise, Mara avait pris des chevaux de poste et était loin. D. H.

On trouve[i] dans un journal imprimé à Berlin l'annonce suivante: "Avec quelle jouissance je prenais[k] une prise de tabac quand j'avais encore ma tabatière! Je ne l'ai plus; je l'ai perdue hier soir en sortant[l] du spectacle. S'il est des âmes sensibles qui puissent[h] compâtir à mon malheur, elles savent[m] ce qu'elles ont à faire. Voici mon adresse." [*Berlinischer Anzeiger.*

Il n'est pas encore généralement reconnu[n] qu'on guérit[o] de la fièvre en jetant[p] son médecin à la porte; en attendant que ce moyen soit adopté, nous citerons[q] le fait suivant. Sir Moke, tourmenté d'une fièvre cérébrale fait[r] appeler le docteur. Celui-ci arrive; mais comme il lui était dû[s] une assez forte somme, il refuse[t] de commencer le traitement à moins d'être payé. Moke, indigné de ce procédé, saute[e] à bas du lit, saisit[u] le médecin à la gorge, et lui fait[r] descendre l'escalier quatre à quatre. Le lendemain il n'eut plus de fièvre et se porta à merveille.[v] Il est vrai que le docteur l'a fait citer devant le juge de Malborough-street; mais l'essentiel, c'est qu'il n'a plus de fièvre. [*Journal anglais.*

A son retour des Etats-Unis de l'Amérique, le célèbre botaniste Michaux fut présenté à Napoléon qui le reçut[w] d'une manière fort distinguée et lui demanda[x] entre autres: Que dites[y] vous des Etats-Unis, de ses habitans et de ses institutions politiques? "Sire, j'ai trouvé que

a Fâcher; *b* ordonner; *c* exiger; *d* vouloir; *e* sauter; *f* arracher; *g* briser; *h* pouvoir; *i* trouver; *k* prendre; *l* sortir; *m* savoir, sachant, sujе sais, je sus; *n* reconnaître; *o* guérir; *p* jeter; *q* citer; *r* faire; *s* devoir; *t* refuser; *u* saisir; *v* se *porter bien*, to *carry* himself well, *to be healthy;* *w* recevoir; *x* demander; *y* dire.

le peuple Américain est d'un caractère fort doux; tout le monde y voit[a] le gouvernement, mais personne ne le sent."[b] Napoléon lui tourna[c] le dos et le quitta[d] brusquement. D. H.

A la fameuse journée de Fehrbellin, le grand électeur Frederic Guillaume de Brandebourg* étant monté sur un cheval blanc, Froben, son écuyer, s'aperçut[e] que les Suédois tiraient[f] plus sur ce cheval, qui se distinguait[g] par sa couleur, que sur les autres. Il pria[h] son maître de le troquer contre le sien, sous prétexte que celui de l'électeur était ombrageux; et à peine ce fidèle domestique l'eut-il monté quelques momens, qu'il fut tué, et sauva[i] ainsi par sa mort la vie à l'électeur. [*Pölnitz Mémoires de Brandebourg.*

George II.† contrarié par ses ministres sur le choix d'un vice-roi en Irlande, se retira[k] du conseil de fort mauvaise humeur: les ministres lui envoyèrent[l] Chesterfield pour le calmer et obtenir ce qu'ils désiraient.[m] Chesterfield entre[n] doucement, s'approche[o] avec respect et demande[p] à demi-voix de quel nom S. M. veut[q] qu'on remplisse[r] le blanc laissé sur la patente? Mettez[s] y le diable, répond[t] le roi en colère. Mais, sire, dit le ministre, il sera donc qualifié de féal et aimé cousin de V. M.? Le roi éclata[u] de rire[v] et fut désarmé. [*Life of George II.*

L'abbé Maury, [Voy. Appendix, No. 2,] comme membre des Etats-Généraux, s'efforça[w] à prouver avec beaucoup d'éloquence et d'opiniâtreté la haute utilité de laisser au roi le droit du *véto;* il s'opposa[x] de même vivement au passage du projet de loi qui proposa[y] de déclarer les biens du clergé propriété nationale. Lorsque ce projet

*Né en 1620, mort en 1688. Sa statue colossale en bronze se trouve sur un des ponts de Berlin.

†George II. né en 1683, mourut en 1760. Le comte de Chatham règna plus que lui.

a Voir, voyant, vu—je vois, je vis; *b* sentir; *c* tourner; *d* quitter; *e* apercevoir; *f* tirer; *g* distinguer; *h* prier; *i* sauver; *k* retirer; *l* envoyer; *m* désirer; *n* entrer; *o* approcher; *p* demander; *q* vouloir; *r* remplir; *s* mettre; *t* répondre; *u* éclater; *v* rire, riant, ri—je ris, nous rions, je ris, nous rîmes; *w* efforcer, s'efforcer; *x* opposer; *y* proposer.

fut discuté pour la troisième fois, (le 9 Novembre, 1789,) Maury s'y opposa avec tant d'opiniâtreté, qu'une grande partie de ses collègues et les tribunes furent fort irritées contre lui. En sortant[a] de l'assemblée il fut entouré et reçu[b] par la foule qui s'attroupa[c] autour de lui et qui cria:[d] "A la lanterne, l'abbé Maury, à la lanterne!" cris sanguinaire et que trop en vogue dans ces tems. "Eh bien," repliqua[e]-t-il sans s'émouvoir, "le voilà cet abbé Maury; quand vous le mettriez[f] à la lanterne, y verriez[g]-vous plus clairs?" A peine eut-il lâché cette saillie, qu'un rire universel s'empara[h] de la foule, et Maury fut conduit[i] chez lui en triomphe!

Un autre jour Maury, au sortir de l'assemblée, traversait[k] les Thuyleries avec un livre à la main. Le peuple se mit[l] à le suivre en poussant[l] des [m]hurlemens affreux. Il n'y faisait[n] d'abord aucune attention; mais tout à coup un homme s'avance[o] brandissant[p] en l'air un couperet énorme en criant:[d] où est cet abbé Maury? Je vais[q] l'envoyer dire la messe aux enfers! A ce cris répété, Maury lève[r] la tête et voit[g] cet homme presque à ses côtés, dans cette attitude menaçante. Aussitôt il laisse[s] tomber sa brochure et saisit[t] deux pistolets qu'il lui présente[u] en disant:[v] Tiens,[w] si tu as du cœur, voilà des burettes pour la servir. L'assassin éperdu prend[x] la fuite et le peuple fait[n] retentir l'air de ses applaudissemens. [*Vie de l'abbé Maury.*

Le colonel Guigard était à la tête d'un détachement qui revenait[y] du siège de Jaffa, et n'était éloigné que de quelques centaines de toises du lieu où on devait[z] s'arrêter et rencontrer de l'eau, quand on commença[aa] à trouver sur la route les corps de quelques soldats qui devaient[z] le précéder d'un jour de marche et qui étaient morts de chaleur. Parmi les victimes de ce climat brûlant se trouvait[bb] un carabinier qui était de la connaissance de plusieurs personnes du détachement. Il devait[z] être mort depuis plus de vingt-quatre heures; et le soleil

a Sortir; *b* recevoir; *c* attrouper; *d* crier; *e* répliquer; *f* mettre; *g* voir; *h* emparer; *i* conduire; *k* traverser; *l* pousser; *m* h a.; *n* faire; *o* avancer; *p* brandir; *q* aller; *r* lever; *s* laisser; *t* saisir; *u* présenter; *v* dire; *w* tenir, tenant, tenu—je tiens, je tins; *x* prendre; *y* revenir; *z* devoir; *aa* commencer; *bb* trouver.

qui l'avait frappé toute la journée, lui avait rendu le visage noir comme un corbeau. Quelques camarades s'en approchèrent,[a] soit pour le voir une dernière fois, soit pour en hériter s'il y avait de quoi; et ils s'étonnèrent,[b] en voyant[c] que ses membres étaient encore fléxibles, et qu'il avait même encore un peu de chaleur autour de la région du cœur. "Donnez[d] lui une goutte de *sacré chien*,[e] dit le *lustig*[f] de la troupe; je garantis[g] que s'il n'est pas encore bien loin dans l'autre monde, il reviendra[h] pour y goûter.[i] Effectivement, à la première cuillérée du spiritueux, le mort ouvrit[k] les yeux; on s'écria;[l] on lui en frotta[m] les tempes, on lui en fit avaler encore un peu; et au bout d'un quart-d'heure, il put,[n] avec un peu d'aide, se soutenir sur un âne.

On le conduisit[o] ainsi jusqu'à la fontaine, on le soigna[p] pendant la nuit, on lui fit manger quelques dattes, on le nourrit[q] avec précaution; et le lendemain, remonté sur un âne, il arriva[r] au Caire avec les autres. [*Campagne en Egypte.*

Un grammairien de l'académie de Paris accourut[s] aux cris de sa femme à qui on venait[t] de briser une petite glace. Qu'avez-vous donc à crier? demanda[u]-t-il. Voyez[c] quel malheur! ma glace est cassée! Ce n'est pas un *malheur*, répondit[v] froidement l'académicien, c'est un *accident*.

On exhortait[w] Henri IV. [Voy. Appendix, No. 3,] à traiter avec rigueur quelques places de la ligue qu'il avait réduites[x] par la force. "La satisfaction qu'on tire[y] de la vengeance ne dure[z] qu'un moment, dit le roi; mais celle qu'on tire de la clémence est éternelle. [*Folard Commentaire sur Polybe.*

Un jour certain scélérat reprochait[aa] à Diogène sa

a Approcher; *b* étonner; *c* voir; *d* donner; *e* a soldier's expression used to signify *brandy*; *f* a German word, much used among the French soldiers, signifying the *jester*; *g* garantir; *h* revenir; *i* the phrase *y goûter* is used to signify a repast taken between dinner and supper; *k* ouvrir, ouvrant, ouvert—j'ouvre, j'ouvris; *l* écrier; *m* frotter; *n* pouvoir; *o* conduire; *p* soigner; *q* nourrir; *r* arriver; *s* accourir, accourant, accouru—j'accours, j'accourus; *t* venir; *u* demander; *v* répondre; *w* exhorter; *x* réduire; *y* tirer; *z* durer; *aa* reprocher.

pauvreté : Je n'ai jamais vû[a] punir personne sur ce sujet là, dit-il, mais j'ai bien vû pendre des gens parcequ'ils étaient des fripons. [*Vies des Anciens Philosophes.*

Un officier portugais, attaché à l'ambassade de Londres, étant allé à Falmouth, au-devant de la reine Maria da Gloria, a connu,[b] à ses dépens, la nécessité d'employer les termes propres quand on parle une langue étrangère. Cet officier ayant commandé dans une auberge un dîner de cinq à six personnes, au lieu de dire qu'il voulait[c] des pieds de mouton, (*sheep trotters*,) demanda[d] vingt jambes de mouton, (*legs of mutton*,) c'est-à-dire vingt gigots. L'aubergiste lui fit[e] sur ce nombre des observations que le portugais accueillit[f] mal, parcequ'il ne les comprit[g] pas. Il fallut[h] en conséquence apprêter et servir sur la table une vingtaine de gigots. L'aspect de cet ambigu d'un nouveau genre surprit[i] fort les convives, et, pour comble de disgrâce, le portugais n'ayant voulu[e] acquitter la carte que sur une décision du juge-de-paix, ce magistrat a reconnu[k] qu'il était dans son tort, qu'il aurait dû[l] prêter une oreille plus attentive aux représentations de son hôte, ou employer l'entremise d'un interprète. [*Journal anglais.*

Frederic II. roi de Prusse, [Voy. Appendix, No. 4,] étant un jour fort affairé dans son cabinet, sonna[m] à plusieurs reprises et personne ne vint.[n] Il ouvrit[o] la porte et trouva[p] son page profondément endormi dans un fauteuil. Il avança[q] vers lui et allait[r] le reveiller, lorsqu'il aperçut[s] un bout de billet qui sortait[t] de sa poche. Il fut curieux de savoir ce que c'était, le prit[u] et le lut.[v] C'était une lettre de la mère du jeune homme, qui le remerciait[w] de ce qu'il lui envoyait[x] une partie de ses gages pour la soulager dans sa misère. Elle finissait par lui dire, que Dieu le bénirait[y] pour cette bonne conduite. Le roi, après avoir lu,[v] rentra doucement dans

a Voir; *b* connaître; *c* vouloir; *d* demander; *e* faire; *f* accueillir, accueillant, accueilli—j'accueille, j'accueillis; *g* comprendre; *h* falloir; *i* surprendre; *k* reconnaître; *l* devoir; *m* sonner; *n* venir; *o* ouvrir; *p* trouver; *q* avancer; *r* aller; *s* apercevoir; *t* sortir; *u* prendre; *v* lire, lisant, lu—je lis, je lus; *w* remercier; *x* envoyer, envoyant, envoyé—j'envoie, j'envoyai; *y* bénir.

sa chambre, prit[a] une bourse de cent louis et la glissa[b] avec la lettre dans la poche du page. Rentré dans son cabinet, il sonna[c] si fort, que le page se réveilla[d] et entra. Tu as bien dormi, lui dit le roi. Le page voulut[e] s'excuser. Dans son embarras il mit[f] par hazard[g] la main dans sa poche et sentit[h] avec étonnement la bourse. Il la tire, pâlit[i] et regarde le roi, en versant[k] un torrent de larmes, sans pouvoir prononcer une seule parole. Qu'est-ce? dit le roi; qu'as-tu? Ah! sire, dit le jeune homme, en se précipitant à genoux, on veut[e] me perdre; je ne sais[l] ce que c'est que cet argent que je trouve dans ma poche. Mon ami, dit Fréderic, Dieu nous envoie[m] souvent le bien en dormant; envoie cela à ta mère, salue[n] la de ma part et assure la que j'aurai soin d'elle et de toi. [*Histoire de Fréderic II. par Nicolai, traduit de l'allemand; Berlin*, 1789.

Durant la guerre de sept ans Fréderic sortit[o] souvent de sa tente et alla s'asseoir au milieu de des soldats qui le traitèrent très familièrement, le tutoyèrent[p] et ne l'appelèrent que *Vater Fritz*, (père Fréderic.) Peu de jours après la bataille de Lissa on lui emmena[q] un déserteur de sa garde, français de naissance, pris[a] en flagrant délit. Fréderic était entouré de ses soldats, fort amusé de leurs saillies, lorsque le déserteur parut[r] devant lui. Grenadier, lui demande le roi, pourquoi veux[e] tu nous quitter? Parce que nos affaires vont[s] mal, sire! Certes, répliqua[t] Fréderic, j'avoue[u] qu'elles ne vont[s] pas très bien; mais, mon ami ayons un peu de patience, essayons[v] de livrer une autre bataille; et si après cela nos affaires ne vont pas mieux nous déserterons ensemble. C'est bien parlé cela, sire, répliqua[t] le soldat, j'y consens![w] et en disant ces paroles, il rentra dans sa compagnie et ne pensa plus à quitter le service prussien. [*Ib.*

Le célèbre docteur Portal, qui vient[x] de mourir à Paris, se plaisait[y] à répéter à ses élèves le moyen suivant qu'il avait employé pour se procurer des pratiques.

a Prendre; *b* glisser; *c* sonner; *d* reveiller; *e* vouloir; *f* mettre; *g* h a.; *h* sentir; *i* pâlir; *k* verser; *l* savoir; *m* envoyer; *n* saluer; *o* sortir: *p* tutoyer; *q* emmener; *r* paraître; *s* aller; *t* répliquer; *u* avouer; *v* essayer; *w* consentir; *x* venir; *y* plaire, plaisant, plu—je plais, je plus.

Il n'ignorait[a] pas que dans une aussi grande capitale que Paris, il y avait beaucoup de charlatans qui y faisaient fortune et qui en savaient moins que lui. Il envoya donc tous les matins son domestique dans les hôtels les plus fréquentés et les plus respectables de la capitale. Celui-ci frappait[b] rudement à chaque porte et demanda au portier d'un air fort empressé, si le docteur Portal n'était pas entré dans l'hôtel? Personne naturellement n'avait vu[c] ni ne connaissait ce personnage. Mais à force de répéter cette manœuvre et d'après les insinuations de son domestique très adroit et fidèle, qui ne manquait[d] pas d'esprit, le public commençait[e] à croire que ce jeune médecin devait avoir beaucoup à faire; et c'est ainsi que la réputation du docteur Portal fut établie dès la première année de sa pratique. [*Journal français.*

Durant le séjour de Garrick [V. App. No. 5,] à Paris, le célèbre acteur Préville [V. App. No. 6,] l'invita[f] à sa maison de campagne. Notre Roscius étant de bonne humeur, proposa à son hôte de faire route dans une de ces voitures de louage qui vont[g] régulièrement de Paris à Versailles; la maison de campagne était sur le chemin de cette dernière ville. Quand ils furent montés, Garrick dit[h] au cocher de fouetter ses chevaux; celui-ci lui répondit,[i] qu'il le ferait[k] dès qu'il aurait pu réunir quatre voyageurs. Il prit[l] alors envie à Garrick de donner à son confrère dramatique un échantillon de son savoir-faire. Pendant que le cocher appelait ses voyageurs, Garrick se glissa[m] adroitement par la portière, fit[k] le tour de la voiture, et se contrefaisant[n] avec cette admirable habileté qu'il déployait[o] dans Abel Drugger, il se présente au cocher comme un étranger. Deux fois il recommença,[p] et deux fois au grand étonnement de Préville, il monta[q] dans la voiture comme un nouveau voyageur. Enfin une troisième fois il s'esquiva[r] encore et s'adressa[s] au cocher. Celui-ci lui répondit[i] avec insolence qu'il avait sa voiture complète et serait parti sans lui, si Préville n'eût fait arrêter en disant,[h] que

a Ignorer; *b* frapper; *c* voir; *d* manquer; *e* commencer; *f* inviter; *g* aller; *h* dire; *i* répondre; *k* faire; *l* prendre; *m* glisser: *n* contrefaire; *o* déployer; *p* recommencer; *q* monter; *r* esquiver; *s* adresser.

l'étranger paraissant[a] petit, il faudrait[b] bien le prendre pour l'obliger. [*Ibid.*

Un étranger arrive un soir à Berlin, et se loge dans un hôtel fort achalandé. Personne ne le connaît, personne ne s'en occupe. Il trouve dans le salon grande société dont plusieurs paraissent[a] préoccupés, impatiens et regardans à chaque instant l'heure qu'il est. Il s'adresse à un jeune homme de fort bonne mine et lui demande la raison de cette agitation générale. On donne ce soir, lui répond[c] celui-ci, une première représentation de la *flute enchantée* de Mozart, et nous brûlons[d] d'impatience de l'entendre. Pah! dit l'autre d'un ton ironique, voilà bien du vacarme pour peu de chose! Le jeune homme défend[e] Mozart, la dispute s'échauffe[f] et excite[g] l'indignation générale. Mais l'étranger s'obstine[h] à soutenir que Mozart n'est rien moins qu'un grand musicien et que ses compositions ne sont que médiocres. Le jeune homme, neveu du baron de Heynitz,[i] ministre d'état du roi de Prusse, et trois de ses camarades, grands admirateurs de Mozart s'échauffent[f] tellement, qu'ils déclarent à l'étranger, que s'il ne veut[k] pas se retracter, il faut[b] se battre avec l'un des quatre, à son choix, au sabre ou au pistolet! L'étranger tout étonné d'une pareille proposition, a beau représenter qu'il n'est ni bretteur, ni militaire, et qu'il ne s'est jamais battu[l] en duel; cet aveu ne l'expose qu'à de nouveaux sarcasmes; et poussé à bout, il déclare vouloir plutôt accepter le défi que de se retracter. On fixe[m] pour le jour suivant le rendez-vous, l'heure, les armes, les témoins et l'on se sépare. L'étranger se fait conduire à l'opéra, mais a bien de la peine à trouver une place dans une des loges au troisième rang. L'opéra commence, l'ouverture est couverte[n] d'applaudissemens. L'étranger seul n'applaudit pas, il reste immobile dans un coin de la loge enveloppé dans son manteau. Ceci est remarqué et excite[g] la curiosité de ses voisins. On s'approche,[o] on l'examine de plus près. Tout à coup un jeune homme

a Paraître; *b* falloir; *c* répondre; *d* brûler; *e* défendre; *f* échauffer; *g* exciter; *h* obstiner, s'obstiner; *i* h a.; *k* vouloir; *l* battre, battant, battu—je bats, je battis; *m* fixer; *n* couvrir; *o* approcher.

se précipite dans ses bras et s'écrie : Oh mon cher maître par quel hazard[a] vous trouvez vous à Berlin et dans cette loge, ce n'est pas là votre place. Il s'arrache[b] de ses bras, ouvre la porte de la loge, descend[c] rapidement les escaliers, entre dans l'orchestre, s'approche du maître de la chapelle du roi, qui dirigeait l'orchestre, et lui dit quelques mots à l'oreille. Reichard se lève, monte à la loge du roi, lui parle et ressort[d] aussitôt pour chercher l'étranger. La pièce est suspendue, la musique se taît[e] les acteurs se retirent ; tout le monde est inquiet, on ne sait[f] que penser de tout cela. On aperçoit[g] bientôt dans la loge royale un homme pâle et maigre, conduit par Mr. Reichard, s'approcher du roi, qui se lève, lui parle fort gracieusement et le présente à la famille royale. On le voit[h] peu après au milieu de l'orchestre entouré des musiciens, qui s'empressent[i] à le combler d'honnêtetés. Mr. Reichard, radieux de joie, le supplie de prendre sa place ; l'étranger s'en défend[k] et ne cède[l] qu'aux sollicitations les plus fortes de tous les musiciens, qui le placent[m] devant le piano. La salle retentit[n] tout d'un coup d'applaudissemens bruyans et les cris de *vivat Mozart* se font entendre de toutes parts. C'était l'étranger. D. H.

Robert Walpole, [V. App. No. 7,] premier ministre d'Angleterre, sur le déclin de son pouvoir, après plus de vingt ans de fonctions ministérielles, voulait[o] faire passer une mesure importante à la chambre des pairs ; et craignant[p] l'opposition des lords évêques et archevêques, il s'adressa[q] à son ami le docteur Blackburne, archevêque d'York, pour le prier d'intercéder en sa faveur auprès des pairs ecclésiastiques. Le docteur Blackburne secoua[r] la tête à cette proposition d'intercéder auprès de chaque pair ecclésiastique : Mon bon ami, répondit-il à Walpole, il n'y a qu'un moyen de réussir avec mes collègues, et soyez sûr que je l'emploierai ;[s] ne vous inquiètez[t] plus de rien, et comptez sur leurs voix, comme si elles vous étaient déjà données.

a H a. ; *b* arracher ; *c* descendre ; *d* ressortir ; *e* taire ; *f* savoir ; *g* apercevoir ; *h* voir ; *i* empresser ; *k* défendre ; *l* céder ; *m* placer ; *n* retentir ; *o* vouloir ; *p* craindre ; *q* adresser ; *r* secouer ; *s* employer ; *t* inquiéter.

L'archevêque garda le lit pendant quelques jours, arrêta le marteau de sa porte, fit joncher de paille le devant de sa maison, et le médecin eut la consigne de répandre la nouvelle que l'archevêque était à toute extrémité. Les évêques pairs ecclésiastiques entrevoyant[a] une perspective d'avancement, redevinrent[b] ministériels, et Walpole triompha sans obstacle. [*Journal de Londres.*

Un avocat italien, qui avait amassé, en huit ans, un pauvre million, fit bâtir un palais superbe. Chacun sent[c] combien de souvenirs son luxe fit naître à ses cliens: ils avaient de la peine à louer l'architecture de ce bel édifice. L'on trouva un matin, au-dessus de la porte, ces mots écrits[d] en fort gros caractères: *ex discordiâ civium, concordia lapidum.* [*Mercurio Italiano.*

Jean de la Fontaine était l'homme le plus distrait du monde. Son caractère rempli de candeur et de naïveté lui valut[e] l'amitié et l'attachement de Molière, de Boileau, de Racine, et de beaucoup d'autres écrivains distingués de ce tems, qui ne l'appelaient que *le bon homme.* D'Alembert parle de lui en ces termes: "Si Lafontaine n'est pas le plus grand de tous les écrivains du siècle de Louis XIV. il en est du moins le plus original; il fait des espérer tous les imitateurs et la nature même ne saurait[f] reproduire que fort difficilement une seconde fois un semblable génie." Tel était ce *bon homme*, que Louis XIV. n'aimait pas, parce que c'était le seul écrivain distingué qui dédaignait,[g] ou peut-être qui ne pensait pas à le flatter. Lafontaine se trouva un jour à l'enterrement d'un de ses amis et y resta jusqu'à ce que la cérémonie fut terminée. Quelque tems après il frappe à sa porte pour lui faire une visite et s'étonne[h] d'apprendre qu'il est mort et enterré. Revenu[i] de sa surprise, il dit d'un ton fort tranquille: Ah, c'est vrai, c'est vrai, je n'y pensais pas; je me rappelle maintenant que j'étais à son enterrement! [V. App. No. 6.] *Vie de Lafontaine.*

a Entrevoir; *b* redevenir; *c* sentir; *d* écrire, écrivant, écrit—j'écris, j'écrivis; *e* valoir, valant, valu—je vaux, je valus; *f could not;* *g* dédaigner; *h* étonner; *i* revenir.

Lafontaine se trouvant un soir en société avec Racine, Boileau, et plusieurs ecclésiastiques, la conversation tomba sur St. Augustin; elle fut vive, intéressante et décidée en sa faveur. Lafontaine paraissait[a] écouter toute la conversation à sa manière ordinaire, sans dire une seule parole. Le silence s'étant rétabli, le *bon homme* s'adresse à un ecclésiastique et lui demande, s'il croyait[b] que St. Augustin avait plus d'esprit que Rabelais? Le docteur tout étonné d'une telle question regarde Lafontaine fixèment, et le toisant[c] de haut[d] en bas lui observe, qu'un de ses bas est mis en l'envers! On partit aussitôt d'un grand éclat de rire en s'apercevant de la justesse de l'observation. [*Ibid.*

Le duc de Wellington avait fait demander au célèbre David [V. App. No. 7,] d'entreprendre son portrait: Non, répondit[e] l'Appelles français; je ne peins[f] que les héros.[g] David conservait[h] un souvenir si vif, on pourrait[i] même dire si religieux, des bienfaits de Napoléon,* qu'il refusa[k] d'accepter toutes les propositions qui lui furent faites par les monarques étrangers. Le roi de Prusse avait particulièrement desiré de possèder ce grand artiste dans ses états; les offres les plus brillantes lui furent faites de sa part par le prince de Hatzfeld; il répondit,[e] le premier peintre de l'empereur Napoléon ne peut être le premier peintre d'aucun souverain. [*Mémoires de David.*

Cathérine Gabrieli, une des plus fameuses chanteuses de son tems, fut si fortement attachée à son pays natal, (l'Italie,) qu'elle refusa constamment les offres les plus brillantes que lui firent[l] plusieurs directeurs de spectacle à Londres, qui desiraient[m] l'engager, ne fut-ce que pour une saison. La renommée de Gabrieli excita[n] la curiosité de l'impératrice de Russie, Catherine II., à un tel

* David reçut de l'empereur une pension fixe de 24,000 francs par an; pour son grand tableau le passage du mont St. Bernard une gratification de 300,000 francs, autant pour celui du couronnement, &c.

a Paraître; *b* croire, croyant, cru—je crois, je crus; *c* toiser; *d* h a.; *e* répondre; *f* peindre; *g* h a.; *h* conserver; *i* pouvoir; *k* refuser; *l* faire; *m* desirer; *n* exciter.

degré, qu'elle écrivit en 1765 à son ambassadeur à Rome d'employer tous les moyens possibles pour décider la chanteuse de venir à St. Petersbourg. L'ambassadeur s'empresse[a] à lui rendre visite et est fort étonné d'en essuyer de constans refus; loin cependant de se décourager, il persiste à la voir et l'importune tellement, que la chanteuse, fatiguée de ses visites, consent[b] enfin à chanter devant la cour de Russie pendant l'espace de deux mois, à condition que l'impératrice lui paye cinq mille ducats, les dépenses de son séjour et les frais de son double voyage. Dès que Catherine eut lue les conditions de la chanteuse, elle écrivit à son ambassadeur: Dites à l'italienne que je ne donne même pas tant a mes feld-maréchaux. Eh bien, répliqua la chanteuse à l'ambassadeur, qui était venu[c] lui faire part de la lettre de sa souveraine, eh bien monsieur, écrivez à l'impératrice qu'elle n'a qu'à faire chanter ses feld-maréchaux; quant à moi, je reste à Rome. Cathérine en reçevant cette réponse hautaine en fut fort choquée, mais finit d'en rire bien sincèrement et consentit a remplir toutes les conditions prescrites par Gabrieli. La chanteuse arriva à Petersbourg, et y fut logée et traitée magnifiquement. Catherine fut si charmée de son jeu et de son chant, qu'elle la combla de présens magnifiques en perles fines et en diamans d'une bien plus grande valeur que le double des sommes payées pour son engagement, les grandes dépenses pour son entretien, et les frais de son voyage. [*Portrait of Living Artists.*

Les étrangers se plaignent[d] généralement des brouillards qui règnent en Angleterre. Un jour Mr. de Goudomar, ambassadeur espagnol à la cour de St. James, reçut[e] la visite d'adieu d'une personne prête à s'en retourner à Madrid, et lui demanda, s'il avait quelques commissions à lui donner: Oui, sans doute, monsieur, lui dit le marquis, faites mes compliments s'il vous plait,[f] au soleil que je n'ai pas vu[g] depuis mon arrivée en Angleterre. [*Journal anglais.*

a Empresser; *b* consentir; *c* venir; *d* plaindre; *e* recevoir; *f* plaire; *g* voir.

Fischer, célèbre joueur d'hautbois, fut un jour invité à souper chez milord S***. Les salons étaient remplis de convives, parceque le maître de la maison avait eu soin d'annoncer que Fischer serait du souper. Le musicien arrive et attire[a] l'attention générale. Milord S. l'invite à jouer en attendant le souper, et lui demande d'un air fort empressé, s'il n'a pas apporté son hautbois? Non sans doute, milord, mon hautbois ne soupe jamais. [*Kelly's Reminiscences.*

Un receveur du Holstein venait de toucher[b] une forte somme d'argent, qu'il devait[c] verser le lendemain dans la banque de Kiel. Sa maison fort belle et solide était isolée et située sur la lisière d'une forêt, dans ce tems (en 1743) le refuge d'une bande de brigands. Leur chef ayant appris que le receveur avait un trésor chez lui, résolut[d] de s'en emparer cette nuit même. Le vent soufflait avec force et la neige tombait à gros flocons; tems propice aux surprises en guerre, aux infractions et aux vols. Le receveur occupé à arranger ses comptes, fut surpris d'entendre du bruit; minuit venaient de sonner. M. Gaehler était un ancien major de dragons qui avait donné bien des preuves de courage et d'intrépidité; il crut[e] que ce bruit provenait[f] de quelque souris ou de quelque autre animal, et continua son travail. Cinq minutes après, le bruit devint[g] plus fort; il se lève, ouvre la porte de son cabinet et entend[h] que ce bruit vient du rez-de-chaussée. Il allume aussitôt une lanterne sourde, éteint[i] ses bougies, s'arme de son coutelas et d'un fusil à double coup, et descend doucement l'escalier pour examiner de plus près ce qui peut causer ce bruit extraordinaire. Il trouve que l'on travaille en dehors à faire une ouverture dans la muraille à côté de la porte d'entrée, garnie en dedans d'une barre de fer. Il s'aperçoit[k] qu'on fait l'ouverture à peuprès à la hauteur de cette barre pour pouvoir passer la main en dedans, afin de soulever la barre. Dès que le major vit[l] de quoi il s'agissait,[m] il alla éveil-

a Attirer; *b came* to receive, instead of *had* received; *c* devoir *d* résoudre, résolvant, résous, résolu—je résous, je résolus; *e* croire *f* provenir; *g* devenir; *h* entendre; *i* éteindre; *k* apercevoir; *l* voir *m what the matter was.*

ler ses deux domestiques qui avaient servi sous ses ordres et son fils ainé, âgé de vingt ans. Le reste de sa famille était à Kiel. Tous se levèrent et s'armèrent dans quelques minutes et sans le moindre bruit. M. Gaehler ne souffrit aucune autre lumière que sa lanterne sourde, examina si tout était bien fermé et si les voleurs n'avaient fait aucune tentative pour forcer la porte de derrière. Trouvant qu'on n'en voulait qu'à celle de devant, il ne laissa à l'autre qu'un domestique en faction ; le second fut chargé d'aller chercher une forte corde et de venir le joindre à la porte d'entrée. Le plus grand silence, une obscurité parfaite regnaient dans toute la maison ; la lanterne sourde seule indiquait[a] les progrès du travail qui se fit en dehors dans la plus parfaite sécurité. Dès que le major vit[b] qu'un bras d'homme dépassa l'ouverture faite dans la muraille et que la main du brigand chercha à soulever la barre de fer en dedans de la porte, cet officier ne perd pas la tête, fait un nœud coulant à sa corde qu'il passe rapidement autour du poignet du voleur, le serre[c] aussitôt, tire[d] ce bras plus en dedans et attache l'autre bout de la corde à la rampe de fer de l'escalier, de manière que le brigand se trouva comme cloué au mur près de la porte en dehors, sans pouvoir bouger. Le major fait tirer aussitôt plusieurs coups de fusil sur les brigands qui s'enfuirent ;[e] après s'être bien assuré de la fuite des brigands, le major fait ouvrir la porte et sort[f] pour se saisir de son prisonnier. Mais quel fut son horreur en voyant[b] un corps tout nu couvert[g] de sang et sans tête ! Le capitaine de la bande, en apercevant[h] un des siens pris, craignait[i] que celui-ci les décélerait ;[k] et après avoir consulté pendant quelques minutes avec ses camarades pour savoir s'il valait[l] mieux de lui couper le bras ou la tête, la majorité déçida de le décapiter et de le dépouiller, afin que ses hardes même ne pussent laisser aucune trace de ses complices. Deux ans après toute la bande, qui avait été pendant cinq ans la terreur des habitans du Holstein, fut entièrement détruite. D. H.

a Indigner ; *b* voir ; *c* serrer ; *d* tirer ; *e* enfuir, s'enfuir ; *f* sortir ; *g* couvrir ; *h* apercevoir ; *i* craindre, craignant, craint—je crains, je craignis; *k* décéler; *l* valoir.

Le Duel.

Le grand Gustave, [V. App. No. 10,] qui au milieu de ses succès veillait[a] sans relâche au bon ordre, regardait[b] les combats particuliers comme la ruine totale de la discipline. La fureur des duels était avant lui une espèce de maladie épidémique. Rien n'était plus commun que de voir, non seulement les officiers, mais les simples soldats s'égorger pour rien. Le conquérant, résolu[c] d'abolir dans son armée cette coutume barbare, prononça[d] la peine de mort contre tous ceux qui se battraient[e] en duel.

Quelque tems après que cette loi eut été portée, deux officiers supérieurs et d'un grand mérite, qui avaient eu quelque démêlé ensemble, demandèrent au roi la permission de vider leur querelle l'épée à la main. Gustave est d'abord indigné de la proposition : il y consent[f] néanmoins ; mais il ajoute qu'il veut être lui-même témoin du combat, dont il assigne l'heure et le lieu. Il s'y rend[g] avec un corps d'infanterie qui environne les deux champions ; ensuite il fait appeller le bourreau de l'armée, et lui dit : Mon ami, dans l'instant qu'il y en aura un de tué, coupe, devant moi, la tête à l'autre. A ces mots les deux généraux restèrent[h] quelque tems immobiles, puis ils se jettèrent[i] aux pieds du roi, lui demandèrent pardon, et se jurèrent[k] l'un à l'autre une éternelle amitié. Depuis ce moment on n'entendit[l] plus parler de duel dans les armées suédoises. [*Histoire de Gustave Adolphe par le Chevalier d'Archenholtz en allemand.*

Le Requiem de Mozart.

Dans le faubourg Saint-Joseph à Vienne, était une boutique de curiosités antiques et modernes, tenue[m] par l'honnête George Rutler. Toutes les semaines un monsieur à la figure pâle entrait dans cette boutique ; il achetait[n] quelque bagatelle et prenait[o] plaisir aux jeux des petits enfans du brocanteur. Il était bien connu sans qu'on lui eût demandé son nom. Un matin, entendan

a Veiller; *b* regarder; *c* résoudre; *d* prononcer; *e* battre; *f* consentir; *g* rendre; *h* rester; *i* jeter; *k* jurer; *l* entendre; *m* tenir; *n* acheter; *o* prendre.

Rutler qui recommandait le silence à sa petite famille, il apprit[a] que madame Rutler venait d'accoucher de son douzième enfant. Du douzième! dit-il, M. Rutler, avez vous un parrain? Helas! monsieur, les parrains ne manquent[b] pas aux enfans des riches; mais je ne sais[c] pas où j'en trouverai un pour la nouvelle-née, (c'était une fille.) Oh! bien je veux[d] lui en servir, mais nous la nommerons Gabrielle. Comme il vous plaira—je vous remets[e] les cent florins, pour les fraix du baptême. Je ne veux me mêler de rien, et voici mon adresse, afin que vous me fassiez prévenir quand tout sera prêt. Ah! monsieur, comment pourrons nous reconnaître cette bonté? Je vous demande une grâce, c'est de me laisser asseoir quelques momens à ce piano. Volontiers, monsieur, tant qu'il vous plaira. Il me vient une idée que je cherchais depuis longtems pour terminer une composition musicale. Si je ne l'essaie[f] à présent, je risque de la laisser échapper. Le bon homme Rutler place un tabouret auprès du piano, le monsieur s'y asseoit, ouvre l'instrument, préludes[g] et puis touche le clavier avec une facilité qui décèle un maître. Au bout de quelques instans, les passans s'arrêtent[h] devant la porte de la boutique: le charme agit jusques sur les enfans dont il n'est plus besoin de modérer les cris: ils écoutent[i] en silence cette harmonie[k] céleste; on le croira sans peine, le musicien était Mozart. Sans faire attention à ce qui se passe autour de lui, aussitôt qu'il a jugé lui-même l'effet de son inspiration, il prend une feuille de papier, y formule[l] l'air, se lève les joues plus animées que de coutume, renouvelle sa recommandation à son hôte, et part. Au bout de trois jours, Rutler court[m] à l'adresse indiquée; mais il frémit[n] en voyant un cercueil sous la porte: Mozart n'était plus! Rutler revient chez lui triste, et regarde en pleurant le piano d'où étaient sortis les derniers accords de Mozart, ce fameux *requiem* qu'un pressentiment fatal l'empêchait de terminer depuis deux mois. L'enfant dont il avait voulu être le parrain, reçut[o] le nom de Gabrielle selon

a Apprendre; *b* manquer; *c* savoir; *d* vouloir; *e* remettre, for the tenses see *mettre*; *f* essayer; *g* préluder; *h* arrêter; *i* écouter; *k* h a.; *l* formuler; *m* courir, courant, couru—je cours, je courus; *n* frémir; *o* recevoir.

son intention ; et quand l'anecdote se répandit,[a] les curieux accoururent[b] en foule chez le brocanteur pour avoir et marchander le piano touché une seule fois par le Dieu de la musique allemande. Il se trouva plus d'un amateur pour l'acquérir, et Rutler le céda pour quatre-cent florins *qui furent la dot de Gabrielle.* [*Journal français.*

Hugo Grotius.

L'illustre Hugo Grotius [V. App. No. 11,] ayant été condamné à une prison perpétuelle, fut enfermé au château de Louvestein. Après y avoir souffert[c] un traitement rigoureux pendant plus d'un an et demi, sa femme ayant remarqué que ses gardes se lassaient[d] de visiter et de fouiller un grand coffre plein de livres et de linge qu'on envoyait blanchir, conseilla à son mari de se mettre dans ce coffre, ayant fait des trous avec une vrille à l'endroit où il y avait le devant de la tête, afin qu'il put respirer. Il la crut[e] et fut ainsi porté à Gorcum chez un de ses amis, d'où il alla à Anvers déguisé en menuisier. Cette femme adroite et courageuse feignit[f] que son mari était fort malade, afin de lui donner le tems de se sauver, et pour ôter le moyen de le reprendre ; mais quand elle le crut en pays de sureté, elle dit aux gardes en se moquant[g] d'eux, que les oiseaux s'en étaient envolés. D'abord on voulut procéder criminellement contre elle, et il y eut des juges qui conclurent à la retenir prisonnière au lieu de son mari ; mais par la pluralité des voix elle fut élargie et louée de tout le monde, d'avoir par son esprit redonné la liberté à son époux. [*Dictionaire Historique de Bayle.*

La Recrue de l'Electeur de Brandebourg.

Le grand électeur, Fréderic Guillaume I. de Brandebourg, [voy. p. 9,] aimait à voir dans sa garde des hommes d'une taille extraordinaire, et n'épargnait[h] rien pour les obtenir. Il avait dans presque toutes les capitales de l'Allemagne des recruteurs déguisés en habit bourgeois, qui avaient l'ordre positif d'employer tous les

a Répandre ; *b* accourir ; *c* souffrir ; *d* lasser ; *e* croire ; *f* feindre ; *g* moquer; *h* épargner.

moyens possibles pour s'emparer, même de vive force, de tous les jeunes gens qui auraient six pieds et plus. Un grand nombre de personnes disparurent[a] d'au milieu des leurs, et se trouvèrent incorporées forcément dans les gardes de l'électeur.

Un jour ces recruteurs, en station à Dresde, rencontrèrent[b] un géant de plus de sept pieds de haut: ils l'accostèrent[c] fort civilement et l'invitèrent à boire dans un cabaret voisin; le géant leur répondit, qu'il était fort sensible de leur honnêteté, mais qu'étant apprentif menuisier, il n'avait pas le tems de les accompagner, parceque son maître l'attendait. Après les avoir quitté, l'officier le fit suivre de loin pour savoir dans quel atelier il travaillait. Quelques jours après le maître menuisier reçoit[d] la visite d'un homme de belle apparence, qui lui demande s'il ne peut pas lui faire un cercueil, dont il lui remet les dimensions; il convient[e] du prix, paie une partie d'avance, et lui dit, de le lui envoyer le lendemain au soleil couchant, à l'adresse qu'il lui laisse. Le cercueil arrive au tems prescrit, porté par quatre hommes; le géant les précède[f] chargé du compte et des outils nécessaires pour le clouer. On les fait entrer par une porte de derrière dans un grand salon fort éclairé, et on leur fait déposer le cercueil en présence de celui qui l'avait commandé et d'une douzaine d'autres personnes toutes en grand deuil, mais habillées en bourgeois. Le chef congédie les porteurs et le géant reste seul avec les recruteurs. Cet officier, le même qui avait commandé le cercueil, dit au géant: Mais mon ami, il me semble[g] que ce cercueil n'a pas la longueur prescrite; non certes il ne l'a pas; ton maître m'a trompé, c'est un coquin, s'écrie-t-il tout en colère, il faut qu'il m'en fasse[h] un autre tout de suite ou qu'il me rende[i] mon argent!

L'apprentif qui était fort attaché à son maître, soutint[k] que la mesure du cercueil avait justement sept pieds deux pouces, et que le mort devait être de la même taille que lui. Oui sans doute, c'est sa mesure; mais bah, toi, tu n'as jamais sept pieds deux pouces, tu mens,[l] tu ne

a Disparaître; *b* rencontrer; *c* accoster; *d* recevoir; *e* convenir; *f* précéder; *g* sembler; *h* faire; *i* rendre; *k* soutenir; *l* mentir, mentant, menti—je mens, je mentis.

les a pas, c'est moi qui te le dis. Le jeune homme piqué au vif soutient[a] qu'il les a ; et pour mieux le prouver il dit, " Tenez[b] vous allez voir si je ne les ai pas !" et tout en parlant, il entre et s'étend[c] de son long dans le cercueil. A peine y fut-il couché, que les recruteurs tombent[d] sur lui ; les uns lui mettent[e] un baillon dans la bouche, d'autres lui lient[f] bras et jambes, font de larges ouvertures dans le cercueil et son couvercle ; et après l'avoir tranquillisé par l'assurance la plus positive qu'on ne voulait lui faire aucun mal, pourvu qu'il se tint[g] tranquille, on cloua[h] le couvercle. Six hommes vigoureux le transportent aussitôt hors des portes de la ville de Dresde, où plusieurs voitures commandées d'avance les conduisent[i] sains et saufs au de-là des frontières de la Saxe. Arrivés là, ils font halte, ouvrent[k] le cercueil, en retirent[l] le malheureux jeune homme à moitié suffoqué, le placent[m] dans une voiture et le conduisent[i] sans autre accident à Berlin, où l'électeur le força d'entrer dans sa garde. D. H.

Les trois journées de Juillet, 1830, *à Paris.*

Un cocher de cabriolet dit le 28 à ceux qui l'environnaient,[n] Qui de vous est chasseur et sûr de son coup de fusil ? Moi, dit un individu, porteur d'un fusil à deux coups. Eh bien, votre fusil est chargé, suivez[o] moi. Et en se courbant[p] ils se glissent[q] le long des maisons ; arrivés derrière une barricade à environ quarante pas d'une pièce de canon placée dans la rue de l'Echelle, le cocher dit à son compagnon : Ne bougez[r] pas et attendez[s] que je vous avertisse.[t] Puis, après avoir regardé, il dit, Tenez,[g] voyez-vous ce canonnier qui a un doigtier de cuir au pouce ? Ajustez-le. Le coup part et l'artilleur tombe. Bien, maintenant à celui qui tient[g] le refouloir. A peine le second canonnier est-il renversé, que le cocher sort de la barricade, appelle ses compagnons et crie : à moi mes amis ! la pièce est à nous ! Et lui quatrième, ils se précipitent sur le canon dont ils s'emparent.[u]

a Soutenir; *b* well then, you shall see; *c* étendre; *d* tomber; *e* mettre; *f* lier; *g* tenir; *h* clouer; *i* conduire; *k* ouvrir; *l* retirer; *m* placer; *n* environner ; *o* suivre ; *p* courber ; *q* glisser ; *r* bouger ; *s* attendre; *t* avertir; *u* emparer, s'emparer.

Comme on louait[a] sa bravoure, il dit : Mais rien n'est plus simple ; voyez[b] vous j'ai été dans l'artillerie, et je sais[c] qu'une fois que ces deux canonniers sont renversés, il faut quelques minutes pour remonter la pièce ; alors on a le tems de courir dessus. Avec deux bons tireurs j'en prendrais[d] vingt.

Un jeune homme mal vêtu se présente le 28 matin chez un propriétaire : Vous devez[e] me reconnaître, monsieur, lui dit-il ; il y a trois mois j'ai badigeonné[f] votre maison. Maintenant je vais[g] me battre ; mais voyez mes haillons,[h] on me prendra pour un voleur ; prêtez moi un de vos vieux habits. Ce brave s'est battu toute la journée, il s'est battu le 29 ; et le 30 il a rapporté le vieil habit.

Au camp de Rambouillet un garçon de quinze ans se lamentait[i] auprès d'un énorme veau qui rôtissait[k] à un feu d'enfer : Qu'as tu donc ? lui dit-on. Ce que j'ai ? On m'a pris[d] mes armes. On t'en donnera d'autres. Qu'est-ce que c'était que tes armes ? C'était une tringle de lit que j'avais effilée pour aller me battre. Ils me l'ont prise pour faire une broche !

Un jeune élève de l'école Polytechnique voit des citoyens qui se faisaient hacher[h] par la mitraille de la Garde, près de la Magdelaine : Il y a, dit-il, un moyen de s'emparer de ces canons-là ; mais il faut se faire tuer pour réussir : et en finissant ces mots, il court[l] se jeter devant la gueule d'un canon qui allait faire feu ; le canon part[m] et le jeune homme tombe en poussière aux yeux des assaillans qui enlèvent la pièce qui vient de l'écharper.

Le 28 au soir, au moment où le feu d'une pièce de canon décimait[n] la foule entassée dans la rue Planche-Mibray, un des braves du peuple s'écrie : Qui vient avec moi prendre cette pièce ? Je ne veux[o] que des hommes sans armes. Suivi de huit à dix hommes, il s'élance[p] et tombe percé d'une balle au moment où il allait atteindre le but. Ses camarades se dispersent.[q] Le blessé est relevé, conduit[r] à l'ambulance voisine établie dans la maison du commissaire de police. M. d'Estrées habile

a Louer ; *b* voir ; *c* savoir ; *d* prendre ; *e* devoir ; *f* to plaster over ; *g* aller ; *h* ? a. ; *i* lamenter ; *k* rôtir ; *l* courir ; *m* partir ; *n* décimer ; *o* vouloir ; *p* élancer ; *q* disperser ; *r* conduire.

chirurgien qui a passé ces trois grandes journées alternativement à combattre et à panser les blessés, extrait[a] la balle et bande[b] la plaie. Le brave se relève alors : Lâches, s'écrie-t-il, vous m'avez abandonné au moment où la pièce était à nous ; réparez votre honte, suivez moi. Il part, essuye[c] le feu de la pièce, et cinq minutes après elle était à lui. Il était sept heures ; douze heures après le 29 au matin, ce brave, percé de coups, était étendu mort à quelques pas du champ de bataille.

Les élèves de l'école Polytechnique, par leur courage et leur savoir ont été vite appelés par la foule au commandement. La discipline la plus sévère regnait dans cette armée d'anciens militaires et de soldats d'un jour ; et il était assez piquant d'entendre de vieux troupiers, des officiers même dire aux élèves de l'école, la main au bonnet et immobiles : Mon élève, quel ordre avez vous à nous donner ?

Dans la journée du 29, M. Perrody, marchand tailleur, attaquait les Tuileries à la tête d'un bataillon qu'il était parvenu[d] à rassembler ; on vient l'avertir que sa maison, située au coin de la rue Valois-Batave, est envahie[e] et pillée par la garde royale, et que sa famille est en danger. Je suis citoyen avant tout, répond ce brave patriote, et il continue à se battre courageusement. M. Perrody a perdu soixante mille francs au pillage de ses ateliers.

Au plus fort du feu, dans la journée du 29, un ouvrier se présente au musée d'artillerie et demande un fusil. Toutes les armes, même celles de Jeanne d'Arc, ont été distribuées, lui répond-on ; il ne reste plus que l'épée de Charlemagne. Voilà un reçu, répond ce brave homme, donnez la moi. Et il se précipite ainsi vers le Louvre. Après la victoire, il est venu fidèlement remettre le précieux dépot qui lui avait été confié.

Un charretier est saisi par trois soldats, un fusil à la main. L'officier pour le soustraire à la mort qui l'attend[f] lui crie : Vous n'avez sans doute pas tiré sur nous ? Sur vous misérables ! j'en ai tué trois, et je chargeais pour le quatrième. Une balle étend[g] raide mort ce brave patriote.

a Extraire; *b* bander; *c* essuyer; *d* parvenir; *e* envahir; *f* attendre; *g* étendre.

Un jeune homme de dix-huit ans, nommé Charles Bourgeois va planter le drapeau tricolore sur la colonnade. Poursuivi par cinq suisses, il reçoit[a] plusieurs coups de baïonnettes: mais ses camarades le vengent. Le lendemain Bourgeois demande pour toute récompense que son nom soit écrit dans le journal pour que son vieux père le lise dans son pays.

Dans la journée du 28, un enfant de quinze ans voit un commandant de cavalerie qui appuyait[b] les canons des fusils pour les rectifier. Il s'avance à quatre pattes jusque sous les pieds des chevaux, et d'un coup de pistolet fait sauter la tête à l'officier. Les balles pleuvent[c] sur lui, il les évite en se couchant à plat ventre, et revient en rasant la terre[d] au milieu des siens qui le portent en triomphe.

La caserne de Babylone a été prise et reprise plusieurs fois par les sections du faubourg St. Germain. Au premier rang un tout jeune homme se faisait distinguer par son intrépidité. Au retour, épuisé de fatigue, il tombe sur la place des Petits-Pères. On lui porte secours: c'était une femme! [*Extrait de divers journaux de Paris.*

L'écolier de Montbard.

Napoléon étant à Brienne s'entretint[e] avec quelqu'un de la possibilité de retrouver d'anciennes connaissances, et on lui avait raconté un trait du général Junot, [Voy. App. No. 12,] qui l'avait beaucoup diverti. Ce général se trouvant à son retour d'Egypte à Montbard, où il avait passé plusieurs années de son enfance, avait recherché avec le plus grand soin ses camarades de pension et d'espiegleries, et il en avait retrouvé plusieurs avec lesquels il avait gaîment et familièrement causé de ses premières fredaines et de ses tours d'écolier. Ensuite ils étaient allés ensemble revoir les différentes localités, dont chacune réveillait[f] en eux quelque souvenir de leur jeunesse. Sur la place publique de la ville, le général aperçoit[g] un bon vieillard qui se promenait[h] magistrale-

[a] Recevoir; [b] appuyer; [c] pleuvoir, pleuvant, il a plu—il pleut, il plut, il pleuvra; [d] *in creeping;* [e] entretenir; [f] réveiller; [g] apercevoir; [h] promener.

ment sa grande canne à la main. Aussitôt il court[a] à lui, se jette à son cou et l'embrasse à l'étouffer à plusieurs reprises. Le promeneur se dégageant[b] à grande peine de ses chaudes accolades, regarde le général Junot d'un air ébahi, et ne sait[c] à quoi attribuer une tendresse si expressive de la part d'un militaire portant l'uniforme d'officier supérieur et toutes les marques d'un rang élevé. Comment, s'écrie[d] celui-ci, vous ne me reconnaissez[e] pas? Citoyen général, je vous prie de m'excuser, mais je n'ai aucune idée. Eh! mon cher maître, vous avez oublié le plus paresseux, le plus libertin, le plus indisciplinable de vos écoliers. Mille pardons, seriez-vous M. Junot? Lui-même, répond le général, en renouvelant ses embrassades et en riant avec ses amis des singulières enseignes auxquelles il s'était fait reconnaître. [*Mémoires de Constant.*

Le Violon Crémois.

Messieurs Schramm et Karstens, riches négocians à Hambourg, dont la maison n'existe[f] plus, étaient fort vains et fort avares. En Mai, 1794, un homme fort bien vêtu[g] marchande tant d'aunes de drap dans leur vaste magazin et le fait couper. Il tire sa bourse, compte[h] son argent, mais n'y trouvant pas assez pour payer ce qu'il doit,[i] il prie M. Schramm d'accepter en attendant cet à compte dont il demande un reçu, et de mettre le drap coupé de côté. Il est neuf heures, dit-il, en regardant à sa montre, j'ai quelques affaires en ville, je reviendrai[k] vers les midi vous porter le reste de ma dette. Mais comme vous ne me connaissez[l] pas ajoute-t-il, il est juste que je vous laisse un gage comme preuve de mon désir de vous satisfaire. Tenez,[m] monsieur, voici un violon Crémois excellent; j'en ai refusé hier au soir trois cents ducats; mettez le par dessus mon drap, je viendrai à midi le reprendre; il me gêne[n] d'ailleurs dans mes courses, et vous m'obligerez[o] infiniment de recommander à vos commis de le mettre dans un coin de votre magazin en lieu de sureté. M. Schramm a beau dire qu'il n'a nullement

a Courir; *b* dégager; *c* savoir; *d* écrier; *e* reconnaître; *f* exister; *g* vêtir, vêtant, vêtu—je vêts, nous vêtons, je vêtis, nous vêtimes; *h* compter; *i* devoir; *k* revenir; *l* connaître; *m* tenir; *n* gêner; *o* obliger.

besoin de ce gage, que sa parole suffit,[a] &c. mais l'étranger insiste, et le violon est mis[b] par-dessus le drap, dans un coin du magazin, en présence de l'étranger.

Une heure après un brillant équipage s'arrête[c] devant ce même magazin. Un seigneur richement vêtu et décoré de plusieurs ordres en descend,[d] escorté de trois laquais en livrée. M. Schramm s'empresse[e] de le recevoir et le conduit dans son magazin. Le seigneur achète quelques bagatelles, et tout en louant beaucoup l'assortiment et la variété des marchandises, ses regards tombent sur le violon que l'étranger avait laissé en gage. Il s'en saisit aussitôt d'un air de surprise et de ravissement, ses yeux brillent en le tournant en tout sens; il appelle un de ses laquais et lui dit de l'essayer. Celui-ci en joue en maître, et en tire des sons si harmonieux que le magazin se remplit[f] bientôt de monde pour entendre ce virtuose étranger. M. Schramm et les commis en sont enchantés. Le seigneur fait signe à son domestique de cesser, et lui demande devant tout le monde, ce qu'il pense du violon et à combien il l'estime? Certes, dit-il en l'examinant pendant quelque tems, si V. Ex. peut l'acheter pour cinq cents ducats, elle pourra se flatter de possèder le premier violon Crémois du monde! Le seigneur tire M. Schramm à part et lui en offre quatre-cents; il va enfin jusqu'à cinq-cents; mais le marchand dit que ce violon appartient[g] à un étranger, et lui conte[h] comment et de quelle manière il se trouve dans son magazin. Ecoutez M. Schramm dit le seigneur, si vous pouvez me procurer ce violon, je vous prouverai que vous n'aurez pas lieu de vous répentir de m'avoir obligé; employez tout votre savoir faire[i] pour me l'acheter, et s'il le faut, payez en cinq-cents ducats; voici mon adresse; je vous attends à cinq heures cet après-midi; portez moi le violon et votre compte, et vous aurez tout lieu d'être content de moi. Il prend congé de M. Schramm qui, fort joyeux, le reconduit[k] très respectueusement jusqu'à son carrosse et lui promet de faire tout son possible pour lui complaire.

a Suffire, suffisant, suffi—je suffis, nous suffisons, je suffis, nous suffîmes; *b* mettre; *c* arrêter; *d* descendre; *e* empresser, s'empresser; *f* remplir; *g* appartenir; *h* conter; *i do your best;* *k* reconduire.

Vers les midi, le maître du violon, que M. Schramm attend[a] avec impatience, arrive enfin, paye son compte, prend son drap sous le bras et son violon dans la main, et veut[b] s'en aller. Ecoutez donc, monsieur, un mot s'il vous plait, lui dit M. Schramm, d'un ton un peu embarrassé, ne voudriez[b] vous pas vendre votre violon? Je pourrais[c] vous en offrir trois-cent cinquante ducats en or et comptant. L'autre lui répond assez séchement, qu'il ne veut pas vendre son violon et veut s'en aller. M. Schramm lui en offre trois-cent soixante ; bref, après bien des pourparlers de part et d'autre, l'étranger consent[d] enfin à le lui céder, comme à regrèt, pour la somme de quatre-cent et soixante-et-dix ducats et de lui donner un reçu de cinq-cents. Il souscrit à la condition que M. Schramm lui fait, donne son reçu, et serre son argent. M. Schramm reçoit le violon d'un air satisfait et comble d'honnêtetés l'étranger en prenant congé de lui.

M. Schramm joyeux d'avoir gagné trente ducats et l'amitié de ce grand seigneur, se rend[e] à cinq heures précises à l'hôtel de St. Petersbourg situé sur le Jungfernstieg, avec le violon et le reçu des cinq-cents ducats. Il demande à parler à S. Ex. le baron de Strogonoff, ambassadeur de Russie auprès la cour de St. James. Telle était l'adresse que l'homme à équipage lui avait donné le matin. Le portier dit qu'il ne connaissait pas ce seigneur, qu'il n'était point descendu[f] à l'hôtel. M. Schramm insiste et se fâche ; les domestiques s'assemblent,[g] la dispute devient[h] bruyante et attire le maître de l'hôtel qui lui donne l'assurance positive que cet ambassadeur n'est pas chez lui. On parcourt[i] tous les grands hôtels de la ville, mais personne n'a vu M. le baron de Strogonoff.

M. Schramm au desespoir s'aperçut[k] enfin qu'il avait été dupé ; et les filous avaient si bien pris leurs mesures, que malgré toutes les poursuites, on ne put[c] jamais les découvrir. M. Schramm eut tout le tems de maudire sa crédulité et son avarice, et fut longtems en butte aux

a Attendre; *b* vouloir; *c* pouvoir; *d* consentir; *e* rendre; *f* descendre; *g* assembler; *h* devenir; *i* parcourir; *k* apercevoir.

railleries et aux sarcasmes de ses compatriotes pour avoir payé une si forte somme pour un violon qui ne valait pas un ducat! D. H.

Fréderic II. et les Cerises.

Le roi de Prusse, Fréderic II., aimait beaucoup la bonne chère et surtout les fruits. De grandes et belles serres lui en fournirent[a] à chaque saison de l'année. Un jour son jardinier lui porta soixante des plus belles cerises, dont il était le plus friand, qu'il paya généralement un fréderics d'or la pièce; c'était la veille de Noël. Il les admira longtems, en goûta plusieurs, choisit les plus belles, les arrangea avec beaucoup de soin dans une boite qu'il ferma, ficela[b] et cacheta. Ceci fait, il écrivit à sa femme pour lui annoncer qu'il avait choisi ces cerises pour elle, et qu'il espérait qu'elle les mangerait avec plaisir, &c. &c. Il sonna le page de service et lui remit la boite et le billet pour la reine, qu'il ne devait délivrer qu'à S. M. en personne. Celle-ci résidait presque toujours à Monbijoux, château royal à quelques lieues de Berlin.

Le page, qui avait observé tous les mouvemens du roi par le trou de la serrure, qui l'avait vu manger des cerises et en mettre dans la boite qu'il tenait entre ses mains, fut fortement tenté d'en goûter à son tour. Mais comment faire, comment s'y prendre? La boite était trop bien fermée, et cette ficelle, ce cachet royal? Ah bah! se disait-il, c'est égal, je *veux* en manger et j'en mangerai! Une fois bien déterminé, il s'écarta[c] du grand chemin, descendit de cheval, s'assit[d] sur la neige, rompit le cachet, défit[e] la ficelle et ouvrit la boite. Sa figure devint[f] radieuse, l'eau lui vint à la bouche en aperçevant ces belles cerises. Il en saisit une, la mangea, une seconde, une troisième, enfin les trente passèrent dans quelques minutes; la boite est vide au grand regrèt du page! Alors la réflexion, mais que dira le roi? le terrifia![g] Ce ne fut cependant que l'affaire d'un moment! Mon jeune sans souci se rassure bientôt; il brise[h] la

a Fournir; *b* ficeler; *c* écarter; *d* asseoir, s'asseoir, s'asseyant, assis, je m'assieds, je m'assis; *e* défaire; *f* devenir; *g* terrifier; *h* briser.

boite, déchire le billet du roi et cache le tout sous un tas de neige. Il remonte à cheval et reprend gaiement le chemin de Berlin. Fréderic fut fort étonné de voir son page de retour de si bonne heure, et bien plus, lorsque celui-ci lui fit au nom de la reine un compliment assez singulier, en lui faisant dire, qu'elle avait trouvé ces cerises si excellentes qu'elle priait S. M. le roi de lui en envoyer bientôt d'autres! Mais, dit Fréderic surpris, comment, elle a donc mangé toutes ces cerises en ta présence et si vite que cela? Oui, sire, dit le page effrontément, sans se troubler; et l'affaire en resta là.

Le jour du nouvel an arriva et avec lui les cérémonies de la cour, qui éxigeaient[a] entre autres que la reine et toute la famille royale fissent leur cour au roi. Après avoir parlé quelque tems avec la reine son épouse, Fréderic fut tout étonné, de ce qu'elle ne lui dit pas un seul mot de ces belles cerises; il lui donna à mots couverts à entendre qu'il en était surpris. La reine ne pouvant le comprendre, ne sut[b] que dire. Fréderic, qui ne put[c] plus se contenir, lui demanda aussitôt: Mais, madame, est-il possible que vous ne me disiez[d] pas un mot de ces belles cerises que je vous ai envoyé dernièrement? Quelles cerises sire, que voulez vous dire? Expliquez vous s'il vous plait! Alors le roi, soupçonnant[e] la vérité, conta à la reine tout ce qui s'était passé avec son page; et celle-ci l'assura n'avoir vu[f] ni page, ni billet, ni cerises! Ils ne purent[c] pas s'empêcher de rire du tour plaisant que leur avait joué un enfant de douze ans; mais Fréderic se proposa bien de punir le coupable.

Quelques jours après il fit appeler ce page et sans lui parler de rien, il lui remit[g] un billet cacheté à l'adresse de l'adjudant des pages, qu'il lui ordonna de porter à cet officier et d'attendre la réponse. Mon espiègle, qui d'un coin de la salle avait fort bien observé la conversation, la colère du roi et l'étonnement de la reine, puis tout d'un coup leurs éclats de rire le jour de l'an, se douta aussitôt de l'intention de son maître, et ne sut[b] trop comment échapper la punition qu'il savait n'avoir que trop bien méritée. Le hasard[h] lui fit rencontrer un vieux

a Exiger; *b* savoir; *c* pouvoir; *d* dire; *e* soupçonner; *f* voir; *g* remettre; *h* h a.

usurier de juif; cette vue lui rendit sa belle humeur; il l'appela et lui dit. Ah mon ami Abraham, je suis fort pressé d'aller chez le joailler du roi tout de suite, tout de suite, tiens,[a] prends[b] ce billet et rends[c] moi le service de le remettre à nottre adjudant; mais vas[d]-y de suite et attends sa réponse; tiens voilà pour ta peine. Le juif voyant de l'argent s'enfut[e] fort content remettre le billet du roi à son adresse. Cet adjudant était un ancien militaire accoutumé à la plus sévère discipline et à une obéissance passive et aveugle, fort taciturne et grave. Il rompt[f] le cachet et lit[g] à voix basse ce qui suit:[h] vous donnerez au porteur de la présente vingt-cinq coups de plat-dépée bien appliqués et vous en ferez le rapport au gouverneur des pages. Signé *Fréderic.*

L'adjudant, fort étonné de cet ordre, regarde le juif, qui attend fort humblement une réponse, se lève, ferme sa porte à clef, et, sans dire un seul mot tombe sur le pauvre juif, qui jete les hauts cris, et qui a beau protester de son innocence et dire, que le page un tel lui a remis ce maudit billet dans la rue; mais rien ne put[i] flêchir l'adjudant, Abraham reçut les vingt-cinq coups de plat d'épée bien comptés! Le page se tint[a] pendant ce tems en sentinelle au coin de la rue à attendre Abraham, qui sortit enfin en hurlant de douleur et en maudissant le page. Celui-ci radieux d'avoir si heureusement échappé le châtiment reservé pour lui, n'en demande pas d'avantage, court[k] tout droit au château sans être vu du juif, et va conter son aventure à ses camarades assemblés dans le salon des pages. Ceux-ci partent d'un si bruyant éclat de rire, que le roi fort étonné d'un bruit si extraordinaire sonne pour en savoir la cause. Il fit appeler le petit espiègle pour le questionner; et tout étonné de le voir si radieux de joie, il lui demande s'il avait fait sa commission, et pourquoi ses camarades faisaient tant de bruit? Alors le page tomba aux pieds du roi, lui avoua sa faute, en demanda fort humblement pardon et lui conta avec tant de naïveté le tour qu'il venait de jouer à Abraham, que le roi n'aimait pas, que Fréderic ne put

a Tenir; *b* prendre; *c* rendre; *d* aller; *e* enaller, s'enaller; *f* rompre, rompant, rompu—je romps, je rompis; *g* lire; *h* suivre, suivant, suivi —je suis, je suivis; *i* pouvoir; *k* courir.

s'empêcher d'en rire lui-même. Il pardonna ce jeune homme, le prit en affection et l'avança rapidement.

D. H.

Anecdote sur le premier bateau à vapeur.

Voici en quels termes M. Fleury raconte comme la tenant de l'auteur lui-même, une anecdote fort curieuse sur la première épreuve du bateau à vapeur de Fulton.*

J'ai entendu de mes propres oreilles l'illustre inventeur des bateaux à vapeur raconter avec chaleur et intérêt l'histoire de ses travaux et de ses découragemens. Lorsque je construisis[a] a New-York mon premier bateau à vapeur, disait-il, il n'y avait dans le public que deux manières de considérer mon enterprise, avec indifférence ou avec mépris. On la regardait comme l'œuvre d'un visionnaire. Mes amis étaient toujours fort honnêtes avec moi : mais ils se tenaient[b] dans une réserve désespérante. Ils écoutaient[c] avec patience mes explications, mais leur contenance indiquait[d] l'incrédulité la plus complète. Je pouvais m'appliquer dans toute leur étendue les lamentations du poète : Voulez-vous apprendre aux hommes à aborder la terre difficile de la vérité, tout le monde a peur, personne ne vous aide, à peine si quelques-uns peuvent vous comprendre.

Comme j'avais tous les jours l'occasion de parcourir le chantier où mon bateau était en construction, je prenais[e] assez souvent le plaisir de m'approcher, sans me faire connaître des groupes d'étrangers oisifs qui se formaient en petits cercles, et j'écoutais les différentes questions qu'on s'adressait sur le but du nouveau bâtiment. La règle générale était d'en parler avec mépris, d'en plai-

* Robert Fulton, le célèbre ingenieur, était né en Pennsylvanie en 1765, et mourut le 24 fevrier, 1815. Quoiqu'il ait rendu d'éminens services à sa patrie, sa famille n'est pas fortunée! N'y aurait-il pa moyen encore d'y remédier? J'en appèle aux puissans du jour ; j pourrais leur indiquer plusieurs moyens faciles d'y parvenir sans l moindre difficulté, pourvu qu'ils eussent la bonne volonté de les ado ter, ce dont je ne doute pas. Je n'ai connu que le père de cette f mille illustre, mais je crois que l'honneur national demande une tell mesure, et je la propose comme citoyen américain, comme juste honorable. Je suis prêt à communiquer mes idées à toute personn compétente à les mettre en exécution. D. H.

a Construire; *b* tenir; *c* écouter; *d* indiquer; *e* prendre.

santer, ou de le tourner en ridicule. Que de longs éclats de rire à mes dépens ! que de bons mots ! que de sages calculs sur les pertes et les dépenses ! On ne parlait que de la folie de Fulton ; c'était à vous en assourdir. Jamais, pour faire diversion, je n'entendais[a] la moindre remarque qui pût[b] m'encourager, l'expression d'un vœu ardent, ou la manifestation de quelque espoir. Le silence lui-même n'était qu'une froide politesse, cachant[c] tous les reproches.

Enfin le jour de l'épreuve arriva. J'invitai un grand nombre d'amis à venir à bord pour être témoin de mon premier succès. Quelques uns se rendirent à mon invitation par égard pour moi ; mais il était facile de voir qu'ils ne le faisaient qu'avec répugnance, dans la crainte de partager mes mortifications plutôt que mon triomphe. De mon côté, je m'avouais[d] bien à moi-même que dans le cas présent il y avait plusieurs raisons de douter de mon succès. La machine était neuve et mal faite ; c'était en grande partie l'ouvrage de mécaniciens pour qui une pareille construction avait été un travail nouveau ; et raisonnablement on pouvait présumer que d'autres causes pouvaient faire naître des difficultés imprévues. Le moment approchait de mettre le bateau en mouvement. Mes amis s'étaient formés en groupes sur le pont ; l'anxiété et la peur régnaient au milieu d'eux. Ils étaient taciturnes, tristes, abattus. Dans leurs regards je ne lisais que désastres, et je commençais presque à me repentir de mes efforts.

Le signal est donné ; le bateau marche un peu de temps ; ensuite il s'arrête ; il est impossible de le faire avancer. Alors au silence du moment précédent succèdent[e] les murmures de mécontentement, l'agitation, les chuchottemens, les haussemens d'épaules. Il m'était facile d'entendre répéter distinctement de tous côtés : "Je vous disais bien qu'il en serait ainsi ; c'est l'entreprise d'un fou ; je voudrais bien que nous fussions hors d'ici." Je montai sur une plate-forme, et je m'adressai à l'assemblée. Je les priai de demeurer tranquilles et de me donner une demi-heure, moyennant quoi, ou je les ferais

a Entendre; *b* pouvoir; *c* cacher; *d* avouer; *e* succèder.

avancer, ou je laisserais là le voyage pour cette fois. On m'accorda sans objection le peu de répit que je demandais. Je descendis[a] dans l'intérieur du bâtiment, je visitai la machine, et je découvris que ce qui empêchait de marcher provenait[b] du faible obstacle d'une pièce mal ajustée. Il ne fallut qu'un instant pour le faire disparaître; le bateau fut remis en mouvement et continua sa route. Cependant tout le monde restait encore dans l'incrédulité; on craignait[c] de se rendre à l'évidence. Nous quittâmes[d] la belle cité de New-York, nous traversâmes[e] les sites romantiques et continuellement pittoresques des hautes terres; nous découvrîmes[f] les maisons groupées d'Albany; nous touchâmes[g] ses rivages. Eh bien, dans ce moment même, oui, dans ce moment même, quand tout semblait achevé, il était dit que je serais encore victime du désappointement. L'imagination ne se rendait[h] pas à l'influence du fait; on doutait[i] si la même expérience pourrait être faite une seconde fois; ou si elle venait à réussir, on doutait qu'on en dût[k] retirer une grande utilité.

Le chien et les brigands.

En passant en 1787, par la belle ville de Leipzic, je vis[l] à une demie lieue des portes de la ville, à quelques toises de la grande route, une roue et les ossemens d'un cadavre enchaîné exposés aux regards des passans. Voici l'histoire de ce criminel que je tiens[m] de la bouche du juge, qui venait d'instruire son procès et à le condamner d'être rompu[n] vif.

Un boucher de l'Allemagne fut surpris[o] par la nuit au milieu d'une forêt; il s'était égaré, et en cherchant de retrouver son chemin, il fut attaqué par trois brigands. Il était à cheval et accompagné d'un gros chien. L'un des brigands saisit la bride du cheval, tandis que les deux autres arrachèrent le boucher de dessus la selle et le terrassèrent. Le chien sauta aussitôt sur l'un d'eux et l'étrangla;[p] mais l'autre blessa le chien si grièvement, qu'il s'enfuit[q] dans l'épaisseur du bois, en poussant des

a Descendre; *b* provenir; *c* craindre; *d* quitter; *e* traverser; *f* découvrir; *g* toucher; *h* rendre; *i* douter; *k* devoir; *l* voir; *m* tenir; *n* rompre; *o* surprendre; *p* étrangler; *q* enfuir, s'enfuir, s'enfuyant, enfui—je m'enfuis, je me suis enfui.

hurlemens[a] affreux. Le boucher se débarrassa[b] pendant ce tems des mains du second brigand, tira son couteau et le tua. Mais il reçut[c] un coup de feu du troisième voleur, celui qui venait de blesser le chien. Le boucher tomba et fut achevé par le voleur, qui trouva sur lui une forte somme en or, une montre d'argent et quelques autres objets de prix. Il s'en empara, sauta sur le cheval du boucher et disparut.[d]

Le lendemain matin deux bûcherons, en passant par ce sentier, furent surpris d'y trouver trois cadavres et un gros chien qui paraissait[e] les garder. Ils examinèrent les corps pour tâcher de les rappeler à la vie; mais en vain. L'un d'eux pansa[f] les blessures du chien couché près du corps de son maître, lui donna de ses provisions et alla lui chercher de l'eau, tandis que l'autre courut au village prochain avertir le maire de cet événement. Celui-ci, accompagné de plusieurs personnes se transporta sur les lieux; un chirurgien examina les blessures des trois morts; on dressa un procès verbal, et on les enterra.

Le chien n'entendant plus rien, s'était traîné durant la nuit sur le cadavre de son maître, où les bûcherons le trouvèrent le lendemain matin. Il se laissa panser; et comme prévoyant qu'il fallait consentir à vivre pour être un jour en état de venger son maître, il mangea et but,[g] mais ne voulut absolument pas bouger de la place. Il regarda tranquillement à faire la fosse et souffrit l'enterrement des morts; mais dès que la fosse fut recouverte de terre, il se plaça sur le tombeau, commença à hurler[a] et n'en voulut plus bouger, malgré tout ce que l'on put faire pour l'en arracher. Il mordit ceux qui voulurent l'approcher; il n'y eut que le bûcheron qui l'avait pansé qui put le caresser; mais dès qu'il essaya[h] de le prendre par les pattes, pour l'entraîner de la fosse, il grinça[i] les dents et l'aurait mordu, si l'autre ne l'eut pas lâché bien vite. Tous les assistans admirèrent la fidélité du chien; et lorsque le bûcheron s'offrit[k] de lui porter tous les jours à manger et à boire, afin qu'il ne périt pas, le maire proposa de faire une collecte pour indemniser le bûcheron

a H a.; *b* débarrasser; *c* recevoir; *d* disparaître; *e* paraître; *f* panser; *g* boire, buvant, bu—je bois, je bus; *h* essayer; *i* grincer; *k* offrir, offrant, offert—j'offre, j'offris.

qui était pauvre et surchargé d'enfans. On eut de la peine à lui faire accepter cet argent; il le reçut enfin et se chargea de son nouveau pensionnaire.

Pendant ce tems on avait fait insérer les détails de cet horrible événement dans les principaux journaux du pays. Le frère du boucher, nommé J. Meyer, lut quelques jours après l'avertissement du maire, se présenta devant lui et déclara qu'il avait des craintes d'autant plus fondées que son frère fut tombé entre les mains des brigands, qu'il était parti de chez lui avec une forte somme en or, pour aller acheter des bœufs, et que personne n'en avait eu depuis aucune nouvelle. Ses soupçons ne furent que trop confirmés, lorsque le maire lui raconta la conduite singulière d'un chien qu'il lui signala. M. Meyer, accompagné du maire et d'autres personnes, se transporta sur les lieux. Dès que le chien aperçut[a] le frère de son maître, il commença à hurler,[b] à lui lècher les mains et à faire mille démonstrations de douleur et de joie. M. Meyer reconnut à différentes parties de son habillement le corps de son frère, qu'on venait de déterrer. L'or et la montre enlevés, les blessures du boucher et de son chien, celles des deux autres cadavres, la disparition du cheval, tout cet ensemble convainquirent[c] le maire et les témoins, que les deux autres avaient été les assaillans, mais qu'il devait y avoir un ou plusieurs autres, qui avaient disparu avec le cheval, l'or et la montre.

M. Meyer obtint[d] la permission de faire transporter le corps de son frère dans son village, pour l'y enterrer dans le cimetière de l'endroit. Le chien suivit[e] le corps et s'attacha peu à peu à son nouveau maître. Celui-ci fit les plus amples recherches, promit[f] de grandes récompenses à tous ceux qui pourraient lui donner les renseignemens nécessaires pour découvrir les coupables, mais en vain; toute cette horrible affaire resta obscure et énigmatique.

Deux ans s'étaient écoulés et on n'y pensait plus, lorsque M. Meyer reçut une lettre fort pressante de se rendre sans délai à Leipzig pour y fermer les yeux à son oncle maternel, qui désirait le voir avant de mourir.

a Apercevoir; *b* h a.: *c* convaincre; *d* obtenir; *e* suivre; *f* promettre.

M. Meyer se hâta[a] de partir avec le chien de son frère, qui l'accompagnait partout où il allait. Il arriva trop tard ; son oncle venait de mourir la veille et lui avait légué une fortune considérable. Il trouva la ville remplie d'une foule immense de monde ; c'était le tems de la grande foire qui s'y tient régulièrement deux fois par an.

Un matin que M. Meyer se promena avec le gros chien de son frère sur la place publique, il fut étonné de voir partir ce dernier comme un éclair ; il fend[b] la foule, et saute avec la plus grande furie sur un jeune homme fort élégamment vêtu, assis sur un banc élevé, construit à l'usage des spectateurs au milieu de la place, pour y voir danser des marionnettes, des singes et un ours. Le chien tint[c] cet homme si fortement serré par la gorge, qu'il l'aurait étouffé, si on n'était pas venu à son secours. On amarra[d] aussitôt le chien que l'on maltraita de coups, le croyant enragé. Mais M. Meyer perça[e] la foule et arriva à tems pour sauver son chien ; il cria aux assistans d'arrêter ce meurtrier qui avait assassiné son frère et que le chien venait de reconnaître. Avant qu'il eut le tems d'expliquer son histoire, le jeune homme, profitant du tumulte, s'échappa. On crut[f] un moment que M. Meyer était fou ; il eut toutes les peines du monde de persuader ceux qui avaient garotté le chien pour le tuer, que ce fidèle animal n'était point enragé du tout, qu'il les suppliait de le lâcher et qu'il retrouverait certainement le meurtrier. Il parla enfin d'une manière si convaincante, que les assistans commencèrent à être persuadés de la vérité de ses assertions. On remit[g] de suite le chien en liberté. Celui-ci joyeux fit quelques sauts vers son maître, commença à aboyer et disparut[h] une seconde fois.

Il fendit[b] la foule et se mit à la piste de son ennemi.[i] La police, qui dans ces occasions est fort active et prompte, fut bientôt avertie de cet évènement fort extraordinaire ; et un grand nombre de ses officiers suivit le chien. Celui-ci devint[k] en peu de minutes l'objet de la curiosité publique, et tout le monde se rangea pour

a Hâter, h a. ; *b* fendre ; *c* tenir ; *d* amarrer ; *e* perçer ; *f* croire ; *g* remettre; *h* disparaître; *i* to trace him by the footing; *k* devenir.

le laisser passer. Les affaires furent suspendues et la foule se forma en plusieurs groupes, pour parler du chien et du meurtre commis il y avait près de deux ans. Au bout d'une demi-heure d'attente, une rumeur générale indiqua, que le chien avait retrouvé son homme, qui s'était caché et blotti[a] sous la toile d'une double tente, où il se crut en sureté. Malgré cela le chien le dépista,[b] le mordit, déchira une partie de ses habits et l'aurait mis en pièces sur la place, si les assistans ne fussent venu à son secours. Le jeune homme fut arrêté, et mené avec M. Meyer et son chien, qu'on attacha soigneusement, devant le juge, qui ne savait trop que penser d'une affaire aussi extraordinaire. M. Meyer détailla tout ce qui était arrivé deux ans auparavant, insista à instruire le procès de cet homme, soutenant[c] toujours que c'était là le meurtrier de son frère, et que son chien ne pouvait pas se tromper !

Pendant ce tems on eut mille peines à retenir le chien qui voulait toujours sauter sur le prisonnier. En interrogeant ce dernier, le juge ne fut point satisfait de ses réponses et ordonna de le fouiller ; on trouva sur lui et dans ses vêtemens beaucoup d'or, des diamans, cinq montres, dont quatre d'or et d'un grand prix, et la cinquième d'argent, fort vieille et de peu de valeur. Dès que M. Meyer vit cette dernière, il déclara que c'était là la montre de son frère, qu'il avait sur lui le jour de son départ. La description donnée depuis longtems de cette montre dans les papiers était conforme à l'assertion de Meyer. Le brigand n'avait jamais osé l'offrir à personne, de crainte qu'elle ne contribuât[d] à le déceler ; n'ignorant[e] pas qu'elle avait été décrite d'une manière fort particulière dans toutes les gazettes principales de l'Allemagne.

Bref, après huit mois d'une procédure fort minutieuse et convaincante, le meurtrier fut condamné à être rompu vif ; et son corps devait rester enchaîné sur la roue pour servir d'exemple aux autres. Dans la nuit qui précéda son exécution, il confessa, ce qu'il avait toujours nié jusqu'ici, parmi d'autres crimes, le meurtre commis sur la

a Blottir; *b* dépister; *c* soutenir; *d* contribuer; *e* ignorer.

personne du boucher, frère de Meyer. Il donna alors tous les détails que je viens de conter et avoua qu'il avait cru[a] que ce maudit chien était mort des blessures qu'il lui avait faites. Car sans lui, disait-il à plusieurs reprises, je ne serais pas ici, et rien n'aurait pu me découvrir, puisque j'avais tué le cheval et enterré avec lui tout ce qu'il portait. Il expira sur la roue ; et ce fut là le corps que je vis avant d'entrer dans la ville de Leipzig. D. H.

Le Barbier de Séville.

Rossini [V. App. No. 13,] fut chargé par les directeurs du théatre Argentini à Rome, de composer un opéra, le Barbier de Séville. Il y travailla avec tant de soins et d'ardeur, que la première représentation se donna dans la même année 1816. Peu s'en fallut[b] qu'elle n'échouât[c] par un concours de circonstances fort bizarres que voici.

Rossini, pénétré du mérite de sa composition et sûr d'être bien secondé de l'orchestre et des acteurs, qui étaient excellens, eut l'idée de paraître dans un habit magnifique de soie rouge ; et afin qu'on put[d] le voir à son aise, il fit placer son pupitre bien plus élevé que l'orchestre. Dès qu'il parut,[e] tous les regards se portèrent sur lui ; mais à peine eut-on aperçu[f] son costume grotesque, que les spectateurs partirent d'un si grand éclat de rire qui se prolongea[g] tellement, qu'on ne put[d] à peine entendre l'ouverture de la pièce. La figure du pauvre *Maestro* en fut si décomposée, qu'elle prit[h] la couleur de son habit. Garcia, le père de la signorina, y remplit le rôle du comte Almaviva ; en s'avançant pour commencer sa sérénade, les cordes de sa guitarre se rompirent[i] tout d'un coup ; il fut couvert de huées[k] en se retirant subitement dans les coulisses. Le pauvre compositeur en fut au desespoir ; mais que devint[l]-il lorsque Zamboni, comme Figaro, en entrant en scène, fit un faux pas, glissa[m] et tomba tout de son long avec une telle force, qu'il se fracassa[n] le nez d'où le sang sortit[o] à gros

a Croire; *b* falloir; *c* échouer; *d* pouvoir; *e* paraître; *f* apercevoir; *g* prolonger; *h* prendre; *i* rompre; *k* h a.; *l* devenir; *m* glisser; *n* fracasser; *o* sortir.

bouillons. Zamboni oublia dans sa douleur de se servir de son mouchoir de poche, saisit[a] le pan de son habit et l'appliqua[b] sur son nez, pour en étancher le sang. Les spectateurs, au lieu de lui témoigner la moindre compassion, ne firent[c] que se moquer de son action, et partirent[d] d'un éclat de rire général. Rossini, déjà fort déconcerté, desespéra maintenant du succès de sa pièce ; et profitant du tumulte, quitta sa place et s'enfuit[e] du théatre. La représentation fut continuée, mais se termina au milieu des huées[f] et des sarcasmes les plus amers. On ne parla qu'avec mécontentement et mépris de la pièce et de son compositeur.

La vanité et l'amour-propre de Rossini furent humiliées, et ses brillantes espérances se trouvèrent comme anéanties. Il aurait voulu[g] retirer sa pièce ; il ne le put,[h] s'étant engagé à en donner une seconde représentation dans la soirée du lendemain. Connaissant parfaitement le caractère violent et les passions ardentes d'un auditoire romain, et les manières fort cavalières de les mettre en pratique, Rossini, saisi de terreur et d'angoisses, se renferma dans sa chambre, dès qu'il entendit[i] sonner l'heure fatale du théatre, et n'en bougea[k] plus. Il y resta seul et livré à ses idées mélancholiques, tremblant de peur pour sa réputation et la sureté de sa personne, jusqu'à ce qu'il entendit enfin sonner minuit ! Un bruit sourd de plusieurs voix éloignées frappent[l] ses oreilles ; il se lève et ouvre sa fenêtre d'une main tremblante, pour savoir ce que c'était. Le bruit s'accroît[m] et devient[n] plus fort ; il entend[i] enfin crier d'une manière très haute[f] et véhémente, Rossini ! Rossini ! Frappé de terreur, il referme aussitôt sa fenêtre et tombe, le désespoir dans l'âme et presque sans vie, sur son fauteuil ! Mais que devient[n]-il lorsqu'il entend que la foule pénètre dans sa maison, monte l'escalier et frappe à coups redoublés à la porte de sa chambre ; plusieurs personnes parlent à la fois, d'autres montent et descendent l'escalier ; une multitude de monde s'est emparée de la maison et des rues voisines ! pas moyen de s'échapper ; que devenir,

a Saisir; *b* appliquer; *c* faire; *d* partir; *e* enfuir, s'enfuir; *f* h a.; *g* vouloir; *h* pouvoir; *i* entendre; *k* bougre; *l* frapper; *m* accroître; *n* devenir.

que faire? On frappe plus fort à la porte, et les cris de Rossini! Rossini! se font entendre de toutes parts. Nous voulons voir Rossini à l'instant même, où est-il, où est-il? mais Rossini, plus mort que vif, se garde[a] bien de répondre. Les clameurs et les coups redoublés à sa porte augmentent;[b] n'entendant[c] aucune réponse, on la force en criant, *Signore Maestro! Rossini! Rossini!* Quelle fut la rage et le mécontentement de la foule en trouvant la chambre vide! Où est-il, où peut-il être à cette heure-ci? On se met[d] à chercher partout, on le trouve enfin sous le lit! il en fut tiré plus mort que vif, sous les cris de joie les plus bruyans, qui se répétèrent[e] d'un bout à l'autre! Sainte Vierge Marie ayez pitié de moi! furent les premières paroles du musicien terrifié. On parvint[f] enfin à le rassurer, en lui annonçant que la représentation de son opéra avait tellement enchanté le public, que les spectateurs, d'un commun accord, avaient déclaré vouloir rester dans la salle, et qu'ils attendaient le *divino Maestro* avec grande impatience. On l'entraîna[g] aussitôt en triomphe, et on le mena au milieu de mille flambeaux de son logement à l'opéra. Tout le long de son passage, les balcons furent illuminés et remplis de dames, qui l'applaudirent,[h] et lui jetèrent[i] des fleurs. Dès qu'il arriva sur le théatre, tout le monde se leva; la salle retentit[k] des cris de *viva Rossini, viva el divino Maestro;* on le reçut[l] enfin à la manière romaine, dont on ne peut se faire aucune idée sans l'avoir vu.[m] Après avoir été couronné par les dames les plus distinguées de Rome, ses amis le conduisirent[n] en grande procession, accompagné de la foule, à une *osteria*, où un souper magnifique, commandé d'avance, l'attendait,[o] qui dura jusqu'au jour. [*Stories of Living Musicians.*

La montre du général Hoche.

La général Hoche [V. App. No. 14,] était aimable, bon, franc et généreux, envers tous ceux qui vivaient[p] avec lui; dès qu'il était à table ou libre de toute affaire de service, il nous fit[q] conter nos aventures et nous per-

a Garder; *b* augmenter; *c* entendre; *d* mettre; *e* répéter; *f* parvenir; *g* entraîner; *h* applaudir; *i* jeter; *k* retentir; *l* recevoir; *m* voir; *n* conduire; *o* attendre; *p* vivre; *q* faire.

mit[a] même de nous amuser à ses dépens, lorsqu'il nous racontait[b] les siennes ; il ne s'en fâcha[c] pas. Mais une fois monté à cheval et sous les armes, c'était l'homme le plus s'érieux, le plus rigoureux observateur de la discipline militaire.

Hoche venait d'établir son quartier général à Vitré, dans le centre du pays des Chouans. Il n'avait que peu de troupes avec lui ; et présumant[d] que l'ennemi viendrait[e] l'attaquer sous peu, il avait ordonné au quatrième bataillon de la Sarthe, cantonné à Laval, de venir le joindre sans délai. Ce bataillon fort de plus de mille hommes, commandé par un ancien et brave officier, nommé François Houdiard, s'était distingué dans plusieurs affaires, tant contre les Vendéens, que contre les Chouans.

Le général l'avait attendu[f] avec impatience durant toute la journée du 3 Novembre. Le tems était horrible ; il neigeait[g] et pleuvait[h] à la fois et les chemins étaient affreux. Hoche avait retardé l'heure du dîner et avait envoyé plusieurs ordonnances à la rencontre du bataillon pour en accélérer la marche. Le général reçoit enfin le rapport de l'approche du bataillon ; il m'envoit[i] comme aide-de-camp de service sur la place d'armes, pour annoncer au chef l'ordre de se rendre à sept heures du lendemain matin, à la tête de son bataillon, sur la même place pour en passer la revue, et pour inviter le commandant Houdiard à dîner avec lui. Après avoir exécuté mes ordres, j'introduisis[k] Houdiard dans la salle à manger où le général et son état major étaient à nous attendre. Hoche fit placer Houdiard à côté de lui et le combla d'attentions et d'honnêtetés. Jamais Hoche nous avait paru[m] plus aimable et nous nous séparâmes[n] que vers les minuit.

Le lendemain matin Hoche se rend[o] sur la place d'armes, et y arrive[p] avant sept heures moins un quart. Il descend[q] de cheval et se promène[r] de long en large sans proférer une seule parole ; il paraissait[m] sérieux et chagrin. Nous avions de même mis pied à terre sans dire un mot. La musique du bataillon se fit entendre

a Permettre; *b* raconter; *c* fâcher; *d* présumer; *e* venir; *f* attendre; *g* neiger; *h* pleuvoir; *i* envoyer; *k* introduire; *l* combler; *m* paraître; *n* séparer; *o* rendre; *p* arriver; *q* descendre; *r* promener.

le chef rangea son bataillon en ordre de bataille, fit ouvrir les rangs, présenter les armes et s'avança[a] vers le général en chef pour lui demander ses ordres. Je m'aperçus[b] qu'au moment que Hoche entendit[c] la musique, il tira[d] sa montre, fit un léger geste avec son coude droit, en la remettant,[e] comme un homme en colère qui la supprime, mais ne dit pas un mot. Dès que Houdiard l'eut salué de son sabre, en lui demandant ses ordres, sa colère éclata[f] et Hoche lui dit d'un ton élevé : Mes ordres *monsieur** Houdiard sont de vous rendre sur le champ aux arrêts ! Mais mon général, dit l'autre tout consterné, qu'ai-je commis[g] pour me punir ? Comment monsieur ce que vous avez fait ? et tirant[d] vivement sa montre, il lui dit en colère, qu'il était arrivé cinq minutes plus tard que sept heures, et que dans cinq minutes le sort d'une bataille était souvent décidé. Qu'il voyait[h] bien qu'il était indigne de commander ces mille braves qui auraient pu[i] risquer de perdre la vie par sa faute !

Dès que je vis[h] de quoi il était question, je ne balançai[k] pas à retarder ma montre de dix minutes. Je dis à mon voisin de droite et de gauche, à voix basse, d'en faire autant ; ceux-ci le communiquèrent[l] aux leurs; et l'opération fut faite d'autant plus aisément, que le général en chef se trouvait devant nous, seul et au premier rang. Je m'avance[a] vers lui et lui dis à l'oreille : Mon général, votre montre avance, il manque au contraire dix minutes pour sept heures; et je lui présente en même tems ma montre. Il se tourne vivement vers moi pour mieux la voir. Comment donc ! dit-il d'un air fort étonné, cela n'est pas possible ! Voyons[h] la tienne† et la tienne ! Mes camarades, qui m'avaient fort bien compris,[m] s'empressaient[n] de lui présenter chacun la leur, ce qui le convainquit[o] enfin. Il fait rappeller Houdiard, vient au devant de lui, l'embrasse cordialement, lui demande

* Le mot de *monsieur* dans ce tems, et surtout dans la bouche de Hoche, était un signe de colère, et souvent d'insulte; il disait, ou *citoyen*, ou il désignait plus communément les officiers par leur grade.

† On doit se rappeler que *la mode* était de se tutoyer!

a Avancer; *b* apercevoir; *c* entendre; *d* tirer; *e* remettre; *f* éclater; *g* commettre; *h* voir; *i* pouvoir; *k* balancer; *l* communiquer; *m* comprendre; *n* empresser, s'empresser; *o* convaincre—for the tenses, see *vaincre.*

mille excuses de son erreur, en rejète la faute sur sa montre, qu'il tire aussitôt et la présente au commandant, qu'il force de l'accepter comme une marque d'estime et d'amitié de sa part. Ceci se passa aux cris de la troupe sous les armes de *Vive la république! Vive le général Hoche!* &c.

La revue eut lieu, et tout le monde fut satisfait. Depuis ce tems le général Hoche ne sut[a] comment redresser le tort qu'il disait avoir fait à cet ancien militaire.

Quelques mois après, étant à Nantes, un de mes camarades lui dit à table, au moment que je venais de leur raconter un trait d'espièglerie de ma jeunesse, qui les fit rire tous: Mais vous ne savez pas mon général, qu'il n'a pas encore oublié les tours de sa jeunesse; il vous en a joué un qui peut compter au piquet;[b] et je vous avoue franchement que nous l'avons tous soutenu[c] en bons camarades et amis! Eh comment donc? s'écria Hoche fort curieux de connaître ce tour. On lui conta[d] alors ce qui s'était passé au sujet de sa montre avec le commandant Houdiard à Vitré. Il eut le bon esprit d'en rire le premier, en ajoutant ces paroles qui ne peuvent[e] qu'honorer sa mémoire: Comme il n'était nullement question de se battre, nous avions bien fait de sauver la réputation militaire d'un brave homme par un semblable stratagême; mais gare,[f] disait-il moitié sérieux, moitié en plaisantant, gare à vous messieurs les espiègles, si pareilles frédaines vous traversent[g] la tête une autre fois. Nous lui promîmes[h] en riant[i] d'épargner ses montres; et tout fut oublié!

D. H.

*Anecdotes inédites de Napoléon Bonaparte.**

Napoléon [V. App. No. 15,] se plaisait[k] à nous répèter: qu'un bon officier ne devait jamais perdre la tête, possèder beaucoup de sang froid et la plus grande présence d'esprit; qualités suffisantes, ajouta-t-il, pour le tirer de bien des dangers. C'est ainsi qu'il aimait à

* Les anecdotes suivantes, depuis celles-ci jusqu'à la fin de la première partie sont extraites du manuscrit des *Mémoires de ma Vie*, par l'auteur.

a Savoir; *b which is a strong one*, taken from a French game called *le piquet*; *c* soutenir; *d* conter; *e* pouvoir; *f* take care; *g* traverser; *h* promettre; *i* rire; *k* plaire.

tâter[a] (comme il s'exprimait) ses officiers et à leur faire souvent des questions brusques et singulières. En voici quelques exemples.

Les événemens de l'Espagne vers la fin de 1808, prouvèrent que Napoléon s'était fort trompé dans ses calculs. La perte de la bataille de Baylen qui força le général Dupont à capituler, le soulèvement presque général des espagnols affaiblirent[b] tellement les forces du roi Joseph, qu'il se vit contraint[c] d'évacuer Madrid et de se replier sur Vittoria. Dès que l'empereur en reçut la nouvelle, il fit arrêter le général Dupont et le renferma dans la prison de l'Abbaye.[d] Il s'écria[e] à plusieurs reprises: jusqu'ici je n'ai envoyé que mes moutons en Espagne; j'y entrerai maintenant à la tête de mes loups! voulant désigner par là ses vieux soldats et surtout sa nombreuse garde. Il y pénètra effectivement à la tête d'une armée formidable, culbuta[f] et battit[g] tout ce qui voulut s'opposer à lui, prit Valladolid et Burgos, et arriva à marches forcées devant Madrid, (fin de Novembre, 1808.) Il établit son quartier général sur une hauteur qui domine cette capitale dans une grande maison à moitié dévastée, appelée Chammartin, à une forte lieue de Madrid. Il détacha peu de jours après le corps d'armée du maréchal Lefèvre; mais avant qu'il se mit[h] en marche il voulut[i] le passer en revue en personne.

Ce jour (le premier de Décembre) de grand matin une gelée blanche couvrait la terre, et l'air était vif et froid. L'empereur renvoya les chevaux, et préféra aller à pied. Le corps du maréchal se trouva en colonne serrée par divisions non loin de la grande route qui mène à Madrid, et n'attendait que la revue pour se mettre en mouvement. Napoléon s'arrêta devant le premier régiment de l'aile droite, dit quelques mots aux généraux et se tournant brusquement vers le colonel Adh***, qui commandait ce régiment, il lui demanda en notre présence et d'un ton élevé: Colonel, combien de nageurs avez vous dans votre régiment? Sire, répondit l'autre fort embarrassé, je ne saurais[k] vous en dire au juste le

a To try, to embezzle; *b* affaiblir; *c* contraindre; *d* pronounced A-bé-i-e; *e* écrier, s'écrier; *f* culbuter; *g* battre; *h* mettre; *i* vouloir; *k* savoir.

nombre, mais je cours[a] m'en informer. L'empereur lui tourna le dos et lui dit tout haut : Comment donc, colonel, vous auriez dû le savoir ! Napoléon en quittant ce colonel se tourna vèrs Berthier, qui marcha à côté de lui ; et lui dit : Pour celui-là, *je l'ai mis dedans !*[b] Les deux se mirent à rire sous cape,[c] tandis que le pauvre colonel fut fort mortifié de l'apostrophe.

Il s'arrêta quelques pas plus loin devant un autre colonel et lui demanda : Combien de croix avez vous dans votre régiment, colonel ? Il s'adressa à une vieille moustache[d] à cheveux gris, qui lui répondit sans hésiter : Pas assez, sire ! Mais encore quel en est le nombre au juste ? Pour commencer par moi, sire, je ne suis qu'officier de la légion, tandis que j'en ai un qui est commandant et ——. C'est bon, c'est bon, mon brave, je vous entends,[e] dit l'empereur en l'interrompant ;[f] mais vous n'êtes colonel de ce régiment que depuis l'affaire de Burgos ; bien, bien, je vous nomme commandant de la légion d'honneur et baron d'empire. Peu après il reçut[g] ses brevets.

A la distribution des aigles, qui remplacèrent les drapeaux, chaque colonel fut mandé à Paris, pour les recevoir en grande cérémonie des mains de Napoléon. Un major se présente, auquel il demande, Où est votre, colonel ? A l'hôpital. Combien d'hommes avez vous présents sous les armes ? Le major n'étant pas préparé à cette question lui dit un nombre énorme, mais détaillé, comme p. ex. 3965, et cela d'un ton résolu et sans la moindre hésitation. Oh doucement, major, et pas tant ! Cela peut être, dit le major. Fort bien, dit Napoléon en souriant,[h] j'aime cela. Je vous nomme colonel de ce *nombreux* régiment : et il le fut !

Quelques jours après la sanglante bataille d'Eylau, l'empereur se leva de table beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, s'avança vers la croisée, et se mit à regarder les étoiles. Il n'y avait personne auprès de lui, parce que nous vîmes[i] qu'il avait l'air chagrin et soucieux, et qu'il paraissait désirer d'être seul. Après quelques minutes

a Courir; *b* I have puzzled him; *c* they laughed secretly; *d* a veteran; *e* entendre; *f* interrompre; *g* recevoir; *h* sourire—its tenses are formed like *rire;* *i* voir.

de silence, il demande son chapeau et sa capotte et sort.[a] Nous le suivîmes[b] aussitôt tous, enveloppés dans nos manteaux et à pied, comme lui; il prit[c] le chemin du camp. Là tout était plein de vie et de mouvement, et les feux des bivouacs des différentes troupes qui entouraient[d] le grand quartier général, répandaient[e] une telle clarté autour de nous, que nous pûmes[f] distinguer tous les objets. Ses pas se dirigèrent[g] sur les bivouacs des fusiliers de sa garde, et nous vîmes[h] plusieurs escouades rangées en cercle autour de leurs gamelles et assises sur leurs havre-sacs, à manger la soupe. Nous entendîmes[i] distinctement les soldats qui juraient et pestaient contre cette chienne de vie et le manque de vivres. Ceci n'était que trop fondé, car les chemins étaient si affreux, que les convois ne purent arriver ni à tems, ni en assez grande quantité, pour approvisionner suffisamment le camp. Ce maudit corse, dit l'un d'eux, veut donc nous mener au bout du monde; et après nous avoir fait *trimer*, (expression de soldat qui veut dire *marcher*,) comme des chiens, il ne nous donne rien à manger que cette maudite soupe, qui ne vaut pas les quatre fers d'un cheval ![k] Ah le maudit chien! &c. &c. L'empereur qui les entendit,[f] s'arrêta tout court, les écouta à peu-près pendant cinq à six minutes; et sans rien dire il s'avance brusquement vers les parleurs et leur dit d'un ton irrité : Comment soldats de la garde, vous vous plaignez[l] de moi et de cette soupe: voyons, que je la goûte! Il arrache la cuillère des mains de celui qui avait le plus murmuré; avance son bras pour en prendre une cuillèrée, laisse tomber une douzaine de Napoléons-d'or dans la soupe et en la goûtant il dit: Ma foi, je trouve cette soupe fort bonne! Les soldats qui avaient vu[h] tomber les pièces d'or dans la gamelle, se mirent[m] à crier fort joyeux: Vive l'empereur, vive notre petit caporal, oui, oui, la soupe est excellente! et aussitôt la joie et le contentement furent rétablis! D. H.

a Sortir; *b* suivre; *c* prendre; *d* entourer; *e* répondre; *f* pouvoir; *g* diriger; *h* voir; *i* entendre; *k* which is not worth a cent; *l* plaindre; *m* mettre.

Napoléon et Macdonald.

Bonaparte devenu premier consul avait envoyé le général Macdonald [V. App. No. 16,] comme ambassadeur à la cour de Dannemarc. Dès que Moreau fut jugé et condamné, Macdonald de retour de sa mission ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement de toute cette procédure contre son ancien général et ami. Le premier consul en fut instruit, et Macdonald n'eut pendant longtems aucun commandement. Je l'ai vu[a] souvent se promener sur les boulevards de Paris vêtu fort simplement, et en bourgeois, son parapluie sous le bras et une de ses filles sous l'autre. Il ne vit[a] à cette époque que très peu de monde et ne s'occupa que de l'instruction de ses deux enfans, qui avaient eu le malheur de perdre leur mère. Ses nombreux amis ne purent[b] réussir à lui gagner les bonnes grâces du premier consul ; et il resta longtems sans commandement.

Il fut enfin envoyé en Italie pour aider le vice-roi à organiser de nouveau cette armée et à y diriger les opérations militaires. La guerre avec l'Autriche éclata quelque tems après. Charmé de revoir le vice-roi et curieux de voir sa jeune femme et sa cour, alors des plus brillantes et des plus gaies, je demandai à l'empereur de m'envoyer à Milan, comme attaché à l'état major de ce corps d'armée ; j'en obtins sans difficulté la permission.

La bataille de Wagram est connue ; voici ce qui ne l'est pas. Le général Macdonald, que j'avais beaucoup connu[c] auparavant, désira que je restasse[d] auprès de lui durant la bataille. Il s'y distingua par son grand sang froid, et ses dispositions savantes, et contribua sans contredit par la confiance que ses camarades eurent en lui, beaucoup au succès de cette sanguinaire et brillante journée. Il eut deux chevaux de tués sous lui ; et de plus d'une vingtaine d'officiers d'état major il n'en resta que sept capables de faire le service ; le reste fut tué ou blessé. Chacun de nous y perdit un ou plusieurs chevaux, car nous fûmes exposés plus d'une heure à une mitraille d'une batterie retranchée des plus formidables,

a Voir; *b* pouvoir; *c* connaître; *d* rester.

établie sur un plateau au milieu de la plaine. L'armée d'Italie en éssuya[a] tout le feu, qui fut si meurtrier, que p. ex. d'un régiment d'infanterie de plus de 1200 hommes, il n'en resta à peine que cent capables de servir; tout le reste fut tué ou blessé. Cette batterie fut enfin enlevée au pas de charge, et décida la victoire, cette funeste victoire qui fit tourner tellement la tête à Napoléon, qu'il se crut[b] dès lors tout permis. Il répudia[c] Josephine, son unique amie, celle qui contribua si efficacement à sa grandeur, et la sacrifia pour aller s'unir à une autrichienne, dont la maison a depuis des siècles été l'ennemie irréconciliable de la France ! Dès ce jour l'étoile de Napoléon baissa, dès ce jour plusieurs gens fort instruits et prévoyans prédirent sa chute, du moins une partie des malheurs qui entraînèrent celui de la nation et coutèrent la vie à des cent milliers d'hommes !.

La bataille fut gagnée; le général Macdonald y fut blessé à la jambe; et comme il resta malgré cela à cheval, jusqu'à ce que l'affaire fut décidée, sa jambe enfla[d] tellement, qu'il fallait lui couper la botte. Nous l'avions fait transporter dans une cabane voisine; et le peu d'officiers d'état major qui resta était si fatigué, qu'il ne put soigner qu'avec difficulté les blessés entassés dans cette misérable hutte.[e] Tout d'un coup nous entendimes[f] au dehors une voix forte qui cria, Macdonald, eh Macdonald, où êtes vous donc? C'était le général Rapp qui avait l'ordre d'aller le chercher et de l'emmener au quartier général de l'empereur. Comme la blessure du général Macdonald n'était que légère, il put supporter le cheval; et nous le suivîmes[g] fort curieux de savoir, ce que l'empereur lui voulait. Celui-ci, entouré d'une suite nombreuse l'attendit[h] à cheval à l'entrée du village, comme l'avait dit fort bien le général Rapp. Dès que Napoléon aperçut[i] Macdonald, il poussa[k] son cheval, s'élança[l] sur le général blessé et l'embrassa d'une telle force, que Macdonald comme il me le dit peu après faillit[m] tomber de cheval. Il lui dit devant tout le monde d'un ton fort haut et distinct: Général Macdonald oublions le passé, soyons amis, je vous fais maréchal et

a Essuyer; *b* croire; *c* répudier; *d* enfler; *e* h a.; *f* entendre; *g* suivre; *h* attendre; *i* apercevoir; *k* pousser; *l* élancer; *m* falloir.

duc, vous l'avez mérité. Depuis ce tems Macdonald lui resta attaché jusqu'au moment de son abdication. [*Ibid.*

Napoléon et le Général Nicolas.

J'ai dit ailleurs* que la *veille* d'une bataille l'empereur distribuait un grand nombre de croix de la légion d'honneur. *Après* une bataille, il avança tous ceux qui s'étaient distingués, et souvent au détriment des militaires blessés ou malades.

Après la bataille de Jena, le colonel Nicolas, un des chefs de bataillon de sa garde, (qu'il n'aimait pas, parceq'il savait qu'il était attaché secrettement au général Moreau, et à un gouvernement constitutionnel,) y fut blessé grièvement, et transporté à l'ambulance. L'empereur, lorsqu'on lui présenta la liste des officiers morts ou grièvement blessés, dit à Berthier, de nommer le major Lef***** colonel d'un des bataillons de sa garde; et lorsque celui-ci lui observa, que c'était là le bataillon que commandait Nicolas, Bonaparte lui répondit: C'est égal, il faut que le service ne souffre[a] pas; je suis bien faché que Nicolas soit à l'hôpital; mais si jamais il se rétablit il faudra le nommer général de brigade et baron d'empire. Les paroles de l'empereur furent entendues de quelques amis du blessé, qui s'empressèrent[b] de les lui communiquer. Il paraît[c] que cette nouvelle inattendue le rappela à la vie et à la santé. Il guérit[d] enfin, et craignant[e] que sa nomination ne fut qu'un beau rêve, il répugna à se présenter à l'empereur avec d'autant plus de raison, qu'il n'avait encore reçu[f] ni son brevêt de général, ni ses titres de baron. Nicolas est un brave et bon soldat qui parle fort peu et qui n'a reçu aucune éducation. Il ne put[g] se résoudre à se faire un habit d'uniforme de général de brigade. Ses amis le pressent[h] tant, qu'il se résout[i] enfin à le commander. Dès qu'il fut fait, il s'en revêtit[k] et se présente à l'empereur accompagné de quelques amis. Napoléon fort surpris de le voir en costume d'officier général, le fixe[l] un moment,

* See "Napoléon et le Grenadier Français."

a Souffrir; *b* empresser, s'empresser; *c* paraître; *d* guérir; *e* craindre; *f* recevoir; *g* pouvoir; *h* presser; *i* résoudre; *k* revêtir, revêtant, revêtu—je revêts, je revêtis; *l* fixer.

comme pour dire : Qui êtes-vous ? Nicolas intimidé et hésitant,[a] reprend[b] cependant courage, et lui dit : Sire, je viens remercier V. M. de ce qu'elle a eu la bonté de me nommer général de brigade et baron d'empire, lorsque j'étais grièvement blessé. Je puis[c] assurer V. M. que cette grâce me fera redoubler, s'il est possible, de zèle et d'ardeur, à la servir avec fidélité et devouement. A fur et mesure que Nicolas parla, la physionomie de l'empereur, qui avait pris[d] l'empreinte du mécontentement, se dérida,[e] et après lui avoir fait plusieurs questions sur sa blessure et sa santé, il lui dit fort obligeamment, qu'il lui accordait trois mois de congé pour aller respirer l'air de la campagne. Le lendemain il reçut[f] ses deux brevets et une gratification de six mille francs. D. H.

Napoléon et le Grenadier Français.

Après la bataille de Jena, l'empereur fit son entrée triomphale dans la capitale des états du roi de Prusse. Quelque tems après il partit de Berlin avec son état major, dont je faisais alors partie, et se porta au devant de l'armée russe, qui s'avança pour venir nous attaquer. Plusieurs corps de l'armée française avaient pris les devants, et d'autres étaient en pleine marche ; de manière que la grande route de Berlin à Königsberg était fort encombrée de soldats, de voitures, de fourgons, de canons, de caissons et de bagages. L'empereur, comme de coutume, prit des chemins de traverse, et alla si vite que peu de personnes purent le suivre. Les soldats, qui le virent[g] passer comme un éclair, accompagné que de trois ou quatre officiers, lui donnèrent le surnom *du petit caporal.* Comme j'étais toujours fort bien monté, je me trouvai ordinairement au plus près de lui ; il tourna quelquefois la tête, pour voir qui était derrière lui, et se mit à sourire lorsqu'il n'aperçut[h] que peu de personnes capables de le suivre.

Comme les pluies avaient gâté les chemins, nous ne pûmes[c] avancer qu'avec difficulté. Tout d'un coup l'empereur arrête son cheval, pour observer un grena-

a Hésiter; *b* reprendre; *c* pouvoir; *d* prendre; *e* dérider; *f* recevoir; *g* voir; *h* apercevoir.

dier d'une belle figure, à larges moustaches et favoris noirs, assis[a] sous un arbre, son fusil, son sac et son grand bonnet à poil posés à ses côtés, fort occupé à rôtir une grosse pomme de terre sur des cendres encore fumantes. Il parut[b] tellement occupé, qu'il ne vit[c] ni l'empereur, ni aucune des troupes qui defilèrent[d] le long de la route. Après l'avoir observé quelques minutes, Napoléon lui demanda : Eh grenadier que fais-tu là ? La belle question, lui répond celui-ci dans son accent gascon, en jetant[e] un regard furtif sur l'empereur, il faut être aveugle pour ne pas voir que je rôtis une pomme de terre au bout de mon couteau. Bon, dit Napoléon, donnes la moi, j'ai faim ! Ah ha ! comme vous y allez ! donnes la moi, donnes la moi ! pas si bête que cela, je la rôtis pour moi et non pour d'autres, *moi aussi j'ai faim, moi !* et il contrefit[f] la voix de l'empereur si bien, que nous ne pûmes[g] nous empêcher d'en rire. Eh bien tiens,[h] voilà un Napoléon d'or, donnes m'en la moitié. Que veux tu que je fasse de ton or, puis-je le manger, moi, qui a faim ? Bonaparte très surpris de ce refus, lui demanda alors d'un ton de maître, s'il ne savait pas avec qui il parlait ? L'autre le regarde de travers, toujours assis et occupé à retourner sa pomme de terre avec son couteau et lui dit : Eh ! si je sais[i] à qui je parle, je parle avec *un homme* j'espère et non avec un Dieu ou avec un diable ! Mais je te demande si tu me connais, si tu sais *qui* je suis ? Qui tu es ? oui, sans doute, je te connais bien, tu es notre petit caporal et un bon diable, mais tu n'auras pas ma pomme de terre, car j'ai faim. Et en la retirant de la cendre il l'examine et ajoute du même ton tranquille et fort à son aise : Ma foi je crois qu'elle sera bientôt frite.[k] Je vis alors sourire l'empereur qui lui dit d'un ton plus radouci : Eh bien écoute mon brave, je m'en vais te faire une proposition : si tu veux[l] me donner qu'un petit morceau de ta pomme de terre, tu viendras dîner avec moi ce soir. Quoi ! tout de bon, dîner avec toi pour un petit morceau de ma pomme de terre ha ha ha ha ! cent-é-dize ![m] la proposition n'est

a Asseoir; *b* paraître; *c* voir; *d* défiler; *e* jeter; *f* contrefaire; *g* pouvoir; *h* tenir; *i* savoir; *k* frire, frit—je fris; *l* vouloir; *m* the favorite exclamation of a native of the province of Gascony.

pas si bête et je l'accepte. Ah ça écoute donc, j'espère que tu ne plaisantes pas et qu'après avoir mangé ma pomme de terre, tu te * * * * (moquerais[a]) de moi ? Prends-y bien garde, car Bras de fer ne plaisante pas. Non, non, dit l'empereur en riant,[b] je t'en donne ma parole et je te la tiendrai.[c] A la bonne heure c'est bien parlé cela, dit le grenadier satisfait, en lui coupant un bon morceau de sa pomme de terre ; et sans se lever, il prit son fusil, fixa le morceau sur sa bayonnette et le tendit[d] à Napoléon, qui le détacha et le mangea, en nous disant qu'il le trouvait fort bon. Chemin faisant, il nous demanda, si nous savions le nom de ce drôle de corps, et de quel régiment il était ? mais personne de nous ne le connaissant, il n'en fut plus question.

Lorsque l'empereur était en campagne, il dinait ordinairement avec nous, et invita tous les jours les généraux et plusieurs colonels des troupes qui gardaient son quartier général. Ce fut alors qu'il pouvait être fort aimable, et prévenant ; surtout le fut-il la veille d'une bataille envers les colonels et tous les chefs de corps, ce que nous nommons *officiers de guerre*. L'indice certain d'une bataille prochaine était, lorsqu'il passa la revue de son armée, ou qu'il y envoya à sa place le général Mouton Duverney, l'un de ses aides-de-camp. Celui-ci avait, par routine contracté un si juste coup d'œil de tout ce qui concerne les détails de l'équipement et de l'habillement d'un soldat, qu'il sut[e] à un bouton de près, si le soldat avait tout ce qu'il lui fallait. Les soldats en le voyant se dirent entre eux : Ah voilà le *mouton* qui vient, le *loup garou*, (une bataille) n'est pas loin ; et ils devinèrent juste. Dans ces occasions Napoléon distribua beaucoup de croix de la l'egion d'honneur ; et lorsque Berthier lui observa un jour qu'il en avait distribué ce jour plus de trois-cents, il lui répondit : tant mieux, ce sont trois-cents braves de plus ! Voici son calcul. Il savait que dans la bataille qui allait se livrer, des centaines d'anciens légionaires seraient tués ou blessés ; que ceux qui venaient dêtre nommés feraient tout leur possible pour mériter la croix par des actions

a Il se servit d'une expression de grenadier; *b* rire; *c* tenir; *d* tendre; *e* savoir.

d'éclat, et que ceux qui ne l'avaient pas, feraient tout pour l'obtenir. Lorsque Bonaparte substitua l'ordre de la légion d'honneur aux sabres, aux fusils et aux pistolets d'honneur, tout le monde à Paris, et le général Moreau le premier, se moqua de ce nouvel ordre de chevalerie ; et l'opinion publique se prononça fortement contre celui qui la donna et celui qui la reçut.[a] Mais dès que Bonaparte, consul, devint[b] Napoléon empereur des Français, tout changea, et la croix fut recherchée avec autant d'ardeur qu'elle avait été l'objet des sarcasmes les plus amers sous le consulat. Ce fut alors que le grand chancellier de la légion fut obsédé de pétitions et de demandes, malgré qu'il y eut déjà plusieurs milliers de simples légionnaires, sans compter les officiers, les commandans &c. Je puis[c] dire enfin sans exagérer que cet ordre devint un allié puissant de l'empereur.

Mais revenons[d] à notre grenadier. A peine étions nous à table que nous entendîmes[e] un grand bruit dans l'antichambre, et plusieurs personnes qui parlèrent fort haut, et à la fois. L'empereur surpris, demanda ce que c'était, lorsque nous vîmes entrer un domestique, qui lui dit tout en colère, qu'il y avait là dehors un soldat fort insolent, tout crotté et fort échauffé, qui avait su[f] pénétrer jusque dans l'antichambre de S. M. pour leur demander brusquement, si l'empereur était là dedans et à table ? qu'il venait dîner avec lui ; et lorsque mes camarades se mirent à rire, ajouta-t-il, en lui disant que V. M. n'avait donné aucun ordre à cet égard, et qu'il ne pouvait pas entrer, il nous traita d'insolens laquais, de valetaille, de voleurs de soldats, et insista à venir vous parler, sire.

A ce récit du domestique nous partîmes tous d'un grand éclat de rire, et je rappelai à l'empereur son aventure du matin. Il fit entrer aussitôt ce grenadier. Celui-ci, son sac et sa giberne sur le dos, entra au port d'arme, et marcha au pas ordinaire droit vers l'empereur, assis au milieu de la table ; le soldat s'arrête, présente l'arme comme une ordonnance qui fait ou porte un rapport, le regarde fixément et lui dit d'un ton plein d'assurance : Sire, je suis Bras de fer, grenadier au douzième

a Recevoir; *b* devenir; *c* pouvoir; *d* revenir; *e* entendre; *f* savoir.

de ligne, j'ai partagé mon déjeuner avec vous, à condition que je vinsse[a] partager votre dîner. C'est vous qui me l'avez proposé je l'ai accepté, j'ai fait une marche forcée ; me voilà ! et comme un honnête homme n'a qu'une parole, vous n'aurez pas oublié la vôtre. Non mon camarade certainement non, tu as raison ! He, Constant, ayez soin de ce brave, et donnez lui un bon dîner. Va mon ami, va suivre mon valet de chambre, va dîner mon camarade. Je vis Bras de fer qui fronça[b] ses sourcils noirs; il regarda de travers, et d'un oeil de mépris le valet de chambre de l'empereur qui lui fit signe de le suivre, et puis il promena ses regards sur nous tous qui avions les yeux fixé sur lui. Il resta comme cloué à la même place et dans la même position. Eh bien grenadier, lui dit l'empereur d'un air d'impatience, pars[c] donc va-t-en dîner avec Constant, je t'ai dit qu'il aura soin de toi ! Mon général, lui répliqua celui-ci d'un ton ferme et assuré, je porte la grenade, et ne puis dîner avec les valet. J'avoue[d] que cette belle réponse me fit le plus grand plaisir, mais je commençai à craindre que cette réplique hardie[e] ne fit une mauvaise impression sur Napoléon. Effectivement, je le vis se tourner vivement vers le soldat; il le fixa un moment comme en colère; l'autre, inébranlable et toujours présentant l'arme, avait attaché ses yeux sur l'empereur en le regardant sans marquer ni peur, ni surprise. Napoléon se remit[f] aussitôt, changea de ton et lui dit : Tu as raison mon brave, tu penses bien, dépose ton fusil et ton sac, et viens t'asseoir ici à côté de moi. A la bonne heure, dit l'autre, cela s'appelle parler en empereur ! Il fit demi-tour à droite, porta son arme, qu'il fit resonner comme un soldat en faction ; et comme plusieurs domestiques s'empressèrent à l'aider à se débarrasser de son sac et de son fusil, il leur dit assez haut, pour être entendu de nous : Allez vous-en, laissez moi tranquille ! Après avoir déposé son sac et son fusil, il s'avança au pas ordinaire vers l'empereur, qui l'observa en souriant ; puis s'arrêtant tout court devant lui, il porta sa main droite à son bonnet de grenadier et lui dit : Vos ordres mon général !

a Venir; *b* froncer; *c* partir; *d* avouer; *e* h a.; *f* remettre.

Cette saillie fit rire tout le monde et mit l'empereur de fort bonne humeur.

Pendant ce tems, on avait mis un couvert pour Bras de fer à côté de l'empereur qui lui dit: Viens assieds[a] toi là mon camarade sans autre cérémonie, tu dois avoir faim. A la bonne heure, dit l'autre, cela s'appelle parler cela! et tout en se plaçant, nous vîmes notre homme regarder d'un air radieux les plats qui étaient sur la table et puis fixer l'empereur d'un air satisfait: Á la bonne heure (c'était son expression favorite) cela vaut bien ma pomme de terre! L'empereur, comme nous tous, fort amusés de ses manières aisées, franches et comiques à la fois, lui servit de sa main de tout ce qu'il voulut manger, et le fit boire à proportion. Il lui fit nombre de questions auxquelles le grenadier, sans perdre un coup de dent,[b] ne répondit que par monosyllabes; mais après avoir mangé comme quatre et bu[c] à proportion, il se tourna vers l'empereur et lui dit: Maintenant, sire, je suis capable de répondre mieux à vos questions. Alors il nous conta qu'il avait fait les deux dernières campagnes en Italie sous Bonaparte, qu'il avait été avec lui en Egypte, blessé et laissé comme mort dans la ville du Caire, &c. Il se leva, ouvrit son sac et remit ses papiers et certificats entre les mains de l'empereur, qui lui dit en le congédiant qu'il les ferait examiner et qu'il entendrait parler de lui sous peu.

Deux jours après, il reçut la croix et le brevet de capitaine de grenadiers. Il s'appelait Charles Bidot. Je ne sais ce qu'il est devenu; je n'en ai jamais entendu parler depuis ce tems. D. H.

a Asseoir; *b* without losing a morsel; *c* boire.

PARTIE II.

ESQUISSES BIOGRAPHIQUES ET TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE PERSONNES DISTINGUÉES PAR LEUR GÉNIE ET LEUR SAVOIR.

ARRANGÉES PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.

Jean Wickliffe.

Cet anglais conçut[a] le premier l'idée de cette réforme que l'allemand Martin Luther introduit[b] deux siècles plus tard sous le nom de *protestantisme.* Jean Huss[c] et Jérôme de Prague, enthousiasmés de la doctrine de Wickliffe, essayèrent[d] de réformer la Bohème ; mais la puissance du pape fit échouer leur entreprise, et les deux réformateurs furent condamnés à être brûlés vifs. Le résultat des conciles de Constance et de Bâle prouvèrent suffisamment, que le tems des lumières n'était pas encore arrivé.

Peu de tems après ces conciles plusieurs savans éclairés, secondés de quelques émigrés grecs, et de quelques ecclésiastiques, se convainquirent[e] de la nécessité d'une réforme dans l'église romaine, et en exprimèrent assez hautement[c] le désir. Mais l'invention de l'imprimerie, qui multiplia et facilita les moyens de s'instruire, la circulation de livres utiles et à la portée de tout le monde, traduits dans les langues modernes, répandit[f] une telle masse de lumières, que le désir d'une réforme devint[g] plus générale. Personne cependant n'osait[h] encore se déclarer publiquement ; et quelques essais, comme celui de Savonarola, [V. App. No. 17,] qui fut brûlé à Florence avec ses écrits, ne servirent qu'à prouver combien peu les réformateurs pouvaient compter sur l'assistance

a Concevoir; *b* introduire; *c* h a.; *d* essayer; *e* convaincre; *f* répandre; *g* devenir; *h* oser.

des souverains et des peuples. Ce ne fut qu'en 1520 et 1521, que Luther commença à triompher de ses adversaires; et la réforme, commencée par Jean Huss en Allemagne, y fut accomplie par Luther: c'est là que se fit la véritable séparation des réformés et de l'église catholique, séparation de dogmes, non de prérogatives. Ce n'était plus une querelle de souverains, une loi imposée à tout un peuple par jalousie de pouvoir, comme lorsque Henri VIII. commanda à ses sujets de ne plus croire à la puissance spirituelle et temporelle du pape: en Allemagne la réforme fut vraiment populaire; elle sortit[a] du peuple et elle s'y fixa. Telle est l'histoire abrégée de la réforme.

Jean Wickliffe, né[b] à Wickliffe, dans le Yorkshire, en 1324, fut élevé à Queen's College, et puis à celui de Merton, où il se distingua bientôt par son application et ses talens. Il aperçut[c] avec peine les menées sourdes des moines, qui firent tout pour perdre l'université d'Oxford, [V. App. No. 18.] Wickliffe défendit[d] l'université avec chaleur et publia en outre une quantité de Traités et de Réfutations, dans lesquelles il attaqua ces moines, qui le rendirent[e] bientôt célèbres. Les nombreux élèves de Canterbury hall le nommèrent en 1365 leur chef ou recteur. Cet institut venait d'être récemment établi à Oxford par l'archevêque Simon de Islip, qui confirma non seulement sa nomination, mais qui le protégea contre les persécutions secrettes des moines. Langham, son successeur, et le pape, auquel on avait soumis l'affaire, le destituèrent,[f] ainsi que tous ses collègues laïques. Wickliffe se retira à Lutterworth, et devint[g] le pasteur de cette église. Ayant reçu le degré de docteur en théologie, (1372,) il ouvrit[h] des cours publics, dans lesquels il attaqua les moines et les divers abus qui s'étaient glissés dans l'église de Rome.

Le roi d'Angleterre avait fait en vain et à plusieurs reprises des représentations au pape sur le droit qu'il s'était arrogé de nommer des candidats aux divers bénéfices vacans dans les églises de son royaume; pour terminer ces différends à l'amiable, on était convenu[i] d'avoir

a Sortir; *b* naître, naissant, né—je nais, je naquis; *c* apercevoir; *d* défendre; *e* rendre; *f* destituer; *g* devenir; *h* ouvrir; *i* convenir.

une commission qui se réunirait à Bruxelles. Le pape y envoya un nonce et plusieurs autres personnes qui attendirent[a] les sept commissaires anglais, parmi lesquels se trouva Wickliffe. Ils se virent[b] à Bruxelles en 1374; et Wickliffe y parla avec tant de chaleur et d'éloquence, que le nonce fut obligé de céder, et de promettre au nom du pape qu'il s'abstiendrait[c] à nommer dans le futur des candidats en Angleterre. Wickliffe voyant que le pape ne tint[d] pas sa promesse, l'attaqua publiquement dans ses cours, dans ses écrits, et dans ses conversations. Sa renommée augmenta tellement, qu'il fit de nombreux disciples, qui adoptèrent sa doctrine, et qui furent connus, et même persécutés après sa mort, sous le nom de *Wickliffites*.

Le pape Grégoire XI. fort irrité de son audace, lança[e] en 1377 une bulle contre Wickliffe, par laquelle il ordonna de le saisir et de l'emprisonner; mais l'université et plusieurs grands de l'Angleterre le protégèrent. Après bien des persécutions, il eut enfin le loisir d'entreprendre et de finir sa traduction anglaise du Nouveau Testament, qui fut plus tard imprimée in-folio. Il n'y a pas de doute que si cet homme persévérant, courageux et fort éloquent eut été soutenu[f] par le faible Richard II, Wickliffe aurait réussi de libérer sa patrie de l'influence papale. Il mourut[g] en 1384, à l'âge de soixante ans. [*Extrait de plusieurs ouvrages anglais.*

Jean Huss ou Jean de Hussinetz.

Jean Huss,[h] né en 1373, à Hussinetz, en Bohème, fit ses études à l'université de Prague, et s'y distingua par ses talens et son application. Ce fut comme pasteur de la chapelle Bohémienne de Prague, (1402,) qu'il eut occasion de se faire connaître avantageusement de ses compatriotes; ses sermons attirèrent[i] la foule; et ayant été nommé peu après confesseur de la reine Sophie, il eut comme tel accès à la cour. Les écrits de Wickliffe lui furent communiqués, et ayant étudié la bible et d'autres livres saints, il fut pénétré des vérités et de la jus-

a Attendre; *b* voir; *c* abstenir; *d* tenir; *e* lancer; *f* soutenir; *g* mourir, mourant, mort—je meurs, je mourus; *h* h a.; *i* attirer.

tesse des attaques de Wickliffe sur les abus du pouvoir papal et monacal, et les trouva dignes à être imité. Dès ce moment il devint[a] un des plus chauds avocats d'une réforme tendante à rétablir la religion Chrétienne dans sa pureté primitive. Ses paroles et son courage le rendirent[b] bientôt célèbres; et comme dans les discussions et les débats entre les membres des universités allemandes et bohémiennes, Huss prit[c] le parti des derniers, il s'attira[d] bientôt de puissans ennemis. Après bien des efforts inutiles de la part des papes, de défendre à Huss de prêcher et de le sommer à venir à Rome pour y rendre compte de sa conduite, il ne se crut[e] plus en sureté à Prague, et partit pour Hussinetz pour s'y mettre sous la protection du seigneur de son endroit natal. De là il parcourut[f] les endroits environnans, et continua de prêcher avec beaucoup de succès. Le pape Jean XXIII. le cita enfin devant le concile assemblé à Constance, pour y rendre compte de sa conduite. Huss fut enchanté d'avoir l'occasion de faire connaître et de défendre sa doctrine devant une telle assemblée; il consentit[g] de partir aussitôt. Le roi de Bohème, l'empereur d'Allemagne, et même le pape lui avaient donné les assurances les plus positives qu'il serait protégé et respecté. Il arriva le quatre de Novembre, 1414, à Constance, où le pape Jean lui confirma sa promesse; mais le vingt-huitième du même mois, après avoir subi devant quelques cardinaux un interrogatoire secret, il fut saisi et jeté en prison, où il resta[h] en dépit des représentations les plus vives de la part de la noblesse de la Bohème et de la Moravie. On lui fit le procès; et étant tombé malade, on lui refusa de prendre l'air et de lui donner un défenseur. Le concile, après plusieurs séances, (auxquelles l'empereur Sigismond, celui qui lui avait promis solemnellement sa protection, assista en personne,) pressa[i] vivement Huss de retracter ses hérésies. Mais il resta ferme et inébranlable et fut condamné à être brûlé vif.

Huss mourut[k] avec un courage héroïque,[l] et chanta au milieu des flammes, un hymne d'une voix tellement

a Devenir; *b* rendre; *c* prendre; *d* attirer; *e* croire; *f* parcourir; *g* consentir; *h* rester; *i* presser; *k* mourir; *l* h a.

sonore et forte, qu'elle fut entendue de la foule. Il expira le 7 Juillet, 1415, à l'âge de quarante-deux ans. Ses disciples sont connus[a] sous le nom de *Hussites*. [*Ib.*

Jérôme de Prague,

Fut l'ami et le compagnon de souffrances du docteur Huss, mais son inférieur en âge, en expérience, et en autorité. Il était né à Prague, et étudia dans cette université, où il reçut le degré de maître ès arts. Pendant son séjour en Angleterre il trouva moyen d'y copier les écrits de Wickliffe, répandit[b] cette doctrine partout où il passa à Paris, à Cologne, à Heidelberg ; et en revenant à Prague il communiqua ces dogmes à son ami Huss. Il reçut le degré de docteur en théologie en 1396.

Il fut cité avec Huss, dont il fut le zélé disciple, de comparaître devant le concile de Constance pour y rendre compte de ses opinions religieuses. Il paraît[c] qu'il était sur le point de partir, lorsqu'il apprit[d] que Huss venait d'être jeté en prison ; il se rendit secrètement à Uberlingen, d'où il écrivit en vain à l'empereur pour lui demander sa protection, l'assurant qu'il confondrait[e] ses persécuteurs, pourvu que sa personne fut respectée. Ne reçevant aucune réponse, il prit le parti de s'en retourner chez lui ; mais il fut arrêté en chemin et conduit enchaîné comme un criminel à Constance, (Avril, 1415.) Après avoir été vilipendié et avoir souffert mille maux, on le pressa de révoquer ses hérésies, lui promettant le pardon et la liberté ; il parut[c] hésiter quelque tems, mais reprenant[f] bientôt courage, il déclara d'un ton ferme et assuré, qu'il soutiendrait de tout son pouvoir les dogmes de Wickliffe et de Huss. Il resta dans un souterrain obscur et humide pendant trois-cent quarante jours privé de lumière, de bonne nourriture et de repos. Il fut brûlé vif le 30 Mai, 1416, et marcha à la mort avec le même courage que Huss, en chantant des hymnes jusqu'au dernier moment de sa vie. [*Extrait de Middleton's Evangelical Biography, Encyclopœdia Americana, et Lempriere's Universal Biography.*

a Connaître ; *b* répandre ; *c* paraître ; *d* apprendre ; *e* confondre ; *f* reprendre.

Nicolas Machiavel ou Macchiavelli.

Le quinzième siècle fut pour l'Italie une grande et triste époque ; ce fut une de ces crises qui, pour les peuples comme pour les individus, décident[a] quelquefois d'un long avenir. L'Italie n'avait jamais été couverte de ces profondes ténèbres qui ont si longtems obscurci[b] d'autres contrées de l'Europe ; un reste de lumières antiques y jetait[c] encore une faible clarté, lorsqu'on y vit apparaître les lumières modernes ; la liberté trouvait un asile dans ces seigneurs, ces républiques, ces villes municipales gouvernées par leurs propres citoyens et que la féodalité n'avait point meurtries[d] de ses lourdes chaînes. Un ciel pur, une terre féconde, une atmosphère enivrante, inspiraient le génie vif et ingénieux d'une population crée exprès pour ce beau climat ; et les croisades, qui eurent pour une grande partie de l'Europe de si importantes conséquences, enfantèrent[e] pour l'Italie des résultats bien plus soudains et plus importans encore. Par elles on vit refluer en Italie le commerce, les trésors et les lumières de l'Orient. L'état prospère et fleurissant[f] des cités lombardes et toscanes, et des républiques de Gènes et de Venise sont là pour attester les puissans effets de la liberté et pour montrer, par la comparaison de l'état qui suivit[g] ce que les peuples perdent en la perdant. Une prompte décadence fut appelée par une maturité précoce, et la corruption des mœurs que précéda même le siècle de Leon X. en fut le premier degré ; de sorte que ce fut précisément à l'instant où les grandes puissances de l'Europe, la France, l'Allemagne, l'Espagne, et l'Angleterre, allaient bientôt se partager la triple puissance de l'influence politique, des richesses commerciales et des trèsors de la littérature et des arts, que l'Italie se vit dépouillée de sa suprématie.

La fin de ce quinzième siècle donna le signal de ces terribles invasions dans lesquelles elle perdit,[h] avec sa liberté, son indépendance politique ; et ce siècle tout entier, pendant lequel elle n'avait à craindre d'ennemi extérieur que le turc, elle l'employa[i] à se déchirer elle-

a Décider; *b* obscurcir; *c* jeter; *d* meurtrir; *e* enfanter; *f* fleurir, fleurissant, florissant, fleuri—je fleuris, nous fleurissons, je fleuris, nous fleurîmes; *g* suivre; *h* perdre; *i* employer.

même et à préparer les triomphes prochains de l'étranger par ses guerres d'état à état et par ses divisions intestines. Les principautés, les républiques, les villes, les seigneurs de fiefs se tenaient[a] les uns envers les autres dans une constante inimitié, et ne songeaient[b] qu'à se détruire par les armes et les trahisons, malgré cette ligue conclue en 1454, pour la défense mutuelle des états d'Italie, et renouvelée à Rome en 1470, au milieu des fêtes publiques et des transports de la joie populaire.

Ministres prétendus d'un Dieu de paix, les papes n'étaient occupés qu'à souffler partout la guerre ; violens ou hypocrites, avides ou sanguinaires, mais toujours ambitieux, tous les moyens leur semblaient légitimes pour grossir leurs trésors, accroître leur territoire et fonder des principautés à leurs proches à leurs soi-disants neveux. Appeler l'étranger en Italie, mettre Dieu même au service de leurs plus hideuses passions, armer les uns contre les autres les princes aussi bien que les républiques, rendre des souverainetés, vacantes par le meurtre ou le poison, voilà quelle était presque toute la politique de ces hommes qui prenaient le titre de *Sainteté*.

Florence enfin la plus puissante par ses richesses et par ses lumières des républiques de cette époque, avait pris[c] longtems une part active à tous les événemens qui survenaient[d] autour d'elle ; sa politique semblait être l'âme de celle des états au centre desquels elle était placée ; mais à mesure que les Médicis gagnaient de l'influence dans son gouvernement, elle perdait[e] la sienne sur l'Italie ; et les révolutions, les guerres et les traités se faisaient desormais sans elle. Cosme de Médicis, auquel d'immenses richesses et son habile générosité avaient menagé d'innombrables cliens parmi les citoyens de Florence, eut le crédit de se faire continuer pendant plus de vingt années le titre de *Balia*, ou d'une espèce de dictature temporaire. Mais il usa[f] de cette tyrannie avec une discrétion telle qu'il resta citoyen dans son pays, tandis qu'aux yeux des souverains étrangers, il paraissait[g] souverain lui-même. Dans l'héritage de Cosme, Pierre, son fils, n'avait pris[c] que ses richesses et

[a] Tenir; [b] songer; [c] prendre; [d] survenir; [e] perdre; [f] user; [g] paraître.

son autorité ; il avait oublié de recueillir ses grandes qualités et sa modération. Le pouvoir de Pierre fut une véritable tyrannie ; ses inimitiés dépeuplaient[a] Florence de citoyens pour remplir de bannis les villes d'Italie.

L'amour de la liberté paraissait si complètement éteint[b] parmi les citoyens de Florence, que la mort de Pierre n'en réveilla[c] aucune étincelle ; ses fils Julien et Laurent lui succédèrent[d] paisiblement ; la conjuration des Pazzis, qui se trama[e] dix ans plus tard, fut également sans résultats pour la liberté. Laurent, dans le gouvernement intérieur de l'état, mettait sa volonté arbitraire au-dessus des lois ; et dans sa politique extérieure, s'appliquait[f] à isoler Florence des autres républiques et à exciter entre elles de fatales rivalités. Son règne acheva de corrompre les mœurs, d'éteindre le patriotisme, de renverser les institutions nationales et de détruire l'influence qui longtemps avait placé Florence au premier rang des états d'Italie. Doué de qualités éminentes, Laurent aurait laissé une renommée glorieuse, s'il pouvait exister une gloire véritable pour le chef d'un état qui ne sait[g] pas comprendre la liberté. Mort en 1492, Laurent laissa à Pierre II. son fils, un héritage que celui-ci ne devait posséder que deux ans. Charles VIII. descendu[h] en Italie en 1494, pour reconquérir le royaume de Naples, ayant pris sa route par la Toscane, Florence fut dans l'épouvante. Pierre courut[i] au devant du roi de France, et l'ayant rencontré en route, dit Machiavel, il se mit à genoux devant lui, offrit des excuses et lui fit enfin hommage de sa propre personne et de la ville de Florence. Après cette indignité, il ne reparut[k] à Florence que pour en être chassé ; et la république fut rétablie.

La période de soixante années qui s'écoula[l] depuis la mort de Pierre I. jusqu'à l'établissement définitif de la tyrannie, fondée en 1530, par Alexandre, n'offre[m] qu'une lutte désastreuse, plusieurs fois interrompue et toujours renouvelée, entre Florence et les Médicis. Quelque déchu[n] qu'il fut, le peuple florentin comptait

a Dépeupler; *b* éteindre; *c* réveiller; *d* succéder; *e* tramer; *f* appliquer; *g* savoir; *h* descendre; *i* courir; *k* reparaître; *l* écouter; *m* offrir; *n* déchoir, décheant, déchu—je déchois, nous déchoyons, je déchus.

encore un petit nombre de citoyens généreux, fidèles aux vertus antiques et qui avaient sucé le lait de la liberté. Cet espace de soixante années comprend presque jour pour jour l'existence du grand publiciste dont nous allons nous occuper.

Nicolas Machiavel, né à Florence, en 1469, se voua[a] de bonne heure à la littérature ; et son premier essai fut une comédie nommée *Nicias* qui fut reçue si bien du public, parce qu'elle critiquait tout ce qui se passait à Florence. Le pape Leon X. envoya chercher les comédiens pour la représenter à Rome. Mais Machiavel augmenta sa réputation, et se rendit immortel par ses écrits politiques. La carrière de Machiavel, tant politique que littéraire se partage en deux périodes : l'une nous montre le citoyen de Florence, le sécrétaire de la république, son ambassadeur, son commissaire, l'homme de pratique enfin ; dans l'autre nous voyons le sujet des Médicis, le particulier, l'écrivain, le publiciste, l'homme de théorie.

La république de Florence venait de recouvrir sa liberté, lorsqu'en 1494 Machiavel, à peine agé de vingt-cinq ans, entra dans les affaires publiques sous l'égide du savant Marcello Virgilio, que sa qualité de professeur de littérature grecque et latine n'empêchait[b] pas d'être un des hommes d'état les plus habiles de cette époque. Quatre ans après Machiavel fut nommé *sécrétaire du conseil des dix*, suprême magistrature de la république ; et de ce moment jusqu'au retour des Médicis, dans un espace de quatorze ans, il prit une part active au gouvernement intérieur, ainsi qu'aux relations dyplomatiques de Florence. Plusieurs missions dans les domaines de la république et vingt-trois légations auprès de divers souverains étrangers attestent la confiance que le gouvernement avait en lui.

Nous allons entrer dans quelques détails dans celle des missions de Machiavel qui a le plus influé sur ses principes de gouvernement, ainsi que sur les doctrines qu'il a professées depuis et consignées dans la plupart de ses écrits : Un homme parut[c] au commencement du seizième siècle qui fixa l'attention de toute l'Europe méri-

a Vouer; *b* empêcher; *c* paraître.

dionale. Bâtard d'un pape, César Borgia, de prêtre devenu soldat, affectait[a] l'empire de l'Italie. Secondé par l'ambition d'Alexandre VI. son père, secondé surtout par la triple puissance du talent, de la fortune et de la perfidie, Borgia s'était fait de nombreuses principautés et de grandes alliances. Louis XII. qui fut quelque tems son protecteur et son ami, lui donna de riches pensions et le duché de Valentinois. Des manières franches et ouvertes, le langage le plus séduisant, les dehors même les plus affectueux s'unissaient,[b] chez cet homme extraordinaire, à l'esprit le plus fertile en fraudes, au cœur le plus corrompu, à l'âme la plus impitoyable. Il ne s'attacha jamais aux instrumens de son despotisme, mais les brisa quand il s'en était servi. C'était au moment où il allait toucher au plus haut[c] point de sa puissance et lorsqu'il méditait la plus célèbre de ses perfidies, le massacre de Sinigaglia, que Machiavel fut envoyé auprès de lui. Borgia voulant perdre quelques *condottieri*[d] qui avaient abandonné son service et quelques seigneurs dont il ambitionait les domaines, se lia avec eux d'une amitié nouvelle, et, après leur avoir inspiré une profonde sécurité, et s'être servi d'eux pour s'emparer de Sinigaglia, il les fit saisir dans la ville même qu'ils venaient de lui acquérir et où ils le recevaient avec honneur, et il les fit étrangler, tandis que son père, le pape Alexandre VI. de moitié dans ce complot, faisait périr à Rome les parens des victimes de Sinigaglia.

Machiavel avait alors trente-trois ans; depuis quatre ans seulement il était dans les emplois, mais il avait déjà l'expérience du génie; et l'on voit par toutes les lettres qui composent[e] cette légation aussi bien que par la relation qu'il a faite de la conduite du duc de Valentinois dans cette circonstance, qu'il était capable de lutter avec lui de pénétration, de finesse et de profondeur. Machiavel fit du génie de Borgia l'objet d'une étude sérieuse; il l'a donnée en exemple à ceux qui voulaient fonder des souverainetés; il en fit en un mot, le modèle de ce prince idéal dont il a tracé la peinture pour la direction des princes.

a For *ambitionner*; *b* unir; *c* h a.; *d* some captains or chiefs of troops; *e* composer.

La légation auprès du duc de Valentinois, est un des premiers écrits sortis de la plume de Machiavel; c'est le premier où l'on trouve des traces de cette doctrine que l'on a depuis appelée *Machiavélisme*. Peu de mois après avoir rempli cette mission auprès de Borgia triomphant, Machiavel envoyé à la Cour de Rome y retrouva ce prince, déchu[a] de ses états et captif d'un de ses plus redoutables ennemis. Cette puissance échafaudée sur tant de crimes s'était écroulée tout à coup. Alexandre VI. s'était empoisonné avec un breuvage avalé par mégarde et qu'il avait préparé pour faire périr un cardinal. Pie III. son successeur était mort après un pontificat de vingt-six jours; l'élection d'un nouveau pape intéressait vivement Florence; Machiavel, chargé pour la forme d'une mission de peu d'importance, était réellement envoyé pour ménager les intérêts de la république dans cette grande circonstance.

Voici ce qui arriva au duc de Valentinois. Tandis que les souverainetés de ce dernier s'efforçaient[b] de secouer le joug et que de puissans ennemis s'apprêtaient[c] à s'enrichir de ses dépouilles, il était à Rome luttant contre la maladie et la mauvaise fortune. Il avait partagé le breuvage empoisonné qui avait tué son père; plus jeune et plus vigoureux il avait échappé à la mort; mais le poison faisait alors en lui de cruels ravages et l'ambition deçue[a] dévorait[d] son âme avide. En proie aux souffrances de toutes sortes, il conservait encore l'énergie de son caractère féroce et la souplesse de son génie frauduleux. Il négocia des réconciliations avec plusieurs de ses puissans ennemis et recommença les rêves de son ambition. Borgia s'apperçut[e] bientôt que dans l'élection d'un nouveau pape la chance paraissait[f] tourner en faveur de Giuliano della Rovera, l'un de ses ennemis; et, convaincu[g] qu'il ne pourrait empêcher son élection, il se hâta[h] de contribuer à lui faire obtenir la tiare. Jules II. en effet fut nommé: On dit, écrivait Machiavel, qu'il a promis[i] au duc de Valentinois qui, dans cette circonstance, lui à été plus utile que personne, de le réintégrer dans la totalité de la Romagne. Borgia

a Déchoir; *b* efforcer; *c* apprêter; *d* dévorer; *e* apercevoir; *f* paraître; *g* convaincre—for its tenses, see *vaincre; h* h a.; *i* promettre.

espérait en outre être nommé gonfalonier de l'église. Machiavel plus clairvoyant aperçut[a] le piège que le duc de Valentinois ne vit[b] pas. Le pape, ayant eu besoin de son appui pour réussir à être élu[c] dit-il, lui aura donné de belles espérances, dans lesquelles il tâche[d] de l'endormir. Personne n'ignore la haine naturelle que lui a toujours portée sa sainteté qui ne saurait[e] avoir sitôt oublié l'exil dans lequel il l'a tenue pendant dix ans. De son côté le duc se laisse guider par une aveugle confiance; il s'imagine[f] que la parole des autres est plus sincère que ne le fut la sienne.

Jules II. en effet, n'avait eu d'autre dessein que de profiter du reste d'influence de Borgia et de le perdre ensuite pour payer ses services, ce qu'il fit peu après. On l'arrêta et on le transporta en Espagne où il resta pendant deux ans en prison. Il s'enfuit[g] et se réfugia auprès de son beaufrère Jean, roi de Navarre, où s'engageant[h] dans la guerre civile, il fut tué par un coup de lance le 12 Mars, 1507. Au reste Borgia protégea les hommes de lettres, aima les arts et les sciences et faisait des vers lui-même.

Nous ne pouvons suivre Machiavel dans toutes les cours où il fut envoyé par la république. Il n'aspira qu'à l'indépendance de l'Italie et souffrit de l'invasion étrangère; mais on le trouve en conférence tantôt avec le pape Jules II. tantôt avec le roi de France Louis XII. son antagoniste, leur donnant des avis qui changent selon les circonstances et que l'on peut nommer à juste titre *Machiavéliques*.

Florence retomba sous le joug des Médicis; Machiavel fut destitué de ses emplois; une conspiration ne tarda pas à se former; elle fut découverte, les chefs furent mis à mort; et Machiavel, soupçonné d'être leur complice, fut éprouvé par la torture et protesta de son innocence au milieu des tourmens; il fut absous[i] rien n'indique en effet qu'il eut en part au complot. Le cardinal Jean de Médicis, qui monta alors au trône pontifical sous

a Apercevoir; *b* voir; *c* élire; *d* tâcher; *e* savoir; *f* imaginer; *g* enfuir, s'enfuir, enfuyant, enfui—je m'enfuis, nous nous enfuions, je m'enfuis, nous nous enfuîmes; *h* engager; *i* absoudre, absolvant, absous—j'absous, nous absolvons.

le nom de Leon X. lui fit rendre la liberté. Il quitta aussitôt Florence et se retira dans l'habitation champêtre de *la Strada* que lui avaient laissé ses aïeux.

Habitué à la vie active des emplois, à des occupations qui lui promettaient[a] des honneurs et de l'aisance, Machiavel à peine âgé de quarante-quatre ans, se trouve tout à coup relegué dans l'oisiveté d'une solitude, chargé d'une nombreuse famille et possesseur d'un modique patrimoine qu'il n'avait pas augmenté pendant la durée de sa carrière publique. On n'a jamais elevé aucun doute sur la probité de Machiavel ; chargé souvent d'acheter la bienveillance des ministres étrangers, et particulièrement de ceux de Louis XII. prince économe, dont la cour était à vendre, il ne paraît pas que Machiavel ait fait aucun profit sur ces marchés de consciences ministérielles. Mais la parsimonie de sa république était extrême ; ou il faut dire plutôt que Machiavel, comme il l'a déclaré lui-même, avait des habitudes dispendieuses. On le voit occuper dans toutes ses légations à demander de l'argent et à déplorer la misère où on le laisse.

Dans ce naufrage des libertés publiques il ne songe[b] qu'à s'accrocher à quelque emploi et à chercher l'abri de quelque protecteur. Mais toutes ses démarches furent vaines, et il ne parvint[c] jamais à supporter cette retraite forcée. Il s'y occupa cependant de la composition de l'ouvrage du *Prince*. Il est évident que, dans la pensée de l'auteur, cet ouvrage n'était pas destiné au public ; Machiavel, en effet ne l'a point livré à l'impression, il ne fut imprimé que quelques années après la mort de l'auteur en 1532.

Après la mort de Laurent en 1519, Machiavel trouva un peu plus d'accueil auprès des Médicis ; le cardinal Jules, frère de Leon X. qui s'était placé à la tête du gouvernement de Florence, proposa à notre publiciste d'écrire l'histoire de sa patrie, et lui donna un traitement pour ce travail.

Lorsque Charles V. était devenu[d] la terreur de l'Italie et que la France s'était unie aux Vénitiens et au pape contre les impériaux, Clément VII. peu rassuré par

a Promettre; *b* songer; *c* parvenir; *d* devenir.

cette alliance, craignait[a] à la fois pour Rome et pour Florence. Dans ces pressantes nécessités, on eut enfin recours à la vieille expérience de Machiavel. On songea[b] à réparer les fortifications de Florence, et l'auteur du *Traité de l'Art de la Guerre* fut chargé de surveiller cette opération. Il fut ensuite envoyé trois fois en mission par le gouvernement de Florence auprès de Guicciardini, alors lieutenant du pape à l'armée confédérée. Machiavel qui approchait[c] alors de soixante ans, retrouva au milieu de ces travaux tout le feu de la jeunesse et du patriotisme ; il s'indignait[d] à la fois et de la lâcheté de ses compatriotes et de la barbarie des étrangers : Mais ces cris du patriotisme ne furent pas entendus ; Rome fut saccagée par les soldats du connétable de Bourbon. Cette catastrophe fut pour Florence le signal d'une révolution nouvelle ; la haine[e] contre les Médicis éclata sans obstacle ; on détruisit[f] le gouvernement établi par Clément VII. et les statues de ce pape tombèrent devant celle de la liberté, que trois ans plus tard les Médicis devaient revenir à leur tour briser pour jamais.

Machiavel qui, au moment de la prise de Rome et de la seconde expulsion des Médicis, était employé à l'armée des confédérés, revint à Florence. Il y fut accueilli[g] comme un partisan du gouvernement déchu.[h] On oublia ses anciens services pour ne se souvenir que de son empressement auprès des Médicis ; on ne lui tint[i] même pas compte des longs refus qu'il avait subis. La liberté est jalouse ; elle ne pardonnait pas à Machiavel la cour qu'il avait faite aux oppresseurs. D'un autre côté il faisait si peu d'ombrage aux Médicis, que, bien qu'il fut un des membres les plus assidus et les plus distingués de la société qui se réunissait[k] dans les jardins Ruccellai, à l'époque où une nouvelle conspiration contre les Médicis se trama[l] parmi ces jeunes florentins, dont plusieurs eurent la tête tranchée, Machiavel ne fut pas même soupçonné. Quoique le livre *du Prince* ne fut pas imprimé, des copies en avaient été répandues ; et malgré toute la peine que se donna Machiavel pour les

a Craindre; *b* songer; *c* approcher; *d* indigner, s'indigner; *e* h a.; *f* détruire; *g* accueillir, (pronounced akeuillir,) accueillant, accueilli—j'accueille, j'accueillis; *h* décheoir; *i* tenir; *k* réunir; *l* tramer.

supprimer, ce livre s'éleva[a] contre lui comme un terrible anathème ; car Machiavel ne songea[b] pas lui-même à ces subtils argumens qu'on a imaginé depuis pour le défendre. L'indifférence des Médicis l'avait desespéré, l'indifférence de ses concitoyens le tua ; quelques semaines après le rétablissement de la république, il était descendu dans la tombe en 1530.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est de voir Fréderic II. roi de Prusse, dans son *Anti-Machiavel*, traiter l'auteur du *Prince* de monstre, charlatan du crime, docteur du crime, docteur de la scélératesse, au lieu d'un seul argument. Une chose qui vous frappe d'un égal étonnement à la lecture de ces deux ouvrages, c'est le cynisme de l'un et l'hypocrisie de l'autre ; c'est le contraste des préceptes d'une atroce tyrannie donnés ouvertement par le républicain de Florence et de la paternelle douceur affectée par le despote prussien. Fréderic dit : Les maîtres absolus des peuples qui sont sous leur domination reconnaissent n'en être que les *premiers domestiques ;* c'est cet autre contraste, plus singulier peut-être de l'un et de l'autre livre, d'une part, avec les maximes de probité et de douceur répandues dans les divers ouvrages de l'auteur du Prince ; de l'autre avec la conduite politique de l'auteur de *l'Anti-Machiavel*, l'un des premiers instigateurs du démembrement de la Pologne ! [*Extrait des œuvres complétes de Machiavel, traduites par J. V. Péries ; Paris*, 1830.

Michel Ange et Raphael Sanzio d'Urbino.

Entre ces deux célèbres peintres il existait[c] une très grande rivalité. Les deux doués d'un génie extraordinaire souffraient de cette maladie naturelle qu'on appelle jalousie du métier.

Michel Ange, né[d] au château de Chiusi, en Toscane, en 1474, mort en 1564, était d'un naturel peu civil et connaissait[e] trop bien que Raphael n'avait perfectionné son style, qu'après avoir étudié longtems les Sybilles qu'il y avait à fresco dans la chapelle Sixtine. Il convenait[f] cependant que dans les tableaux de Raphael on

a Elever; *b* songer; *c* exister; *d* naître; *e* connaître; *f* convenir.

trouvait plus de grâce et plus de beauté que dans ses ouvrages gigantesques ; mais il avouait[a] franchement que jamais son rival ne l'emporterait[b] sur lui.

La famille Farnèse avait fait bâtir une maison de plaisance sur la rive du Tibre, dans la rue della Longara de Rome. Le cardinal Farnèse, pour rendre ce lieu délicieux unique dans le monde, voulut[c] que Raphael y peignit[d] à fresco toutes les salles du rez-de-chaussée. D'abord le cardinal rencontra beaucoup de difficultés dans l'artiste, mais ayant par des dons et des flatteries obtenu[e] la protection de la Fornarina que Raphael aimait passionnément, le peintre promit[f] de rendre cette *villa* incomparable par ses peintures ; mais il voulut[c] et obtint[e] que jusqu'à ce que tous ses travaux fussent achevés, personne n'y entrerait.

Sur ces entrefaites, les nombreux admirateurs de Raphael (né en 1483, mort en 1520,) parlaient avec enthousiasme des tableaux que Raphael avait déjà peints[d] dans la Farnesina. On louait[g] surtout le Banquet des Dieux et les Noces de l'Amour et Psyché ; on faisait le plus grand éloge du Triomphe de Galatée, et on finissait[h] toujours par dire : Nous verrons[i] ce que dira Michel Ange de ces chefs-d'œuvre.

Tous ces bruits, toutes ces louanges retentirent[k] aux oreilles de Buonaroti, et il jura par l'enfer du Dante qu'il trouverait moyen d'entrer dans la Farnesina, d'examiner les travaux de Raphael et d'empêcher de les achever. Il savait[l] que Raphael allait fort tard à son travail pour rester plus longtems auprès de la Fornarina. Ainsi il ordonnait que, vers midi, tout fut prêt sur la muraille où il devait[m] peindre.

Un beau matin Michel Ange se leva de très bonne heure et habillé en *acquavitaro*, (marchand d'eau-de-vie,) prit avec lui un gros panier plein de biscuit et d'eau de vie et s'achemina[n] vers la Farnesina. Arrivé où les ouvriers maçons travaillaient, il commença à crier à haute voix, *Acquavité, acquavité !* Comme les ouvriers italiens l'aiment beaucoup, tous ceux qui se trouvèrent dans la maison vinrent ouvrir les portes et firent entrer

a Avouer; *b* emporter; *c* vouloir; *d* peindre; *e* obtenir; *f* promettre; *g* louer ; *h* finir; *i* voir; *k* retentir; *l* savoir; *m* devoir; *n* acheminer.

conseils et de son assistance. Fort charitable et bon il fit beaucoup de bien aux pauvres. Il était fort gai en société, très aimable et grand ami à dire des saillies. Passionné pour la musique, son meilleur passe tems fut de chanter ou de jouer de la flute ou du luth. Les hymnes qu'il a composé sont fort connus et généralement estimés pour leur simplicité et leur harmonie.* [*Vie de Luther par Melanchton, en allemand.*

Ulric Zwinglius ou Zwingli.

Ce célèbre réformateur de la Suisse, né à Wildehausen, en Suisse, le 1 Janvier, 1487, étudia la théologie à Bâle, où il reçut[a] le degré de docteur en 1505. Avant ce tems il avait étudié le grec, le latin, et l'hébreu, à Berne et à Bâle, et la philosophie à Vienne. Il fut choisi[b] pasteur de l'église de Glaris, où il resta dix ans, et passa en 1516 comme tel à celle de Zuric. En 1517, Martin Luther, professeur à Wittemberg, en Saxe, venait de se prononcer contre les indulgences du pape; Zwingli, tout en approuvant les opinions de Luther, ne jugea cependant pas à propos de les mettre en pratique. Mais peu après le pape ayant envoyé le franciscain Sampson de Milan, à Zuric, pour y publier ses indulgences, Zwingli suivit[c] l'exemple de Luther, et se déclara publiquement contre lui. Il finit enfin de prêcher et de s'opposer ouvertement aux cérémonies de l'église catholique, et de recommander sa nouvelle doctrine, qu'il déclara contenir les vérités de l'évangile.

Zwingli, qui s'aperçut[d] que le nombre de ses disciples s'augmentait[e] de jour en jour, ne voulut[f] cependant faire aucune innovation dans le culte divin, sans l'approbation des magistrats de Zuric, où il croyait[g] avoir préparé suffisamment les esprits, y ayant prêché pendant quatre années, [depuis 1519–1523,] sur les points les plus importans de sa nouvelle doctrine. Il proposa donc au sénat de Zuric de faire convoquer un synode qui put[h]

* Luther et Melanchton sont les premiers fondateurs des écoles publiques connues en Allemagne sous le nom de *Gymnasia* ou *Collèges*. V. App. No. 20, article *Gymnasium et Université*.

a Recevoir; *b* choisir; *c* suivre; *d* apercevoir; *e* augmenter; *f* vouloir; *g* croire; *h* pouvoir.

examiner et faire cesser une bonne fois les différends qui existaient entre les prêcheurs. Le synode s'assembla[a] le 29 Janvier, 1523; et Zwingli, quoique vivement opposé par l'évêque de Constance et autres, en sortit[b] triomphant. Le sénat de Zuric se prononça en faveur de la doctrine de Zwingli, et l'autôrisa par un decrèt formel de l'établir dans cette république; défense fut faite en même tems aux autres pasteurs de ne prêcher rien de plus que ce qui était autôrisé par l'Evangile.

Un second synode s'assembla[a] à Zuric le 26 Octobre, 1523, dans lequel on décrèta que les images et les reliques devaient disparaître des églises, et que les processions et les cérémonies de l'église de Rome devaient cesser entièrement. Mais tandis que la doctrine de Zwingli fut suivie dans le canton de Zuric, elle excita[c] des ennemis puissans dans les autres douze cantons de la Suisse, qui étaient fort mécontens du dernier decrèt du synode. Luther de même se déclara dans un sermon fort violent contre cette mesure, et traita les disciples de Zwingli de *têtes escervelées*. Zwingli se défendit[d] contre les imputations de Luther d'une manière fort modérée, et dédia même son écrit à celui qui l'avait attaqué, [1527.]

En 1528, les habitans des cantons de Berne, de Bâle, et de Schaffhouse, adoptèrent la doctrine de Zwingli, ce qui aigrit[e] tellement les esprits des cantons catholiques, qu'il n'y eut plus de possibilité de s'accorder, et qu'on eut recours aux armes. La guerre civile éclata en 1531 entre les cinq cantons catholiques et ceux de Zuric et de Berne. Les Zuricois furent vaincu[f] sur leur propre territoire, et y perdirent quatre-cents hommes. Zwingli, qui par ordre exprès du sénat les avait accompagné, fut tué dans l'action le 11 Octobre, 1531, à l'âge de quarante-quatre ans!

Zwingli était humain, d'un caractère doux, mais ferme et courageux, possédait[g] une présence d'esprit rare et des connaissances profondes. Il est malheureux que Luther et lui ne purent[h] s'entendre. Après sa mort le

a Assembler; *b* sortir; *c* exister; *d* défendre; *e* aigrir; *f* vaincre, vainquant, vaincu—je vaincs, je vainquais, are seldom used, but well je vainquis; *g* posséder; *h* pouvoir.

nombre de ses disciples augmenta considérablement. Plusieurs points dans sa doctrine furent changés par Calvin et Beza; et tandis que les prosélites de ces nouvelles opinions prirent[a] le nom de Calvinistes en France, et en d'autres parties de l'Europe, les Zwinglites, qui restèrent attachés aux dogmes de leur fondateur, prirent le nom de Sacramentaires.

Les ouvrages de Zwingli, écrits pour la plupart en langue allemande, ont été publiés en quatre volumes, in-folio. [*Extrait de différens auteurs.*

Jean Calvin ou Chauvin.

Le père de ce second grand réformateur du seizième siècle, Gérard Chauvin, était un tonnelier, qui destina son fils dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique. Celui-ci né à Noyon, en Picardie, le 10 Juillet, 1509, eut le bonheur de trouver des protecteurs, qui lui procurèrent plusieurs bons bénéfices ecclésiastiques, de manière qu'avant l'âge de vingt ans il jouissait[b] d'un revenu assez considérable, avec le titre et la pension d'un curé, tandis qu'il poursuivit[c] ses études à Paris. Il s'y lia[d] d'amitié avec Pierre Robert Olivetan, qui était de la même ville que lui, et en reçut[e] les premières idées d'une nouvelle doctrine qui commença à se répandre en France. Ceci fut la cause qu'il quitta l'état ecclésiastique et qu'il se voua[f] à l'étude des lois, premièrement à Orléans, puis à Bourges. Il s'appliqua[g] de même au grec; son maître l'encouragea[h] à suivre son penchant pour l'innovation que son ami Olivetan avait excité en lui.

Il retourna en 1532 à Paris, se dépouilla[i] de ses bénéfices et publia dans le cours de la même année un commentaire sur les deux livres de Sénéque *de Clemen tia*, en langue latine, et y prit[a] le nom latin de *Johannes Calvinus*, qui lui resta depuis. Il fut obligé de s'enfuir de Paris, parcequ'on le soupçonna d'avoir aidé son ami, Michel Cop, recteur de l'université, dans la composition d'un discours en faveur de la nouvelle doctrine, que ce dernier prononça en public, ce qui l'exposa à de grandes

a Prendre; *b* jouir; *c* poursuivre; *d* lier; *e* recevoir; *f* vouer; *g* appliquer; *h* encourager; *i* dépouiller.

persécutions. Après avoir parcouru[a] une partie de la France, Calvin retourna à Paris, mais fut obligé de s'enfuir une seconde fois, (1534.) Il se fixa à Bâle, où il publia son *Institution Chrétienne*, (Institutio Christianæ Religionis.) C'était une confession de foi de ceux qui avaient été persécutés en France et condamnés à être brûlés vifs. Il en publia après une traduction française, dont il fit paraître chaque année une nouvelle édition, revue et augmentée par lui. Ce livre parut[b] en allemand, en hollandais, en italien, en espagnol et en anglais. Calvin alla dans ses dogmes plus loin que Luther ; il attaqua non seulement la suprématie du pape, mais même l'autorité des conciles.

Il partit pour l'Italie pour y répandre sa nouvelle doctrine ; mais ayant été découvert[c] à Aosta, où la duchesse Renata, fille de Louis XII. et épouse du duc Ercole d'Este l'avait reçu[d] favorablement et avait même embrassé sa doctrine, il fut obligé de fuir. Il revint[e] à Paris, [1536 ;] mais ne pouvant y vivre en sureté, il résolut[f] d'aller à Bâle. Il passa par Genève, où la nouvelle doctrine avait été introduite par un decrét formel du gouvernement de cette république depuis un an et où Farel employa tout son zèle pour l'y établir définitivement. Calvin s'associa à Farel et se fixa à Genève. Les deux convinrent[g] de se partager les travaux ; Calvin y ouvrit[h] un cours de théologie auquel il se voua[i] entièrement, tandis que Farel se chargea de prêcher. Enhardis par ce premier succès, les deux voulurent[k] essayer de réformer les mœurs et les coutumes des habitans, ce qui leur attira des ennemis puissans et nombreux. Ils furent enfin expulsés de Genève en Avril, 1538. Voici ce qui y contribua : L'église de Genève se servit[l] à la communion de pain consacré fait avec du levain et avait fait ôter les fonts baptismaux de l'église ; et de plus, avait aboli tous les jours de fête, excepté les dimanches. Ces innovations ne furent point approuvé par le synode de Lausanne. Les magistrats de Genève invitèrent Calvin et Farel de se conformer à la décision du synode ; à leur refus ils reçurent l'ordre de quitter la

a Parcourir ; *b* paraître ; *c* découvrir ; *d* recevoir ; *e* revenir ; *f* résoudre; *g* convenir; *h* ouvrir; *i* vouer; *k* vouloir; *l* servir.

ville dans l'espace de trois jours. Ils furent reçu à Berne, où les magistrats de cette ville se joignirent[a] au synode de Zurich, pour effectuer leur rappel ; mais leurs démarches furent vaines. Calvin partit alors pour Strasbourg où la doctrine de Luther avait été établie depuis dix ans par Bucer.* Celui-ci reçut Calvin parfaitement bien et contribua puissamment à ce qu'il fut nommé professeur en théologie ; il obtint[b] de même la permission d'y bâtir une église française ; ce qui fut d'autant plus important qu'il se trouva alors dans Strasbourg un grand nombre de français persécutés dans leur patrie pour opinions religieuses. Calvin quoique fort estimé à Strasbourg, désirait ardemment de pouvoir s'en retourner à Genève. Il publia en 1540 son ouvrage *sur la communion*, et fut enfin rappelé [1541] à Genève.

A son arrivée dans cette république il présenta au conseil assemblé son projet de réglemens concernans la discipline de l'église qui fut aussitôt adopté et publié. En vertu de cette ordonnance on nomma un consistoire composé moitié d'ecclésiastiques, moitié de laïques, qui devaient veiller "à maintenir la pureté de cette doctrine," et à conserver *la pureté des mœurs !* Ce tribunal citait n'importe quel individu devant lui pour y rendre compte de la moindre petite action ou du moindre mot suspect ; et là, où la censure ecclésiastique ne fut pas jugée suffisante, on les renvoya par devant le grand conseil, accompagné d'une note sur la nature du délit. Calvin se fit par ce moyen l'arbitre et le directeur des actions et des opinions des génevois ; et son influence fut si grande dans le conseil aussi bien que dans le consistoire, que les juges n'hésitèrent[c] jamais de condamner n'importe qui osait[d] s'opposer à sa volonté. C'est ainsi qu'un magistrat fut destitué et condamné à deux mois de

**Martin Bucer*, moine de l'ordre de St. Dominique, né en Alsace, et disciple de Luther, se pencha plus tard vers la doctrine de Zwinglius. Il fit tout pour réconcilier ces deux chefs, mais en vain. Après avoir prêché pendant vingt ans en Alsace la réformation, il reçut une invitation du célèbre Cranmer de passer en Angleterre, où il fut reçu parfaitement bien. Edouard VI. l'accueillit fort gracieusement, et en 1549 il fut nommé professeur en théologie à l'université de Cambridge, où il mourut deux ans après. Ses écrits, tous théologiques, en latin et en allemand, sont fort nombreux.

a Joindre; *b* obtenir; *c* hésiter; *d* oser.

prison, "parceque sa vie était irrégulière, et qu'il était lié avec les ennemis de Calvin." Jaques Gruet fut décapité "parcequ'il avait écrit des lettres profanes et des vers obscènes, et avait voulu essayer de renverser les ordonnances de l'église." Les opinions furent jugés avec la même rigueur. Il est notoire que Michel Servetus,* en passant en 1553 par Genève, y fut arrêté, et, sur l'accusation de Calvin, brûlé vif, pour avoir attaqué les mystères de la Trinité dans un livre qui n'avait été ni écrit ni publié à Genève.† Calvin proposa divers changemens dans la république, et y établit une académie pour l'éducation des jeunes gens, qui prospéra.

Calvin était, comme Luther, d'une activité étonnante; il prêcha presque tous les jours, ouvrit trois fois par semaine un cours de théologie, assista à toutes les délibé-

Michel Servetus était né à Villanueva, en Catalogne, et le fils d'un notaire. Il étudia les lois à Toulouse, et puis la médecine à Paris. Il fut obligé d'en partir s'étant fait beaucoup d'ennemis par ses disputes en religion qui dans ce tems étaient fort à la mode. Il se fixa à Lyon, de là à Charlieu, et enfin à Vienne, en Dauphiné. Ambitieux de se distinguer en controverses religieuses soutenant les opinions d'Arian, au lieu de se borner à ses nombreuses pratiques comme medecin, il envoya trois questions à Calvin : Sur la divinité de Jesus Christ, sur la régénération et sur la nécessité du baptême. Il reçut une réponse fort honnête de Calvin, la publia, et y fit des réflexions fort arrogantes et dures. Les têtes s'échauffèrent tellement que Calvin chercha tous les moyens de se venger, le dénonça à l'archevêque de Vienne, protecteur de Servetus comme un homme des plus dangereux, en lui envoyant plusieurs passages d'un ouvrage religieux auquel Servetus avait contribué. Le dernier fut arrêté par le prélat, mais trouva moyen de s'échapper. Il eut l'imprudence dans sa fuite d'entrer déguisé dans la ville de Genève, fut reconnu par Calvin et arrêté par les magistrats comme un hérétique des plus dangereux. Après de longues souffrances, Servetus fut condamné à être brûlé vif le 27 Octobre, 1553. Attaché au fatal poteau on mit le feu au bûcher; mais comme le vent écartait les flammes, Servetus eut à souffrir deux mortelles heures avant qu'il fut étouffé et consumé! Cette mort horrible indigna tout le monde, et causa beaucoup d'ennemis à Calvin comme premier auteur de son arrestation. Parmi les nombreux écrits de Servetus furent condamnés et brûles à Genève avec l'auteur les écrits contre la Trinité à savoir de *Trinitatis Erroribus Libri Septem, Dialogorum de Trinitate Libri Duo,* &c.

† Il est juste de dire ici que les magistrats de Genève ne condamnèrent Servetus, qu'après avoir consulté les magistrats des autres cantons protestans de la Suisse. Ceux-ci soumirent l'affaire à leurs pasteurs qui votèrent unanimement en faveur de cette sentence. Ce ne fut donc pas Calvin *seul* qu'il faut accuser de cette mort comme le dit l'auteur de l'article *Calvin*, p. 423, vol. 2, de *l'Encyclopædia Américana*. Il aurait dû ajouter ce que je viens de dire.

rations du consistoire, aux séances de l'association des ministres, et fut l'âme et le régulateur de tous les conseils; on le consulta sur toutes les affaires de jurisprudence et de théologie. Il trouva malgré cela le tems de s'occuper d'affaires politiques, de publier un grand nombre d'écrits en défense de ses opinions, parmi lesquels ses *Commentaires sur la Bible*, sont les plus importans; il avait une vaste correspondance, mais surtout avec des français, ayant à cœur d'introduire dans sa patrie sa nouvelle doctrine.

Calvin mourut à Genève, le 27 Avril, 1564, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il avait été marié en 1539, et eut un fils qui mourut en bas âge. Calvin était fort sobre, d'un caractère austère, sombre, inflexible, mais tellement desintéressé, qu'il se contenta d'un revenu de cent vingt-cinq francs, de quinze mesures de bled, et de deux barils de vin. Il ne voulut jamais souffrir aucune augmentation de sâlaire. Après sa mort l'inventaire de ses meubles, de ses livres, de son argent, &c. ne surpassa pas la valeur de cent vingt-cinq dollars. Les œuvres de Calvin ont été publiés à Genève, en douze volumes, in-folio. Ses disciples prirent le nom de *Calvinistes*. [*Extrait de différens ouvrages.*

Guillaume Shakspeare.

Jean Shakspeare, père de Guillaume, marchand de laine en gros et officier municipal de la commune de Stratford sur l'Avon, était aussi juge de paix, et possédait des biens considérables qu'il perdit[a] vers la fin de sa vie. Guillaume, né à Stratford, le 23 Avril, 1564, était l'aîné de dix enfans. Il ne resta pas longtems dans l'école de Stratford, et fut placé dans le bureau d'un avocat; de là il entra dans les affaires de commerce de son père. Il ne put[b] par conséquent pas recevoir cette éducation que nous nommons *classique;* il comprenait[c] cependant assez bien le latin et le grec, pour en placer quelques sentences dans ses pièces de théatre, sans commettre des fautes ou sans les citer hors de saison. Il épousa, à l'âge de dix-huit ans, Anne Hathaway, qui

a Perdre; *b* pouvoir; *c* comprendre.

avait huit ans de plus que lui. Peu de tems après son mariage, sa conduite devint[a] irrégulière ; il se joignit[b] même à une bande de braconniers qui fut découverte ; et Shakspeare, au lieu de faire des démarches pour étouffer toute poursuite judiciaire, composa une satyre mordante contre Sir Charles Lucy de Charlecote, près de Stratford, propriétaire du parc dans lequel on avait tué quelque gibier, qu'il fit publier et circuler en forme de ballade. Sir Charles l'ayant fait alors citer, Shakspeare fut obligé de s'enfuir, de laisser sa famille et ses affaires à Stratford et d'aller se réfugier dans Londres. Il avait alors vingt-deux ans. La nécessité le força de s'engager à Londres dans une troupe de comédiens et d'y accepter l'office d'aide-souffleur c. à d. celui d'avertir les acteurs de se tenir prêts dans les coulisses pour entrer en scène dès qu'il en serait tems. Il devint[a] peu après acteur ; et quoique au dessous du médiocre, il ne s'appliqua[c] guères à s'y perfectionner, mais se livra entièrement à la poésie qu'il aimait à la passion. Il n'avait que trente-trois ans, lorsque son *Romeo et Juliette*, son *Richard II. et III.* furent imprimés à Londres. Plusieurs pensent[d] qu'il commença déja en 1592 à être auteur dramatique, et d'autres assurent[e] qu'il composa la première partie de *Henri VI.* en 1589.

Sans appui, sans protection, sans la moindre assistance, et exilé de sa ville natale, le génie distingué de Shakspeare sut[f] se frayer le chemin difficile de la gloire et de l'immortalité. Ses pièces furent non seulement fort bien reçues[g] du peuple, mais approuvées par des personnes d'un rang élevé. La reine Elisabeth aimait beaucoup le théatre, et était enchantée du rôle de Falstaff dans les deux parties de Henri IV. Le comte de Southampton devint[a] son patron et son ami, et lui donna un jour mille livres sterlings pour compléter la somme qui lui manqua pour acheter une propriété.

Après avoir gagné une fortune considérable, il se retira dans sa ville natale, où il mena une vie paisible, honoré et respecté et tous ceux qui l'entouraient. Il donna le nom de *New Place* à la maison qu'il acheta dans Strat-

a Devenir; *b* joindre; *c* appliquer; *d* penser; *e* assurer; *f* savoir; *g* recevoir.

ford, et eut le bonheur de la sauver des flammes dans un grand incendie, qui consuma en 1614 presque tout le bourg de Stratford. Shakspeare mourut le 23 Avril, 1616, ayant accompli ce jour sa cinquante deuxième année. Il avait trois filles, dont l'une mourut jeune; les deux autres se marièrent. Son monument érigé en 1740 se trouve dans l'abbaye de Westminster, à côté de celui de son ami Garrick.

Parler des écrits de Shakspeare serait fort superflu; ils sont entre les mains de tout le monde. On peut dire de lui qu'en Angleterre il a fait tout naître à la fois, la hardiesse, le sublime du langage, l'imagination dramatique, soit dans le pathétique, soit dans la comédie. La fertilité d'invention et l'eclat de poésie qui distinguent Shakspeare sont faciles à apprécier.

Dans le tems de Shakspeare, les romans du moyen âge, élaborés, retravaillés, rimés, traduits d'une langue dans une autre, étaient en grand honneur. Henri IV. traitant dans son conseil la plus grave matière, citait sérieusement Palmérin d'Angleterre et Lancelot Gauvain pour prouver au duc de Sully et à deux autres barbes grises, qu'il devait se séparer juridiquement de Marguerite de Valois. L'immortel Cervantes* écrivait Périclès et Sigismonde, roman plus invraisemblable que toutes les fictions si cruellement raillées par Don Quixotte.

**Michel de Cervantes Saavedra*, était né en 1547, à Alcala de Henares. Ses aventures sont comme celles de Gilblas; il était poète, écrivain de roman, page, chambellan, militaire distingué et brave; il perdit sa main gauche au combat naval de Lepanto, fut pris en mer en 1575, et vendu comme esclave à Alger, où il resta sept ans dans les fers. Revenant enfin dans sa patrie, il y viva dans la plus grande retraite, entièrement dévoué aux muses. Il publia sa *Galatéa*, (1584,) roman pastoral écrit en l'honneur de son amante, qu'il épousa peu après. Il fallut vivre et c'est ainsi qu'il devint écrivain de théatre; et au bout de dix années il composa près de trente comédies et tragédies; sa tragédie *Numancia* est fort estimée. Lope de Vega le supplanta dans ce genre de travail, et Cervantes abandonna quoiqu'avec regret d'écrire pour le théatre, et se retira à Séville, où il subsista depuis 1594 jusqu'en 1599 d'un chétif emploi. Après un espace de dix ans, il immortalisa son nom par son *Don Quixote*, qu'il commença en 1609 en finit en 1615. Il mourut à Madrid, le 23 Avril, 1616, où il était venu résider les dernières années de sa vie, durant laquelle il eut continuellement à lutter contre la pauvreté et la misère. Il fut enterré sans aucun éclat; pas une seule pierre, pas le moindre monument n'indiquent aux étrangers la place qui renferme sa cendre.

Une grande partie des pièces de Lope de Vega* n'ont pas d'autre mérite que la fertilité d'invention nécessaire pour créer sans cesse de nouvelles ressources et jeter au hasard[a] sur la scène une multitude de *merveilleuses occurrences*, comme on disait au seizième siècle. [*Extrait de divers auteurs.*

Jean Milton.

Rien n'égalait la beauté de Milton et la douceur de son caractère. C'est à lui que le marquis de Villa, faisant allusion à sa croyance comme protestant, adressa ce distique, dont le jeu de mots exprimait une vérité attestée par tous ses contemporains :

Ut mens, forma, decor, facies, mos, si pietas sic,
Non *Anglus*, verum hercle *Angelus* ipse fores.

" Si ta foi etait pure comme ton âme, ton visage et tes mœurs, tu ne serais pas un *anglais*, mais un *ange*."

John Milton, né à Londres, le 9 Décembre, 1608, descendit d'une ancienne famille de Milton, dans le Oxfordshire. Son père John Milton était notaire à Londres, et vivait d'une manière honorable du fruit de son travail. Milton entra en 1625 dans le Christ-Collège de Cambridge, où il étudia avec tant d'ardeur, qu'il quitta rarement ses livres avant minuit, ce qui affaiblit[b] tellement ses yeux qu'il devint dans la suite tout à fait aveugle.

Etant un jour fatigué de travail, il sortit ; et rendu de lassitude, il s'assit[c] sous un arbre dans une des prome-

† *Lope de Vega*, né à Madrid, le 25 Septembre, 1562, fit des vers avant qu'il sut lire ni écrire et avait composé déjà diverses pièces de théatre à l'âge de douze ans. Il eut le bonheur de trouver de puissans protecteurs; Lope vivait dans cette même capitale et au moment que Cervantes mourut dans la plus grande misère et pauvreté, l'autre vivait dans le faste et la splendeur. Ce fut un des plus infatigables, on pourrait dire des plus intrépides écrivains de l'univers; on calcule qu'il a écrit plus de dix-huit-cents pièces de théatre, et au de là de quatre-cent *autos sacramentalés*, (pièces sacrées,) et Perez de Montalvan assure qu'il faisait des vers aussi facilement que des pièces en prose et avec une telle rapidité et plus vite que ses sécrétaires ne purent les écrire. Il mourut le 27 Août, 1635, et ses obsèques durèrent plusieurs jours et furent des plus magnifiques. Lopez de Vega fut plus populaire que Cervantes; mais après deux siècles ce dernier a emporté la palme sur son rival et contemporain.

a H a. ; *b* affaiblir ; *c* asseoir.

nades de Cambridge et s'endormit. Il fut reveillé tout à coup par le contact d'une main qui avait ouvert une des siennes. Il tressaillit[a] et se leva en sursaut, entendit le frôlement d'une robe, et vit s'éloigner une femme dont il ne put distinguer la figure, mais dont la démarche et la taille, révélant presqu'une divinité, lui rappelèrent *l'incessu patuit dea* de Virgile. Le sage élève des muses trouva plié entre ses doigts un morceau de papier avec ces quatre vers écrits au crayon :

Occhi, stelle mortali,
Ministri di miei mali,
Se chiusi m'uccidete,
Aperti che farete!

Sans être alors aussi versé dans l'italien que dans le grec, Milton comprit le sens de ces vers, et rougit du compliment qui lui était adressé : Beaux yeux, astres mortels, auteurs de mes maux, si fermés vous me tuez, que ferez vous ouverts!

Milton rentra rêveur à Christ-College, et sa rêverie ne fit qu'augmenter, lorsqu'il eut entendu un de ses condisciples lui demander s'il avait vu la dame italienne qui, venue pour visiter les collèges de Cambridge, avait enthousiasmé tous les étudians par ses graces et sa beauté. Il apprit sans oser faire aucune question lui-même, qu'elle était déjà repartie ; et se surprit[b] à regretter d'être le seul peut-être qui n'eût pu voir et admirer la belle étrangère, lorsque seul il avait été remarqué par elle. Il chercha à se distraire de ce regret involontaire par ses études savantes, mais il s'aperçut[c] bientôt que le grec, le latin, la théologie, et la philosophie d'Aristote, n'avaient plus pour lui le même attrait. C'était vers la langue de l'Italie moderne, c'était vers la poésie de Petrarque* et du Tasse,† qu'il se sentait invinciblement

**Francesco Petrarca*, né à Arezzo, dans la Toscane, en Juillet, 1304, étudia la jurisprudence à Montpellier et à Bologne, mais il aima surtout l'étude des anciens. Après la mort de son père, il cessa ses études, s'établit pour quelque tems à Avignon et se voua aux muses. Son amour malheureux pour Laura l'excita à composer ces épitres, ces sonnets et ces canzoni, qui ont immortalisé ces deux amans. Il passa son tems à étudier, à voyager et à écrire en latin et en italien. Ses

a Tressaiilir, tressaillant, tressailli—je tressaille, je tressaillis; *b* surprendre; *c* apercevoir.

entrainé. Peu à peu à l'amour de l'italien se joignit[a] le désir de connaître l'Italie elle-même ; il ne put se dissimuler enfin que l'apparition de la belle italienne occupait exclusivement toutes les facultés de son âme. L'ennui de Cambridge le ramena d'abord à Horton, dans la maison paternelle ; et là, poursuivi par la même curiosité, il sollicita et obtint de son père la permission d'entreprendre le voyage de Rome. Peu avant qu'il reçut le degré de maître ès arts, il eut le malheur de perdre sa mère.

Il se rendit d'abord à Paris, où il fut présenté à Grotius alors ambassadeur de Suède. Il vit plusieurs fois Galilée‡ à Florence, pour qui Grotius lui donna une lettre, et qu'il n'a pas oublié parmi les grands noms cités dans son poème. Il fréquenta les autres hommes remarquables dont Florence était le rendez-vous, les étonnant par l'universalité de son savoir uni à une rare candeur. Inspiré à la fois par le commerce de ces hautes intelligences et par le sentiment secret que la muse qui l'appelait en Italie allait enfin se faire connaître, Milton nous

poésies le rendirent tellement célèbre qu'il fut couronné publiquement en 1341, au capitole de Rome. Il mourut en Juillet, 1374, à l'âge de soixante-et-dix ans, près de Padoue. Ses ouvrages ont paru pour la première fois à Venise, en quatre volumes in-folio. Il a eu vingt-six différens biographes, parmi lesquels se distinguent, Muratori, de Sada, et Dodson.

† *Torquato Tasso*, né à Sorrento, dans le royaume de Naples, le 11 Mars, 1544, était un des plus grands poëtes de l'Italie. Sa vie fut fort orageuse et est remplie d'aventures extraordinaires et malheureuses. A l'âge de neuf ans il fut obligé de s'enfuir de Naples avec son père et le prince de Salerne, et de se refugier à Rome. A dix-sept ans il publia son poème épique *Rinaldo*, qui établit sa réputation. Sa raison parut l'abandonner; il se crut persécuté, calomnié, accusé et fut enfin enfermé en 1579 dans l'hôpital de St. Anne, à Ferrare, où il resta deux ans. Ce fut dans ses intervalles lucides qu'il composa la *Jérusalem Délivrée*, dont six éditions se vendirent en six mois, et enrichirent les libraires tandis que l'auteur languissait dans une prison, malade, pauvre et fort misérable. Après bien d'autres aventures malheureuses, il mourut le 25 Avril, 1595, à Rome, jour fixé pour son couronnement dans le capitole.

‡ *Galilée*, ou *Galiléo Galiléi*, né à Florence, le 19 Fevrier, 1564 ; mort à Arcetri, près de Florence, le 8 Janvier, 1642, à l'âge de 78 ans; année de la naissance de Newton. A l'âge de 69 ans, Galilée fut cité par devant l'inquisition à Rome. On le força d'abjurer sa doctrine, et on le condamna à une prison perpétuelle. &c. Après avoir prononcé la formule prescrite de son abjuration, Galilée dit, en frappant la terre du pied: *elle se meut pourtant !*

a Joindre.

raconte qu'il osa, plein de confiance en lui même, croire à son génie et à sa future immortalité. Estimant comme de faibles essais tout ce qu'il avait fait jusque là, il s'exaltait[a] par l'idée encore confuse de ce qu'il entreprendrait un jour. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait desormais, n'étaient que les matériaux de ce sujet sans titre encore, mais qu'il était sûr de trouver. De Florence, où il resta deux mois, Milton partit pour Rome, où il fut fort bien accueilli du pape Urbain VII. et de ses cardinaux.

Un soir il assista à un concert du cardinal Antoine Barberini; étant arrivé de bonne heure il s'assit à côté d'un groupe où on ne parlait que des louanges de la belle chanteuse. En ce moment Léonora* entra, conduite par le cardinal Barberini, qui aperçevant[b] Milton, et exact à sa promesse faite la veille de le recommander à une dame qui serait capable de l'aider dans le choix d'airs italiens qu'il avait promis de faire pour son père, se dirigea de son côté. Il le présenta à la belle chanteuse, comme l'étranger dont il venait de lui parler pour le recommander à son obligeance. Il fallut échanger quelques mots de complimens. Lénora sourit[c] en écoutant les premières paroles de Milton; et celui-ci crut[d] avoir surpris d'abord l'expression d'une curiosité particulière ou d'un léger embarras dans le regard qui avait précédé ce sourire. Bref, cette Léonora était la même personne qui lui avait remis[e] ces vers italiens à Cambridge. Léonora Baroni était au-dessus d'une simple cantatrice; elle composait souvent les paroles et les airs qu'elle chantait. Poète et digne de comprendre le génie naissant de Milton, elle ne tarda pas à partager l'amour qu'elle lui inspirait; et sa dernière excuse pour ne pas y répondre,

* *Léonora Baroni*, était la fille d'Adrienne Basile Baroni, et la nièce du poéte Basile. La mère et la fille furent admirées pour leur beauté, leur esprit et leur talent. Il est assez plaisant de voir qu'en 1639, parurent des poésies écrites en latin, en grec, en espagnol, en italien, et en français, publiées par les nombreux admirateurs de Léonora, qui célébrèrent en fort beaux vers supérieurement composés les charmes et les brillantes qualités de cette italienne assez complaisante, tandis que Milton n'y a nullement contribué par une composition en vers anglais. Cette singulière composition de poésies fugitives formerait, rassemblé, plusieurs gros volumes, in-octavo.

a Exalter; *b* apercevoir; *c* sourire; *d* croire; *e* remettre.

quand elle en reçut[a] l'aveu, fut l'impossibilité qu'il y aurait pour elle de vivre loin de l'Italie. Milton crut[b] qu'il lui serait facile de renoncer à l'Angleterre et à la gloire qui l'y attendait comme poète. Il voulut devenir tout à fait italien pour mériter celle qu'il aimait : par un effort de travail que son amour et son génie couronnèrent d'un rare succès, il parvint à écrire en italien comme un italien même ; et le premier poème qu'il apporta à Léonora fut un de ces sonnets dans la langue du Tasse que le Tasse lui-même n'eut pas desavoués. Femme supérieure par tous les dons de l'esprit, Léonora parlait vivement à son intelligence. Elle fut la muse qui l'initia à tous les trésors de la poésie italienne, dont on remarque de fréquentes imitations dans son poème. Il y a même dans le *Paradis Perdu* des expressions, et surtout des pensées, qui ont fait dire à quelques critiques que l'Homère anglais est quelquefois plus *italien* que le Tasse lui-même. Léonora comprit[c] donc qu'elle devait devenir un peu plus anglaise, à mesure que Milton devenait tout à fait italien. Ce fut elle qui, dans leurs entretiens littéraires, se plut[d] à lui rappeler la patrie absente, et qui l'excitait à lui tracer le tableau de ses études à Cambridge ou de ses vacances à Horton sous le toit paternel. Après avoir admiré avec lui Dante,* Pétrarque ou Torquato, elle était la première à mettre à côté de ces noms le nom de Shakspeare. Elle s'étonnait que l'Echyle anglais n'eût pas un monument digne de sa gloire dans l'île qui le vit naître : cette plainte inspira peut-être à Milton son sonnet sur Shakespeare, si souvent cité.† Je veux, dit un jour Léonora à Milton, vous prouver combien votre sauvage Shakspeare est grand comparé à nos Thespis italiens ; j'ai refusé d'aller chanter ce soir au concert du cardinal, pour assister à une repré-

* *Dante*, ou *Durante Alighieri*, né à Florence, le 27 Mai, 1265, mort en exil dans la ville de Ravenna, le 14 Septembre, 1321. Parmi ses ouvrages se distinguent ses *Divina Commedia*, dont son triple poème le Paradis, le Purgatoire, et l'Enfer, font partie, et son ouvrage écrit en latin *de Monarchia*, (quatre volumes.)

† What needs my Shakspeare, for his honored bones, &c. Quel besoin a mon Shakspeare, que ses restes vénérés soient déposés sous un monument, &c.

a Recevoir; *b* croire; *c* comprendre; *d* plaire.

sentation qu'Andreini donne de son *Adamo*. Andreini, comme votre Shakspeare, est à la fois auteur et acteur; mais, hélas! c'est là que s'arrête leur ressemblance. Milton se laisse conduire. Batista Andreini jouait le rôle d'Adam, sa femme celui d'Eve. La pièce était en cinq actes. Léonora, qui faisait peu de cas du talent d'Andreini, quoi qu'elle ne fut pas insensible aux traits heureux dont son œuvre était semée, s'étonna de l'attention que Milton y avait prêtée constamment. Quand elle voulut hasarder quelques critiques, il ne l'écouta que d'un air distrait. Le lendemain en se promenant avec elle dans Rome, elle le dirigea du côté des deux statues colossales d'Adam et d'Eve par Bandinelli;* il les contempla longtems en silence, et ne s'éloigna que pour aller admirer ensuite le magnifique tableau où Michel Ange a représenté la creation. Depuis ce jour ce ne fut plus Merlin et le roi Arthur qui occupèrent exclusivement l'imagination du poète; il lut[a] moins les romans de chevalerie, et *l'Adamo* d'Andreini le ramena à la lecture de la Bible, qu'il avait un peu négligée depuis qu'il était à Rome. Ce retour aux livres saints devait nécessairement raviver en lui une foule d'autres impressions et de souvenirs qui allaient chaque jour s'effaçant[b] auprès de Léonora. D'autant plus facilement alarmée qu'elle aimait davantage, Léonora s'aperçut[c] que Rome et ses pompes mondaines n'avaient plus le même attrait pour Milton. Elle avait pu croire un moment qu'à l'exemple d'Holstenius il renoncerait enfin à la loi protestante comme au pays de ses pères. Cet espoir lui échappa, et elle ne songea plus qu'à l'arracher à l'ennui de Rome. Elle partit[d] avec lui pour Naples, où le marquis de Villa, dernier protecteur du Tasse, reçut en ami généreux des lettres la nouvelle Léonora et son amant. Milton qui a payé par de beaux vers l'aimable hospitalité de cet auguste vieillard, avoue qu'il puisa[e] dans son commerce de précieux encouragemens pour le grand ouvrage qu'il méditait. Peut-être l'influence du climat voluptueux de

* *Baccio Bandinelli*, né à Florence, en 1487, mort en 1559, était un peintre, un dessinateur, et un sculpteur célèbre, connu surtout par sa belle statue de Laocoon, qui se trouve dans le jardin Médicis à Florence.

a Lire; *b* effacer; *c* apercevoir; *d* partir; *e* puiser.

Naples allait-il lui faire oublier de nouveau l'Angleterre : tout entier à ses pensées de poésie et d'amour, il se disposait à s'embarquer pour la Sicile, et formait le projet de visiter ensuite la Grèce avec Léonora, lorsqu'il reçut une lettre de son père, qui ne lui adressait aucun reproche, mais qui lui annonçait avec tristesse et inquiétude les troubles dont était menacée l'Angleterre. L'amour de la patrie se réveilla soudain dans le cœur républicain de Milton, et lui donna le courage de rompre violemment les liens de tout autre amour. Il retrouva le stoïcisme de son adolescence ; il dit adieu à l'Italie, à la muse et à Léonora, pour aller se ranger parmi les ennemis de l'épiscopat et du roi Charles.

De retour en Angleterre, il y trouva tous les esprits dans la plus grande fermentation ; il se prononça sans hésiter en faveur des patriotes. Il s'établit à Londres et en 1643 il épousa la fille d'un riche particulier M. Richard Powel. Mais comme la manière de penser et les opinions politiques de son beau-père étaient entièrement opposées aux siennes, sa femme se sépara de lui après un mois de mariage, et revint[a] vivre avec son père. Cette séparation fut la cause de ses quatre *Traités sur le divorce.* Il fit alors sa cour à une jeune personne fort belle et spirituelle, qui paraissait[b] fort sensible aux hommages de Milton ; mais avant que celui-ci eut pu[c] faire sa proposition de mariage d'une manière définitive, il rencontra sa femme dans la maison d'un de ses amis ; elle se jeta à ses genoux, lui demanda pardon de l'avoir quitté en versant un torrent de larmes et le supplia de lui rendre son affection. Milton, surpris d'une semblable rencontre, ne put[c] se résoudre à lui pardonner ; mais quelques amis présens à cette scène touchante s'étant joints à elle, il céda enfin à ses pleurs et la reprit[d] dans sa maison. Il fit plus ; son beau-père, pour avoir épousé hautement[e] la cause de Charles I. fut persécuté, et ses biens furent sequestrés ; ce qui le réduisit[f] à la dernière misère. Milton reçut[g] non seulement toute la famille de sa femme dans sa maison, mais eut assez de crédit

a Revenir; *b* paraître ; *c* pouvoir ; *d* reprendre ; *e* h a. ; *f* réduire ; *g* recevoir.

pour la protèger et lui faire rendre une grande partie de sa fortune séquestrée.

Cromwell,* declaré protecteur, nomma Milton un de ses sécrétaires, et lui assigna des appartemens dans le château de Whitehall; mais comme ses grands travaux avaient affaibli sa santé, il changea de logement et s'établit dans une maison qui donna sur le parc de St. James. Peu de tems après sa femme mourut en couches; et pour surcroit de malheur Milton perdit entièrement la vue. Dans cette triste situation ses amis lui conseillèrent de se remarier; sa seconde femme mourut en moins d'une année. Il en épousa une troisième, mais n'en eut pas d'enfans.

Il avait trois filles du premier lit, dont deux lui furent d'une grande utilité; car ayant appris à lire non seulement les langues modernes, mais le latin, le grec, et l'hébreu, elles lui lurent les auteurs qu'il desirait consulter dans ces différentes langues, malgré qu'elles ne comprissent[a] que l'anglais.

Après un laps de vingt années depuis la publication de son *Masque de Comus*, de *l'Allegre*, du *Penseroso*, et de *Lycidas*, ouvrages qui seuls lui auraient valu[b] l'immortalité, il conçut[c] l'idée d'écrire son *Paradise Lost.* Ce chef-d'œuvre fut publié à Londres pour la première fois en 1669. Milton ne reçut[d] pour les trois premières éditions que quinze livres sterlings d'honoraire. Son *Paradise Regained* parut[e] deux ans plus tard. Le public a depuis longtems jugé les deux ouvrages.

La restauration seule le réconcilia avec la muse; après avoir été pendant la guerre civile le sécrétaire de Cromwell, il n'échappa aux réactions royalistes que par l'obscurité, où il se refugia; devenu aveugle, et pauvre, et pour oublier son malheur, il dicta à ses filles l'informe *Adamo* d'Andreini, qui devint dans sa féconde mémoire le Paradis Perdu, la première épopée des littératures

* *Olivier Cromwell*, né à Huntingdon, le 25 Avril, 1599, était le fils d'un brasseur membre du parlement. Il fut nommé le 12 Décembre, 1653, lord protecteur des trois royaumes, et vivait malgré cela fort simplement et très retiré, comme un bon bourgeois de Londres, sans la moindre ostentation. Il mourut le 3 Septembre, 1658, conservant son pouvoir presque absolu jusqu'au dernier moment de sa vie.

a Comprendre; *b* valoir; *c* concevoir; *d* recevoir; *e* paraître.

modernes. Milton mourut de la goutte, dans les environs de Londres, en Novembre, 1674, à l'âge de soixante-six ans. Ses restes furent transportés dans l'église de St. Giles, Cripplegate, et déposés à côté des cendres de son père, où on lui a érigé un monument. Un second se trouve depuis 1737 dans l'abbaye de Westminster, à Londres. [*Extrait de différens écrits.*

Jean Batiste Poquelin de Molière.

La palme de la tragédie est encore un sujet de débat entre les poètes et entre les nations; celle même de l'épopée se voit disputée par plusieurs émules. Mais la comédie ne pèse aucun nom avec celui de Molière.[a] La gloire de ce grand homme est hors[b] de l'atteinte des détracteurs; et la supériorité de Molière est incontestée.

Le jeune Poquelin, (né à Paris, en 1620,) à quatorze ans n'avait reçue d'autre éducation que celle qui lui était nécessaire pour exercer la profession de son père, marchand tapissier, valet de chambre du roi. Il savait probablement lire, écrire et compter. Mais il avait un aïeul grand amateur du spectacle qui le menait souvent chez les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. C'en était assez pour enflammer son imagination; il ambitionna dès lors de devenir auteur; mais ne sachant[d] ni sa langue, ni l'ortographe, il sollicita son aïeul de prier son père de le laisser étudier. Le père n'y voulut pas consentir; le jeune Poquelin insista et il y consentit enfin, et le fit entrer comme externe aux jésuites.

Au bout de quatre ans il avait achevé ses humanités, et Gassendi* lui enseignait la philosophie d'Epicure. Au sortir du collège, à dix-neuf ans, Poquelin, survivancier de la charge de son père, qui était alors malade, fut obligé de suivre le roi Louis XIII. dans son voyage à

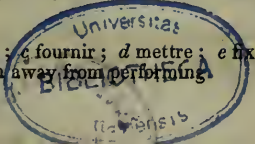
* *Pierre Gassendi*, né à Chantersier, en Provence, le 22 Janvier, 1592, mort à Paris, le 25 Octobre, 1655. Il était professeur de mathématiques au collège royal de Paris. Barrow le place parmi les plus grands mathématiciens de son siècle, et au même rang que Galilée, Gilbert, et Descartes. Il ne dit cependant pas sur quoi il fonde son assertion.

a Péser aucun nom avec celui de Molière—there is no writer who has surpassed or even equalled Molière in comedy; *b* h a.; *c* recevoir; *d* savoir.

Narbonne. Qu'on se figure ce jeune homme récemment sorti de ses graves études, et voyant, du groupe des valets où il était confondu, ces courtisans aussi infatués et si niais. N'eut-il pas là tout le loisir de prendre en pitié la prétention et la nullité des marquis. Nous le verrons garder dans tout le reste de sa carrière cette première impression d'ironie et de mépris. Pendant ce voyage et pendant le cours de ses études, Poquelin avait perdu de vue le théatre. Les prières de sa famille, n'étant plus balancées par la présence d'un mobile contraire, produisirent[a] plus d'effet sur lui. Il se persuada[b] que le barreau fournirait[c] un champ assez vaste à son imagination active, à son goût pour l'art de la parole et du geste. Il alla donc étudier le droit à Orleans, et vint se faire recevoir avocat à Paris. Mais il trouva bientôt que ce nouvel état n'était guère à son goût; et six mois après avoir prêté serment, l'avocat Poquelin était devenu Molière, directeur de *l'illustre théatre.* Tout ce qu'il retira de son expérience du palais fut de pouvoir donner un résumé des gens de loi dans la langue barbare, l'importance pédantesque et la facile conscience du notaire de *l'école des femmes.*

Il approchait de sa vingt-quatrième année, lorsqu'il se mit[d] à la tête d'une troupe de comédiens, qui, après avoir joué en différens quartiers de Paris, tantôt gratuitement, tantôt avec le secours du public, se fixa[e] au jeu de paume de la Croix-Blanche, faubourg St. Germain, et prit le nom de *l'Illustre Théatre.* Ce fut alors que Molière changea le nom de sa famille, dont il voulait ménager les préjugés, contre celui qu'il a rendu si célèbre; mais cette marque de déférence ne suffit[f] pas aux Poquelin. Perrault, dans ses *Hommes Illustres*, prétend[g] que, pour le ramener dans la bonne voie on lui députa son ancien maître d'école, mais que celui-ci n'étant pas de force à lutter d'éloquence contre Molière, au lieu d'enlever ce dernier à la comédie,[h] se fit lui-même comédien. Les Poquelin n'eurent pas d'autre ressource que de refuser les entrées gratuites que leur parent leur faisait offrir.

a Produire ; *b* persuader ; *c* fournir ; *d* mettre ; *e* fixer ; *f* suffire ; *g* prétendre; *h* to draw him away from performing.



Il paraît[a] que l'Illustre Théatre s'était uniquement consacré à la tragédie : on ne parle d'aucune comédie ou farce qui eût été représentée par cette troupe. Il ne put soutenir la concurrence des autres réunions de comédiens et se rendit à Bordeaux. Molière s'aperçut[b] bientôt que la tragédie toute seule réussissait[c] encore moins en province qu'à Paris ; il se mit donc à composer des farces et des comédies, comme *l'Etourdi*, le *Dépit Amoureux*, &c.

Molière avait reçu de la nature une vive disposition à la tendresse, et elle nous explique comment des trente ouvrages de Molière il y en a dix consacrés entièrement à peindre quelque face de l'amour, et comment dans les vingt autres l'amour forme encore un important épisode.

Molière ramena[d] sa troupe dans la capitale, après avoir occupé douze ans différentes villes de province ; il y fut bien reçu par le prince de Conti, son ancien camarade de collège, qui l'avait déja bien accueilli à Béziers, et qui le fit présenter au roi par monsieur. La troupe de province obtint[e] la permission de donner une représentation au Louvre devant le roi. Elle joua *Nicomède* et *le Docteur Amoureux*, farce de Molière, que Boileau regretta plus tard de voir perdue. La cour se montra fort satisfaite. La nouvelle troupe obtint[e] la permission de se fixer à Paris ; et elle y débuta[f] par *l'Etourdi* et le *Dépit Amoureux*, qui charmèrent la capitale comme les provinces. Mais Molière avait à Paris des ennemis naturels : c'étaient, d'une part les comédiens de l'hôtel de Bourgogne ; et, de l'autre les lettrés de l'hôtel Rambouillet. Les premiers craignirent[g] une rivalité ; les seconds ne sentirent[h] pas moins de répugnance pour le nouvel auteur qui ne s'attacha nullement aux petites minuties des grands préjugés de ce tems, et qui sut[i] se mettre au dessus de son siécle, en attaquant tour à tour les grandes prétentions de la noblesse ; il exposa au rire du public ce langage et ces sentimens alambiques,[k] ce *doux*, ce *tendre*, ce fin du fin,[l] ces discussions frivoles et cette importance attachée

a Paraître; *b* apercevoir; *c* réussir; *d* ramener; *e* obtenir; *f* débuter; *g* craindre; *h* sentir; *i* savoir; *k* those too refined thoughts; *l* our *fashionable* expression of delightful.

aux petites nouvelles littéraires, aux petits quatrains, et aux petits rondeaux. J'étais, dit Ménage,* à la première représentation des *Précieuses Ridicules*. La pièce fut jouée avec un applaudissement général ; et j'en fus si satisfait en mon particulier, *que je vis*[a] *dès lors l'effet qu'elle allait produire*. Au sortir de la comédie, prenant M. Chapelain† par la main : Monsieur, lui-dis-je, nous approuvions vous et moi toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement et avec tant de bon sens. Mais pour me servir de ce que saint Rémi dit à Clovis, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé. Cela arriva comme je l'avais prédit, et, dès cette première représentation, on revint[b] du galimathias du style forcé.

Les Précieuses Ridicules furent le fruit de l'indignation à la première réponse de Molière à ses ennemis. Molière après bien des attaques de ses ennemis composa *Sganarelle* ou le *Cocu Imaginaire*, *Don Garcie*, *l'Ecole des Maris*, et *l'Ecole des Femmes*, le *Misanthrope*. A l'âge de quarante ans il épousa une jeune personne, agée à peine de seize ans, Armande Béjart, que ses ennemis voulurent[c] faire passer pour sa propre fille, et Montfleury‡ père présenta au roi un mémoire, dans lequel il accusait Molière d'avoir épousé sa propre fille. Il supposait qu'Armande Béjart, femme du poète, était fille de Madelaine Béjart, à laquelle Molière avait autrefois voué son premier amour. Quelques écrivains, Voltaire entre autres, ont fait observer que la naissance

* *Gilles Menage*, né à Angers, en 1613, mort à Paris, en 1692. C'était un homme de lettres fort distingué qui a écrit entre autres un *Dictionnaire Etymologique ou Origine de Langue Française*, et des *Remarques sur la Langue Française*, fort estimés. Ses *Menagiana* sont un recueil d'anecdotes, de saillies, de traits historiques, &c. des plus intéressans.

† *Jean Chapelain*, né à Paris, le 4 Decembre, 1596, mort le 22 Fevrier, 1674. Il gagna la confiance de Richelieu qui le chargea d'organiser l'académie française, dont il fut nommé un des premiers membres. Il était généralement estimé, et l'aurait été comme auteur s'il n'eut pas publié sa *Pucelle*.

‡ *Zacharie Jacobe Montfleury*, était page du duc de Guise, le quitta et s'enrôla dans une compagnie de comédiens ambulans. Il est l'auteur d'une tragédie *Astrubal*, et commença à former Baron que Molière prit après chez lui. L'élève surpassa bientôt ses deux maîtres. Montfleury jaloux de Molière crut le perdre en le dénonçant au roi.

a Voir; *b* revenir; *c* vouloir.

d'Armande avait précédé les liaisons de Magdelaine avec Molière. Mais celui-ci eut encore une meilleure défense à fournir. Il présenta son acte de mariage et fit voir que Armande était sœur, et non pas fille de Madelaine. La requête de Montfleury avait été présentée vers la fin de 1663, et le 28 Fevrier suivant la duchesse d'Orleans et le roi firent à l'accusé l'insigne honneur de tenir son premier enfant sur les fonts de baptême.

Molière dans cette dernière lutte, venait de se trouver en présence de l'hypocrisie. Il avait vu des gens qui, pour une rivalité littéraire, étaient venu lui imputer des offenses envers le prince, l'église, et la morale. Il était évident que ce n'était point là le véritable souci de ces accusateurs, et que ceux-ci cherchaient à couvrir d'un voile respecté l'intérêt qui les faisait agir. Molière jeta les yeux autour de lui et s'aperçut[a] du grand crédit dont jouissaient[b] encore auprès de beaucoup de gens les titres de noblesse et les pratiques d'une dévotion outrée et hypocrite.

Dès ce moment le point de vue de Molière s'élève.[c] Il n'avait encore saisi que les mouvemens de son propre cœur; il va[d] maintenant embrasser les mouvemens de la société. D'un point de vue social.

La composition et la représentation du *Tartufe* et de quelques scènes de *Don Juan* peuvent être considérées comme les plus grands événemens littéraires du siècle de Louis XIV. Il faut mettre à côté la composition de *George Dandin* et du *Bourgeois Gentilhomme*, qui portaient à l'enjouement[e] nobiliaire le même coup que le Tartufe à l'enjouement dévotueux. Par ces ouvrages, le mouvement critique qui existait déja chez les philosophes, passe dans les arts et va devenir populaire. Il occupera toute la littérature du dix-huitième siècle, et Molière aura donné le signal. A cet ordre d'idées se rattache[f] un grand nombre de drames et de romans du dix-huitième siècle, tels que *Œdipe*, *Mahomet*, *Mélanie*, les *Lettres Persannes*, la *Chaumière Indienne*, &c.

Molière attaquant les abus de son époque, s'était naturellement attiré le courroux de ceux que compromet-

a Apercevoir; *b* jouir; *c* élever; *d* aller; *e* pronounced *l'enjoûment*; *f* rattacher.

taient[a] ses attaques. Ce fut aux fêtes royales données à Versailles au mois de Mai, 1664, et connues sous le nom de *plaisirs de l'île enchantée*, que furent représentées pour la première fois les trois premiers actes de Tartufe. Louis XIV. tout en approuvant l'ouvrage se trouva tout à coup assailli par une telle multitude de réclamations, qu'il défendit provisoirement de jouer ces trois actes en public ; mais il ne prétendit[b] pas se priver lui-même de leur représentation. Il était jeune alors, secondait[c] les progrès de son siècle, en tout genre, et n'attachait[d] pas grande importance aux ridicules pratiques dont se raillait[e] Molière. Les trois actes défendus furent de nouveau joués en sa présence chez *Monsieur* à Villers-Cotterets, et il assista à la représentation de la pièce entière qui eut lieu deux mois après chez le prince de Condé au Raincy. Il n'enjoignit[f] aucune défense aux personnes de sa suite qui faisaient lire l'ouvrage dans leur salon en présence d'un nombreux auditoire. Bien plus, l'interdiction de la représentation publique n'avait été prononcée *que jusqu'à ce que la pièce fut entièrement achevée et examinée par des gens capables d'en juger.*

En effet la pièce fut soumise au légat du pape et aux principaux prélats du royaume. En attendant leur décision, le poète fit jouer le *Festin de Pierre.* Il donna par là aux spectateurs un avant-goût du drame dont on les privait. Le libertin Don Juan se faisant dévot pour se mettre à l'abri des censures, et voilant[g] sous une prétendue crainte du ciel son dessein de ne point reprendre sa femme, esquissait[h] au public le sujet du Tartufe ; il racontait même les cabales qui s'étaient élevées contre la pièce.

La faction des Tartufe, ainsi blessée en face du public par un coup imprévu, se débattit[i] avec fureur. Elle faisait tout pour empêcher la représentation du Tartufe, qui paraissait imminente, car le légat et les principaux prélats, à qui Molière avait lu[k] son ouvrage, s'étaient trouvés d'accord avec les sentimens favorables du roi.

a Compromettre ; *b* prétendre ; *c* seconder ; *d* attacher ; *e* railler ; *f* enjoindre; *g* voiler; *h* esquisser; *i* débattre—for the tenses, see the verb *battre*, page 15; *k* lire.

Mais la cabale fit sous main jouer tous ses puissans ressorts, de manière que lorsque Molière adressa lui-même un placet au roi, où il se plaignit[a] de ces violentes accusations, et demanda la permission de jouer sa pièce pour se justifier, le roi n'osa[b] pas encore donner l'autorisation demandée ; mais pour dédommager l'auteur autant qu'il le pouvait, il attacha la troupe de Molière à sa personne, avec une subvention de sept mille livres par an, et lui donna le titre de *comédiens du roi.* Le jeune roi prenait[c] sous sa protection d'une manière si éclatante la troupe de Molière dans le dessein de jouer le Tartufe.

Ayant appris[d] que les officiers de sa maison dédaignaient[e] de recevoir Molière à la table du contrôleur de la bouche, parcequ'il était comédien, Louis, un jour fait asseoir le poète à la sienne, le sert[f] lui-même, et, ordonnant qu'on introduise les seigneurs de sa cour : "Vous me voyez, dit-il, occupé de faire manger Molière, que mes officiers ne trouvent pas assez bonne compagnie pour eux." Honorer ainsi, du vivant de Molière, le grand homme dans le comédien, c'est joindre le coup d'œil du génie à l'élévation du caractère. Quel que soit le jugement de la postérité sur la grandeur politique de Louis XIV. comme juge et protecteur des arts, il sera toujours grand.

Depuis l'an 1658 jusqu'en 1673, c. à d. en quinze années de tems, il donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique : mais il n'y réussit[g] pas ; il avait une volubilité dans la voix, et une espèce de hoquet[h] qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant.

Voici le portrait de Molière : Il n'était ni trop gras ni trop maigre ; il avait la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle ; il marchait gravement, avait l'air très sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvemens qu'il leur donnait lui rendaient la physionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractère, il était doux, complaisant, généreux ; il aimait

a Plaindre; *b* oser; *c* prendre; *d* apprendre; *e* dédaigner; *f* servir; *g* réussir; *h* h a.

fort à haranguer ; et quand il lisait ses pièces aux comédiens, il voulait qu'ils y amenassent[a] leurs enfans pour tirer des conjectures de leur mouvement naturel.

Il n'eut, à la vérité, qu'une pension de mille livres, et sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter : ce qu'il retirait du théatre avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente ; somme qui, en ce tems-la, faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît[b] assez par le canonicat qu'il obtint[c] pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appelait Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîner du roi : Vous avez un médicin, dit le roi à Molière ; que vous fait-il ? Sire, répondit Molière, nous causons ensemble : il m'ordonne des remèdes ; je ne les fais point ; et je guéris.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes des charités. Il encourageait souvent par des présents considérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent : c'est peut-être à Molière que la France doit Racine.* Il engageait le jeune Racine, qui sortait du Port-Royal, à travailler pour le théatre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragédie de *Théagène et Chariclée ;* et quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit présent au jeune auteur de cent louis, et lui donna le plan des frères ennemis. Il est très triste, pour l'honneur des lettres, que Molière et Racine aient été brouillés depuis : de si grands génies,

* *Jean Racine,* né à Ferté-Milon, le 21 Décembre, 1639, perdit ses parens en bas âge, et fut élevé dans l'abbaye de Port-Royal-des-Champs. Ses grands talens le firent bientôt connaître et remarquer du roi Louis XIV. qui l'aimait beaucoup. Mais ayant été chargé secrettement par Madame de Maintenon de publier un mémoire sur les grandes souffrances du peuple, chargé de taxes et d'impôts, suite naturelle de la prodigalité et des dépenses énormes de la cour, Louis XIV. le lut, et accoutumé à la flatterie la plus basse, disgracia Racine, qui fut assez faible d'en tomber malade, et d'en mourir de chagrin, le 22 Avril, 1699. Lessing l'a caractérisé en peu de mots. Un français lui dit un jour que Racine était le prince des poètes. Du moins, répondit Lessing, est-il le poéte des princes.

a Amener; *b* paraître; *c* obtenir.

dont l'une avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva et il forma un autre homme qui, par la supériorité de ses talens, et par les dons singuliers qu'il avait reçu de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien Baron,* qui a été unique dans la tragédie et dans la comédie. Molière en prit[a] soin comme de son propre fils.

Un jour Molière venait de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après, le pauvre court[b] après lui, et dit: Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tiens,[c] mon ami, dit Molière, en voilà un autre. Et il s'écria: Où la vertu va-t-elle se nicher! Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui; et qu'il étudiait partout la nature en homme qui la voulait peindre.

La dernière pièce qu'il composa fut le *Malade Imaginaire.* Il y avait quelque tems que sa poitrine était attaquée, et qu'il crachait quelque fois du sang. Le jour de la troisième représentation il se sentit plus incommodé qu'auparavant: on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulait faire un effort sur lui-même; et cet effort lui coûta la vie. Il lui prit une convulsion en prononçant *juro* dans le divertissement de la réception du malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui. Il fut assisté quelques momens par deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, et qui logeaient chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le dix-sept Fevrier, 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille, qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé Guérin.

* *Michel Baron*, né à Paris, en 1652, était un excellent acteur tragique et comique à la fois. On dit que bien des ecclésiastiques louaient des loges grillées pour aller étudier les actions et la déclamation de Baron. Il était d'une vanité si grande, qu'il disait souvent, que chaque siècle produisait un César, mais qu'il en fallait *vingt* pour produire un Baron. Le fameux danseur Vestris se plaisait à dire qu'il ne connaissait que trois grands hommes, le roi de Prusse, Fréderic II., Voltaire, et lui! Baron mourut en 1729.

a Prendre; *b* courir; *c* tenir.

L'archevêque de Paris, M. de Harlay de Chanvalon, refusa la sépulture à Molière ; et forcé par Louis XIV. il laissa à peine porter le poète au cimetière, à la lueur des flambeaux, avec le seul cortège de deux prêtres, et sans permettre que le corps fut présenté à l'église. L'on ne peut dire aujourd'hui où sont les restes de Molière.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, et les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux Père Bouhours à composer cette espèce d'épitaphe qui, de toutes celles qu'on fit pour Molière, est la seule qui mérite d'être rapportée.

Tu réformas et la ville et la cour;
Mais quelle en fut la récompense?
Les français rougiront un jour
De leur peu de reconnaissance.
Il leur fallut un comédien
Qui mit à les polir sa gloire et son étude:
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si, parmi les défauts que tu peignis *a* si bien,
Tu les avais repris *b* de leur ingratitude.

[*Revue Encyclopédique, et Vie de Molière, par Voltaire.*

Joseph Addison.

Addison, né à Milston, poète célèbre et philosophe très éclairé, était le fils de Lancelot Addison, chapelain ordinaire du roi et doyen de Lichtfieldt. Ses talens pour la littérature, la poésie et la philosophie se développèrent de bonne heure : il lut avec un goût infini tous les auteurs grecs et latins. Il était encore étudiant dans l'université d'Oxford, lorsqu'il fit imprimer ses *Musae Anglicanae.* A l'âge de vingt-deux ans il publia en vers anglais une épitre à Dryden et traduisit une partie des Géorgiques de Virgile. Et comme le nombre de ses amis s'accrut *c* avec sa popularité, l'étudiant devint par degrés un courtisan et fut présenté par Congreve* au chancelier de l'échiquier, Montagne, qui savait apprécier le mérite, mais qui aimait par dessus tout la flatterie.

* *Guillaume Congrève*, né dans le comté de Staffort, en 1672, était un célèbre écrivain dramatique surtout en comédies. Il mourut le 19 Janvier, 1729, à Londres, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster.

a Peindre; *b* reprendre; *c* accroître.

Montagne* lui conseilla d'abandonner l'état ecclésiastique auquel Addison s'était voué, ce qu'il fit; et en se conformant à l'esprit du tems, il publia en 1693 un poème à l'honneur de Guillaume III.; et deux ans plus tard il célébra la paix de Ryswick en vers latins, ce qui lui valut[a] une pension de trois-cents livres sterlings. Etant maintenant à son aise, il passa en Italie; et son génie observateur et profond lui inspira en 1701 l'idée de son *épitre poétique à Montagne, devenu[b] lord Halifax;* dont le docteur Johnson dit que c'est la plus élégante, si ce n'est pas la plus sublime de ses poésies. Il revint[c] deux ans après en Angleterre et trouva dans lord Halifax un ami et un protecteur. Il commença en Italie sa tragédie de Caton, écrivit ses Dialogues sur les Médailles et publia à son retour une relation de ses voyages, qui, comme Johnson dit plaisamment, aurait pu être aussi bien faite et sans bouger de sa chambre. En 1704, il écrivit le poème *la Campagne*, sur la proposition de lord Godolphin, pour célèbrer la bataille d'Hochstaedt ou de Blenheim, ce qui lui valut la place de commissaire des appels, que Locke avait possédé avant lui. Son opéra Rosamonde fut huée à la première représentation; mais après l'avoir fait imprimer, il fut fort bien reçu du public. En 1705, il accompagna lord Halifax à Hanovre, et fut nommé peu après sous-sécrétaire d'état. En 1709, il partit comme sécrétaire du comte de Wharton, vice-roi pour l'Irlande. Durant le séjour d'Addison en Irlande M. Steele† son ami y commença le *Babillard*,

* *Charles Montagu*, (en français Montagne, qu'il ne faut pas confondre avec Michel Montaigne,) comte d'Halifax, était né à Horton, dans le comté de Northampton, en 1661. Il était poéte et homme d'état. La protection qu'il a accordé au célèbre Addison lui fait sans doute honneur, quoiqu'elle fut mesquine. Il mourut le 19 Mai, 1715. Le docteur Johnson a publié les poésies de Montagu dans son édition des *Poètes Anglais*.

† *Richard Steele*, né en 1671, à Dublin, mort en 1729. Il étudia à Oxford, devint enseigne dans un régiment de gardes, écrivit une comédie les *Funérailles*, ou le *Chagrin à la mode*, qui fut fort bien reçu (1702.) Addison le fit nommer redacteur de la Gazette de Londres. Il commença en 1709 à publier le *Tattler*, (le Babillard,) qui fut remplacé en 1711 par le *Spectateur*, auquel Addison prit une part fort active. En 1713, parut le *Guardian*, (le Curateur,) &c. Il n'avait jamais le sol, et mourut d'un accès d'apopléxie.

a Valoir; *b* revenir.

(the Tattler,) auquel Addison contribua. Le Tattler fit place au *Spectateur*, qui depuis le mois de Mars, 1711, parut[a] tous les jours jusqu'en Decembre, 1712. Peu après Steele publia le *Curateur*, (the Guardian,) et Addison y contribua. Ce journal cessa et le Spectateur fut continué sans interruption jusqu'au huitième volume. Ces trois journaux furent très populaires, et le Spectateur eut jusqu'à vingt-mille abonnés. En 1713 sa tragédie *Caton* fut représentée avec tant de succès, qu'elle eut trente-cinq représentations successives et attira la foule. Addison écrivit[b] alors des articles, pour la plupart politiques, pour plusieurs journaux de la capitale ; et fut rappelé comme sécrétaire du vice-roi en Irlande.

En 1716 il épousa la comtesse de Warwick, femme capricieuse et hautaine, qui le rendit[c] malheureux, et le força souvent de quitter sa maison et d'aller se refugier dans une taverne ! Un an après son mariage, lord Halifax le proposa au roi George II. comme sécrétaire d'état. Addison s'était déja défendu[d] d'accepter cette place ; mais Halifax lui imposa silence en lui disant : " Votre plume a fait honneur à votre patrie, il faut qu'elle en fasse[e] à votre roi. Personne ne mériterait mieux que vous d'être ministre, si vous pouviez[f] seulement vous défaire de cette ridicule simplicité, qui vous fait écouter pendant deux heures un homme qui n'a pas la dixième partie de votre jugement et de votre esprit." Addison accepta ; mais ayant voulu trop choisir ses expressions dans les débats du parlement, il se trouva souvent embarrassé, hésita[g] et manqua l'effet qu'il s'était proposé d'atteindre. Il se vit[h] obligé enfin de demander sa démission, qui lui fut accordée avec une pension de quinze-cents livres sterlings. Depuis ce tems il se livra entièrement aux belles-lettres. Peu après il publia son ouvrage sur *l'Evidence du Christianisme.*

Quelques instans avant sa mort, Addison se voyant abandonné de ses médecins et se sentant près de terminer sa brillante carrière, fit prier le lord Warwick de venir le voir. Addison avait été son précepteur et s'était efforcé en vain de rappeler ce jeune seigneur fort débauché

a Paraître; *b* écrire; *c* rendre; *d* défendre; *e* faire; *f* pouvoir; *g* hésiter; *h* voir.

à la vertu. Ce dernier conservait encore pour son ancien précepteur un respect sans bornes et sentait profondément la perte qu'il allait faire. Chagrin et confus, il se rend[a] à l'appartement du malade : on l'introduit[b] dans la chambre du moribond, il s'approche du lit d'Addison qui le regarde sans proférer une seule parole. Le jeune homme, pénétré de remords et de componction, après avoir gardé quelque tems le silence, lui dit enfin d'une voix basse et tremblante : " Monsieur, vous avez desiré me voir ; je viens recevoir vos ordres, et vous assurer que je les exécuterai de la manière la plus religieuse et la plus ponctuelle." Addison pour toute réponse, le prit[c] par la main et lui dit, en expirant : " Voyez avec quel calme, avec quelle résignation un chrétien peut mourir." Il mourut à Londres le 17 Juin, 1719.

Addison est le premier anglais qui ait fait une tragédie écrite avec une élégance et une noblesse soutenues, (Caton.) Ce poète ne s'est pas moins illustré par ses productions de morale et de critique : il y a plusieurs morceaux de lui dans le Spectateur, dans le Curateur, et dans le Babillard, où la raison et le bon goût sont embellis par l'esprit et les grâces. Addison reçut le nom de *sage*, qu'il mérita par son caractère et sa conduite. [*Tiré de plusieurs ouvrages.*

Samuel Richardson.

" Richardson," dit le docteur Blair,* " est le plus moral de tous les romanciers ; ses intentions sont toujours vertueuses et pures ; on ne peut lui refuser du génie, quoiqu'il eut eu le malheureux talent d'alonger sans fin des ouvrages d'amusement." Cet auteur de romans anglais a cependant puissamment agi sur la littérature française du dix-huitième siècle, a excité l'enthousiasme de plusieurs écrivains célèbres, et dont l'influence se retrouve dans toutes les innovations dramatiques méditées alors et heureusement tentées aujourd'hui. Car quelle

* *Hugue Blair*, né à Edimbourg, le 7 Avril, 1718, s'est immortalisé par ses sermons et ses cours de rhétorique et de belles-lettres. Il mourut le 27 Décembre, 1800, regretté amèrement de tout homme vertueux et de bien, tant en Angleterre qu'ailleurs.

a Rendre; *b* introduire; *c* prendre.

que fut la vivacité séduisante de son imagination, quel que soit le coloris trop véhément et trop hardi[a] de plusieurs de ses peintures, nul écrivain n'a fait aimer davantage la vertu, nul écrivain ne l'a sentie plus au fond de son cœur; et l'éloge moral donné par un homme d'un esprit grave et d'une profession sainte, du docteur Blair, en est la meilleure preuve.

Richardson était né à la fin du dix-huitième siècle, en 1689, au milieu même de cette époque du scepticisme anglais, dont il devait démentir les exemples et les doctrines. Son père était fermier et les premières années de sa jeunesse furent obscures et pauvres; l'essor de son talent fut tardif. Cependant ce talent était reconnaissable dès son enfance; mais retenu d'abord par les soins d'une profession laborieuse, celle d'apprenti imprimeur, il attendit,[b] au milieu d'un travail modeste et lucratif, l'âge de cinquante ans pour écrire et pour mériter cette réputation qui porta son nom dans toutes les parties des deux mondes. Voici ce qu'il raconte dans une lettre. "Je me souviens[c] que, dés mon jeune âge on remarquait en moi le don de l'invention; je n'aimais pas à jouer comme les autres écoliers; mes camarades me nommaient le *sérieux et monsieur gravité.* Cinq d'entre eux surtout se plaisaient[d] à sortir avec moi, soit pour nous promener, soit pour aller chez leur père ou chez le mien, et ils me demandaient de leur conter mes histoires, comme ils disaient. Je leur en contais quelques unes de vraies que j'avais lues et d'autres que j'inventais et qui souvent les touchait beaucoup. * * * * * Toutes mes histoires, je suis fier de le dire, étaient d'une excellente morale."

Ce ne fut pas la seule étude de Richardson. Avec cette familiarité décente, commune dans les mœurs anglaises de cette époque, il passait une partie de ses heures de loisir dans la compagnie de jeunes filles nées de pauvres et honêtes familles comme la sienne; il leur racontait ses histoires, qu'il rendait alors encore plus touchantes. De plus, il avoue lui-même qu'il se faisait quelque fois le sécrétaire de ces jeunes personnes et se

a H a.; *b* attendre; *c* souvenir; *d* plaire.

préparait ainsi à composer ces lettres, souvent un peu trop longues, qu'on lit dans *Pamela*, dans *Grandison*, et dans *Clarisse*.

Imprimeur, Richardson se trouva engagé à publier les pamphlets politiques du duc de Warton, intriguant plein d'audace et de talent, affichant scandaleusement le mépris de tous les principes, homme d'esprit au plus haut degré, depuis peu tombé du pouvoir et alors écrivant. Il était digne de servir de modèle à ce héros de l'esprit et de la corruption que la main de Richardson a tracé avec de si vives couleurs, et dont le nom est devenu, pour ainsi dire, une personnification du vice élégant. Richardson, pour prix de ses communications avec lord Wharton, se trouva judiciairement poursuivi comme imprimeur; cependant il ne perdit pas son brevet; et dans la suite sir John Onslow, président de la chambre des communes, auquel le mélancholique Young a adressé tant de dédicaces flatteuses, chargea Richardson de l'impression beaucoup plus paisible et moins compromettante des procès-verbaux de la chambre des communes.

Richardson, par l'exercice d'une industrie modeste, était de pauvre devenu riche, et put se livrer vers cinquante ans à ces mouvemens d'imagination, à ces vagues inspirations de cœur, à ce besoin de penser, de sentir et d'écrire qui le tourmentaient depuis sa jeunesse, et qu'il avait ajournés afin de s'occuper du sérieux et du prosaïque de la vie.

Voilà donc à cinquante ans, Richardson, jusques là imprimeur, comme le fut Benjamin Franklin, essayant enfin de faire des livres, au lieu de publier seulement les livres des autres. Sa *Pamela* ou la *Vertu Recompensée* parut,[a] et fut généralement approuvée du public. *Clarisse* et puis *Grandison* accrurent[b] sa célébrité, et conserveront le nom de l'auteur à la postérité la plus reculée. Cet homme respectable, bon, vertueux, et bienfaisant, mourut le 4 Juillet, 1761, regretté de tous ceux qui le connurent à l'âge de soixante-et-douze ans. Il fut enterré dans l'église de St. Bride, à Londres, à côté de sa première femme.

a Paraître; *b* accroître.

Il se maria deux fois. Il eut avec sa première femme cinq fils et une fille, qui moururent tous jeunes; et de la seconde, qui lui survécut,[a] il eut un fils et cinq filles, dont quatre étaient en vie lorsqu'il mourut. Il publia outre ses trois romans entre autres un volume de *Lettres* à l'usage de jeunes personnes des deux sèxes, les *Fables d'Æsope*, avec des nottes et des remarques. [*Extrait de plusieurs auteurs.*

Charles de Secondat, baron de la Brède, et de Montesquieu.

L'influence sociale et politique obtenue par la littérature française sur toute l'Europe du dix-huitième siècle est évidente, en lisant avec attention l'histoire de ce tems. Fréderic II., Joseph II. et Léopold en Allemagne, Gustave III. en Suède, Catherine II. en Russie, Charles III. en Espagne, et une quantité d'autres souverains, nous donnent des preuves incontestables de l'une ou de l'autre de ces influences. L'influence littéraire de la France sur l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, et sur les écrivains des autres pays de l'Europe, dans ce même siècle, est aussi manifeste que les deux premières. Trois hommes de génie avaient été les renovateurs de l'esprit européen; Montesquieu, par l'élévation, par la force, par la sagesse de ses pensées, tout ensemble hardies[b] et modérées; Voltaire, par le don inimitable de plaire à tout le monde, et de faire tout comprendre; Rousseau, par la passion, par la colère, par la logique, s'appliquant[c] aux intérêts et aux droits des peuples, et agitant[d] ceux que Montesquieu avait instruits, ceux que Voltaire avait fait rire. Voltaire le plus populaire des écrivains dont la profondeur se cache sous l'agrément, dont l'audace s'enveloppe de frivolité* disait: "Jai plus fait dans mon tems que

* Voltaire répondit à Catherine qui voulait l'intéresser à la destruction de la Pologne sous le prétexte spécieux qu'elle désirait de propager la tolérance: "Madame—Je ne suis pas fait pour pénétrer dans vos secrets d'état; mais je serais bien attrapé si V. M. n'était pas d'accord avec le roi de Pologne; il est philosophe, il est tolérant par principe: j'imagine que vous vous entendez tous deux, comme larrons en foire *e* pour le bien du genre humain. Un tems viendra, madame, je

a Survivre; *b* h a.; *c* appliquer; *d* agiter; *e* licke pick—pockets in a fair.

Luther et Calvin." Ce qu'il disait avec orgueil et vanité, et sans y mêler quelques scrupules qu'il aurait dû[a] sentir, Montesquieu pouvait l'exprimer avec confiance; son action, moins visible, moins bruyante, avait pénétré plus avant; et lorsqu'il publia, en 1758, dans *l'Esprit des Lois*, ce beau, cet éloquent chapitre, où il représente une jeune juive au pied du bûcher, adressant d'éloquentes paroles à ses persécuteurs, et reprochant aux chrétiens d'alors de prendre le rôle des Dioclétiens, et de donner aux juifs celui des martyrs, Montesquieu n'était pas déclamateur. Ce sont peut-être ces pages éloquentes traduites dans toute l'Europe, commentées par l'enthousiasme de tous les hommes éclairés, qui ont fait que le bûcher de 1755 a été le dernier, même en Portugal, et qu'on n'a brûlé personne depuis Antontio José.* Rousseau pouvait dire ce que Voltaire nous dit avec tant d'orgueil; ses livres, qui, dans la froideur de nos habitudes actuelles, nous intéressent seulement par l'éloquence et par la beauté du langage, et nous laissent apercevoir les vices de raisonnement, les exagérations de principes, saisissant[b] alors tous les esprits, avaient quelque chose de la puissance attachée aux discours des orateurs antiques; sa parole ne retentissait[c] pas du haut d'une tribune; elle n'agitait[d] pas un peuple rassemblé dans une place publique; mais elle avait l'Europe toute entière pour forum; elle était répétée par toutes les jeunes imaginations, invoquée même par les plébéiens qui, parvenus au pouvoir, luttaient contre les grands, et par les

le dis toujours, où toute la lumière nous viendra du nord. Votre M. Impériale a beau dire, je vous fais étoile; et vous serez étoile." Mais malgré ce compliment poétique, la leçon était un peu vive. Cependant Catherine fit semblant de ne pas l'entendre. Elle continua de saccager la Pologne, dans l'intérêt soi-disant de la *tolérance!*

* En 1750, sous le règne de Jean V. un juif de Lisbonne qui avait du goût pour la littérature et qui voyait avec dépit la décadence du théâtre portugais, depuis que l'enthousiasme des expéditions aventureuses du seizième siècle n'animait plus l'imagination poétique, se mit à composer des opéras. Malgré que ces opéras fussent soumis à la censure et approuvés par elle avant de paraître sur la scène, Antonio fut saisi, jeté en prison; et dans un grand et magnifique auto-da-fé, célèbré à Lisbonne en 1755, Antonio José fut brûlé vif! Etait-ce pour avoir fait des opéras, ou était-ce seulement pour être juif? Ce fait n'est pas éclairé.

a Devoir; *b* saisir; *c* retentir; *d* agiter.

grands qui luttaient contre les prêtres ; elle donnait des armes à toutes les passions et à tous les talens à la fois.

Montesquieu, né le 18 Janvier, 1689, au château de Brède, près Bourdeaux, commença dèja à l'âge de vingt ans à assembler des matériaux pour son grand ouvrage, *l'Esprit des Lois ;* et pour se vouer avec plus de loisir à cette vaste entreprise, il résigna sa place de président du parlement de Bordeaux, que son oncle lui avait légué avec ses biens. En 1721, il publia ses *Lettres Persannes*, qui firent d'autant plus grande sensation qu'il y traça[a] d'un style leger et badin un tableau frappant des mœurs françaises de son tems, et y dépeint[b] les absurdités, les préjugés et les vices de la noblesse et de la cour ; et malgré qu'il n'y épargna pas l'académie des sciences de Paris, il fut nommé en 1728 un de ses membres. Il voyagea longtems, parcourut[c] différens pays et disait souvent à ses amis en plaisantant qu'il était en France l'ami de tout le monde, en Angleterre de personne ; qu'en Italie il lui fallait[d] complimenter tout le monde, et en Allemagne boire partout où il allait.

De retour de ses voyages, il s'occupa dans son château de la Brède à ses ouvrages littéraires. Son livre : *Sur les Causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains*, parut[e] en 1734, et *l'Esprit des Lois*, en 1748. L'abbé Bonnaire fit une critique amère de ce dernier ouvrage, à laquelle Montesquieu répondit dans sa *Défense de l'Esprit des Lois.* Montesquieu mourut à Paris, à l'âge de soixante-six ans, regretté et aimé de ceux qui l'avaient connu. Il s'était marié à l'âge de vingt-six ans, et eut un fils et deux filles. Montesquieu était charitable sans ostentation, doux, humain, d'une humeur toujours égale, fort poli et prévenant. Napoléon ayant appris que son petit fils, le baron de Montesquieu, vivait à Londres, où il mourut le 27 Juillet, 1824, sans enfans, lui fit rendre les propriétés de son grand-père confisquées durant la révolution, pour prouver, dit l'empereur, "combien il respectait l'illustre auteur de l'Esprit des Lois." [*Extrait de divers auteurs.*

a Tracer; *b* dépeindre; *c* parcourir; *d* falloir; *e* paraître.

Montesquieu et Milord Chesterfield.

Le président de Montesquieu et milord Chesterfield* se rencontrèrent faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement ; aussi la liaison entre eux fut-elle bientôt faite. Ils allaient toujours disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordait au président que les français avaient plus d'esprit que les anglais ; mais qu'en revanche ils n'avaient pas le sens commun. Le président convenait[a] du fait, mais il n'y avait pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens. Il y avait déjà plusieurs jours que la dispute durait ; ils étaient à Venise. Le président se répandit beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir tenait registre des observations qu'il avait faites. Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré et qu'il était à son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un français assez mal vêtu, qui lui dit : Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis[b] ici : mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les français ; et je me suis cru[c] quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je lai aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays-ci, excepté se mêler des affaires d'état. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déja tenu plus de mille. Les inquisiteurs d'état ont les yeux ouverts sur tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais[d] de science certaine qu'on doit peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez[e] qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande pour toute récompense d'un service que

* *Philippe Dormer Stanhope, comte de Chesterfield*, né à Londres, le 22 Septembre, 1694. Il était homme d'état, orateur et écrivain. Ses lettres à son fils le rendirent célèbre. Le docteur Johnson dit de ces lettres qu'elles enseignent la morale d'une prostituée et les manières d'un maître de dance ! Il mourut le 24 Mars, 1773, à l'âge de soixante-et-dix-neuf ans, sourd et infirme.

a Convenir; *b* vivre; *c* croire; *d* savoir; *e remember*.

je crois de quelque importance, de ne me pas reconnaître, et si par hasard[a] il était trop tard pour vous sauver et qu'on vous prît,[b] de ne me pas dénoncer. Cela dit, mon homme disparut[c] et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre les papiers et de les jeter dans le feu. A peine cela fut-il fait que milord Chesterfield rentra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami ; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés, et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin ; car son dessein était de s'éloigner sans délai d'un séjour, où un moment de plus ou de moins pouvait lui être si funeste. Milord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit : Voilà qui est bien, mon cher président ; mais remettons nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée.[d] Vous vous moquez,[e] lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient[f] qu'à un fil. Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril, pour vous en garantir ? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira, l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami ? Non. Il était mal vêtu ? Oui, fort mal. Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour prix de son avis ? Oh ! pas une obole. Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait[g] il tout ce qu'il vous a dit ? Ma foi, je n'en sais rien. Des inquisiteurs, d'eux-mêmes. Outre que ce conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher. Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient.[h] A d'autres ! On prendra pour espion un étranger, et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard[a] d'être étranglé si l'on vous prend et que vous le défériez :[i] si vous vous sauvez et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti ! Chanson que tout cela, mon ami. Mais qu'est-

a H a. ; *b* prendre ; *c* disparaître ; *d coolly ; e* moquer ; *f* tenir ; *g* savoir ; *h* employer ; *i* défaire, je défais—see *faire.*

ce donc que ce peut être? Je le cherche, mais inutilement.

Après avoir l'un et l'autre épuisé toutes les conjectures possibles, et le président persistant à déloger au plus vite, et cela pour le plus sûr, milord Chesterfield, après s'être un peu promené, s'être frotté le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, s'arrêta tout d'un coup et dit: Président, attendez mon ami, il me vient une idée. Mais * * * si * * * par hasard[a] * * * cet homme * * *. Eh bien! cet homme? Si cet homme * * * oui, cela pourrait bien être, cela est même, je n'en doute plus! Mais qu'est-ce que cet homme? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre. Si je le sais! oh oui, je crois le savoir à présent. Si cet homme vous avait été envoyé par * * *. Epargnez s'il vous plaît! Par un homme qui est malin quelquefois, par *un certain milord Chesterfield* qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut[b] mieux que cent livres d'esprit, car avec du sens commun. Ah! scélérat, s'écria le président, quel tour vous m'avez joué! Et mon manuscrit! mon manuscrit que j'ai brûlé!

Le président ne put[c] jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tînt[d] sa chaise prête; il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu à son compagnon de voyage. [*Mémoires et Correspondance de Diderot.*

Voltaire et Gibbon.

Gibbon* étant venu à Genève et impatient de voir Voltaire, s'empresse de venir demander l'honneur d'être reçu au château de Ferney. Malheuressement Voltaire† était persuadé que l'historien anglais écrit contre lui, et il ne veut point le recevoir. Gibbon est au désespoir; il met tout en jeu[e] pour satisfaire son desir et parvient[f] à toucher un valet qui, de grand matin le fait cacher derrière

* V. *Gibbon.*

† *François Marie Arouet de Voltaire*, né à Chatenay, près de Paris, le 20 Fevrier, 1694, mort à Paris, le 30 Mai, 1778, agé de quatre-vingts-cinq ans.

a H a.; *b* valoir; *c* pouvoir; *d* tenir; *e* he employed his utmost exertions; *f* parvenir.

la charmille, où Voltaire ne tarde pas à arriver. Au moment où il passe devant l'endroit que Gibbon a choisi, celui-ci s'élance[a] à sa rencontre, le contemple attentivement des pieds à la tête, puis s'enva[b] sans proférer un seul mot. Voltaire remonte dans son cabinet, appelle son sécrétaire et lui dit : Vanières, descendez[c] au jardin, vous y trouverez un anglais auquel vous demanderez douze sols pour avoir vu[d] la bête. Vanières descend, s'addresse à Gibbon et réclame les douze sols. Tenez, monsieur, dit froidement Gibbon, en voici vingt-quatre, mais je veux voir la bête une seconde fois. Le lendemain il reçut une invitation fort polie pour venir dîner au château. [*Voyage à Ferney.*

Voltaire et Maupertuis.

Frederic le grand apprend[e] qu'une satire sanglante contre Maupertuis,* sous le titre du *Docteur Akakia*, va paraître. Aussitôt, pour dissiper l'orage, il invite le terrible adversaire du président (Voltaire,) à venir au château ; et là, du ton le plus amical, il s'efforce[f] de le désarmer. On dit que vous avez fait un ouvrage aussi agréable que piquant contre M. de Maupertuis, lui dit-il ; je vais à ce sujet vous parler avec franchise, et comme on peut faire avec un ami. Mon intention n'est pas de vous dire que Maupertuis n'ait pas de torts envers vous, ou que vous en ayez envers lui. Je conviens[g] au contraire que vous avez raison : ainsi je vous l'abandonnerais[h] sans difficulté si je ne considérais[i] que lui. Mais je vous prie d'observer que j'ai appellé cet homme à mon service, que je l'ai placé à la tête de mon académie, que

* *Pierre Louis Moreau de Maupertuis*, était né à St. Malo, en 1698. Frederic II. l'appela en 1744 à Berlin, et en 1746 il fut nommé président de l'académie des sciences de cette capitale. Son esprit inquiet et tracassier et ses manières hautaines ne le firent guère aimer. Voltaire l'a tellement rendu ridicule dans son docteur Akakia qu'il paraît que dès ce moment sa santé se dérangea, et qu'il alla souvent chercher des consolations auprès de son ancien ami le célèbre astronome Jean Bernouilli, qui s'était fixé à Bâle. Maupertuis y mourut en 1759, à l'âge de soixante-un ans. Ses œuvres complets qui traitent en grande partie de mathématiques, ont paru en quatre volumes, in-octavo, à Lyon, en 1756; une seconde édition fut publiée en 1768.

a Elancer; *b* enaller; *c* descendre; *d* voir; *e* apprendre; *f* efforcer; *g* convenir; *h* abandonner; *i* considérer.

je lui ai accordé le même traitement qu'à mes ministres d'état, que je l'ai admis[a] dans ma société la plus familière et que je lui ai permis d'épouser une des dames d'honneur de la reine, fille d'un de mes ministres, une demoiselle de Bredow, c. à d. appartenant à l'une des plus anciennes familles et des plus considérables de mon royaume. J'ai tant fait pour lui, au vu et au su[b] de toute l'Europe, que je ne puis plus consentir à son entier avilissement sans me compromettre moi-même. Si vous le couvrez[c] d'opprobre, j'en recevrai nécessairement des éclaboussures; si je le souffre je donne un vrai scandale: on m'en blâmera et toute la noblesse de ce pays y trouvera pour elle une autre mortification qu'elle m'imputera. Pesez[d] bien je vous prie toutes ces circonstances. Je sais[e] combien il peut en couter à un auteur de sacrifier un de ses ouvrages, surtout quand l'idée en est heureuse et que les détails en sont aussi agréables qu'ingénieux; mais à qui un sacrifice semblable devrait-il paraître moins couter qu'à vous? Ce qui, en ce genre, serait irréparable à tout autre, n'est rien pour M. de Voltaire, l'homme du monde qui a le génie le plus beau; vous êtes si riche en idées et en talens! Votre gloire est établie sur tant d'autres productions plus importantes! Et que vous faudra[f]-t-il de plus que la volonté pour en créer encore qui soient toujours aussi dignes de vous! Ne doutez pas néanmoins qu'en me sacrifiant le roman allégorique dont il s'agit,[g] vous ne me donniez une des preuves d'amitié qui, vu tant de considérations, puissent m'être les plus chères. Je ne crains pas de vous l'avouer, vous me rendrez un service essentiel. Combien vous soulagerez et ma tête et mon cœur! Comptez que jamais je n'oublierai ce plaisir. Je vous fais ici la promesse solennelle que je vous en aurai toute ma vie la plus vive reconnaissance. Soyez bien sûr qu'à votre tour vous pourrez tout attendre de mon amitié.

Hébien, répondit Voltaire, je vais[h] chercher le manuscrit de mon docteur Akakia et le remettre à votre majesté. Je vous ai toujours été trop devoué sire, pour

a Admettre, for its tenses see the verb *mettre*; *b au vu et au su*—at the general knowledge of; *c* couvrir; *d* peser; *e* savoir; *f* falloir; *g* agir; *h* aller.

ne pas échanger contre l'assurance de vos bontés cette petite vengeance, qui m'avait paru[a] juste, modérée, et par conséquent innocente ; je vous ferais certainement et avec plaisir des sacrifices bien plus grands encore, s'il en était besoin.

Allez donc, je vous attends ; de si nobles desseins demandent à n'être point différés.

Voltaire revint[b] promptement son manuscrit à la main. Sire, s'écria[c]-t-il en riant, voilà l'innocent qui doit périr pour le peuple ! Je vous le livre, ordonnez son supplice. Ah ! mon ami, quel sort est plus cruel que le mien ! Ordonner des supplices pour ce qu'on devrait[d] couronner de gloire ! Eh ! subissons[e] au moins notre destinée avec dignité. Soyons aussi juste que nous le pouvons. Vengeons la victime en l'immolant. Lisez[f]-le : j'en sauverai ce que je pourrai, et ce sera un dépôt chéri que ma mémoire conservera précieusement. Lisez, et qu'à la flamme qui en consumera toutes les pages, survive[g] ma légitime admiration. O Vulcain, jamais on ne te fit un plus grand, un plus mémorable sacrifice !

Voltaire lut[f] le conte entier : à chaque moment il était interrompu par les applaudissemens du monarque. On éclatait de rire et à la fin de chaque cahier, lorsqu'il fallait le jeter au feu, on renouvelait les regrets. "Allons, mon ami, du courage puisqu'il le faut. O Vulcain ! dieu cruel et vorace, voilà ta proie." Et tandis que le cahier brûlait, on formait des danses antiques et sacrées devant le foyer.

Telle fut la fin tragi-comique du *Docteur Akakia*. Mais ce n'était qu'une mort simulée ; Fréderic apprend bientôt que Voltaire en fait imprimer une copie qu'il a gardée. Il suit[h] en silence tous ses mouvemens, et, dès que l'édition est prête on la saisit. S'il était difficile de tromper un prince aussi clair voyant, le philosophe n'était pas moins rusé ; à mesure donc qu'on tirait les feuilles de son ouvrage, il en avait fait partir quatre pour la Hollande. Furieux d'être ainsi joué chez lui, Fréderic ordonne que le livre soit brûlé par le bourreau en plein jour sur la place des gendarmes.

a Paraître; *b* revenir; *c* écrier, s'écrier; *d* devoir; *e* subir; *f* lire; *g* survivre; *h* suivre.

Voltaire, qui se trouvait chez M. de Francheville en ce moment, se mit à la fenêtre, en criant de toutes ses forces : Ah ! voyez vous l'esprit de Maupertuis qui s'en va[a] tout entier en fumée ! Oh ! quelle fumée noire et épaisse ! mais combien de bois perdu ! Et ces quatre pauvres petits déserteurs qui courent la poste et se sauvent en Hollande !

Ce fut le seul auto-da-fé que l'on vit durant le long règne de Fréderic : le choix de la victime est assez piquant. Une telle scène dédommagea Maupertuis de bien des tribulations, en brouillant[b] le monarque et son favori. Il restait pourtant une consolation à Voltaire, c'est que tous les rieurs étaient de son côté : mais du côté de Fréderic se trouvait la justice, la bonne foi.

Dans un tel état de choses, se quitter eût sans doute été le parti le plus sage ; mais comment en venir là sans scandale, sans appeler sur lui les regards de toute l'Europe, les brocards d'une foule d'envieux ? Ces refléxions frappaient également l'esprit du prince et celui de Voltaire ; tous deux se déterminèrent donc à attendre du tems seul la solution du problême. Retranchés, l'un sur le trône, l'autre dans sa fière indépendance, ils ne se voyaient que rarement ; Voltaire ne se présentait même plus à la cour sans une invitation formelle. A l'enjouement de leurs aimables entretiens avaient succédé l'humeur et la défiance ; on se disait des choses fort dures, on s'écrivait des reproches. Bien qu'armé d'un pouvoir sans bornes, Fréderic s'honorait du moins, en ne combattant qu'avec des armes de même trempe. Ce fut dans l'un de ces momens et au plus fort de la querelle, qu'il envoya par son premier page de la chambre à Voltaire, qui logeait au dessous de lui c. à d. au rez-de-chaussée, un billet rempli d'amertume et qui se terminait par cette phrase : "Vous avez le cœur cent fois plus affreux encore que votre esprit n'est beau." Il est difficile de se figurer la fureur où ce billet mit Voltaire. Il n'y eut point d'épithètes odieuses qu'il ne donnât au roi et point de reproches qu'il ne fit ; et tout ce qu'il disait, il le criait[c] en quelque sorte, en marchant à grands pas

a Aller, s'en aller; *b* brouiller; *c* crier.

en long et en large dans sa chambre, et avec tous les symptômes de la plus extrême agitation. Le pauvre page qui attendait pour savoir si on lui donnerait une réponse, l'écoutait[a] pâle et tremblant, ne pouvant que lui répéter sans cesse : " Monsieur, monsieur !" A la fin ce page âgé d'environ quinze à seize ans, s'approche[b] et lui dit du ton de la frayeur et du désespoir : " Monsieur, rappelez[c] vous donc et songez qu'il est roi, que vous êtes chez lui, et que moi qui vous entends, je suis à son service." Ces mots frappèrent[d] Voltaire, et produisirent[e] sur lui le plus prompt et le plus grand effet : à l'instant il saisit[f] le page par le bras et lui crie : " Eh bien, M. c'est vous que je prends pour juge entre lui et moi. Cherchez, et dites moi quel est le tort que j'ai envers lui. Je n'en ai qu'un seul, mais il est irréparable ; un seul, celui de lui avoir appris à faire les vers mieux que moi. Allez et portez lui cette réponse." Le page remonte chez le roi qui n'était guère plus tranquille, et qui, en attendant son retour, se promenait d'impatience dans son cabinet. " Avez vous remis mon billet ?" dit-il au page dès qu'il l'aperçut.[g] " Oui, sire." " L'a-t-il lu devant vous ?" " Oui, sire." " Qu'en a-t-il fait après l'avoir lu et qu'a-t-il dit ?" Ici le page reste immobile et muet. " Je vous demande ce que M. de Voltaire a dit après la lecture de mon billet ?" Silence profond. " Mais ne m'entendez-vous pas ? Je vous ordonne de me dire s'il a parlé et ce qu'il a dit, ce qu'il a fait." Même silence encore. " Prenez garde à vous. Est-ce que vous ne m'entendez pas ? Je vous ordonne de me dire s'il a parlé et ce qu'il a dit, ce qu'il a fait." Même silence encore. " Je veux[h] absolument savoir ce qu'il a fait et dit. Parlez, je le veux, dites." Enfin le page, vaincu par sa terreur même, s'arrêtant à chaque mot et plus tremblant encore qu'il ne l'avait été chez Voltaire, se mit à raconter, sans oser lever les yeux, tout ce qu'il avait vu et entendu. A mesure qu'il avançait dans son récit, le roi allait et venait à grand pas ; il s'arrêtait et fixait ses regards sur le page ; son visage s'enflammait ; son œil était terrible, et l'on ne pouvait

a Ecouter; *b* approcher; *c* rappeler; *d* frapper; *e* produire; *f* saisir; *g* apercevoir; *h* vouloir.

qu'attendre une grande explosion, lorsque le page arrivant aux derniers mots de Voltaire, ce monarque devint subitement l'homme le plus calme, se mit à sourire en haussant[a] les épaules et termina cette grande affaire par ces mots : C'est un fou.

Fréderic fut-il dupe de l'adroit compliment de Voltaire, ou bien ne feignait[b]-il d'y croire que pour éviter un éclat? C'est au lecteur à prononcer.

Le 26 Mai, 1753, Voltaire prit congé du roi et partit pour Leipzig. Il comptait rester quelques jours dans cette ville pour se concerter avec Madame Denis et ses amis de Paris. A peine arrivé, il reçut[c] de singulières nouvelles de Maupertuis. De toutes parts on voyait le docteur Akakia renaître de ses cendres : les libraires d'Allemagne et de Hollande s'imaginant qu'un ouvrage brûlé aurait beaucoup de débit, s'étaient hâtés de le réimprimer. Maupertuis qui attribuait cette résurrection au ressentiment de Voltaire, ne vit dans son séjour à Leipzig que l'intention de l'insulter de plus près. Furieux, il lui envoya un cartel.

C'était là pour Voltaire une bonne fortune à exploiter. Voici sa réponse.

" Monsieur le président : J'ai reçu la lettre dont vous m'avez honoré. Vous m'apprenez[d] que vous vous portez bien, que vos forces sont entièrement revenues, et vous menacez de m'assassiner. Quelle ingratitude envers votre pauvre docteur Akakia ! * * * * Non content d'ordonner qu'on ne paie point son medecin, vous voulez le tuer. Ah ! monsieur, ce procédé n'est ni d'un président d'académie ni d'un bon chrétien tel que vous êtes.

" Je vous fais mon compliment sur votre bonne santé, mais je n'ai pas tant de force que vous ; je suis au lit depuis quinze jours, et je vous supplie de différer la petite expérience de physique que vous avez projetée. Vous voulez peut-être me disséquer ? mais songez bien que je ne suis pas un géant des terres australes, et que mon cerveau est si petit, que la découverte de ses fibres ne vous donnera aucune solution de l'âme. De plus si vous me tuez, ayez la bonté de vous souvenir que M.

a H a. ; *b* feindre ; *c* recevoir ; *d* apprendre.

de la Beaumelle m'a promis de me poursuivre jusqu'aux enfers et il ne manquera pas de m'y aller chercher. Quoique le trou que l'on doit creuser, par votre ordre, jusqu'au centre de la terre, et qui doit mener tout droit en enfer ne soit pas encore commencé, il y a d'autres moyens d'y aller et il se trouvera que je serai mal mené dans l'autre monde, comme vous m'avez persécuté dans celui-ci.

"Voudriez[a] vous, monsieur, pousser l'animosité si loin? Ayez encore la bonté de faire une petite attention. Pour peu que vous vouliez exalter votre âme pour voir clairement l'avenir, vous verrez que, si vous venez m'assassiner à Leipzig, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, et où votre lettre est déposée, vous courrez[b] quelque risque d'être pendu; ce qui sans doute avancerait le moment de votre maturité, mais serait peu convenable pour un président d'académie.

"Je vous conseille d'abord de faire déclarer la lettre de la Beaumelle forgée et attentatoire à votre gloire dans une de vos assemblées; après quoi il vous sera plus permis peut-être de me tuer comme perturbateur de votre amour-propre. Au reste je suis encore bien faible; vous me trouverez au lit; mais dès que j'aurai un peu de forces, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere pyreo*, et en multipliant ensuite la masse par le carré de la vitesse, jusqu'à ce que l'action et vous soyez réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle, elle paraît[c] en avoir besoin. Il est triste pour vous que les allemands, que vous vilipendiez,[d] aient inventé la poudre, comme vous devez[e] vous plaindre de ce qu'ils ont inventé l'imprimerie. Adieu, mon cher président.

"VOLTAIRE.

"*A Leipzig, le* 10 *Avril*, 1758.

"P. S. Comme il y a cinquante à soixante personnes qui ont pris la liberté de se moquer prodigieusement de vous, elles demandent quel jour vous prétendez les assassiner. Madame Gotcher se flatte que vous pardonnerez à son esprit en faveur de son sèxe, et que vous aurez la générosité de lui donner une sauve-garde."

a Vouloir; *b* courir; *c* paraître; *d* vilipendier; *e* devoir.

Maupertuis, assez imprudent pour s'être attiré de si rudes avanies, sut[a] pourtant en calculer les suites; et sans renoncer à sa vengeance, il renonça à appeler en duel un homme qui semblait né tout exprès pour lui infliger l'immortalité du ridicule. [*Histoire de Fréderic le Grand, par Camille Paganel.*

Thomson et Young.

En jetant[b] un coup d'œil rapide sur l'état de l'Angleterre, depuis 1710 jusqu'en 1750, nous trouvons qu'à cette époque, la société avait subi en Angleterre de grandes révolutions, de grands changemens. La plus décisive des vicissitudes que puisse[c] éprouver un peuple, la mutation du pouvoir fondamental et souverain avait passé sur l'Angleterre. Mais la société anglaise n'avait pas partagé ce mouvement de rénovation qui, même sous la monarchie absolue, se développait en France avec rapidité. C'est une chose singulièrement curieuse d'examiner ce qu'était alors la société en Angleterre, et ce qu'elle était en France. En France, le pouvoir était souverain, illimité; mais l'opinion était singulièrement libre et novatrice. En Angleterre, le pouvoir était contesté; son droit même naissait d'une action démocratique; et cependant il y avait dans les formes générales quelque chose de régulier, de hiérarchique,[d] de dominant, qui semblait asservir et intimider les esprits, au milieu même de l'indépendance politique qui leur était laissée. Cela devait être: une révolution avait été faite en Angleterre par une aristocratie toute puissante, que ce grand essai de sa force avait rendue plus impérieuse. Les whigs avaient changé le pouvoir en Angleterre; mais ils n'avaient pas changé le pouvoir des whigs. La royauté avait été déplacée par la noblesse; il restait donc une imposante coalition de toutes les grandes fortunes, et de tous les grands noms de l'Angleterre; et audessous de cette autorité prédominante, s'agitait[e] avec plus de bruit que de puissance le flot populaire.

En France, depuis Louis XIV. qui prit plaisir à élever sa nation, sans rien abandonner de son pouvoir, et même

a Savoir; *b* jeter; *c* pouvoir; *d* h a.; *e* agiter.

en l'éxagérant, les lettres avaient commencé à devenir une dignité. Louis XIV. disait à Boileau :* " Souvenez[a]-vous que j'aurai toujours une demi-heure à vous donner :" Et je ne sais quel est le seigneur de la cour auquel il aurait dit davantage. Racine dormait souvent dans la même chambre du roi. Molière dina avec Louis XIV. et fut servi par lui à table. La protection accordée aux lettres était un éclat pour le trône. Les lettres elles-mêmes étaient la seule liberté publique, alors autorisée. En Angleterre, au contraire, la liberté publique étant réelle pour les pouvoirs politiques, on s'inquiétait[b] fort peu de la demander aux lettres. Les plus grands poètes de l'Angleterre, au lieu d'être admis à l'entretien de la reine Anne ou de George I. recevaient d'un ministre une pension, sèchement accordée.

Telles étaient les mœurs, qu'il ne paraissait pas malséant à un poète anglais du dix-huitième siècle, de présenter à quelque lord une bien respectueuse dédicace ; puis de recevoir directement, métalliquement, un salaire de son humble hommage. Thomson nous présente un exemple frappant de la vérité de cette reflexion. *James Thomson,* ce poète naturel et vrai, ce premier chantre des montagnes d'Ecosse, né à Ednam en Angleterre le 11 Septembre, 1700, pauvre, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, mais bientôt au milieu de la controverse, saisi de je ne sais quel mouvement poétique qui lui fait un jour traduire en beaux vers un psaume, au lieu de le commenter théologiquement, Thomson est conduit à Londres, par cet instinct, cette vague espérance du talent ; il nous raconte lui-même qu'il manquait de souliers, et n'avait pas d'asile. Il était cependant porteur de ce chant de *l'Hiver*, le plus beau de ses *Saisons ;* il trouve à grande peine un libraire qui consente à l'imprimer ; et il le dédie à sir Spencer Compton. On était si préoccupé des affaires politiques, si dédaigneux de la poésie, que les vers admirables de Thomson restèrent d'abord

* *Nicolas Boileau Despréaux*, né à Crosne, près de Paris, en 1636, mort à Paris, en 1711. Il étudia la jurisprudence, mais l'abandonna, et se voua aux muses. Sa première satire, *Les adieux de Paris*, le firent connaître avantageusement. Son *Art Poétique* et son *Lutrin* sont ce qu'il a écrit de mieux.

a Souvenlr; *b* inquièter.

ignorés du public et du protecteur que le poète avait invoqué. Enfin, l'ouvrage fut lu, vanté; et Thomson, enhardi par ce commencement de succès et par sa misère, se décide de se présenter chez sir Spencer. Il faut l'entendre lui-même raconter son audience.

Je vous ai écrit l'autre jour que j'avais vu[a] sir Spencer samedi matin. Quelqu'un, sans m'en prévenir, lui avait parlé de moi. Il répondit que je n'étais jamais venu le voir. Alors on lui demanda s'il lui serait agréable que je me présentasse chez lui. Il répondit que oui; on me donna une lettre d'introduction. Sir Spencer me reçut avec ce qu'on appelle des manières polies, me fit quelques questions sur des lieux communs, et me donna vingt guinées. Je ne manquai pas de répondre que ce présent avait plus de valeur que mon ouvrage, et que j'en devais avoir obligation à sa générosité plutôt qu'à mon mérite. Thomson mourut le 27 Août, 1748.

Si l'on songe quel rang occupait en France la littérature au dix-huitième siècle; combien on ménageait Voltaire, même en décrétant ses livres; quelle considération s'attachait à Duclos,* et à Alembert,† si l'on se rappele les Mémoires de Marmontel,‡ l'admiration que Marmontel inspirait et les égards qu'il trouvait dans le monde; ne sera-t-on pas frappé d'un grand contraste entre la France et l'Angleterre? C'est qu'en France à défaut de toute liberté légale, la littérature était devenue un

* *Charles Pineau Duclos*, né à Dinant, en 1705, se distingua par ses écrits, et fut nommé historiographe de France après la mort de Voltaire. Il mourut à Paris en 1772. Son roman les *Confessions du Comte de B****, (1741, 12mo.) ses *Mémoires sur les Mœurs du Dix-huitième Siècle*, (1751, 12mo.) et ses *Mémoires Secrets sur les Règnes de Louis XIV. et XV.*, sont fort estimés. Les œuvres complètes de Duclos ont paru en dix volumes, à Paris, en 1809.

† *Jean le Rond d'Alembert*, né à Paris, en 1717, devint un des plus grands mathématiciens du dix-huitième siècle. Il mourut de la pierre en 1783, à l'âge de 66 ans. L'introduction qu'il fit pour l'encyclopédie est un chef-d'œuvre. Outre cela il a écrit un grand nombre d'ouvrages qui ont été publié sous le titre *d'Œuvres Philosophiques, Historiques et Littéraires de d'Alembert*, dix-huit volumes, Paris, 1809.

‡ *Jean François Marmontel*, né en 1723, à Bort, dans le Limousin. Après la mort de d'Alembert il fut nommé sécrétaire perpétuel de l'académie française. Il mourut d'apopléxie en Décembre, 1799, à l'âge de soixante-et-dix-sept ans. Ses œuvres complets ont été publiés en trente-deux volumes, in-octavo.

a Voir.

pouvoir politique ; la mode, l'engouement venaient s'y joindre dans une société spirituelle et désoccupée. De là ce culte pour le talent et cette admiration que l'on avait dans le huitième siècle pour une foule d'hommes célèbres maintenant ignorés, ou du moins très peu lus. Sous ce rapport, le dix-huitième siècle, si remarquable en France par le mouvement général des esprits, et la présence de quelques rares génies, fut l'âge d'or de la littérature médiocre.

L'imagination mélancolique de Young semble prédominée par un besoin de servitude et de complaisance. *Edouard Young* était né à Upham, en Angleterre, en 1681, et mourut en 1765. Il consacrait des vers et des panégyriques à toutes les grandes familles d'Angleterre ; et il a trouvé le secret de flatter jusque dans un poème sur le jugement dernier. Il y place l'apothéose de la reine Anne qui vivait encore. Plus tard il composa même une longue pièce à la gloire de Walpole, ce modèle des ministres despotiques et corrupteurs ; et il s'écriait en finissant : Ah ! combien je souhaiterais, enflammé par un si grand sujet, de lancer ton nom dans les profondeurs de la gloire et de l'éternité ! Mon cœur, oh Walpole ! brûle d'un feu reconnaissant ; les flots de ta munificence dirigés vers moi sont venus rafraîchir l'aride domaine de la poésie.

Que conclure de tout cela ? C'est que dans la liberté anglaise du dix-huitième siècle, la puissance toujours conservée d'un hautain[a] patronage, la forme exclusive et prédominante des pouvoirs et de la hiérarchie aristocratique effaçaient tout, faisaient disparaître les supériorités mêmes du talent et de la pensée. La France au contraire, que l'on accusait alors d'être si fort arriérée, cette France, que trop souvent les écrivains qui naissaient au milieu d'elle, ont sévèrement jugée, avait, malgré les formes d'un gouvernement moins favorable à la liberté, quelque chose de naturellement plus libre et noble. Montesquieu a fait de l'honneur un supplément très salutaire à la liberté. Vous ne trouvez rien de semblable dans les habitudes de l'Angleterre. L'argent y dominait tout, même la liberté donnée par les lois.

[a] H a.

Quelle devait être cependant l'influence de ces mœurs sociales, sur les ouvrages où l'expression ne se trouve pas visiblement empreinte, mais qui en ont nécessairement reçu le reflet? Croyez vous que cette espèce de servilité, de timidité d'esprit puisse s'accorder avec les grandes, les nobles inspirations? Je ne le pense pas. Toutes ces pièces de Young, empreintes d'une uniforme et vulgaire flatterie, sont frappées en même tems de froideur et d'insignificance. Les ouvrages où Thomson n'a pas été inspiré par une passion forte et vraie, où il n'a fait que de la littérature de cabinet, sont également médiocres. L'imitation étrangère, l'imitation servile de la France, et l'ascendant d'une impérieuse hiérarchie sociale, telles étaient donc les causes qui, dans l'Angleterre de cette époque, restreignaient[a] l'effort du génie. Toutes les fois qu'il s'en laissait dominer, sa marche était faible et contrainte. Il ne s'élevait qu'en découvrant quelque nouvel horizon, où il fut affranchi de cette double subordination de la pensée.

A l'époque que Thomson venait de ranimer la poésie anglaise par son beau poème les *Saisons*, le docteur Young, qui avait fait un grand nombre de dédicaces, fut tout-à-coup appelé à une autre poésie. A l'âge de près de soixante ans, il lui vint un nouveau génie, parcequ'il lui vint une passion de tristesse, une infortune véritable qui, en remuant son âme, le faisait passer du rang d'écrivain factice au rang d'homme éloquent. Young vit mourir, en peu de mois, sa femme sa fille et un jeune homme auquel il l'avait promise. Ces trois pertes rapides, les tristes détails de son malheur, ses soins furtifs pour ensévelir sur une terre étrangère et catholique les restes de cette fille chérie; tout cela vint agiter l'âme de Young, lui communiquer quelque chose qu'il n'avait pas connu. Son deuil le rendit grand poète.

Lorsque Young refléchissant à la fragilité de notre nature, à cette vie périssable, à ces espérances si souvent trompées, à tous ces lieux communs qui sont d'épouvantables vérités s'est écrié éloquemment dans ses *Nuits*: où est la poussière qui n'a pas vécu,[b] on ne s'imagine

a Restreindre; *b* vivre, vivant, vécu—je vis, je vécus.

pas qu'il ait besoin d'employer deux cent vers à répéter sous toutes les formes ce qu'il a dèja dit avec tant de force et d'originalité.

Le docteur Young avait été avant ses grands malheurs d'un caractère très gai, comme le prouve l'anecdote suivante : Il était un jour en partie de plaisir avec quelques dames, qui allaient par eau au jardin de Wauxhall : tandis que la chaloupe remontait la Tamise, il s'assita sur l'arrière et amusait la compagnie en jouant quelques airs de flûte. La chaloupe fut bientôt ratrappée par un bateau rempli de militaires qui allaient au même lieu. A l'approche de ces étrangers, le docteur Young, qui n'avait point une haute idée de son talent, cessa de jouer, jusqu'à ce qu'ils eussent passé. L'un d'eux cependant lui demanda pourquoi il avait mis sa flûte dans sa poche : Par la même raison, lui répondit-il, que je ne l'avais tirée que pour m'amuser. L'officier lui signifia très clairement que s'il ne recommençait aussitôt à jouer, il le jetterait dans la rivière. Le docteur pour ne point effrayer les dames, se tut,[b] et continua son air de la meilleure grace du monde tout le long du chemin. Arrivé au Wauxhall, il y trouva son homme tout seul dans une des allées du jardin. Il l'aborde et lui dit : Monsieur, c'était uniquement pour ne point troubler l'harmonie de ma société ni de la vôtre, que j'ai satisfait à votre demande imprudente ; mais pour vous prouver que le courage se trouve quelquefois sous un habit noir aussi bien que sous un habit rouge, je vous prie de vous trouver demain matin à tel endroit, mais sans second, la querelle étant uniquement *entre nous*. Le docteur convint[c] encore très particulièrement qu'ils videraient[d] leur querelle l'épée à la main et non par d'autres armes.

Les combattans se trouvèrent le lendemain matin fort exactement au rendez-vous ; mais à peine l'officier eut-il tirè son épée que le docteur lui mit un grand pistolet d'arçon sous la gorge. Quoi, monsieur, dit l'impertinent, vous voulez donc m'assassiner ? Non, répondit le docteur, seulement je vous prie de poser votre épée, et de vouloir danser un menuet, autrement vous êtes un homme

a Asseoir; *b* taire; *c* convenir; *d* vider.

mort. Quelque représentation que fit l'officier, il fallut obéir. Quand il eut fini, le docteur lui dit. Hier, monsieur, vous m'avez obligé à faire de la musique malgré moi, aujourd'hui je vous ai forcé à danser malgré vous, nous sommes absolument quittes. Je suis prêt actuellement à vous donner telle satisfaction que vous voudrez. L'officier touché, embrassa son adversaire, reconnut[a] son inepertinence et lui demanda de devenir son ami. [*Divers auteurs.*

Henri Fielding et son Tom Jones.

Henri Fielding, né à Sharpham park, Somersetshire, en Angleterre, le 22 Avril, 1707, était le fils d'un lieutenant général et le petit-fils du comte de Denbigh. Il fut elevé dans la maison paternelle par un ecclésiastique, Monsieur Oliver, qu'il tourna fortement en ridicule dans son Joseph Andrews, sous le nom du révérend M. Trulliber. Il fut envoyé à Eton, où il se lia de bonne heure d'amitié avec les Lyttleton, Fox, Pitt, Hanbury, Williams, et autres; et à l'âge de dix-huit ans il passa à l'université de Leyde, où il étudia pendant deux ans le droit civil. Comme son père, qui s'était remarié une seconde fois, ne lui envoya pas l'argent nécessaire pour se maintenir à Leyde, il fut obligé de revenir à Londres, où il fut entraîné par ses camarades à une vie dissipée et de débauches, source future des maux sans nombre qui l'accablèrent[b] depuis et causèrent sa mort prématurée.

Voyant que ses fonds diminuaient à vue d'œil, il eut recours à sa plume pour vivre, et se fit auteur dramatique. Son *Love in several Masks* et son *Tempel Beau*, qui fut représenté en 1728, un an après la première pièce, attirèrent la foule et excitèrent un enthousiasme général et les applaudissemens d'un immense concours de monde. En 1734, Fielding épousa une riche et belle héritière, ce qui, avec la fortune que lui avait laissé son père en mourant, aurait pu le faire vivre dans une indépendance fort honorable; mais il adopta bientôt un train de maison extravagant, eut des équipa-

a Reconnaître; *b* accabler.

ges, une table splendide et afficha toutes les manières d'un dissipateur qui s'imagine possèder des millions; de manière qu'à l'âge de trente ans, il se trouva entièrement ruiné et réduit à la mendicité, lui, sa femme, et ses enfans. Il se fit une seconde fois écrivain et fit publier son *Joseph Andrews*. Encouragé par le succès de cet ouvrage, il composa *Tom Jones*.

A peine eut il fini son manuscrit, que fortement pressé d'argent, il alla le porter à un libraire, résolu de le vendre à tout prix. Il lui laissa le manuscrit, et lui dit qu'il reviendrait le lendemain pour conclure le marché, en cas qu'il voulut le publier. Fielding avait communiqué une partie de son manuscrit à quelques amis, qui l'avaient trouvé fort intéressant, de manière qu'il crut pouvoir en obtenir au moins cinquante livres sterlings; mais pressé de payer une dette d'une vingtaine de livres, il était décidé de le vendre pour vingt-cinq livres sterlings. Il se rend exactement le lendemain au magazin du libraire, qui le reçoit très froidement, hausse[a] les épaules et lui dit qu'il ne se soucie guères de le publier. Fielding au désespoir lui demande enfin d'une voix émue: Eh! monsieur, ne voulez vous donc pas me donner la moindre espérance? En vérité, je ne le puis guères, car je ne vois pas de probabilité que l'ouvrage se vendra. Eh bien, monsieur, lui dit Fielding, comme il faut que j'aie absolument de l'argent, je vous prierais de me dire à peu près ce que vous pourriez m'en donner? Certes, monsieur, lui répond ce libraire, j'ai lu une partie de votre Tom Jones, et dois[b] vous avouer pour ne pas me faire du tort, qu'il faut que j'y réfléchisse[c] plus amplement avant que je puisse en fixer le prix; le livre ne se vendra pas, il ne plaira pas au public et je ne puis par conséquent vous en offrir que vingt-cinq livres sterlings. Et vous voulez en donner vingt-cinq livres sterlings? lui demande Fielding d'un air empressé et satisfait. Certes, monsieur, lui dit le libraire, il faut que j'y pense un peu plus mûrement, et j'espère pouvoir vous donner une réponse définitive demain matin. Très bien, monsieur, je repasserai demain matin; l'ouvrage est à vous

a H a.; *b* devoir; *c* réfléchir.

pour les vingt-cinq livres sterlings, mais il faut que vous me les payiez[a] demain sans faute, lorsque je reviendrai.[b] Je suis fortement embarrassé et pressé d'argent, et si vous me refusez il faudra que je vende mon manuscrit à un autre libraire. Je verrai ce que je pourrai faire, lui dit le libraire en prenant congé de lui. En sortant de ce magazin pour se rendre chez lui, Fielding rencontre son ami le poète Thomson, et lui raconte ce qui venait de lui arriver avec son manuscrit qu'il lui avait communiqué peu de tems avant. Le poète intimement convaincu[c] du grand mérite de ce livre, fit quelques reproches à son ami de s'être trop hâté[d] de le vendre et le pria instamment d'en annuller la vente, s'il pouvait le faire d'une manière honorable ; et il lui promit qu'alors il lui trouverait un libraire qui saurait[e] beaucoup mieux apprécier son ouvrage.

Fielding se rendit le lendemain matin chez son libraire, aussi empressé maintenant d'en essuyer un refus qu'il l'avait été la veille de conclure le marché. Il était ravi de joie, lorsque ce libraire lui annonça qu'il ne pouvait accepter son manuscrit, qu'il lui remit[f] aussitôt. Fielding, fort content, se rend chez son ami Thomson qui le mène chez M. André Millar, libraire fort en vogue dans ce tems. Celui-ci cependant ne publia aucun roman, sans qu'au préalable sa femme ne l'eut lu et approuvé ; il pria donc Fielding de le lui laisser. Quelques jours après, Madame Millar, l'ayant lu, dit à son mari qu'elle le trouvait si intéressant, qu'elle lui conseillait de l'acheter à tout prix et de ne pas le laisser échapper de ses mains. Millar invita les deux amis à venir le joindre le lendemain dans un caffé situé dans le Strand, où il avait fait préparer un bon dîner et deux bouteilles de vin d'Oporto. Après avoir parlé de différentes choses, Thomson dit, qu'il serait tems de parler maintenant d'affaires. Fielding demanda alors au libraire Millar avec quelque embarras, et non sans un grand battement de cœur ce qu'il avait conclu[g] pouvoir lui donner pour le manuscrit de Tom Jones. Je suis un homme, lui répondit celui-ci, qui n'aime pas parler beaucoup, je suis franc et rond

[a] Payer; [b] revenir; [c] convaincre; [d] h a; [e] savoir; [f] remettre; [g] conclure.

dans les affaires ; mais après avoir examiné votre roman autant que j'en suis capable, je ne pense pas, franchement parlé, pouvoir vous en offrir plus de deux cents livres sterlings. Comment? s'écrie Fielding, deux cents livres sterlings? Certainement, M. Fielding, certainement oui, répondit Millar, je suis très convaincu[a] de vos talens, mais je n'en puis donner davantage. Deux cents livres sterlings! répéta Fielding, avec le plus grand étonnement ; vous dites deux cents livres sterlings? Sur ma parole, M. Fielding, je ne desire pas rabaisser la valeur de votre ouvrage, ni les talens de l'auteur, mais j'ai bien calculé le tout et ne peux vous en donner un sol de plus. Permettez moi de vous demander, continua Fielding avec la même surprise, permettez moi de vous demander, M. Millar, si vous parlez sérieusement? Sans doute, répondit le libraire, c'est bien sérieusement que je vous le dis, et je vous proteste et le répète que je n'ai pas eu la moindre intention de vous offenser ou de rabaisser votre mérite et vos talens, en vous assurant que je ne puis positivement pas vous offrir plus de deux cents livres sterlings pour votre roman. Eh bien, mon cher monsieur, lui dit Fielding un peu revenu de son extase et de ce surcroit inespéré de bonheur, touchez là (en lui tendant la main) l'ouvrage est à vous. Holà garçon, cria-t-il, portez nous une couple de bouteilles de plus de votre meilleur vin d'Oporto.

Avant que Millar mourut, il avait dèja gagné avec la publication de Tom Jones un bénéfice net de dix-huit mille livres sterlings, et il eut la générosité de faire de tems en tems des cadeaux à Fielding de plusieurs sommes en argent jusqu'à la concurrence de deux mille livres sterlings ; et lorsqu'il mourut, il laissa à chacun des fils de Fielding un très joli legs. Dans les dernières années de sa vie, Fielding souffrait beaucoup de la goutte, et les médecins lui conseillèrent de faire un voyage à Lisbonne. Il s'embarqua en 1754. En chemin faisant, au milieu de peines fort aigues causées par sa maladie, il composa son *Journal d'un Voyage à Lisbonne*, son dernier écrit, dont Walter Scott fait le plus grand éloge, comme d'un ou-

[a] Convaincre.

vrage fort intéressant, rempli d'esprit et de saillies. Fielding arriva à Lisbonne en Août, 1754, où il mourut deux mois après. [*Extrait de différens ouvrages.*

David Hume.

Le professeur Villemain,* à Paris, dit dans son Cours de Littérature Française: J'ai choisi Richardson comme inspiration de Rousseau et comme premier modèle du pathétique familier, exagéré par Diderot. Maintenant je cherche dans l'école historique anglaise l'empreinte de Montesquieu et de Voltaire, et cette liberté philosophique, cette raison supérieure dont ils donnèrent l'exemple.

Le premier écrivain qui se présente parmi leurs imitateurs, celui qui généralisera pour toute l'Europe l'histoire philosophique, qui portera dans ce genre, encore nouveau, beaucoup d'élévation, d'élégance, de noblesse, d'art enfin, sera Hume. Il était né à Edimbourg, le 26 Avril, 1711.

C'est d'ailleurs un grand et premier point de vue que cette action de l'esprit français, qui tout à coup dans l'Ecosse puritaine, dans un pays dont on n'entendait pas parler en France au dix-septième siècle, fait briller une littérature nouvelle, pensante, libre, philosophique. En effet, Robertson lui-même, le sage, le religieux Robertson, comme le sceptique et spirituel Hume, suit[a] partout la trace de Montesquieu et de Voltaire.

Les livres de Voltaire et de Montesquieu, et la philosophie subalterne du dix-huitième siècle, propagés par la gloire et par le scandale, ont couru l'Europe, et sont arrivés en Ecosse aussi bien qu'ailleurs. Voici un jeune homme Hume, qui, dès vingt ans est saisi par ces études hardies. On lui donne à lire, pour faire son droit, Voët et Vinnius; mais studieux imitateur de l'antiquité classique, il dévore Cicéron et Virgile, puis les écrivains français; c'était la nouveauté, la grande création du tems.

* *Abel François Villemain*, né à Paris, en 1791, est professeur d'histoire moderne à l'académie de cette capitale. Ses *Cours de Littérature Française*, sont très suivis, la *Vie de Cromwell*, et ses *Nouveaux Mélanges Historiques et Littéraires*, sont estimés. Il vit encore et est depuis 1830 membre de la chambre des députés à Paris.

a Suivre.

Ce culte des lettres que la France avait au plus haut[a] degré, qu'elle portait, communiquait partout, était si vif alors, qu'un anglais ayant devant lui le spectacle de la liberté publique et des grands intérêts qu'elle fait naître, des nobles passions qu'elle excite, et des récompenses qu'elle prépare, était cependant bien plus séduit par cette gloire toute littéraire, toute libre de la pensée. Hume vous le dit lui-même, il n'aspira[b] pendant trente ans de sa vie qu'à être un homme de lettres; il ne voit rien de plus beau que de perfectionner dans la solitude, éloigné des affaires et du monde, ce grand instrument de la pensée, avec lequel la littérature française semble agiter l'Europe, beaucoup plus que ne pouvait le faire le parlement d'Angleterre avec tous ses discours. Ainsi le voici dévoué sans retour aux études philosophiques et littéraires, n'ayant pas d'autre ambition, d'autre perspective pour l'avenir. Cette même admiration pour les écrivains français le conduit de bonne heure en France, où, sous un gouvernement absolu, il espérait trouver du repos, je ne sais quelle facilité de vivre qui semblaient faire le caractère de la France au dix-huitième siècle.

Après cette première éducation de Hume dans les écrivains français, il en cherche une seconde sur le sol de France. Il vient se retirer en Anjou, à la Flèche; et là il étudie la métaphysique; il l'étudie sous l'inspiration de Locke,* aiguisé, enhardi, s'il est permis de parler ainsi, par Voltaire. Impatient d'écrire et d'être célèbre, il fait un traité *de la Nature Humaine.* Il revient bien vite à Londres pour le publier; mais on était si occupé des intérêts politiques, des débats parlementaires, de la chute de lord Chatham,† tombé du

* *Jean Locke*, un des plus grands philosophes et écrivains de son siècle, était né à Wrington, dans le comté de Somerset, le 29 Août, 1632, et mourut le 28 Octobre, 1704. Il a travaillé pendant dix-neuf ans à son *Essai sur l'Entendement Humain.*

† *Guillaume Pitt*, comte de Chatham, né en 1708, mort le 11 Mai, 1778. C'était un des plus grands hommes d'état de l'Angleterre, fortement opposé aux mesures rigoureuses contre les colonies de l'Amérique du Nord. Il déclara à plusieurs reprises en vain, qu'il était impossible de subjuguer l'Amérique du Nord par la force des armes. Franklin et autres grands américans l'estimaient. Les habitans des Etats-Unis donnèrent son nom de Chatham à plusieurs endroits, et celui de Pittsbourg à la ville sur l'Ohio, en son honneur et gloire.

a H a.; *b* aspirer.

pouvoir et pouvant y remonter, que son traité ne fut pas même lu.[a] Je n'eus pas même la joie, dit-il, de scandaliser personne. Malgré ce revers, Hume toujours fidèle à sa vocation, reprend à la campagne auprés de son père et de sa mère, une vie tranquille, exempte de soins et d'ambition, et toute dévouée à la poursuite de ses études et de la gloire qu'elles semblaient lui promettre, et qu'elles lui faisaient attendre un peu : il passa ainsi plusieurs années. Ensuite, ce besoin, non pas d'avancement, mais de fortune, auquel il est si difficile d'échapper, lui fait accepter une chaîne. Il est quelque tems précepteur d'un grand seigneur anglais, puis, quelque tems sécrétaire du général Saint-Clair, qui devait aller au Canada, et qui n'y va[b] pas; il le suit[c] plus tard à la cour de Vienne et de Turin. Au milieu des douceurs de cette vie nouvelle dont le philosophe s'accommodait volontiers, il s'occupait de refaire son *Traité de la Vie Humaine*.

Après les expéditions sur le continent, il vint se fixer à Edimbourg, et y continuer de sérieuses études sur la morale : il publie divers traités. Enfin son talent, sa réputation deviennent[d] assez éclatans pour inquiéter sur ses doctrines ; on s'aperçoit[e] combien il est hardi,[f] sceptique. Il eut à souffrir plusieurs désappointemens, et perdit sa place de gardien de la bibliothéque des avocats d'Edimbourg. Il tourna son esprit vers les études historiques, mais ses premiers volumes n'eurent aucun succès. Il ne se découragea point, il continua hardiment[f] son entreprise. L'élévation de vues qui caractérisait son ouvrage, l'élégance noble et soignée de son style, finissent par vaincre l'indifférence publique. D'ailleurs, les idées philosophiques venues d'abord d'Angleterre en France, réagissaient[g] alors de la France sur l'Angleterre: les esprits commençaient à être singulièrement flattés de ce dégoût pour les controverses théologiques, de cette haine,[f] de ce dédain des vieilles querelles du puritanisme qui remplissaient l'histoire de Hume. Aussi son succès s'accrut[h] rapidement, il commence à sentir tous les plaisirs de cette célébrité qu'il avait tant cherchée, et qu'il

a Lire; *b* aller; *c* suivre; *d* devenir; *e* apercevoir; *f* h a.; *g* réagir; *h* accroître.

préférait, je le crains, à la vérité elle-même, aux intérêts sacrés de l'humanité et de la liberté.

Mais le succès qu'avaient obtenu les derniers volumes de l'histoire de Hume en Angleterre n'était rien en comparaison du succès que lui-même devait trouver en France. La ferveur des opinions philosophiques y était bien autrement vive, précisément parcequ'elle était combattue, et combattue par un mélange d'arbitraire et de faiblesse. L'ouvrage de Hume, en arrivant en France, avait excité un concert d'enthousiasme. On croyait voir la manière de Voltaire, en partie reproduite, en partie surpassée.

Il retourna en France comme sécrétaire d'ambassade. Voici la lettre de Hume à Robertson de Paris, sous la date du 1 Décembre, 1763.

" Vous me demandez mon cher Robertson* quel est mon train de vie? Voici tout ce que je puis vous dire: Je ne me nourris que d'ambroisie, ne bois que du nectar, ne respire que de l'encens, et ne marche que sur des fleurs. Tout homme que je rencontre et encore plus toute femme, croirait manquer au plus indispensable des devoirs, si elle me m'adressait un long et ingénieux discours à ma gloire.

" Ce qui m'arriva la semaine dernière, où j'eus l'honneur d'être présenté aux enfans du dauphin, à Versailles, est une des scènes les plus curieuses où je me sois encore trouvé. L'ainé de ces jeunes princes, le duc de Berri, un enfant de dix ans, s'arrêta droit devant moi, et me dit combien j'avais d'amis et d'admirateurs dans ce pays, ajoutant qu'il se mettait lui-même du nombre, par le plaisir qu'il avait trouvé dans la lecture de beaucoup d'endroits de mon ouvrage. Quand il eut achevé, son frère, le comte de Provence, (Louis XVIII.) de deux ans plus jeune prit la parole et me dit que j'avais été longtems et impatiemment attendu en France et qu'il espérait pour son compte un grand intérêt de la lecture de ma belle Histoire. Mais ce qui est plus curieux, quand je fus devant le comte d'Artois, qui n'est âgé que de quatre ans, je l'entendis balbutier avec grace quelques mots qui me parurent faire partie d'un compliment

* Life of David Hume, by Edward Ritchie, p. 183.

qu'on lui avait sans doute appris et que l'enfant n'avait pas retenu tout entier.

"On conjecture que cet honneur m'était rendu par l'ordre exprès du dauphin, qui, dans toute occasion, ne m'épargne pas les louanges."

Depuis trois ans, Hume était en France, où il se plaisait infiniment, à tel point qu'il devenait ingrat pour son pays: Je veux rester ici, écrivit-il à Robertson. Les gens de lettres et les lettres y sont bien mieux traités qu'au milieu de nos turbulens barbares. Il s'en retourna cependant bientôt après en Angleterre, et offrit généreusement à Rousseau de lui procurer un asile en Angleterre et même de l'y conduire.*

Hume fut sous-sécrétaire d'état dans le ministère du général Conway. Hume fut attaché au département des affaires du Sud, c. à d. des colonies d'Amérique. Lui-même ne paraît pas avoir mis une grande importance à sa participation aux affaires; il se contente de dire qu'il en revint avec plus d'argent et de revenu.

Son *Histoire d'Angleterre* se distingue par la liberté d'esprit, par une vue de la vérité indépendante de toutes les considérations secondaires, des préjugés de la passion ou de la servitude. C'est là sans doute la gloire de Hume.

Il revint à Edimbourg, en 1769, jouissant de mille livres sterlings de revenu, et mourut le 25 Aout, 1776. [*Extrait de divers auteurs.*

Jean Jaques Rousseau et David Hume.

Près de quarante ans s'écoulèrent avant que le nom de Jean Jaques Rousseau† sortit de l'obscurité: longtems l'auteur futur *d'Emile*, *du Contrat Social*, et de la *Nouvelle Héloise*, végéta ignoré, jouet de la fortune errante et de sa propre inquiètude.

* Voyez l'article Rousseau et Hume.

† *Jean Jaques Rousseau*, né à Genève, le 28 Juin, 1712; mort à Ermenonville, près de Paris, le 2 Juillet, 1778, d'un coup d'apoplexie. Il fut enterré dans l'île des Peupliers. Sa tombe porte cette inscription: "Ici repose l'homme de la nature et de la vérité. Vitam impendere vero."

Sa vie est une série de persécutions et de malheurs rares. Las d'errer d'exil en exil, il sollicite, sans l'obtenir, la faveur d'une prison perpétuelle. Réduit à chercher un nouvel asile, il part pour rejoindre à Berlin son ami lord Keith,* ancien maréchal d'Ecosse. Celui-ci alliait[a] à quelques singularités de caractère les qualités d'un esprit droit et d'une âme généreuse. Sorti de son pays à la suite des Stuarts, accueilli[b] par Fréderic II. qui l'estimait, il se reposait, à Neufchâtel, des fatigues d'une vie laborieuse. Rousseau vint se présenter à lui. Dès la première vue ces deux hommes singuliers se sentirent[c] attirés l'un vers l'autre; bientôt ils furent amis. Keith, qui lui-même ressemblait peu aux autres hommes, comprit Jean Jaques et tolèra ses bizarreries. Rousseau qui rebutait[d] tous les dons, ne fit point difficulté d'accepter une petite pension de milord-maréchal. Il le nommait son père. Le vieux lord ne l'appelait que *son fils le sauvage*, et, ajoutait-il gaîment, nous ne le sommes pas mal tous les deux!

Avant d'arriver à Berlin, Rousseau écrivit la lettre suivante à Fréderic.

"*Septembre*, 1762.

"Sire: J'ai dit beaucoup de mal de vous; j'en dirai peut-être encore: cependant, chassé de France, de Genève, du Canton de Berne, je viens chercher un asile dans vos états. Ma faute est peut-être de n'avoir pas commencé par là; cet éloge est de ceux dont vous êtes digne. Sire, je n'ai mérité de vous aucune grâce, et je n'en demande pas; mais j'ai cru devoir déclarer à votre

* *James Keith*, né en 1696, en Ecosse, servit sous le prétendant, et s'enfuit en France, où il étudia les mathématiques et l'art militaire, servit sous la czarine Elisabeth, fut élevé au grade de lieutenant général, quitta le service de la Russie, et entra au service du roi de Prusse, Fréderic II. qui, le connaissant de réputation, le nomma gouverneur de Berlin et feldmaréchal de ses armées. Il devint bientôt l'ami et le compagnon du roi dans un voyage que Fréderic fit dans le plus stricte incognito en parcourant une partie de l'Allemagne, l'Hongrie, et la Pologne. Il fut tué d'un coup de canon dans la malheureuse bataille de Hochkirchen, le 14 Octobre, 1758. Le roi lui érigea une statue en marbre blanc sur la place Guillaume, à Berlin, où l'on voit trois autres favoris de Fréderic, Seidlitz, Schwerin, et Zieten. Mais ce qu'il y a de plaisant, c'est de voir la statue de Schwerin en costume romain, ornée d'une énorme perruque artistement bouclée!

a Allier; *b* accueillir; *c* sentir; *d* rebuter.

majesté, que j'étais en son pouvoir et que j'y voulais être ; elle peut disposer de moi comme il lui plaira.

JEAN JAQUES ROUSSEAU."

Voici sa seconde lettre.

" *Octobre*, 1762.

" Sire : Vous êtes mon protecteur et mon bienfaiteur, et je porte un cœur fait pour la reconnaissance ; je viens m'acquitter avec vous si je puis.

" Vous voulez me donner du pain ; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque ? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit[a] et me blesse, elle n'a que trop fait son devoir* et le sceptre est abandonné. La carrière est grande pour les rois de votre étoffe et vous êtes encore loin du terme ; cependant le temps presse, et il ne vous reste pas un moment à perdre pour aller au bout.

" Puissai[b]-je voir Fréderic le juste et le redouté couvrir ses états d'un peuple nombreux dont il soit le père et J. J. Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir aux pieds de son trône."

Rousseau qu'un esprit inquiet et soupçonneux pousse d'un endroit à l'autre, reçoit des lettres de ses amis de France qui le décident de passer en Angleterre, où David Hume lui promettait un sort paisible et la protection du gouvernement. Jean Jaques était alors à Strasbourg. On obtient[c] pour lui la permission de traverser la France; il arrive à Paris, où il trouve Hume avec lequel il se hâte[d] de prendre le chemin de l'Angleterre. Là tout semble lui sourire. Le public l'accueille ;[e] l'héritier du trône vient le visiter ; son nouvel hôte le comble de soins et de caresses, lui procure à Wootton, dans le pays de Galles, une demeure agréable et tranquille, obtient pour lui une pension du gouvernement, que Rousseau cependant n'accepte pas, parcequ'elle n'est que secrette. Rien ne lui manquait plus pour vivre heureux ; mais déja Rousseau n'était plus capable de bonheur. Les premiers symptômes d'une affection mentale se manifestèrent pendant l'impression *d'Emile* par d'extravagantes

* Rousseau parle de la guerre de sept ans contre l'Autriche, commencée en 1756, et terminée si glorieusement pour Fréderic.

a Eblouir; *b* pouvoir; *c* obtenir; *d* h a.; *e* accueillir.

alarmes ; la persécution l'irrita ; le climat sombre de l'Angleterre acheva de l'exaspérer.

En arrivant à Londres, David Hume était presque un Dieu pour Rousseau, six mois plus tard ce n'était plus qu'un fourbe détestable, qui l'avait attiré en Angleterre pour l'y deshonorer. Ses liaisons avec les ennemis de Jean Jaques éveillent d'abord les soupçons de l'ombrageux voyageur ; mille circonstances fugitives, interprétées par une imagination malade, un regard de Hume, un mot dit en rêvant, les ont bientôt changés en certitude. Le malheureux se voit l'objet d'un vaste complot tramé pour diffamer sa vie et pour flétrir sa mémoire : Grimm,* son rival et l'amant heureux de Madame d'Epinay en est l'inventeur ; Voltaire, Tronchin, le duc de Choiseul, en sont les complices ; Hume en est l'instrument. Dès lors il rompt[a] avec ce dernier toute correspondance ; il repousse la pension sollicitée pour lui par un traître. Hume, surpris, s'inquiète, demande une explication : il reçoit en réponse un acte d'accusation de quarante pages. La démence était écrite à chaque ligne de cette étrange pièce : Hume n'y lut que la plus noire ingratitude. Il éclata. Un soir, de nombreux convives, réunis à Paris chez le baron d'Holbach,† sont frappés de surprise à ces premiers mots d'une lettre de Hume : *Rousseau est un scélérat.* Bientôt dans un *exposé succinct*, qui fut traduit et commenté par Suard‡ et d'Alembert, Hume eut

* *Fréderic Melchior, baron de Grimm*, né à Ratisbonne, en 1723, mort à Gotha, le 19 Décembre, 1807. Il a publié une *Correspondance Littéraire*, fort volumineuse et assez curieuse contenant des extraits des écrits, des liaisons, disputes, &c. des hommes marquans, avec lesquels il avait vécu dans l'intimité. Diderot l'aida dans cette compilation fort intéressante et variée.

† *Paul Thyry, baron de Holbach*, né à Heidelsheim, dans le Palatinat, en 1723, et mort à Paris, en 1789. Il se distingua par son amour pour les arts et ses profondes connaissances en minéralogie. Sa grande fortune le mit à même de réunir à sa table les savans et les artistes les plus distingués de Paris, et son nom est fréquemment cité dans presque tous les mémoires de son tems. Il a écrit sous le nom supposé de Mirabaud un *Système de la Nature*, que Voltaire attaqua et Fréderic II. tâcha de défendre. Ses *Elémens de la Morale Universelle* contiennent les mêmes principes.

‡ *Jean Batiste Antoine Suard*, né à Besançon, en 1733, mort à Paris, en 1817. Il a été le redacteur de plusieurs journaux de Paris, et a traduit plusieurs ouvrages anglais, entre autres l'Histoire de l'Améri-

a Rompre.

la faiblesse de répondre publiquement aux accusations confidentielles de Rousseau. Chacun prit parti pour l'un ou pour l'autre : la rumeur fut extrême ; on eût dit la guerre déclaré entre deux puissances. Cependant, Rousseau, tranquille à Wootton, s'occupait de botanique et s'amusait à écrire les mémoires de sa vie.

Tout à coup, saisi d'un nouvel accès, il se croit prisonnier en Angleterre : on veut l'y retenir pour l'y charger d'opprobre. A cette idée un transport s'empare de lui. Il jette au feu les nottes préparées pour une nouvelle édition d'Emile, quitte brusquement sa demeure, sans prévenir de son départ, erre sur les routes de l'Angleterre, parcourt[a] en peu de jours d'énormes distances, écrit aux ministres des lettres insensées. Parvenu à Douvres, il harangue en français la foule étonnée. Enfin surpris de s'embarquer sans obstacle, il franchit[b] le détroit et ne revient[c] à lui qu'en touchant la terre de France. [*Revue Encyclopédique et autres.*

Denis Diderot,

Etait né à Langres, en Champagne, en 1713, et mourut à Paris, le 31 Juillet, 1784. Tous les goûts de ce célèbre écrivain étaient simples ; il était sans luxe, sans dettes, sans affaires, sans ambition. Le plus grand bien que l'on puisse[d] faire aux hommes, disait-il souvent, est d'étendre leurs connaissances. Les siennes appartenaient à tout le monde. Il a beaucoup travaillé ; cependant les trois quarts de sa vie ont été employé à secourir tous ceux qui avaient besoin de sa bourse, de ses talens, de ses démarches. Il était souvent mal payé de sa facilité.

Un jeune homme vint le voir un matin : Lisez je vous prie, ce manuscrit, monsieur, lui dit-il et mettez vos observations à la marge. Il sort ; Diderot prend le cahier : c'était une satire amère de sa personne et de ses

que et de Charles V. par Robertson. Napoléon le rappela comme emigré, le nomma membre de la légion d'honneur et de l'institut national, parcequ'il avait attaqué dans son *Journal de Paris*, et ses *Nouvelles Politiques*, les principes démocratiques du tems qui le forcèrent de quitter la France.

a Parcourir; *b* franchir; *c* revenir; *d* pouvoir.

écrits. Monsieur, dit Diderot, quand l'étranger revint deux jours après, je ne vous connais point, je n'ai jamais pu vous blesser en rien, apprenez moi les motifs d'une pareille conduite. Je n'ai point de pain, j'ai fait cet ouvrage et j'ai pensé que vous me donneriez quelques écus si je le supprimais. Vous ne seriez pas le premier dont on paierait volontiers le silence. Mais vous pouvez tirer meilleur parti de ce libelle. M. le duc d'Orleans, qui est retiré à Sainte-Geneviève me hait[a] depuis longtems : il est dévot, dédiez-lui votre satire ; qu'on la relie avec ses armes ; portez lui l'ouvrage un matin, vous en obtiendrez[b] quelques secours. Mais je ne connais point ce prince, et l'épitre dédicatoire m'embarrasse. Asseyez[c] vous là, je vais vous la faire. Diderot écrit l'épitre dédicatoire, l'auteur l'emporte, va chez le prince, en reçoit vingt-cinq louis, et revient quelques jours après remercier Diderot, qui lui conseilla doucement de choisir un genre de vie moins honteux.

Diderot avait fait rencontre d'un M. Rivière, beau, jeune, éloquent, ayant le masque de la sensibilité, d'ailleurs pauvre et malheureux. Il en fallait bien moins pour exciter son intérêt. Il aida ce jeune homme dans quelques ouvrages, et plusieurs fois lui donna quelques louis. Un jour dans le desir de rendre son sort plus doux, Diderot lui fit des questions sur sa famille. J'ai un frère ecclésiastique et fort riche, lui répondit Rivière ; il pourrait me secourir, mais il me hait ;[a] dans ma jeunesse je lui ai fait quelques espiègleries, et dans l'âge mûr je l'ai empêché d'être évêque. Mais comment, monsieur, empêche-t-on quelqu'un d'être évêque ? Rien n'est plus simple ; mon frère prêcha un carême devant le roi : ses sermons étaient éloquens, la cour en fut fort satisfaite. On devait le nommer au premier évêché vacant ; je fis cent plaisanteries sur ses talens, et dis à tout le monde que ses sermons étaient de moi. Vraiment, cette conduite est fort ridicule. Cependant, votre frère peut être indulgent ; je vais essayer de vous raccommoder. Je le verrai demain : peut-être en obtiendrons nous quelque chose.

a H a., haïr, haïssant, haï—je hais, je haïs; *b* obtenir; *c* asseoir.

Diderot s'habille, va chez l'abbé, se fait annoncer. On le reçoit avec politesse. A peine a-t-il dit quelques mots sur le sujet qui l'amène, que l'abbé pâlit et s'agite,[a] ses yeux s'allument:[b] Monsieur, monsieur, s'écria-t-il, connaissez vous mon frère? Je crois le connaître; il ne m'a point caché les motifs que vous aviez de vous plaindre de lui. Il est impossible, monsieur, qu'il vous ait dit ce que je vais vous raconter. Alors il déroule[c] un tissu de bassesses et de noirceurs plus odieuses les unes que les autres. Pendant ce récit, Diderot, confus, accablé du poids de tant d'infamies, cherchait du coin de l'œil sa canne et son chapeau. Heureusement l'abbé parla longtems: Diderot, reprenant courage, attendit avec plus de calme la fin d'une sortie si violente. Enfin l'abbé s'arrêta. Je savais tout cela, reprit Diderot avec sang-froid, et vous ne m'avez pas encore tout dit. Juste ciel! monsieur, et que pouvez vous donc savoir de plus? Vous ne m'avez pas dit qu'un soir, lorsque vous reveniez de matines, vous l'aviez recontré tout près de votre porte, et que tirant un poignard, il avait voulu vous l'enfoncer dans le sein. Si je ne vous l'ai pas dit, monsieur, c'est que cela n'est pas vrai. Diderot se lève alors, s'approche de l'abbé, lui prend le bras vivement et s'écrie: Hébien! monsieur quand cette horrible action serait vraie, il n'en faudrait pas moins donner du pain à votre frère! Un mot imprévu suffit souvent pour ébranler l'âme la plus ferme. Cet homme interdit, ému, se laissa convaincre, et promit d'assurer six-cents livres de rentes à son frère.

Le lendemain Rivière arrive pour savoir le succès de la négociation. Monsieur, lui dit Diderot, vous m'avez trompé, vous avez fait cent vilaines actions, mais je n'en ai pas moins réussi. Votre frère vous donnera de quoi vivre; renoncez s'il vous est possible à ce caractère odieux qui ferait le malheur de votre vie, le tourment de votre famille, et la honte[d] de vos amis. Rivière, fort content du succès, remercie Diderot, et de ses services, et de ses conseils, cause encore un quart d'heure et prend congé de lui. Diderot le reconduit;[e] quand ils sont sur l'escalier, Rivière s'arrête et lui dit: M. Diderot, savez

a Agiter; *b* allumer; *c* dérouler; *d* h a.; *e* reconduire.

vous l'histoire naturelle? Mais un peu; je distingue un aloës d'une laitue et un pigeon d'un colibri. Savez vous l'histoire du formica-leo? Non. C'est un petit insecte fort industrieux. Il creuse dans la terre un trou en forme d'entonnoir; il en couvre la surface d'un sable fin et léger; les insectes étourdis s'y laissent tomber; il les prend, il les suce, puis il leur dit: *M. Diderot, j'ai bien l'honneur de vous saluer.* Diderot rit comme un fou de cette impudente saillie. Quelque tems après il sort: un orage le force à se réfugier dans un café, il trouve Rivière. Ce misérable ose l'aborder et lui parler. Eloignez vous, lui dit Diderot, vous êtes si méchant, si profondément corrompu, que si vous aviez un père opulent, je ne le croirais pas en sureté dans la même chambre que vous. Hélas! pour mon malheur je n'ai point de père opulent. Vous êtes un abominable homme. Allons donc, philosophe, vous prenez tout au tragique.

Diderot était sensible, confiant, généreux; souvent il fut la victime de sa générosité; mais que de fois aussi n'en a-t-il pas été payé par la plus vive reconnaissance! Et quelle joie pour lui quand il pouvait soulager un malheureux ou défendre un opprimé! Faillait[a]-il réparer un tort, venger une injustice, attendrir un cœur endurci par l'avarice ou par un vil égoïsme? ni le nom ni le rang ne pouvaient l'arrêter.

C'est ainsi que Diderot employait ses momens: il écrivait des épîtres dédicatoires pour des musiciens; des plans de comédies pour des soi-disants auteurs dramatiques; préfaces, prospectus, tables alphabétiques, il consentait à tout faire. Un homme vint le prier un jour d'annoncer sous le titre *d'Avis au Public*, une pommade qui faisait pousser les cheveux: il rit beaucoup, mais il fit l'annonce. Il travaillait pour des corporations, pour des magistrats; il a fait des discours au roi, des remontrances du parlement; enfin dans sa jeunesse il avait écrit des sermons. Un missionnaire lui en commanda six pour les colonies portugaises. C'est la meilleurs affaire que j'aie faite en ma vie, ajoutait Diderot, en ra-

a Falloir.

contant cette anecdote : on me les paya cinquante écus chaque.

On sait avec quelle générosité l'impératrice Catherine, en achetant la bibliothèque de Diderot lui fit assurer une pension de mille francs par an pour qu'il en restât le bibliothécaire. Par une ingénieuse et noble négligence on laissa le paiement de la pension s'arrièrer. Au bout de deux ans, le prince Gallitzin demande un jour à Diderot, s'il reçoit régulièrement sa pension? Je n'y ai plus songé, répondit-il, avec ce desintéressement qui sied[a] si bien aux gens de lettres : je suis trop heureux que sa majesté m'ait laissé mes outils. L'impératrice ne l'entend pas ainsi, dit le prince ; et quelque tems après Diderot reçut *cinquante mille francs* à la fois, afin que de *cinquante ans* le paiement n'éprouvât de retard. [*Vie de Diderot, par sa fille.*

Jean Jaques Barthélemy,

Né à Cassis, non loin de Marseille, le 20 Janvier, 1716, mort à Paris, le 15 Octobre, 1806.

Dans cette inaction où me réduisent[b] mes maux et le cours des événemens, établi dans un séjour où l'image des plus grandes vertus suffirait pour adoucir l'impression des plus grandes peines, je vais décrire à la hâte,[c] et sans prétention les principales circonstances de ma vie.*

Joseph Barthélemy, mon père, jouissait[d] d'une fortune aisée dans la jolie petite ville d'Aubagne, située entre Marseille et Toulon. Je perdis, à l'âge de quatre ans, ma mère, Magdeleine Rastit, très jeune encore. Ceux qui l'avaient connue me la dépeignaient[e] comme une femme aimable, qui avait des talens et de l'esprit. Je n'eus pas le bonheur de profiter de ses exemples ; mais

* C'est ainsi que J. J. Barthélemy commence ses mémoires sur sa vie et sur quelques-uns de ses ouvrages écrits en 1792 et 1793, dans l'appartement que Madame de Choiseul lui avait donné chez elle à Paris.

a Seoir, seyant; the infinitive is no more used, as are also certain tenses, always in the third person singular or plural, as : il sied, ils siéent, il seyait, il siérait, il siéra. It has no compound tenses. It is also an impersonal verb. *b* Réduire; *c* h a.; *d* jouir; *e* dépeindre.

j'eus plus d'une fois la douceur de la pleurer : mon père inconsolable me prenait chaque jour, soir et matin, par la main, pendant un séjour que nous fîmes à la campagne, et me menait dans un endroit solitaire ; là il me faisait asseoir auprès de lui, fondait en larmes, et m'exhortait à pleurer la plus tendre des mères. Je pleurais et je soulageais sa douleur. Ces scènes attendrissantes, et pendant longtems renouvelées, firent sur mon cœur une impression profonde, qui ne s'en est jamais effacée.

A l'âge de douze ans, mon père me plaça au collège de l'Oratoire à Marseille. Je m'étais, de moi-même, destiné à l'état ecclésiastique ; mais, comme l'évêque de Marseille, Belzunce, refusait d'y admettre ceux qui étudiaient à l'Oratoire, je fis mes cours de philosophie et de théologie chez les jésuites. Dans le premier de ces cours le professeur voulant nous donner une idée du cube, après s'être bien tourmenté sans réussir, prit son bonnet à trois cornes, et nous dit : Voilà un cube. Dans le second, le professeur du matin, pendant trois ans entiers, et pendant deux heures tous les jours, écumait et gesticulait comme un énergumène, pour nous prouver que les cinq propositions étaient dans Jansénius.

J'entrai au séminaire de Marseille, dirigé par les Lazaristes, où je trouvai encore un professeur de théologie qui était assez raisonnable, et tous les matins à cinq heures, une méditation qui ne l'était pas toujours : elle était tirée d'un ouvrage composée par Beuvelet. Le lendemain de mon arrivée, on nous lut, lentement et par phrases détachées, le chapitre où ce Beuvelet compare l'église à un vaisseau : le pape est le capitaine, les évêques sont les lieutenans ; venaient ensuite les prêtres, les diacres, &c. Il fallait réfléchir sérieusement pendant une demi-heure sur ce parallèle : sans attendre la fin du chapitre, je trouvai que dans ce vaisseau mystérieux je ne pouvais être qu'un mousse. Je le dis à mon voisin, qui le dit au sien, et tout à coup le silence fut interrompu par un rire général, dont le supérieur voulut savoir la cause : il eut aussi le bon-esprit d'en rire.

J'avais beaucoup de loisir au séminaire, j'étudiai la langue arabe, j'en recueillis[a] toutes les racines dans l'im-

a Recueillir; for its tenses, see *cueillir*.

mense dictionnaire de Golius,* et je composai des vers techniques détestables que j'eus beaucoup de peine à retenir, et que j'oubliai bientôt après.

Un jour, on vint m'avertir qu'on me demandait à la porte du séminaire. Je descends, et me vois entouré de dix ou douze principaux négocians de Marseille. Ils amenaient avec eux une espèce de mendiant qui était venu les trouver à la loge, (à la bourse :) il leur avait raconté qu'il était juif de naissance, qu'on l'avait élevé à la dignité de rabin, mais que, pénétré des vérités de l'évangile, il s'était fait chrétien; qu'il était instruit des langues orientales, et que, pour s'en convaincre on pouvait le mettre aux prises avec quelque savant. Ces messieurs ajoutèrent avec politesse, qu'ils n'avaient pas hésité à me l'amener. Je fus tellement effrayé qu'il m'en prit la sueur froide.[a] Je cherchais à leur prouver qu'on n'apprend pas ces langues pour les parler, lorsque cet homme commença tout à coup l'attaque avec une intrépidité qui me confondit[b] d'abord. Je m'aperçus, heureusement, qu'il récitait en hébreu le premier psaume de David, que je savais par cœur. Je lui laissai dire le premier verset, et je ripostai par un de mes dialogues arabes, que j'avais appris par cœur. Nous continuâmes, lui par le deuxième verset du psaume, moi par la suite du dialogue. La conversation devint plus animée; nous parlions tous deux à la fois et avec la même rapidité. Je l'attendais à la fin du dernier verset: il se tut[c] en effet; mais pour m'assurer l'honneur de la victoire, j'ajou-

* *Jaques Golius*, né à la Haye, en 1596, étudia à Leyde, vint en France, et enseigna la langue grecque à Rouen. Il passa en 1622 avec l'ambassadeur d'Hollande à Maroc, où il se devoua entièrement à l'étude de la langue arabe. Il revint à Leyde, et fut nommé professeur de cette langue dans l'université de Leyde en remplacement de son ami et maître Erpenius. Mais son zèle fut si grand qu'il obtint la permission d'aller à Alepo pour se perfectionner dans cette langue; de là il fit plusieurs excursions dans l'Arabie et la Mesopotamie, passa par terre à Constantinople, et revint enfin à Leyde en 1629. Il se rendit ainsi non seulement maître des langues persanne, arabe et turque, mais revint avec une quantité de manuscrits précieux et rares, qu'il déposa dans la bibliothèque de l'université de Leyde. Il travailla alors avec un zèle infatigable au Nouveau Testament en arabe, accompagné d'une traduction en langue grecque moderne, à un Dictionnaire Arabe, à un Dictionnaire Persan, imprimé à Londres, à une Vie de Tamerlan, &c. et mourut le 28 Septembre, 1667.

a That I fell into sweets; *b* confondre; *c* taire.

tai encore une ou deux phrases, et je dis à ces messieurs, que cet homme méritait, par ses connaissances et ses malheurs, d'intéresser leur charité. Pour lui, il leur dit dans un mauvais baragouin, qu'il avait voyagé en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Italie, en Turquie, et qu'il n'avait jamais vu un si habile homme que ce jeune abbé. J'avais alors vingt-un ans.

Cette aventure fit du bruit à Marseille; j'avais cependant cherché à prévenir l'éclat, car je l'avais racontée fidèlement à mes amis; mais on ne voulut pas me croire et l'on s'en tint au merveilleux.

Je finis mon séminaire, et quoique pénétré des sentimens de la religion, peut-être même parce que j'en étais pénétré, je n'eus pas la moindre idée d'entrer dans le ministère ecclésiastique. Maître de mon tems et de mes actions, je passais une partie de l'année à Aubagne, dans le sein d'une famille que j'adorais, dans une petite société de gens très aimables, où nous faisions, soit à la ville, soit à la campagne, des lectures et des concerts.

Il est impossible de suivre les Mémoires de M. Barthélemy plus longtems; je me bornerai d'en donner que quelques extraits. Il partit pour Paris, où il arriva en 1744. Un an après il fut associé à M. de Boze,* inspecteur du cabinet des médailles du roi et en 1747 il fut élu membre de l'académie des belles lettres. Il publia en 1754 son Alphabet de Palmyre qui le fit connaître avantageusement comme profond connaisseur des langues orientales. Le comte de Stainville, fait plus tard ministre d'état et duc de Choiseul,† l'invita de l'accompagner dans son voyage en Italie; il accepta et partit

* *Claude Gros de Boze*, né à Lyon, le 28 Janvier, 1680, mort à Paris, le 10 Septembre, 1753, était profond connaisseur en antiquities et en médailles, qui lui valurent la protection du chancellier Pontchartrain, et une place comme membre de l'académie française, dont il devint le sécrétaire perpétuel. Il a écrit plusieurs ouvrages sur les médailles et quinze volumes *d'éloges historiques* sur les membres décèdés de l'académie, comme c'est la mode jusqu'à nos jours. Il y a souvent que fort peu de chose à dire sur un académicien décédé, puisque ces places ne se donnent maintenant sous Louis Philippe, que par faveur et non au mérite.

† *Etienne François, duc de Choiseul*, comte de Stainville, né en 1719, mort en 1785. Madame de Pompadour le protégea dans son ministère, et Madame du Barry, la nouvelle maîtresse de Louis XV. le lui fit oter!

pour Rome en 1764. Voici ce qu'il dit de sa première visite faite à Naples à monsignor Baïardi, prélat romain que le roi avait attiré dans ses états pour expliquer les antiquités d'Herculanum. Je le trouvai, dit-il, dans une grande salle : un rhume violent le retenait sur un sopha, dont l'aspect attestait les longs services ; il était couvert de vêtemens si antiques, qu'on les aurait pris pour les dépouilles de quelque ancien habitant d'Herculanum. Il travaillait dans ce moment avec son sécrétaire. Je le priai de continuer, et m'assis au pied du sopha. Des moines de Calabre l'avaient consulté sur une hérésie qui commençait à se répandre autour d'eux. Ils venaient d'apprendre qu'un certain Copernic* soutenait que la terre tournait autour du soleil. Que deviendra donc ce passage de l'écriture qui déclare la terre immobile, et ce Josué qui arrête le soleil, et puis le témoignage de nos sens ? D'ailleurs comment ne pas tomber, si nous sommes obligés pendant la nuit d'avoir la tête en bas ? Le prélat répondait longuement et savamment à toutes ces questions, sauvait l'honneur des livres saints, exposait les lois de la gravitation, s'élevait contre l'imposture de nos sens, et finissait par conseiller aux moines de ne pas troubler les cendres de Copernic depuis si long-tems refroidies, et de dormir aussi tranquillement qu'ils l'avaient fait jusqu'alors.

Il me présenta à la signora Laura. Je ne sais par quel hazard je citai monsieur le comte de Caylus ;† aussitôt il s'écrie : Quoi ! vous connaissez monsieur de Caylus ? C'est mon bon ami. Ecoutez, signora Laura : ce monsieur de Caylus est un des plus grands seigneurs de France, un des plus savans hommes du monde : c'est lui qui préside toutes les académies de Paris, qui protége tous les arts ; il sait tout, il écrit[a] sur tout ; ses ouvrages

† *Nicolas Copernicus* était né à Thorn, sur la Vistule, le 17 Fevrier, 1473, et mourut le 11 Juin, 1543, âgé de soixante-et-dix ans. Il emporta dans la tombe la gloire de nous avoir laissé son nouveau système planétaire.

† *Anne Claude, &c. comte de Caylus*, né à Paris, le 31 Octobre, 1692, mort en 1765. Il s'est distingué comme homme de lettres, ami des arts, et excellent graveur. Il a écrit des romans, des contes, et un *Recueil d'Antiquité Egyptiennes*, en sept volumes, in-octavo.

a Ecrire.

font l'admiration de toute l'Europe. Et tout de suite s'adressant à moi il me dit en français : Qu'a-t-il fait *le Caylous* ? Je n'ai jamais rien *vou de loui.*[a] Et sans attendre ma réponse, il sonna, et se fit apporter une grande boîte toute pleine de papiers ; c'était le recueil de ses poésies latines.

Barthélemy, intimément lié avec monsieur et madame de Stainville, reçut[b] mille preuves de leur bienveillance, dès que le premier fut fait duc de Choiseuil et ministre des affaires étrangères. Il avait plusieurs pensions lucratives, devint membre de l'académie française vivait dans l'aisance et faisait sous main et sans ostentation autant de bien qu'il put. Mais les troubles de la révolution eurent une influence bien funeste sur son sort. Il fut dénoncé comme un aristocrate par un commis de la bibliothèque nationale et arrêté le 2 Septembre 1793 ; peu après cependant il fut remis en liberté et réinstallé comme un des bibliothécaires en chef. Carra* fut guillotiné le 31 Octobre, 1793 ; on lui offrit sa place ; mais il la refusa et souhaita de finir le reste de ses jours en paix et retiré de toutes les affaires. Il mourut le 30 Avril, 1795, regretté de tous les gens de bien comme un parfait honnête homme et comme un savant et un écrivain des plus distingués et des plus modestes.

Il parle de son chef-d'œuvre *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* auquel il a travaillé trente ans, qui parut en sept volumes, in-octavo, à Paris, en 1788, comme d'un ouvrage de médiocre mérite, tandis que les amis des lettres le citent avec raison comme un ouvrage du plus grand mérite qui se trouve dans chaque bibliothèque un peu choisie. [*Extrait de plusieurs auteurs.*

* *Jean Louis Carra*, né au pont de Vesles, en 1743, étudia les lois. Il se devoua aux lettres, devint sécrétaire de l'hospodar de la Moldavie, et à la révolution française, il vint à Paris, publia les Annales Politiques et Littéraires, devint bibliothècaire de la bibliothèque nationale, et membre de la convention. Comme Girondiste ardent il fut accusé, emprisonné comme eux, et guillotiné le 31 Octobre, 1793. Il est l'auteur des *Nouveaux Principes de Philosophie*, deux volumes, in-quarto, d'une *Histoire de la Moldavie et de la Walachie*, des *Mémoires Historiques sur la Bastille*, de *l'Examen sur le Magnétisme Animal*, &c.

a Prononciation italienne; *b* recevoir.

Guillaume Robertson.

Robertson, né en Ecosse, en 1721, était un homme d'une âme pure, d'un vie honorable et calme. Fils d'un ministre presbytérien d'Edimburg, après de fortes études, il entra dans le ministère ecclésiastique, se devoua sans relâche à des devoirs modestes et cultiva toutes les vertus de famille, s'occupant à élever six jeunes frères qu'il avait. Dans cette carrière si paisible il lui arriva cependant un événement politique que voici : Au milieu de la paix du dix-huitième siècle, le prince Edouard fit soulever une partie de l'Ecosse par son entreprise plus hardie*a* que sérieuse. Robertson se crut obligé d'aller combattre pour la maison régnante : il quitta Edimbourg et courut s'enrôler dans l'armée royale. Mais l'expédition du prince Edouard était déja tombée avant que Robertson eut appris à faire l'exercice. Il reprit après les travaux paisibles auxquels il était destiné par goût et par état. Robertson en s'exerçant beaucoup à la controverse, imitait la sage régularité et le bon goût des écrivains anglais qui vivaient au milieu de la ville de Londres.

Dans un de ses sermons dans lequel il donne un tableau de l'état du monde à l'avènement du christianisme, il semble décéler un goût pour les études historiques.

Son *Histoire de Charles V.* et *l'Histoire d'Ecosse*, sont fort estimées. Son *Histoire de l'Amérique* n'est pas finie.

Son nom devint bientôt célèbre et il fut nommé recteur de l'université d'Edimbourg, historiographe du roi d'Ecosse, un des chapelains du roi pour l'Ecosse, et un des ministres de l'église *Old Gray friars*, (des vieux frères gris,) de la ville d'Edimbourg.

Ce respectable écrivain laissa trois filles et deux fils, et mourut à Edimbourg, en Juin, 1793, généralement regretté. [*Extrait de plusieurs auteurs.*

Emanuel Kant,

Etait né à Königsberg, en Prusse, le 22 Avril, 1724. Son père sellier de son état ne put payer les frais de son

a H a.

école, et Emanuel apprit à lire et à écrire dans une école de charité. Il entra en 1732 au collège Fredericianum, et en 1740 à l'université de Königsberg. Il fit ainsi tous ses études sans sortir de sa ville natale. Il eut comme étudiant en théologie les moyens de pourvoir à ses besoins; mais il préféra l'étude de la philosophie et des mathématiques. Dèja à l'âge de vingt-deux ans il attira l'attention publique par plusieurs traités dans lesquels il attaqua les systèmes de philosophie de Leibnitz* et de Wolf,† en vogue dans ce tems, et refuta plusieurs de leurs principes avec succès. Il fut obligé d'accepter la place de précepteur d'enfans dans la maison d'un ecclésiastique pour vivre; il passa de là dans la même qualité dans la maison de différens gentilshommes jusqu'à ce que le comte de Hüllesen le prit en amitié et lui offrit de venir vivre avec lui dans son château d'Arnsdorf. Il y resta près de neuf ans, lut et étudia beaucoup et prépara les matériaux de tous ces ouvrages philosophiques qui parurent[a] depuis successivement et qui le rendirent si célèbres. En 1755 il revint à Königsberg, y reçut le degré de maître ès arts et ouvrit alors comme *doctor docens* des cours publics de logique, de métaphysique, des mathématiques et de physique expérimentale. En 1756 il fut nommé professeur extraordinaire et en 1770 professeur ordinaire de logique et de métaphysique à l'université de Königsberg et devint en 1787 membre de l'académie royale des sciences de Berlin.

Kant a écrit un grand nombre d'ouvrages, mais ceux qui ont le plus contribué à établir sa réputation sont *Kritik der Reinen Vernunft*, (Critique de la Raison pure et simple,) et *Kritik der practishen Vernunft*, (Critique de la Raison mise en pratique,) qui ont eu tous deux six à sept éditions en Allemand et ont été

* *Godefroy Guillaume, baron de Leibnitz*, célèbre philosophe et savant de l'Allemagne, était né à Leipzic, le 3 Juillet, 1646. Sa fameuse dispute avec Newton sur l'invention du calcul différentiel jointe aux maux aigus de la goutte causèrent sa mort; il expira le 14 Novembre, 1716, à l'âge de soixante-et-dix ans.

† *Chrétien Frederic de Wolf*, philosophe et mathématicien, naquit à Breslau en 1679. Il mourut à l'âge de 76 ans, en 1754. Son système de philosophie qui fit dans le tems grande sensation en Europe, fut victorieusement refuté par le professeur Kant.

a Paraître.

traduites et publiées en plusieurs langues. Kant eut le malheur de perdre ses parens dans sa jeunesse ; il fut malgré cela si attaché à ses amis et à sa ville natale qu'il refusa des propositions fort avantageuses de la part d'une quantité dautres universités, qui briguaient l'honneur de le possèder ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que pendant les quatre-vingts années de sa vie de garçon, il n'a jamais été plus loin que de Königsberg à Pillau, à trente-deux milles anglaises de distance l'une de l'autre. Kant était infatigable, sobre très désintéressé et ne dut[a] son bien-être et sa célébrité qu'à son application et à son génie.

Voici quelques détails sur les dernières années de sa vie. Kant n'aimait à recevoir aucune visite, ni le soir ni le matin : c'était à dîner qu'il se plaisait à voir du monde et à causer avec ses amis. Dans sa jeunesse, il allait souvent dîner en ville, et il prenait ordinairement ses repas à table d'hôte. Dès 1790 il commença à manger chez lui ; peu à peu il refusa toute invitation et prit l'habitude d'avoir toujours quelque ami à sa table ; car il ne pouvait souffrir de dîner seul, jusque-là qu'un jour aucun de ses amis n'ayant pu venir, il voulait que son domestique allât au hazard[b] inviter le premier passant dans la rue. Chaque jour il invitait quelque ami, ordinairement deux et quelquefois cinq. Il pratiquait scrupuleusement la maxime que, dans un repas bien ordonné, le nombre des convives ne doit pas être au dessous du nombre des grâces, ni au-dessus de celui des muses. Ses dîners avaient quelque chose d'original ; le ton en était libre et abandonné, sans manquer pourtant de la convenance et des bonnes manières qui manquent quelquefois aux meilleures sociétés où il n'y a point de dames.

Quand l'heure du dîner était venue, son domestique Lampe ouvrait la porte avec une certaine gravité, en disant : La soupe est servie. Kant s'empressait de répondre à cet appel et on se rendait à la salle à manger en causant du tems et des nouvelles du jour ; car auparavant dans le cabinet de Kant on ne se permettait

a Devoir; *b* h a.

aucun propos semblable. Son cabinet était comme un sanctuaire reservé à ses études, où l'on ne parlait jamais de nouvelles. Mais aussitôt qu'on était à table, on le voyait charmé de se délasser de ses travaux par des propos de toute espèce. La salle à manger était fort simple, mais d'une propreté parfaite. Le dîner se composait de trois plats préparés avec goût, avec un petit dessert et du vin. Jamais de bière ni à dîner ni ailleurs. Il était ennemi déclaré de cette boisson; quand quelqu'un était incommodé, sa question ordinaire était: Ne boit-il pas de la bière le soir! ou même quand quelqu'un mourait avant l'âge, il disait c'était probablement un buveur de bière. Enfin la bière lui paraissait un vrai poison, comme le café au médecin de Voltaire. Il ne pouvait souffrir qu'on fît de façons à table: chacun se servait lui-même. Le premier qui mettait la main au plat était à ses yeux le meilleur convive; car entre autres raisons, son tour à lui arrivait plus tôt. Il ne supportait[a] aucun retard, en homme qui travaillait depuis le matin et qui n'avait encore rien mangé; et même, dans les derniers tems, il avait tellement faim, qu'il pouvait à peine attendre le dernier convive. Il mangeait assez bien, surtout du second plat, qui était toujours un de ses mets favoris. Mais il faut songer qu'il ne soupait pas et ne déjeunait qu'avec du thé. Chaque dîner était une espèce de fête. Les propos les plus instructifs sans aucun ton magistral assaisonnaient[b] le repas et abrégeaient le tems depuis une heure jusqu'à trois, et souvent plus tard, sans que l'intérêt et le plaisir diminuassent[c] un moment. Il ne voulait pas de calmes plats, comme il appelait les rares et courts momens où la conversation languissait. Il avait l'art de créer et de nourrir une conversation générale; il ne parlait à chacun que de ce qui l'intéressait. Il fallait que les bruits de ville fussent bien remarquables pour qu'ils arrivassent jusqu'à sa table. Il n'y était jamais question de la philosophie critique. Il était à cent lieues de l'intolérance des savans qui mettent toujours la conversation sur leurs études favorites. Son langage était tout à fait populaire, et un étranger qui

a Supporter; *b* assaisonner; *c* diminuer.

n'aurait connu de lui que ses écrits, eut eu bien de la peine à deviner, en l'entendant parler, que ce fut là le plus grand métaphysicien du siècle.

C'était principalement la politique qui faisait les fraix de la conversation. On y traitait à fond des nouvelles du jour que rapportaient les gazettes. Kant n'avait foi à aucun événement dont on ne donnait ni la date, ni le lieu, cet événement fut-il d'ailleurs le plus vraisemblable ; il ne voulait pas même qu'on s'en occupât. Son coup d'œil politique était si étendu et si perçant, et pénétrait si avant dans le fond des affaires, que souvent on croyait entendre un diplomate versé dans les secrets des cabinets. Pendant les guerres de la révolution française, il avança, surtout par rapport aux opérations militaires, des conjectures et des paradoxes qui se vérifièrent ponctuellement, comme s'était vérifiée sa grande conjecture astronomique, qu'entre Mars et Jupiter il n'y avait point de lacune dans le système planétaire, conjecture qu'avaient pleinement justifiée, de son vivant, la découverte de la Cérès par Piazzi,* à Palerme, et celle de la Pallas par Olbers,† à Breme.

Une de ses opinions singulières était que Bonaparte n'avait pas le dessein d'aller en Egypte, et il admirait extrêmement l'art avec lequel il masquait, par ce feint projet, son dessein véritable d'aller en Portugal. Le Portugal ne lui paraissait plus qu'une province anglaise dont la conquête pouvait porter un coup mortel à l'Angleterre, en empêchant l'importation des produits des manufactures anglaises en Portugal, et l'exportation du vin de Porto, cette boisson favorite et indispensable des anglais. Accoutumé aux démonstrations *à priori*, il persista à combattre l'expédition en Egypte, alors même

* *Joseph Piazzi*, directeur général des observatoires à Naples et à Palermo, était né à Ponte en 1746. Il publia son premier catalogue d'étoiles en 1793, qui en contient 6784; le second qui parut en 1814, en contient 7646. Il mourut le 22 Juillet, 1826.

† *Henri Guillaume Matthieu Olbers*, était né à Arbergen, dans le duché de Bremen, le 11 Octobre, 1758. Quoique médecin établi a Bremen, il était si passionné pour l'astronomie qu'il vint à Göttingue pour l'étudier. Il se voua particulièrement à l'observation des comètes, et découvrit en même tems que Piazzi à Naples la planète Cerès en 1801, la Pallas en 1802, et Vesta en 1807. On donne souvent son nom à la planète Pallas.

que les journaux l'annonçaient dèja comme heureusement terminée, et il prétendait que cette entreprise était tout à fait impolitique et que les français ne pourraient tenir en Egypte. Les événemens firent voir qu'il ne s'était pas trompé sur l'issue de cette expédition. Tous les grands événemens du jour étaient ainsi débattus en tous sens à sa table, au grand profit et agrément de ses convives.

Sans doute la politique était ce qui l'intéressait le plus; mais il suivait aussi avec un extrême intérêt tous les progrès des connaissances humaines et les découvertes récentes en tout genre, surtout dans la géographie et dans l'histoire. Il parlait si fréquemment de Hornemann* et de Humboldt,† que son domestique pouvait venir à son secours lorsqu'un nom lui échappait. Les découvertes de Piazzi, d'Olbers, et d'Herschel,‡ faisaient sur lui la plus grande impression; il en parlait souvent, mais sans rappeler qu'il les avait prédites longtems à l'avance. La cranologie de Gall,‖ le frappa beaucoup. Sans faire usage des médecins pour lui-même, il recherchait leur société, à cause de leurs connaissances accessoires, et se plaisait à causer avec eux d'histoire naturelle, de météorologie, de la chimie qu'il aimait beaucoup, et dont il présageait des merveilles; et, sur la fin de sa vie, du galvanisme, qui malheureusement le trouva trop avancé en âge pour qu'il ait pu s'en rendre compte, malgré tous ses efforts. Il ne cessa de lire jusqu'au dernier

* *Fréderic Conrad Hornemann*, naquit à Hildesheim, en 1772, célèbre par ses voyages dans l'intérieur de l'Afrique, où il mourut en 1818. Son journal a été publié en Angleterre et en Allemagne.

† Voyez article Humboldt.

‡ *Gillaume Herschel*, fils d'un musicien à Hanovre, où il naquit le 15 Novembre, 1738. Son père le plaça, à l'âge de 14 ans, dans la bande des musiciens de l'infanterie de la garde royale à Hanovre. Il devint excellent musicien et dirigeait plusieurs concerts, mais employa ses heures de loisir à l'étude des mathématiques et de l'astronomie. Il a fait d'excellens télescopes et beaucoup de découvertes astronomiques. Il mourut en Août, 1822.

‖ *Jean Joseph Gall*, né à Tiefenbrunn, dans le Würtemberg, en 1758, et mort à Paris, en 1828. Il publia avec le docteur Spurtzheim, (le même qui mourut en 1832 à Boston,) en 1810, à Paris, in-quarto, *Anatomie et physiologie du système nerveux en général, et du cerveau en particulier.*

moment les ouvrages qui paraissaient sur cette matière. Un entre autres a été trouvé sur son bureau, avec des marques au crayon sur ses marges.

Il invitait à sa table tous les jeunes médecins qui revenaient de voyages scientifiques, et il leur faisait raconter ce qu'ils avaient vu ou appris de nouveau. Le système de Brown* lui paraissait la découverte capitale de la médecine de l'époque, et il l'étudia avec le plus grand soin. Il le regardait comme un progrès de la plus haute[a] importance, non seulement pour la médecine, mais pour l'humanité et comme un produit naturel de la marche de l'esprit humain, qui, après beaucoup de détours, finit toujours par revenir du composé au simple.

Sa conversation à table était forte et instructive; mais il ne faudrait pas croire qu'elle fut toujours d'un genre aussi sévère; quand elle avait pris quelque tems un tour sérieux, il s'empressait de l'égayer et voulait que tout le monde s'amusât. C'était alors l'hôte le plus aimable. Quelquefois, pour mettre ses convives en bonne humeur, il récitait des vers singuliers qu'il avait appris dans sa jeunesse, et qu'il disait du ton le plus naïf, à faire pâmer de rire ses amis. Il racontait des anecdotes sur lui-même et sur les autres; par exemple sur Fréderic le Grand qu'il admirait beaucoup ainsi que Bonaparte. Pour s'amuser, il demandait à son domestique qui était roi d'Angleterre? Celui-ci devait répondre, M. Pitt; et cette idée peu à peu s'empara tellement de son esprit qu'il ne voulait plus entendre d'un autre roi en Angleterre. Il avait les réparties les plus heureuses et il lui échappait une foule de mots pleins de finesse et de grâce comme on en trouve plus d'un dans ses ouvrages.

Son tempérament était extrêmement sec. Il ne transperait ni jour ni nuit. Il lui fallait dans son cabinet une chaleur constante de soixante-et-quinze degrés Farenheit; il était malheureux quand il en manquait un seul; et même en Juillet et en Août, quand la tempéra-

* *Jean Brown*, né à Buncle, dans le comté de Berwick, en 1753, mort à Londres, en 1786. Il était médecin et l'auteur du système de médecine qui porte son nom, et d'un ouvrage *Elementa Medicinæ*.

a H a.

ture ne montait pas jusque-là, il faisait du feu dans son cabinet jusqu'à ce que son thermomètre arrivât à ce degré.

Il n'était pas accoutumé à la contradiction. La supériorité reconnue de son esprit, sa moralité sans tâches, l'étendue de ses connaissances, sa gaieté quelquefois caustique le rendaient à la fois trop respectable, trop aimable et trop redoutable pour qu'on s'avisât[a] de le contredire. La faiblesse de l'âge ne pouvait que lui rendre cette habitude plus chère. Cependant il détestait toute flatterie et faisait un cas infini de la droiture et de la franchise. Une contradiction bienveillante et amicale était assurée de son estime et même de son respect. Il admettait très bien les conseils; souvent même il allait au devant d'eux; et sur la fin de sa vie il s'y abandonnait entièrement, non par faiblesse mais par l'esprit de conséquence qu'il portait partout. Il voulait ou agir par lui-même d'après ses propres vues, sans se laisser ébranler ni détourner, ou s'il ne le pouvait s'en remettre absolument aux conseils de celui auquel il aurait une fois pour toutes, accordée sa confiance.

A la plus vive reconnaissance pour ceux qui lui avaient fait du bien, Kant joignait[b] une indulgence extrême pour tous les hommes. Il ne parlait mal de personne. Il évitait les entretiens où il était question des vices grossiers de l'humanité, comme si en parler seulement eût dû mettre d'honnêtes gens mal à leur aise; et de moindres défauts lui paraissaient au moins un sujet peu digne de conversation. Il rendait justice au mérite et chercheait des hommes distingués pour les avancer à leur insu. Aucune ombre de rivalité, encore moins d'envie était en lui. Il mettait le plus vif empressement à servir ceux qui débutaient. Avec cette bienveillance générale pour tout le monde on se doute bien qu'il ne méprisait aucune profession. Il réservait son mépris pour ceux qui se conduisaient mal dans chacune d'elles et encore l'exprimait-il rarement.

A mesure qu'on le connaissait davantage, on ne pouvait s'empêcher d'admirer les vertus fortes qui le carac-

a Aviser; *b* joindre.

térisaient, la fixité dans ses principes, la fermeté dans ses actions, la constance dans ses résolutions, la régularité dans sa manière de vivre, la résignation à la destinée. Advienne[a] que pourra, disait-il sans cesse ; et quand les choses n'allaient pas selon ses désirs, mais sans qu'il y eut de sa faute, sa maxime était de faire bonne mine à mauvais jeu.[b] C'était d'ailleurs le plus doux des hommes et dans toute sa vie il n'avait pas fait mal à un enfant. Il était d'une bienfaisance qui eut été remarquée dans une plus grande fortune, et la sienne n'était que celle d'un philosophe. Né[c] pauvre, ses leçons et ses écrits, avec de l'ordre et de l'économie, lui avaient fait peu à peu une existence honorable dans une petite ville comme Königsberg. Il était charitable et faisait beaucoup de bien aux pauvres, qui le chérissaient[d] comme un père.

Sa bibliothèque était très peu nombreuse ; elle ne contenait pas plus de quatre-cents cinquante volumes et encore la plupart étaient ils des cadeaux. Il n'avait pas en besoin d'avoir des livres à lui, ayant été précédemment bibliothécaire de la bibliothèque royale de Königsberg, où il trouvait tous les bons ouvrages, et en particulier une riche collection de voyages qui lui avaient servi pour sa géographie physique. Depuis il s'était arrangé avec un libraire pour avoir en communication les ouvrages nouveaux. Il les lisait rapidement et les renvoyait. Il reçevait chaque jour des lettres de toutes les parties de l'Allemagne et des pays étrangers dans des langues et des dialectes que souvent il ne comprenait pas ; il se les faisait traduire et répondait à un très petit nombre, souvent par la main de M. Wasianski ; sur la fin il ne faisait plus attention à aucune. [*Vie de Kant et autres.*

Olivier Goldsmith,

Né à Pallas, en Irlande, le 29 Novembre, 1728, commença dèja dès l'âge de sept ans à faire des vers qui amusèrent souvent son père, Charles Goldsmith, pasteur

a Instead of *avient*, from *avenir*, verb neuter—happen what may ; *b* to appear satisfied; *c* naître; *d* chérir.

de l'église anglicane à Pallas. En 1744, il entra au collège de Dublin, mais s'étant brouillé avec son tuteur le professeur Wilder, il quitta le collège, résolu de se rendre à Cork, pour s'y embarquer, mais ne sachant encore trop pour quel pays, ni avec quel argent. Il avait alors seize ans. Il se mit, avec un seul shelling en poche fort gaîment en route et fit si bien que son argent lui suffisait pendant les trois jours de sa route ; puis il vendit[a] peu à peu les hardes[b] qu'il porta, marchant toujours en avant. Il fut enfin réduit[c] à un tel degré de misère, n'ayant rien mangé pendant vingt-quatre heures, qu'il aurait succombé sans doute, si une femme ne lui eut donné par charité une poignée de pois jaunes qu'il dévora. Il avoua après n'avoir jamais fait de sa vie un meilleur repas. Ce fut alors qu'il commença à se répentir de sa sottise, et à désirer de retourner auprès de son père, qui avait toujours été bon et indulgent envers lui. Comme dans ce moment il se trouvait dans le voisinage de la maison paternelle, il envoyait chercher son frère aîné, qui vint le joindre, lui apporta des habits et le ramena au collège de Dublin, où il le reconcilia, du moins pour la forme, avec son surveillant le professeur Wilder ; mais ils ne furent depuis jamais bien ensemble.

Peu après il eut le malheur de perdre son père. Il en fait une mention honorable dans son *Citoyen du Monde*, en traçant[d] son caractère dans *l'homme vêtu de noir*. Son oncle Contarine, qui l'aimait beaucoup, tâcha de lui faire oublier sa perte et désira qu'il étudiât la théologie. Mais il n'aimait pas l'état ecclésiastique, ayant toujours manifesté un ardent désir de voyager ; et lorsqu'il se présenta à l'evêque pour être reçu[e] comme candidat en théologie, il en essuya[f] un refus, parcequ'il était trop jeune. Son oncle lui procura une place de précepteur d'enfans dans la famille d'un gentilhomme du voisinage, où il resta près d'un an ; mais n'aimant guerès cette vie sédentaire, il quitta ses amis et le pays avec un bon cheval et trente livres sterlings, fruit de ses épargnes. Six semaines se passèrent, sans qu'il eut donné de ses nouvelles et on le crut[g] parti pour l'étranger. Il

a Vendre; *b* h a.; *c* réduire; *d* tracer; *e* recevoir; *f* essuyer; *g* croire.

revint enfin à la maison de sa mère sans un sol et monté sur un misérable petit cheval qui ne valait pas vingt shellings, auquel il avait donné le sobriquet de *Fiddle-Back*. Sa mère fut très irritée contre lui; mais ses frères et sœurs, avertis de ses aventures vinrent[a] le voir, et firent si bien, que sa mère lui pardonna. Lorsqu'on lui demanda ce qu'il avait fait de son argent, de son bagage et de son bon cheval, il leur fit le récit suivant: qu'en arrivant à Cork il avait vendu son cheval et payé son passage pour l'Amérique; mais comme les vents étaient contraires durant trois sémaines, il était resté à terre pour se divertir et pour examiner les curiosités dans et aux environs de la ville de Cork; et le jour que le vent devint favorable, il se trouvait engagé dans une partie de plaisir à la campagne, et que *son ami*, le capitaine, avait mis à la voile sans l'attendre! Il resta à Cork jusqu'à ce qu'il n'eut plus que deux guinées dans sa poche; il employa quarante shellings à l'achat de son cheval Fiddle-Back; et lorsqu'il voulut s'en retourner chez lui, il n'avait que quelques shellings de reste. Mais sachant qu'un ami de collège vivait non loin de Cork, qui l'avait souvent pressé de passer un été chez lui, il avait entrepris ce voyage de près de cent vingt milles dans la confiance que celui-ci lui avancerait les moyens de continuer sa route. Dans cet espoir il avait donné la moitié de son argent à une pauvre femme qu'il trouva chemin faisant et qui lui avait demandé du secours pour elle et ses huit enfans, le père ayant été arrêté pour dettes et mis en prison.

Son ami, quoique convalescent et très faible, le reçut avec de si grandes démonstrations de joie, qu'Olivier ne balança pas un instant de lui exposer avec confiance sa triste position, dans l'intime conviction qu'un semblable ami s'empresserait[b] à venir promptement à son secours. Après avoir parlé longtems avec feu et éloquence, le jeune Goldsmith fut tout étonné de trouver qu'il s'était grossièrement trompé; car à fur et mesure qu'il parla, l'autre l'écouta avec la plus froide indifférence et ne lui témoigna pas le moindre intérêt; il ne lui donna même

a Venir; *b* empresser.

presque rien à manger ! Car son ami, comme convalescent, prétextait[a] ne pouvoir manger que quelques gruaux bouillis dans du lait ; et encore n'y avait-il pas pour deux ! Il ne fit qu'un seul repas et Olivier jeûna,[b] quoique ni malade et jouissant d'une bonne santé et d'un excellent appétit. Lorsque le lendemain matin Olivier lui demanda l'avance d'une guinée pour le mettre en état de continuer sa route, son bon ami lui fit de graves représentations sur l'inconvénance de contracter des dettes, et ajouta que sa maladie lui avait coûté beaucoup d'argent, et qu'il était presque ruiné ! Mais mon cher ami, lui disait-il, vous n'avez qu'à vendre votre cheval ; cet argent vous suffira pour payer vos dépenses en route, et je vous en fournirai un autre pour faire le voyage. Olivier fort surpris et content le pria de lui montrer ce cheval ; l'autre tira de dessous son lit un bâton. Notre étudiant en fut si provoqué qu'il allait s'en saisir pour le rosser d'importance, lorsqu'on frappa rudement à la porte de la maison. C'était un gentilhomme du voisinage qui venait visiter le convalescent ; cet incident imprévu le sauva de la bastonnade ; et lorsque l'étranger entra, le maître de la maison s'empressa de présenter son *ami* M. Olivier Goldsmith d'un air aussi aisé comme si rien ne s'était passé entre eux deux ! En partant, le gentilhomme invita les deux amis à dîner pour le lendemain chez lui. Olivier n'accepta qu'avec répugnance ; mais ayant besoin d'un dîner, il s'y rendit et fut très content de la manière polie et attentive avec laquelle l'hôte de la maison le traita personnellement. Ce dernier s'aperçut[c] bientôt que ses deux convives n'étaient guères d'accord, et pressa Goldsmith de rester quelques jours chez lui, ce qu'il accepta de bon cœur. En prenant[d] congé de son Camarade de collège, le jeune Olivier ne put s'empêcher de lui dire, de prendre le plus grand soin du cheval qu'il avait eu la *bonté* de lui offrir, et de ne pas causer une indigestion à ses amis, en leur offrant des gruaux au lait, et rien de plus. A quoi notre homme ne répondit que par un sourire dédaigneux, et partit. Olivier alors raconta à son nouvel hôte tout ce qui lui

a Prétexter; *b* jeûner; *c* apercevoir; *d* prendre.

était arrivé ces jours derniers, et particulièrement les scènes qu'il avait eu avec son Camarade de collège. Son hôte ne put s'empêcher d'en rire, en lui disant, que le caractère de son voisin était trop bien connu[a] pour qu'il put en être étonné. Son nouvel hôte, charmé de la société du jeune Olivier, lui rendit le séjour si agréable, qu'Olivier le quitta à regret. Pressé de partir, le premier lui offrit un domestique, un cheval et de l'argent; l'autre n'accepta que trois demi-guinées à titre de prêt, et refusa tout le reste. Il monta sur son fidèle Fiddleback et revint,[b] comme je l'ai dit plus haut, à la maison paternelle. C'est ainsi que finit sa plaisante equipée.

Son oncle Contarine l'envoya à Londres pour y étudier les lois et le mettre en état d'être avocat. Chemin faissant il se lia d'amitié avec un filou qui l'engagea à jouer et lui gagna les cinquante livres sterlings qu'il avait pour faire son voyage. Il fut de nouveau forcé de s'en retourner auprès de sa mère, qui en conçut[c] un aussi vif chagrin que lui-même. On lui pardonna cependant de nouveau et la famille détermina qu'il devait étudier la médecine. En 1751, il fut envoyé à Edimbourg pour se préparer à ses nouvelles études; mais sa grande bonté et son inclination à obliger le jeta dans de nouveaux embarras; car, ayant eu l'imprudence de répondre pour un de ses camarades fort endetté, il n'évita la prison que par une prompte fuite. Il fut poursuivi et arrêté à Sunderland, mais remis en liberté par deux de ses camarades de collège, qui vinrent à son secours. Il s'embarqua aussitôt pour Rotterdam, et arriva à l'université de Leyde, où il étudia pendant un an la chimie et l'anatomie. Il résolut alors de faire le tour de l'Europe à pied et à n'espérer un meilleur sort que de la bonté de la divine providence. Car comme d'ordinaire il se trouva presque sans le sol!

Il traversa ainsi la Flandre, quelques parties de la France et de l'Allemagne, et arriva enfin en Suisse, où il cultiva son talent pour la poésie avec succès. De Genève il visita Padoue, en Italie, où il resta six mois pour y étudier la médecine, et y reçut le degré de doc-

a Connaître; *b* revenir; *c* concevoir.

teur. Il ne vit qu'une partie de l'Italie, Venise, Verone et Florence, parcequ'il reçut la nouvelle affligeante que son oncle et son bienfaiteur venait de mourir. Il arriva à Douvres en 1756. Dans ce long voyage il avait eu à lutter constamment contre le besoin et la misère. En arrivant à pied à Londres, il s'offrit[a] comme garçon apoticaire dans plusieurs boutiques; mais son extérieur fort minable, son habit de deuil fort grossier et très rapé, son accent irlandais, enfin tout l'extérieur de sa personne ne parla guère en sa faveur, de manière qu'il ne reçut partout que des refus humilians qui le désespérèrent. Il rencontra enfin son ancien camarade de collège, le docteur Sleigh, qui l'aida autant qu'il put, et lui fut d'une grande utilité. Goldsmith commença alors à faire des visites comme médecin, eut beaucoup de pratiques, mais peu d'argent. Il crut gagner quelque chose de plus en fournissant des articles au *Monthly Review;* mais au bout de huit mois de l'an 1758 il ne voulut plus y travailler, quoique les propriétaires du journal le logèrent, le nourrirent et le payèrent bien et exactement. Il fournit en sus quelques articles à deux autres journaux: *le Citoyen du Monde* et *l'Abeille*, (the Citizen of the World and the Bee.) Il composa son *Inquiry into the present state of Polite Literature* dans une chambre fort sale, garnie d'une misérable petite table et d'une vielle chaise; et lorsque quelqu'un vint le voir, il la lui présenta, et s'assit[b] sur la croisée.

Son beau poème, le *Voyageur*, (the Traveller,) qui parut[c] en 1765 établit sa réputation comme poète. Cet écrit le mit bientôt en liaison avec les gens de lettres les plus marquans de son tems. Il fut alors capable de prendre un apartement beaucoup plus décent dans Fleet-street. Mais toujours très insouciant en matières pécuniaires il fut arrêté pour dettes; et ce fut dans sa prison qu'il écrivit son *Vicaire de Wakefield*, qui parut en 1766. Dès que le célèbre docteur Johnson eut appris le malheur de Goldsmith, il lui procura soixante livres sterlings et le tira de prison. Johnson estimait beaucoup Goldsmith, et lui fit une première visite le 31 Mai, 1761,

a Offrir; *b* asseoir; *c* paraître.

pour l'inviter à souper chez lui avec plusieurs hommes de lettres. Un ami de Johnson lui proposa de l'accompagner pour le présenter au docteur Goldsmith. Cet ami fut fort surpris de voir Johnson vêtu d'un habillement complet tout neuf, sa perruque toute neuve était bien poudrée et pommadée et toute sa personne bien plus soignée qu'à l'ordinaire; enfin totalement différente de sa mise négligente et souvent même cynique. Son ami ne put s'empêcher de lui demander les raisons d'une métamorphose aussi extraordinaire qu'elle était singulière. Johnson lui répliqua: Comme j'ai appris que Goldsmith, qui est un homme fort malpropre, s'excuse de son peu de soin dans sa toilette sur ce que j'ai coutume de faire, j'ai envie de lui montrer ce soir un meilleur modèle à suivre.

Goldsmith publia peu après son *Histoire d'Angleterre, en lettres écrites par un gentilhomme à son fils*, (deux volumes, in-octavo,) qui, pour l'élégance du style et la noblesse des sentimens, furent généralement attribuées à milord Littleton. Sa comédie le *Bon Homme*, (the Good-natured Man,) réprésenté en 1768 sur le théatre de Covent-Garden, n'eut qu'un faible succès. Il se mit alors à écrire son *Histoire Romaine* et son *Histoire d'Angleterre*. Son beau poème, le *Deserted Village*, augmenta sa réputation de poète; et lorsque le libraire lui en offrit cent livres sterlings il crut que c'était trop, et ne les accepta, que lorsque celui-ci l'eut convaincu[a] qu'il pouvait les lui payer sans perdre. En 1772, sa comédie, *She Stoops to Conquer*, eut un succès complet. Il écrivit son *History of Greece* et le *History of the Earth and Animated Nature*, ouvrages compilés mais amusants et instructifs.

Il conçut[b] enfin l'idée gigantesque de publier un dictionaire universel des arts et des sciences, lorsqu'il fut saisi d'un si grand abattement d'esprit, qui dégénéra en fièvre lente, et causa sa mort. Il termina sa vie orageuse à l'âge de quarante-cinq ans! [*Life of Goldsmith et autres.*

a Convaincre; *b* concevoir.

*Lessing, Klopstock et Wieland.**

Ces trois célèbres écrivains allemands firent une révolution totale dans la littérature et surtout dans la poésie allemande. Voici le jugement qu'en porte le professeur Villemain, de Paris, dans son cours de *Littérature Française.* Il dit:

"Lessing est un esprit original, rempli d'une ingénieuse théorie sur les arts, qui, en imitant quelquefois le génie français, l'a le mieux conçu[a] et le plus finement critiqué. Hormis le religieux et poétique Klopstock, presque tous les écrivains allemands de cette époque sont, dans leurs opinions, dominés, *sans le savoir*, sans l'avouer, par l'astre de Voltaire, mais ils ont soin de ne pas laisser à la pensée de Voltaire, traduite dans leur langue, son inimitable clarté, sa vivacité brillante; ils la surchargent[b] d'érudition, l'obscurcissent[c] un peu, et lui donnent quelque chose de plus grave et de plus lourd. Ainsi fait le sceptique et ingénieux Wieland, que ses contemporains ont nommé Voltaire, et qui était Voltaire *autant qu'un allemand peut l'être!!!* A Dieu ne plaise[d] que cette parole, échappée trop vite, soit entendue au delà de ma pensée; elle laisse à cette grande et savante nation toute la gloire de travail et de génie, toute la hauteur d'intelligence qui lui appartient, et qui ne lui sera pas contestée par un adversaire aussi faible que moi. Je ne voudrais pas imiter Perrault,† qui n'était fort contre Homère, que de ce qu'il ne savait pas le grec.

"Mais lorsque Wieland imite Voltaire, et il l'imite sans cesse, il mêle au ton libre et léger de son modèle un détail d'érudition et de métaphysique abstraite. Il n'a pas comme Voltaire cette vivacité moqueuse qui

* Voyez Appendix, No. 21.

† *Charles Perrault*, (dont M. Villemain veut parler ici,) né en 1633, mort en 1703, était un homme de grand savoir, mais de fort mauvais goût, dont les poésies ne sont guères estimées. Il soutient dans son *Parallèle des Anciens et Modernes*, écrit en forme de dialogue, que les modernes ont poussé les arts et les sciences, qui étaient dans l'enfance chez les anciens, au plus haut degré de perfection, et qu'ils ont surpassé de beaucoup ces derniers. Boileau refuta vivement cette opinion, et soutint que l'auteur avait jugé d'une matière qu'il ne pouvait connaître à fond, *puisqu'il ne savait pas le grec!*

a Concevoir; *b* surcharger; *c* obscurcir; *d* God forbid.

s'applique aux sujets modernes et présens, quelquefois les transforme en allégories, en contes de fées, mais y porte toujours l'expressive malignité de mémoires contemporains. Tout au contraire, Wieland ne se rie[a] pas de son siècle, ne le regarde même pas; il fait la chronique scandaleuse de l'ancienne Grèce. Malheureusement la vivacité du satirique s'émousse[b] par le travail de l'antiquaire. Des plaisanteries sur Alcibiade, des épigrammes contre Diogène, des allusions piquantes aux philosophes néo-platoniciens du quatrième siècle, ne portent pas coup[c] de nos jours. Cependant c'est là que le très spirituel et très érudit Wieland a renfermé son talent par un choix volontaire, et par cette ignorance de la vie commune, et de la réalité qui plaît en général aux écrivains allemands."

Jusqu'ici M. Villemain. Mais que penser d'un professeur qui critique et juge des écrivains qu'il n'a jamais lu, et dont il ne connaît même pas la langue. Il commence par dire :* Essaierais-[d]je de rechercher en Allemagne la trace de l'esprit français au dix-huitième siècle, une ignorance presque absolue de la langue allemande m'entrave[e] et m'embarrasse.[f] Je sais[g] bien qu'en France une difficulté de ce genre n'arrête pas toujours et n'empêche pas de parler provisoirement; mais j'ai de plus un meilleur motif de silence : c'est que la moisson est faite, c'est que la tâche a été remplie avec une éclatante supériorité par une personne qui a plié sa belle imagination au travail de la critique, pour élever la critique même au niveau de sa pensée originale et libre; cette personne grand homme, c'est Madame de Stael.

Analisons maintenant le discours de M. Villemain. Il dit : que Lessing est un esprit original qui, en imitant quelquefois le génie français l'a le mieux conçu[h] et le plus finement critiqué. Je ne sais trop ce que M. Villemain veut dire par cette phrase : que Lessing a *imité* le génie français? Veut-il parler de *l'Hannibal de Marivaux*, que Lessing a traduit du français en allemand?

* Voyez Cours de Littérature Française, par M. Villemain, à la faculté des lettres de Paris; douzième leçon.

a Rire. *b* émousser; *c have* no effect or any influence upon the present generation; *d* essayer; *e* entraver; *f* embarrasser; *g* savoir; *h* concevoir.

ou de la liaison de Lessing avec Richier et de sa correspondance avec Voltaire? Lessing n'a certainement pas *imité* le génie français en *traduisant* le génie de Marivaux en bon allemand. Le Laocoon, Minna von Barnhelm, et surtout Nathan le Sage, (der Weise,) de Lessing n'ont jamais *imité* le génie français, mais l'ont souvent *surpassé*. Le fait est que Lessing n'est pas seulement un *esprit* original, mais encore un *auteur* classique *allemand* qui n'a besoin d'aucun autre génie étranger que du sien, pour instruire et pour plaire.

M. Villemain ne parle de Klopstock qu'en passant, mais tombe avec tout le poids de sa rhétorique, et de son style fort ampoulé sur le bon, le respectable philanthrope Wieland, qui, depuis longtems dans la tombe, ne peut lui répondre. Il est fort malheureux de voir qu'un professeur d'un talent aussi rare que celui de M. Villemain s'oublie au point d'insulter toute une nation, en laissant échapper ces paroles fort déplacées: que Wieland était Voltaire *autant qu'un allemand peut l'être!* Si M. Villemain eut lu *les Satires de Rabener*,* dont il existe cependant une traduction française, s'il n'eut connu même que superficiellement la langue et la littérature allemandes, il aurait trouvé dans les écrits de Jean Paul Richter,† de Seume, de Musaeus, de Claudius, de Becker,

* *Gottlieb Guillaume Rabener*, était né dans un village près de Leipzic en 1714. Il fut nommé contrôleur des taxes du cercle de Leipzic, et le resta jusqu'à sa mort en 1771. Ses écrits sont remplis de sel et fort satyriques, sans cependant jamais avoir été personnelles, comme celles d'Horace, de Boileau et d'autres. Il se contenta de ridiculiser d'une manière fort plaisante en général tout ce qui était ridicule. Ses écrits en six volumes ont été traduits en français et en hollandais.

† *Jean Paul Fréderic Richter*, naquit à Wunsiedel, en Franconie, le 21 Mars, 1763, et mourut à Bareuth le 14 Novembre, 1825. C'était un des auteurs les plus distingués de l'Allemagne. Il traite sous la forme de romans des matières les plus profondes et abstraites; mais telle est le séduisant de son style agréable et coulant, rempli d'intérêt, d'esprit, de satyre, et d'humeur, qu'on ne se lasse pas de lire avec bien du plaisir les quarante et quelques ouvrages dont plusieurs sont volumineux qu'il a publié durant sa vie. Son Quintus Fixlein, ses Flegeljahre, (ou le Mânant,) son Jubelsenior, &c. m'ont fait rire de bon cœur. Je les recommande à M. le professeur Villemain, à Paris.

Jean Gottlieb Seume, était né à Poserne en 1763. Orphelin, étudiant en théologie, mécontent, il quitta Leipzic pour se rendre à pied à Paris. En chemin des recruteurs Hessois l'enrôlent forcément, et l'incorporent comme simple soldat dans un des régimens Hessois, qui furent envoyé contre l'Amérique, (1781.) De retour en Allemagne il

de Blumauer, et dans cent autres écrivains allemands, des pages entières remplies de sel et d'esprit, que Voltaire même n'aurait pas desavoué.

Que penser de la critique de M. Villemain et de sa belle logique, en relisant ce qu'il dit dans le commencement de sa leçon sur son ignorance presque absolue de la langue allemande, et de l'aveu fort naïf: Je sais bien

est de nouveau forcé de servir dans un régiment prussien, mais quelques amis lui procurent son congé. Il revient étudier à Leipzic, et devient en 1793 le sécrétaire du gouverneur russe de Varsovie. Peu après il revient à Leipzic, y publie plusieurs ouvrages, et devient prote d'une imprimerie. Il s'y déplait, prend son havre sac peu fourni sur le dos, un gros bâton noueux dans sa droite et parcourt à pied l'Autriche, l'Italie, et la France. A son retour il publie une relation de ce voyage sous le titre de *Promenade à Syracuse*, que j'ai lu avec grand intérêt, et qui dépeint son caractère mâle, indépendant et décidé, quoiqu'un peu excentrique. En 1805, il parcourt de la même manière la Russie, la Suède, la Norvège, le Dannemarc, &c. dont il a publié une seconde relation. Il mourut à Teplitz en 1810. Ses écrits en douze volumes ont été réimprimés à Leipzic en 1826. Je les recommande aux amateurs de la littérature allemande.

Jean Charles Auguste Musaeus, né à Jena, était gouverneur des pages à Weimar, et fut nommé en 1770 professeur au gymnasium de Weimar. Il mourut en 1787. Le Grandison de Richardson était dans ce tems fort à la mode : Musaeus publia une parodie satirique contre ce roman sous le titre de *Grandisson le Second*, qui fut fort bien reçu. Ses voyages physionomiques sont une satire mordante contre la manie et les extravagances des physionomistes. Ses *Volksmährchen der Deutschen*, son *Freund Heins Erscheinungen in Holbeins Manier*, ses *Strausfedern*, &c. sont parmi ses écrits.

Matthieu Claudius, naquit en 1741, à Reinfeld, dans le Holstein, près de Lubeck, et mourut à Hambourg, le 21 Janvier, 1815. Il se fit connaître par une feuille périodique le *Wandsbecker Bote*, (le Messager de Wandsbeck,) écrit avec tant de bonhommie, d'originalité, et de franchise, qu'il eut des milliers d'abonnés, et qu'on connut l'auteur généralement que sous le nom de Wandsbecker Bote. En 1812, il publia en huit volumes ses œuvres complets, sous le titre, *Asmus omnia sua secum portans*.

Charles Becker, naquit en Saxe, en 1764, et mourut en 1809. Il s'est fait connaître d'une manière fort avantageuse par son *Noth* et *Hülfs-Büchlein*, espèce *d'Avis au Peuple* de Tissot, tellement utile et à la portée de tout le monde, que dès la première année de la publication de cet excellent ouvrage il s'en vendit plus de trente mille exemplaires. Son *Veau d'or*, (das Goldne Kalb,) en quatre gros volumes, in-octavo, est une des satyres les plus spirituelles et des plus gaies écrite en forme de roman contre tout homme riche, vain et ignare. Becker est un des meilleurs écrivains de l'Allemagne; j'ai cherché son nom en vain dans l'Encyclopédie Américaine, qui a paru à Philadelphie ; il y aurait mérité cependant une place honorable.

Aloyse Blumauer, naquit à Steyer, en Autriche, en 1755, et mourut à Vienne en 1798. Il entra en 1772 dans l'ordre des Jésuites, et s'est fait connaître par diverses poésies burlesques, mais surtout par son Enéïde travestie.

qu'en France une difficulté de ce genre n'arrête pas toujours et n'empêche pas de parler *provisoirement*, &c. M. Villemain fait un compliment très flatteur aux français, et nous dit clairement qu'en France l'ignorance d'une langue, d'un art, d'une science, ou d'une matière quelconque n'arrête pas toujours et n'empêche pas de parler provisoirement!

Quelle profusion de mots pompeux et ridiculement amalgamés pour nous dire que dans l'opinion de M. Villemain, Madame de Stael est le grand-juge de la littérature allemande. Certes M. Villemain aurait mieux fait de garder le silence, puisqu'il avoue lui-même *qu'il a un meilleur motif de silence!* Mais entraîné, je ne sais trop par quel motif de parler *provisoirement*, il cite malheureusement pour lui et pour Madame de Stael, une autorité qui n'a jamais été reconnue que par M. Villemain et autres personnes, qui, comme lui, ne connaissaient la littérature allemande que fort superficiellement. Madame de Stael est sans contredit une femme fort spirituelle et d'un rare talent, mais son ouvrage *sur l'Allemagne* est rempli d'erreurs, a été critiqué et refuté dans bien des passages, et ne peut jamais être admis comme une autorité compétente, comme l'assure l'éloquent professeur parisien. Madame de Stael se trouva dans le cas de la plus grande partie des voyageurs, qui parcourent un pays en *voyageurs;* elle était pour l'Allemagne, et les allemands ce que Basile Hall et Madame Throllopp ont été pour les Etats-Unis et les américains. Dans l'un et l'autre de ces trois ouvrages on y trouve un mélange de faux et de vrai, de bon et de fort mauvais, à l'exception que les deux auteurs anglais savaient très bien la langue d'un pays, dont ils nous tracent les mœurs et les coutumes, tandis que Madame de Stael n'apprit la langue allemande que fort superficiellement et à la hâte.[a] On peut dire avec plus de raison de Madame de Stael ce que dit si naïvement M. Villemain en parlant de son ignorance presque absolue de la langue allemande. Je sais bien, dit-il, qu'en France une difficulté de ce genre *n'arrête* pas et n'empêche pas de parler *provisoirement!*

a H a.

Toutes les personnes qui ont connues Madame de Stael avoueront qu'elle parlait et écrivait avec une vivacité, une grace et un charme qui séduisait et entraînait ses auditeurs et ses lecteurs. C'est ainsi qu'accoutumée dès son bas âge à être admirée et flattée, elle parla et écrivit sur bien des choses qu'elle ne connaissait souvent que fort superficiellement; et il suffisait de dire que c'était Madame de Stael qui avait émise cette opinion, qu'elle passât comme autorité.*

Je crois que M. Villemain aurait mieux fait de n'avoir pas parlé du tout d'une littérature qu'il ne connaît que fort superficiellement et surtout d'avoir épargné ses saillies pour une meilleure occasion.† Le tems des barons allemands de Tondertentronk et des marquis français de la Chiffonnière ou de la Grenouillière, que l'on chercheait avant la révolution de mettre en scène, et d'exposer gratuitement à la risée de la populace de Paris et de Londres est passé. Je pense que maintenant le véritable homme de lettres devrait, avant d'entreprendre à critiquer un ouvrage étranger, et bien plus, toute une littérature étrangère, observer les règles suivantes: Lire et comprendre *à fond* la langue, la matière et le style de l'écrit ou des auteurs qu'il veut critiquer. Observer de la modération, de l'urbanité et de l'équité dans son jugement—se mettre pour un moment à la place de ceux qu'il critique, et surtout de refuter par des *faits* les er-

* Voyez l'article Madame Roland et Madame de Stael Holstein.

† Those of our readers who are acquainted with the opposite character of French and German literature, will be aware what sort of translation that must be which is derived from the French, even supposing in the English translator consummate skill and knowledge. In fact, French taste is at a further distance from the German than even ours. The antipathy to metaphysical speculation is still stronger. Their contempt is even more extensive and more openly avowed. One of their popular journals, the *Minerve*, we recollect, commences a review of one of Schiller's greatest tragedies, in these words: "Though the English literature does not contain a single good tragedy, it must be acknowledged that it has some good scenes and some good characters. *We cannot say so much of the German theatre.*" And another popular critic (we write from memory) has a sentence to this effect: "We are told that M. Göthe has written a pretty poem called Herman and Dorothea. *Nous verrons*—we shall see! At all events, M. Bitaubé has done the author the honor of putting it into French, and we think that M. Göthe cannot in gratitude do less then translate in return his fine poem—Joseph." [*Westminster Review, vol.* 1, 1824, *pp.* 376–7.

reurs ou réelles ou supposées, de l'ouvrage ou des auteurs qu'il critique.—Le ton tranchant et dictatorial, les belles phrases, les sarcasmes et les saillies sont fort éloignées de convaincre celui qui voudra se donner la peine d'examiner l'ouvrage et de penser à ce qu'en a dit le critique. Un semblable critique est fort à plaindre, car tout son esprit, tout son sel, toutes ses belles phrases, et son style guindé feront rire et exciteront, il est vrai, pour le moment de l'admiration, mais finiront au bout du compte, comme ces bouteilles de savon de nos enfans; elles crèveront et le vent les enlèvera ! D. H.

Edouard Gibbon,

Né à Putney, le 8 Mai, 1737; mort le 16 Janvier, 1794. L'Angleterre s'était illustrée dans la carrière historique par les ouvrages de Hume et de Robertson. Une place restait encore à prendre; c'était dans l'histoire savante et critique appliquée à l'antiquité. Hume et Robertson avaient écrit les faits du moyen âge et les faits modernes; mais ce travail d'érudition et de conjecture qui démêle l'antiquité, cette histoire exacte d'un passé lointain restait encore à faire.

Gibbon paraît, dès sa jeunesse, avoir été appelé à cette grave et difficile mission de l'histoire philosophique. Nous le voyons dès l'âge de quinze ans préoccupé vivement, quoiqu'il eut une âme froide, de ces controverses théologiques si attachantes pour les esprits qui ont quelque force et quelque curiosité. Il changea de religion dès l'année 1753, non point par hazard, par pauvreté, par caprice, comme Jean Jaques Rousseau, mais par réfléxion et par conviction. A quinze ans, Gibbon qui, dans le calme de la maison paternelle, avait déja commencé des recherches historiques, avait médité une histoire critique du règne de Sésostris. Gibbon saisi par la lecture de l'éloquent ouvrage de Bossuet,* sur les

* *Jaques Benigne Bossuet*, évêque de Meaux, était né en 1627, et mourut en 1704. Il se distingua par ses sermons et surtout par ses oraisons funèbres, parmi lesquelles celle qu'il prononça sur la tombe du grand Condé est un chef-d'œuvre. Dans son *Discours sur l'Histoire Universelle*, qu'il composa pour l'usage du dauphin son élève, il déploya une grande éloquence et une vigueur d'esprit et de vertu qui lui font beaucoup d'honneur.

variations des églises protestantes, se fait catholique. Son père en fut fort mécontent et l'envoya à Lausanne, où les soins et la douceur d'un ecclésiastique protestant, M. Pavillard, firent une si profonde impression sur lui, qu'il abjura le catholicisme et rentra dans le sein de l'église protestante. Il prolongea[a] son séjour et se livra sans fin, sans repos à d'immenses études. Gibbon, instruit des langues anciennes et modernes, passa cinq années à Lausanne, lisant et faisant un journal de ses lectures. Il l'écrivit en français. Gibbon, dès l'âge de vingt ans, lut successivement d'immenses recueils dont s'effrayerait notre paresse actuelle : p. ex. *les Antiquités de Graevius*,* ouvrage, qui dans l'origine avait vingt-cinq volumes, in-folio, et qui fut augmenté de quinze autres par *Gronovius ;* puis il lut *l'Histoire de l'Italie Antique de Cluvier*,† en deux volumes, in-folio ; il les lisait avec cette attention, avec cette sagacité, qui déjà révélaient[b] l'historien, s'attachant à tout étudier, les détails de mœurs, les singularités de costume, enfin cherchant l'histoire dans la littérature.

Au milieu de ses études il devint amoureux d'une

* *Jean George Graefe* ou *Graevius*, né à Naumbourg, en Saxe, le 29 Janvier, 1632, mort comme professeur de rhétorique, d'histoire et de politique, à Leyde, le 11 Janvier, 1703. Il avait dix-huit enfans, et publia dix-huit gros volumes, in-folio, c. à d. son *Thesaurus Antiquitatum Romanarum*, en douze volumes, et son *Thesaurus Antiquitatum et Historiarum Italiæ*, en six volumes, in-folio, qui furent augmentés après par Burmann et par Gronovius. M. le professeur parisien Villemain fait trop d'honneur aux professeurs Graefe et Gronov, ou Graevius et Gronovius, de leur donner une pleine charge de *quarante* volumes, in-folio, tandis qu'en admettant même que le *Thesaurus Antiquitatum Græcarum*, que Gronovius publia en 13 vols. in-folio, fut *une suite* du Thesaurus du premier dont nous avons tout lieu de douter, nous ne trouvons que trente-un au lieu de quarante volumes in-folio.

Jean Gronov ou *Gronovius*, né à Deventer, le 20 Octobre, 1645, est mort comme professeur à Leyde, le 21 Octobre, 1716. Il était quoique fort érudit et savant, d'un caractère fort vindicatif, et refuta d'un style virulent tous ceux qui n'étaient pas de son avis, ce qui lui valut le surnom de second Scioppius.

† *Philippe Cluvier* ou *Cluverius*, né à Dantzic, en 1580, mort à Leyde, en 1623. Il se devoua exclusivement à l'étude de la géographie, et parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, la France, et l'Italie, et l'on dit qu'il savait parler parfaitement bien dix langues. Il publia de Tribus Rheni Alveis—Italia—Germania Antiqua—Sicilia et Sardinia—Introductio ad Geograph. Universalem, &c.

a Prolonger; *b* révéler.

demoiselle fort accomplie, fille d'un ministre protestant qu'il désira épouser; mais son père ne voulant pas y consentir, il obéit tout en se désolant. Elle devint l'épouse du fameux Necker;* et Gibbon depuis ce moment renonça au mariage.

Comme Lausanne est une ville toute française, l'usage familier de la langue française jetait naturellement Gibbon dans l'étude de la littérature française. La disposition sceptique de son esprit le préparait encore mieux à gouter les écrivains français du dix-huitième siècle.

Après cinq ans de lecture et d'études à Lausanne, il revint en Angleterre, où son père le trouva savant et converti. Là, ses premiers travaux indiquèrent à quel point, et le goût des lettres et le goût de la langue française avaient préoccupé son esprit. Il écrivit un livre en français qui avait pour titre, *Essai sur l'Etude de la Littérature*, qui n'eut qu'un faible succès. On y trouve peu de vues, nulle originalité surtout, mais une grande passion littéraire, l'amour des recherches savantes et du beau langage.

Il partit quelque tems après pour l'Italie. Il s'arrête à Gènes et à Florence, et arrive enfin à Rome. C'est alors que ces lectures si longues de Graevius, de Gronovius, et de tous ces hommes qui avaient fouillés dans les décombres de Rome agissent[a] en lui, et qu'en présence des lieux la pensée d'un grand ouvrage se revèle à son esprit. Il faut l'écouter lui-même. "Ce fut à Rome† le 15 d'Octobre, 1764, que, rêvant assis parmi les ruines du capitole, à l'heure où des moines, pieds nuds, chantaient les vêpres dans le temple de Jupiter, la pensée de décrire la décadence et la chute de cette ville s'éleva tout à coup dans mon esprit."

Son père mourut en 1770 et lui laissa une fortune assez considérable pour lui permettre d'aspirer au parlement; mais il avait peu de goût pour les devoirs politi-

* *Jean Necker*, né à Genève en 1734; mort en 1804. Son ouvrage sur *l'Administration des Finances*, (trois volumes,) fut reçu avec tant d'avidité du public, qu'il s'en vendit dans l'espace de quelques semaines plus de quatre-vingt mille exemplaires.

† Gibbon's Memoirs of his Life and Writings, page 100.

a Agir.

ques. Il s'excusa d'abord en disant qu'il était étranger aux passions de pays et de parti, qu'il n'était pas bon patriote ; et il se replongea[a] dans ses études. Quelque tems après cependant on lui offrit, c'est l'expression de sa lettre, *un siège indépendant*, et il l'accepta. Il entra dans la chambre des communes en 1764 ; il y vit une grande époque du parlement Britannique ; mais il resta muet et ministériel. Il reçut du ministère sous lord North la place de lord commissaire du commerce, place, dit-il, honnête et commode. Après quelques flatteuses illusions, dit-il, la prudence me condamna à rester dans l'humble rang de *muet*. Je n'étais pas armé par la nature ou par l'éducation de cette énergie de pensée et de voix : *Vincentem strepitus et natum rebus agendis.* La timidité était en moi fortifiée par l'orgueil, et le succès même de mes écrits me décourageait d'essayer ma voix. Cependant je profitai beaucoup de cette assistance habituelle aux débats d'une assemblée libre. Huit sessions que je passai dans le parlement furent une école de cette science politique, la première et la plus essentielle qualité de l'historien.

Cependant au milieu de ces assiduités parlementaires Gibbon avait enfin achevé la première partie de ce grand ouvrage, préparé par le spectacle des lieux et par des études si profondes : Deux volumes de son livre *Du déclin et de la chûte de l'empire Romain* avaient paru. Vivement accueilli, vivement critiqué, la réputation de cet ouvrage s'était répandue au loin. Il vint en France. J'ai vu, dit-il, le duc de Choiseul ; j'ai dîné *par accident* avec Franklin ; j'ai causé avec l'empereur (Joseph II.;) j'ai été présenté à la cour et successivement ou plutôt très vite, je me trouve lié avec tout ce qu'il y a de plus considérable dans Paris. Ils prétendent qu'ils m'aiment ; et je les crois sincères. Pour moi je me sens heureux et à l'aise dans leur société, et je regrette seulement de n'être pas venu deux ou trois mois plus tôt. Chaque jour je suis contrarié par le départ des personnes que je commençais à connaître beaucoup &c. [Letters, Vol. I. page 525.

a Replonger.

Voilà cette vie élégante, douce, oisive, ce grand salon littéraire et philosophique de Paris que Gibbon venait chercher, et pour lequel on quittait le parlement d'Angleterre, surtout quand on n'y parlait pas!

Enfin Gibbon retourne à Londres; il continue avec une grande assiduité, une vive patience, ce vaste travail qu'il avait si fort avancé. Lord North* tomba du ministère; Gibbon tomba par contre-coup de sa place du commerce, et il se retira peu de tems après à Lausanne. C'est là qu'il a terminé sa grande tâche historique. Voici comment il annonce la fin de son ouvrage: Ce fut, dit-il, le jour ou plutôt la nuit du 27 Juin, 1787, entre onze heures et minuit que j'écrivis les dernières lignes de ma dernière page dans un pavillon de mon jardin. Après avoir posé ma plume, je fis quelques tours dans une allée couverte d'acacias, d'où la vue domine sur les champs, le lac et les montagnes. L'air était doux, le ciel serein; le disque argenté de la lune se reflèchissait dans les eaux, et toute la nature était dans le silence. Je ne dissimulerai pas que j'avais une première émotion de joie en ce moment, qui me rendait ma liberté, et peut-être allait établir ma réputation. Mais mon orgueil fut bientôt abaissé, et une humble mélancolie s'empara de moi à la pensée que je venais de prendre congé de l'ancien et agréable compagnon de ma vie, et que, quelle que fut la durée, où parviendrait mon ouvrage, les jours de l'historien seraient désormais bien courts et bien précaires. [Memoirs of my Life and Writings.

Dans cette mélancolie touchante d'un homme qui vient d'achever l'ouvrage de trente ans d'étude, qui espère un peu la gloire et qui songe à la briéveté de la vie, il y a quelque chose d'éloquent et même de naïf que jamais Gibbon n'a surpassé dans les endroits les plus ornés et les plus brillans de son ouvrage.

Gibbon revint en 1788 en Angleterre, et fit paraître son ouvrage complet en six volumes, in quarto, le jour de sa naissance; il fut reçu si favorablement du public

* *Fréderic North*, comte de Guildfort, né en 1732, mort aveugle en 1792. Ce fut lui principalement qui était comme premier ministre le zèlé partisan de toutes les mesures de rigueur contre les colonies anglaises de l'Amérique du Nord. Il se retira du ministère en 1782.

que M. Cadell, le libraire à Londres, lui paya un honoraire de huit-mille livres sterlings, dès qu'il fut achevé.

Il s'en retourna peu après à Lausanne; mais les excès du règne de la terreur le forcèrent de se mettre à l'abri des persécutions et de sa funeste influence qui l'atteignirent[a] même en Suisse. Il avait été comme tous les hommes libéraux, le chaud partisan de la révolution française qui finit par l'anarchie la plus sanguinaire et la plus horrible; elle ne cessa qu'au moment qu'un soldat heureux, le grand-héritier de la révolution française se fit nommer premier consul, empereur et roi.

Gibbon mourut le 16 Janvier, 1794, dans la maison de son ami lord Sheffield. *Les Œuvres Posthumes de Gibbon*, écrites par lui-même et finies par ce lord, furent publiées en deux volumes, in-quarto, après sa mort. [*Extrait de différens auteurs.*

Joseph Nollekens,

Né à Londres, en 1737; mort dans cette capitale, le 23 Avril, 1828, laissa en mourant une fortune considerable. Il légua des sommes assez fortes à plusieurs personnes qui en furent ravies de joie; mais hélas! le testateur n'avait pas signé! On ne sait trop à quoi attribuer cette omission et on a rapporté que la couronne a recueillie cette succession, hommage inattendu offert à la majesté royale par un homme peu habitué à peu sacrifier à la grandeur, et qui, durant sa vie, paraissait n'avoir jamais saisi bien distinctement le principe abstrait de la distinction des rangs ou même des personnes.

On le voyait aller à son heure chez le duc d'York ou chez le prince de Galles, sans respect pour l'étiquette, et là, malgré les avertissemens des personnes qui l'entouraient, prendre familièrement leur altesses par les boutons de l'habit ou du gilet, leur demander comment se portait leur père, et leur exprimer en ces termes de plaisir qu'il trouvait à en recevoir de bonnes nouvelles: Tant mieux, tant mieux; j'en suis bien aise; quand il sera parti, nous n'en aurons jamais un aussi bon que lui.

a Atteindre.

Un jour que le vieux roi George III. posait[a] pour son buste, Nollekens voulut s'assurer de la mesure exacte du front à la lèvre supérieure de son modèle, et appuya[b] tout bonnement à ces deux extrémités les deux points d'un compas, ni plus ni moins que s'il eût copié une tête de marbre. Sa majesté en rit de bon cœur, et était toute réjouie de voir qu'il y eut à Londres une personne aussi peu instruite de l'immense intervalle qui sépare un roi des autres hommes. Nollekens, armé de son compas, ignorait sans doute le principe constitutionnel de l'inviolabilité du souverain.

Cet artiste n'attachait pas la moindre importance à la qualité d'homme, non plus qu'à la dignité de roi, et n'avait pas d'autre pensée que de modeler son argile et de faire le meilleur buste qu'il pourrait, le tout pour sa propre satisfaction, se souciant[c] fort peu de celle des autres.

Il y avait dans cette simplicité, dans cette brusquerie de conduite quelque chose qui rappelait[d] la sécheresse et la fermeté de son art, aussi bien que la sévérité remarquable de ses mœurs. Le style de Nollekens était dur. Ses ouvrages avaient autant de vérité, autant de caractère que ceux de Chantrey,* mais ils n'avaient ni le fini gracieux, ni la douce transparence qui prêtent tant de charmes aux productions de cet artiste. Nollekens mettait dans les statues toute la rudesse, toute la simplicité, si j'ose le dire toute l'honnêteté de son cœur.

M. Northcote lui faisait un jour compliment sur la supériorité d'un talent si universellement estimé. Ma foi, disait-il, vous faites les bustes mieux que personne. Je n'en sais rien, répondit l'artiste, souriant comme malgré lui ; mais tout ce que je sais, c'est que je les ai toujours fait le plus ressemblant que j'ai pu. [*Journal anglais.*

* *François Chantrey*, né à Morton, village sur les frontières du Derbyshire, en Angleterre, en 1782, est un sculpteur des plus estimés en Angleterre. Il a fait entre autres la statue de Washington, qui se trouve dans la maison du gouvernement de Boston.

a Poser; *b* appuyer; *c* soucier; *d* rappeler.

Jaques Macpherson et le Docteur Johnson.

En 1758, un jeune homme né dans les montagnes, Macpherson,* qui semble avoir eu de bonne heure beaucoup d'esprit, et un esprit à la fois capable d'enthousiasme et d'adresse, était précepteur dans la maison d'un comte de Graham, de la famille de ce Claverhouse, que Walter Scott a dessiné pour l'histoire ; il y vit M. Home,† littérateur écossais, assez bon poète, auteur d'une tragédie de Douglas. En s'entretenant[a] avec lui, Macpherson, qui déjà s'était essayé dans la poésie, et avait publié sans succès un poème du *Montagnard*, parla des chants populaires qu'il avait, dans son enfance, entendus sur la montagne où il était né. Il en traduisit quelques passages ; et bientôt excité par l'admiration que cette poésie rude et simple donnait à l'esprit cultivé de Home, il multiplia ses essais. Un premier volume parut[b] sous le titre de *Fragmens de Poésie Ancienne, recueillis dans les montagnes d'Ecosse, et traduits de la langue erse ou gaèlic.*

Le volume ravit tout le public littéraire d'Ecosse. Un célèbre poète anglais, Gray,‡ témoigna surtout le plus vif enthousiasme pour cette poésie singulière. Je crois même que ce furent ces premiers chants qui dès-lors inspirèrent à Gray une de ses belles odes : celle où il déplore le massacre des bardes du pays de Galles, qu'Edouard I. fit tous égorger, afin d'affermir sa conquête incertaine et menacée, tant qu'il restait des hommes pour chanter l'ancienne liberté du pays. L'entreprise de Macpherson, qui devait trouver plus tard de vives oppositions, fut accueillie avec un zèle extrême et presque

* *Jaques Macpherson*, né en Ecosse, en 1738 ; mort en 1796. Les poésies d'Ossian (Fingal, Témora, &c.) le rendirent célèbre. Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster.

† *Jean Home*, né près d'Ancrum, dans le Roxburgshire, en 1724, mort en 1808, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Sa tragédie de Douglas est parmi plusieurs ouvrages dramatiques ce qu'il a écrit de mieux.

‡ *Thomas Gray*, né à Londres, en 1716, mort le 30 Juillet, 1771. Il était non seulement un des bons poètes lyriques anglais, mais il se distingua encore par ses poésies latines.

a Entreteuir; *b* paraître.

une passion de parti, car il existait dans ce tems une grande jalousie entre l'Angleterre et l'Ecosse, qui s'étendait à la littérature comme à la politique. La pensée qu'autrefois avait vécu[a] dans leurs montagnes un grand poëte dont les vers inédits pendant quinze siècles reparaissait au jour, cette pensée flattait la vanité de toute la Haute Ecosse.

Dès que Macpherson eut publié ses *Fragmens*, des souscriptions furent ouvertes, et on le pria d'aller dans les montagnes pour recueillir encore quelques uns de ces débris qui devaient élever si haut la gloire poétique de l'Ecosse. Macpherson partit, consulta de vieux ministres puritains du pays, erra dans les montagnes, entendit chanter quelques ballades, recueillit, dit-on, quelques lambeaux de manuscrits, revint, traduisit, ajouta, changea, créa, et au bout de quelques années, fit paraître le poème de *Fingal*, puis le poème de *Témora*. Jusques-là tout allait bien ; on n'avait pas le chagrin, en admirant des chants poétiques, d'admirer un contemporain. Il y avait une satisfaction sans mélange à lire de belles choses et à n'être pas obligé d'en savoir gré à quelqu'un qui fut là présent.

Mais cette jalousie nationale si facile à réveiller, ou plutôt toujours existante entre deux pays voisins et rivaux, suscita bientôt en Angleterre des contradicteurs à la gloire de l'Homère, retrouvé dans les montagnes d'Ecosse. Le docteur Johnson* surtout, le plus grand critique de cette époque, homme singulièrement âpre, qui conservait, au milieu du dix-huitième siècle quelque chose de la virulence des savans du seixième, des Scioppius†

* *Samuel Johnson*, né à Lichfield, en 1709 ; mort le 13 Décembre, 1784. Son caractère était fort bizarre, mais la bonté de son cœur, ses dispositions bienfaisantes, la promptitude avec laquelle il rendit service, furent si grandes, qu'il n'avalt jamais le sol; et lorsqu'il se trouva en fonds, sa maison se remplit aussitôt de pauvres, qu'il traita avec plus d'attention et de respect qu'il ne fit les grands seigneurs ou les riches. C'était le véritable bourru bienfaisant. Il publia son dictionnaire en 1755. Ses écrits ont été publiés en douze volumes en 1792.

† *Gaspar Scioppius*, né à Newark, dans le Haut Palatinat, en 1576, et mort en 1649, était un savant allemand, connu par la virulence de ses attaques contre tout homme de mérite et de réputation. Il fit ses études et eut une mémoire si grande qu'il put réciter la bible par cœur, sans oublier un seul verset. Il a écrit une grande quantité d'ouvrages.

a Vivre.

et des Scaliger,* attaque violemment Macpherson, et le traite de fourbe et de faussaire. Rien ne peut donner une idée plus juste de l'animosité des esprits dans cette question littéraire, qu'une réponse du docteur Johnson à Macpherson, qui s'était plaint avec hauteur de l'injurieux scepticisme du critique anglais :

" Monsieur James Macpherson : J'ai reçu votre folle et impudente lettre. Je ferai de mon mieux pour repousser toute violence tentée contre moi ; et, ce que je ne pourrai faire moi-même, la loi le fera pour moi. J'espère n'être jamais détourné de dévoiler une fourberie par les menaces d'un gueux.

" Quelle retractation voudriez[a] vous de moi ? J'ai cru[b] votre livre une imposture ; je le crois une imposture encore. A l'appui de cette opinion, j'ai donné au public des raisons que je vous mets à défi de refuter. Je méprise votre rage. Vos talens, depuis la publication de votre Homère, ne paraissent pas fort redoutables ; et ce que j'entends dire de votre caractère me porte à tenir compte, non de ce que vous direz, mais de ce que vous prouverez. Vous pouvez imprimer cette lettre si vous voulez. S. Johnson."

Pour l'intelligence de quelques mots de cette lettre il faut dire que Macpherson enchanté et enrichi par le succès de son *Ossian*, avait essayé de traduire *Homère*, mais son ouvrage fut universellement décrié ; et tandis qu'on admirait le compilateur des chants ossianiques, on se moqua du traducteur d'Homère. [*Villemain Cours de Littérature.*

Jean Wolfgang Göthe.

Un génie malfaisant paraît[c] avoir plané sur les destinées de l'an 1832. Des guerres sanglantes, des dissentions civiles, des tremblemens de terre, la peste, la fièvre

* *Jules César Scaliger*, né à Ripa, dans le territoire de Vérone, en 1484, et mourut à Agen, en France, le 21 Octobre, 1558. Il était fort arrogant, mais possédait de grands talens et une mémoire fort heureuse. Il a écrit comme Scioppius beaucoup d'ouvrages fort vantés par Justus Lipsius, Casaubonius, Vossius, et autres auteurs critiques du seixième siècle, mais qui sont peu estimés de nos jours.

a Vouloir; *b* croire; *c* paraître.

jaune, le cholera, et mille autres fléaux ont rivalisé avec les souverains pour exterminer les peuples de la terre. Ceux qui par la grace des bayonnettes se sont arrogés le droit de mener les hommes à la lisière,[a] et de les faire marcher à leur bon plaisir, ont rivalisé avec les élémens et les contagions à qui serait plus malfaisant, plus cruel. Tandis que les uns tuèrent promptement, les autres inventèrent d'horribles tourmens pour sévir contre ceux de leurs sujets qui eurent l'energie, malheureusement trop impuissante, de se rappeler qu'ils étaient nés[b] libres et non esclaves !

Trois cents mille enfans arrachés du sein de leurs mères éplorées, cinq cents mille braves ensévelis vivans dans des cachots ou dans les déserts de la Sibérie, des millions exposés au *Knout* ou à avoir le nez et les oreilles fendues, réduits[c] à une misère affreuse et à un esclavage plus terrible que la mort, voilà les hauts faits du Néron de la Russie en Pologne ! Et qu'ont fait Don Miguel en Portugal, Ferdinand en Espagne, l'empereur d'Autriche en Hongrie, en Bohème, en Italie, qu'a fait le pape, les rois de Naples, de Sardaigne, et les autres petits despotes de ce paradis terrestre ? que font Metternich et le roi de Prusse en Allemagne ? Et ce soi-disant roi-*citoyen !* avec son protocolliste Talleyrand, et son ministère jésuitique et doctrinaire, qu'a-t-il fait de la France depuis ces trois glorieuses journées de Juillet ? n'a-t-il pas, comme tout le reste, rempli les cachots de milliers de victimes ? Ne s'entendent-ils pas tous à propager les principes de l'obscurantisme, de ta tyrannie, d'une soumission aveugle et complète ? Ils ne connaissent, ils ne veulent admettre que le code des canons et des bayonnettes !

Voilà le triste tableau que nous présentent les événemens de l'an 1832. Et c'est au moment où nous avions le plus grand besoin de l'assistance d'hommes éclairés et à talens, que l'impitoyable mort vient de nous en enlever dans une année un plus grand nombre qu'elle n'avait faite dans tout le cours du dix-neuvième siècle. Göthe, Cuvier, Say, Lamarque, Champollion, Scott, Mackin-

a To keep them in leading strings; *b* naître; *c* réduire.

tosh, Bentham, Crabbe, Spurtzheim, Adam Clarke, Carroll, et tant d'autres ont disparu[a] d'au milieu de nous. Mais leurs œuvres nous restent ; ils se moquent des donjeons, des fers et de la tyrannie ; les canons et les bayonnettes ne peuvent les atteindre, mille morts ne sauraient[b] les détruire.

" Je considère l'esprit humain en lui-même, dit un écrivain célèbre, j'observe cet instinct de liberté morale qui se transforme sans jamais périr, tantôt énergique et hardi dans le forum, tantôt solitaire et contemplatif dans le cabinet du stoïcien, tantôt ardent, passionné, enthousiaste dans les catacombes des martyrs. Partout je reconnais la grandeur de la pensée humaine ; partout j'aperçois quelque chose qui élève l'homme, quelque chose qui commande le respect, l'admiration. Telle est enfin la véritable dignité de la nature humaine qu'il est impossible aux tyrans de l'univers de l'enchaîner et de la détruire.

Mais nous demanderions où trouver un monument digne du mérite de ces illustres morts ? Les français ont leur Panthéon, les anglais leur abbaye[c] de Westminster et l'Amérique ? qu'a-t-elle à nous présenter sous ce rapport ? L'Amérique cependant a ses grands hommes comme l'Europe ; mais leurs cendres reposent dans la terrre qui les a vu[d] naître, et la distance qui sépare une tombe de l'autre demande un voyage et du tems pour celui qui voudrait les visiter.

La république des Etats-Unis dèja si distinguée par ses institutions libérales et bienfaisantes, ajouterait[g] sans doute encore plus à sa gloire, par l'établissement d'un *Panthéon National*, destiné à honorer ses citoyens qui ont et qui auront contribué par leurs découvertes, leurs inventions, leurs écrits, ou par leurs actions, et leurs richesses au bien-être de leur pays et de leurs semblables. Aucun étranger ne devrait y être admis que lorsqu'il aurait été reçu[h] citoyen américain ; aucun américain décédé n'y serait placé qu'après un laps de tant d'années, et lorsqu'un comité d'hommes choisis eut prononcé sur son admission. Il n'en faudrait[i] jamais faire un

a Disparaître; *b* savoir; *c* reconnaître; *d* apercevoir; *e* pronounced a-bé-i-e; *f* voir; *g* ajouter; *h* recevoir; *i* falloir.

opération de finances comme en Angleterre.* Voici ce que je proposerais à cet égard :

L'édifice de ce Panthéon, en forme antique, serait le mieux placé dans la ville de Washington, comme point central et siège du gouvernement de l'Union. Ce Panthéon pourrait être divisé en trois grandes parties.

La première contiendrait[a] les tombeaux et les monumens placés dans de vastes souterrains. Chaque tombeau serait entouré de barres de fer dorées ; chaque monument aurait une inscription courte et caractèristique.

La seconde partie au rez-de-chaussée serait destinée aux bustes et aux statues en bronze ou en marbre blanc ; le reste du même étage aux portraits en grand de ceux dont les monumens se trouveraient dans les souterrains.

La troisième partie dans un second étage serait divisée en trois sections. La première contiendrait[a] les grands tableaux historiques de la république, comme la séance du congrès au moment de la déclaration de l'indépendance, la nomination de Washington comme général de l'armée, la réception de l'ambassadeur français, et de tous les événemens marquans du gouvernement civil de la république, depuis le commencement de la guerre jusqu'à nos jours. La seconde section contiendrait[a] les grands tableaux historiques des hauts[b] faits militaires de la guerre et de ses généraux, les divers combats, batailles, assauts, prises de villes ou de vaisseaux, capitulations, redditions, &c. par terre et par mer. La troisième et dernière section recevrait[c] les grands tableaux allégoriques des découvertes, des inventions, des établissemens, &c. exclusivement l'ouvrage des citoyens américains.

Les matériaux du bâtiment et tout ce qu'il contiendrait devraient[d] être production Américaine ; les artistes et les ouvriers, les hommes de lettres employés à faire

* On avait ouvert[e] en Angleterre une souscription pour ériger un monument au grand et profond philosophe Locke. Dans l'espace de vingt années depuis sa mort, on ne put obtenir que huit cents livres sterlings. Et lorsque ses amis proposèrent de lui ériger un monument en proportion de la somme en main, soit dans l'abbaye de Westminster ou dans la cathédrale de St. Paul, ces amis trouvèrent que les frais pour son admission ne laisseraient que quelques livres sterlings pour payer le sculpteur! [*Locke's Life.*

a Contenir; *b* h a.; *c* recevoir; *d* devoir; *e* ouvrir.

les inscriptions, enfin depuis le premier jusqu'au dernier employé au Panthéon seraient citoyens des Etats-Unis ; il faudrait exclure tout autre.

Les tombeaux et leurs monumens, les bustes, les portraits, les tableaux historiques et allégoriques seraient numérotés et rangés par ordre chronologique. Ces monumens, ces bustes, ces statues, ces portraits, ces tableaux réunis dans un vaste bâtiment à l'épreuve du feu, ne manqueraient pas de faire la plus vive impression sur tout homme susceptible de sentimens nobles et élevés. Ce grand ensemble saisirait, frapperait nécessairement les sens de nos enfans ; l'impression serait forte et durable. Cette première impression des sens pénétrerait[a] jusqu'au fond de l'âme de notre jeunesse et y produirait[b] sans contredit un effet bien plus salutaire que mille écrits, tracés même en caractères de feu. Le Panthéon National exciterait[c] cette noble émulation, ce désir ardent d'imiter ces grands hommes qui paraîtront[d] vous observer, vous écouter et vous dire : Distinguez vous par votre application, vos talens et vos vertus et venez mériter une place à côté de nous. Le tout ensemble ne pourrait produire que les suites les plus heureuses sur la génération présente et à venir.

Tandis que les gouvernemens de l'ancien monde dépensent des millions pour subjuguer les peuples, ou pour obtenir quelques pouces de terre de plus, la république des Etats-Unis de l'Amérique s'est élevée depuis le court espace de son existence, bien audessus des vieilles monarchies de l'Europe. Sous ses lois l'homme sage et industrieux peut[e] développer ses talens et son savoir, sans craindre le moindre obstacle de la part des gouvernans. Il n'a que Dieu pour maître et les lois pour guide. Quant au reste, rien ne peut arrêter sa marche ; il est sûr d'y prospérer, pourvu qu'il se conduise bien et qu'il travaille. Il est certain que tout le monde *voit* son gouvernement, mais que personne ne le *sent*.

La république n'aura bientôt plus de dettes et jouira[f] d'immenses revenus. Ne serait-il pas possible d'employer qu'une petite partie de ce surplus à l'établissement d'un

a Pénêtrer; *b* produire; *c* exciter; *d* paraître; *e* pouvoir; *f* jouir.

Panthéon National? Cette belle enterprise ne pourrait[a] qu'accroître sa gloire et avoir la plus heureuse influence sur le bien-être de ses habitans, en encourageant les arts, les métiers et les lettres; sans vouloir parler des suites heureuses qu'elle ne manquerait pas de produire sur l'âme ardente de notre jeunesse. Un tel établissement serait glorieux et national; il surpasserait tout ce qui existe sous ce rapport dans les deux mondes.

Heureux si mon idée, exprimée que d'une manière fort imparfaite et courte (parceque son développement ultérieur m'entraînerait[b] hors des bornes prescrites) put[a] tomber entre les mains de quelque membre du gouvernement, qui en approuvât[c] le projet et qui voulut[d] le soumettre au congrès. Je serais prêt de présenter alors au comité chargé de son examen un travail plus étendu; je me croirais enfin trop heureux d'avoir pû être de quelque utilité au pays de mon choix, dont je suis maintenant citoyen.

Il y a des hommes qui appartiennent à tous les pays et qui sont les bienfaiteurs du genre humain. Parmi les illustres morts en 1832 se distinguent particulièrement l'allemand Göthe, le français Cuvier et l'anglais Scott.* C'est du premier que je vais m'occuper maintenant.

Göthe, né à Francfort sur le Main, le 28 Août, 1749, avait huit ans lorsque la guerre de sept ans éclata. Le comte de Thorane, lieutenant du roi de l'armée française en Allemagne, fut logé dans la maison de son père, qui était conseiller impérial et docteur en droit dans la ville libre de Francfort sur le Main. Le jeune Göthe devint[e] bientôt le favori du comte, qui le prit avec lui partout où il allait, et le mena souvent à la comédie française. L'enfant prit ainsi de bonne heure beaucoup de goût au théatre et apprit à bien parler le français; plus tard il s'occupa et partagea son tems entre la peinture, la musique, l'histoire naturelle, les élémens de la jurisprudence et l'étude des langues. Passionné pour le théatre, il aimait même à visiter le spectacle des marionnettes, dont

* Voyez les articles Cuvier et Scott.

a Pouvoir; *b* entraîner; *c* approuver; *d* vouloir; *e* devenir.

il parle dans son roman *Wilhelm Meisters Lehrjahre*, (L'apprentissage de Guillaume Meister,) de la part des français et des anglais. Il conçut[a] une idée fort ingénieuse pour se faciliter l'étude des langues : il traça[b] le plan d'un roman, dans lequel sept frères et sœurs correspondent ensemble en autant de langues différentes. La plus jeune de ces personnes fictives écrivit ses lettres en langue juive, une espèce d'hébreu qu'il fut obligé d'étudier, quoique fort superficiellement. Il apprit ainsi à mieux connaître l'Ancien Testament ; et le résultat de cet étude fut la composition de son premier poème, *l'Histoire de Joseph.*

Göthe était fort jeune encore lorsqu'il tomba sérieusement amoureux d'une fille beaucoup plus âgée que lui, qui se moqua de sa passion et la traita, comme de raison, de pur enfantillage. Elle s'appella Marguerite, nom que Göthe donna après à la maîtresse de *Faust.* Cette passion devint[c] si violente, qu'il ne put ni dormir, ni manger, et qu'il en tomba dangereusement malade. Il se rétablit enfin et commença à se préparer avec plus de zèle pour l'université. Il partit pour Leipzic, où il suivit quelques cours des professeurs Gottsched, Ernesti et Gellert,* mais d'une manière fort irrégulière et selon l'impulsion du moment ; car son penchant irrésistible, comme il le dit dans sa vie, l'entraînait vers la poésie.

* *Jean Christophe Gottsched*, né en 1700, à Juditenkirch, près de Königsberg, en Prusse ; mort en 1766. Il est regardé en Allemagne comme un professeur de mauvais goût, et d'une philosophie fausse, remplie de pédanterie et de sophisme, quoique ses intentions étaient excellentes et qu'il ait rendu de bons services en purifiant la langue allemande de bien des mots étrangers, et en s'opposant au style ampoulé, et rempli de verbiage des poètes allemands de ce tems.

Jean Auguste Ernesti, le fondateur d'une nouvelle école de théologie et de philosophie en Allemagne, était né à Tennstädt, en Thüringe, en 1707, et mourut en 1781. Lui et son neveu, *Auguste Guillaume Ernesti*, (né en 1733, mort en 1801,) nous ont laissé d'excellentes notes et critiques sur beaucoup d'auteurs classiques grecs et latins, que nous connaissons tous.

Chretien Fürchtegott Gellert, né en 1715 à Haynichen, petite ville d'Allemagne, mort à Leipzic le 13 Décembre, 1769. Il s'est rendu célèbre par ses fables et ses cantiques. Frederic II. roi de Prusse, qui n'aimait guères les savans allemands, fit cependant grand cas de Gellert, et dit de lui, " qu'il était le plus raisonnable de tous les savans allemands."

a Concevoir; *b* tracer; *c* devenir.

Je tâchai, dit-il, de rendre en vers toutes mes idées, tous les objets qui m'avaient frappés ; je voulus enfin que tout se pliât sous ma muse poétique.

La poésie allemande était dans ce tems fort entravée par une quantité de mots latins, français et espagnols, que les français et les espagnols avaient introduits en Allemagne durant le guerre de trente ans. Ceci fut si bien senti par Leibnitz, qu'il écrivit la plus grande partie de ses ouvrages en langue latine, excepté ses deux derniers, son *Essai sur Théodicée*, (1710,) et son *Essai sur l'entendement Humain*, (1715,) qui furent écrits en langue française. Le philosophe Wolf, qui écrivit son *Système de Philosophie* en langue allemande contribua à la purifier. Plus tard Baumgarten* et Gottsched y firent de grandes réformes ; ce dernier cependant recommanda la langue française comme plus douce et plus souple à suivre dans la prose et la poésie allemandes. Son école connue sous le nom de *l'école de Leipzic*, trouva dans *celle de Zuric*,† à la tête de laquelle

* *Alexandre Gottlieb Baumgarten*, né en 1714, à Berlin, mort à Francfort sur l'Odre, en 1762. Il se distingua par son ouvrage *Aesthetica*, en deux volumes, qu'il ne put finir.

† *Les écoles de Leipzic et de Zürich.*—Le professeur J. Ch. Gottsched était le chef de la première, qui fut établie et suivie par la société leipzicoise des jeunes écrivains allemands. Parmi eux se distinguent, J. A. Cramer connu par la traduction en vers des pseaumes, de ses odes, et de ses hymnes ; Ch. F. Gellert par ses fables et ses hymnes sacrées ; G. W. Rabener par ses satyres et anacréontiques ; Ch. F. de Kleist, (mort en 1759 ;) J. P. Uz, (mort en 1796 ;) F. W. Zachariä, (mort en 1777,) poète satyrique; F. de Hagedorn; Sal. Gessner, (mort en 1787,) aussi bon peintre que poète, qui créa un nouveau genre d'idylles, parmi lesquelles la mort d'Abel est la plus estimée. Gottsched était fort en faveur de la littérature française, et recommandait surtout un style simple, coulant et intelligible pour tout le monde, ce qui était sans doute fort louable; mais Gottsched oublia le point le plus essentiel c. à d. de recommander la vigueur, la force, et ce caractère original dans les idées qui plait et qui est plus analogue à l'esprit et au caractère national. Tout en limant, en purifiant sa langue, le professeur Gottsched la francisait et la rendait faible et insipide. Ceci lui excita l'indignation de plusieurs savans, qui créèrent, en opposition à l'école de Leipzic, *l'école de Zurich*. Les deux savans suisses, Bodmer et Breitinger, en furent les chefs. Ils prirent pour modèle le Paradis Perdu de Milton, et en l'analisant ils tâchèrent d'ennoblir, d'élever la poésie allemande et de la rendre plus nationale. Mais ils tombèrent dans un autre défaut, celui des substilités scolastiques. Aux deux se joignirent bientôt Sulzer, Ramler, Graun, Kleist, Gleim, et autres. Malgré l'imperfection et les défauts de ces deux écoles, leur rivalité et la guerre de plume qu'elle excita fut cependant fort utile à

se placèrent Bodmer,* et Breitinger, une rivale qui rendit la langue allemande plus indépendante et nationale et qui eut le plus grand succès. Les poètes Haller, Hagedorn, Gellert, J. E. Schlegel,† introduisirent dans la langue allemande cette énergie, cette élégance qui lui manquait, et en firent disparaître cette raideur, ce style scholastique qui jusqu'ici l'avait rendue fort difficile à apprendre et à écrire. L'établissement de l'université de Göttingue, (1735,) contribua beaucoup encore à la perfection de cette langue. Mais ce furent particulièrement Lessing, Klopstock et Wieland, qui rendirent les plus éminens services à la langue et surtout à la poésie allemande. Winkelmann, Heyne, les deux Stolberg, Gleim, Herder, Voss,‡ Schiller, Göthe et autres suivirent leurs

la littérature allemande. Lessing, génie profond, impartial, sans aucune prédilection de nation, saisit d'un coup d'œil sûr et rapide tout le ridicule des deux écoles; et dans ses critiques remplis de sel et d'intérêt il tâcha de ramener la littérature allemande aux principes clairs et naturels du bon goût et du sens commun. Il attaqua la Messiade de Klopstock, qui est souvent tellement diffuse dans plusieurs passages que son auteur même aurait de la peine à nous l'expliquer. Après lui, Nicolaï, Haller, Herder, dans ses *Kritischen Wäldern*, (ses *forêts critiques*,) Wieland dans son *Deutsche Mercur*, mais surtout la *Allgemeine Literaturzeitung* de Jena, établie en 1785, ont eu la plus utile influence sur la littérature allemande.

* *Jean Jaques Bodmer*, né à Greifensee, près de Zuric, le 19 Juillet, 1698, mort à Zuric, comme professeur d'histoire, en 1783. Il eut l'honneur d'avoir pu compter Klopstock et Wieland parmi le nombre de ses élèves.

† *Albert de Haller*, né à Berne, en 1708, mort le 12 Décembre, 1777. Il était grand medecin, poète et savant. Ses poésies philosophiques et descriptives sont remplies d'idées profondes et d'une imagination riche et originale. Il a contribué infiniment à l'amélioration de la littérature allemande. Il a écrit sur une quantité d'objets fort différens. Son Usong, Alfred le grand et Fabius et Cato sont trois romans philosophico-politiques, écrits pour développer les différentes formes de gouvernement. Ses ouvrages en anatomie, en médecine, &c. sont fort nombreux; il était l'élève du célèbre Boerhaave.

Frederic de Hagedorn, né à Hambourg en 1708, mort en 1754. Ses fables et son beau poème *le Bonheur*, sont fort estimés en Allemagne. Wieland dans la préface de ses poésies le nomme *l'Horace Allemand*.

Jean Elias Schlegel, né à Misnie, en Saxe, en 1718; mort en 1749. Il était l'oncle des deux frères Auguste Guillaume et Frederic Schlegel, célèbres écrivains allemands. Jean Elias fut le premier écrivain dramatique, après Gryphius, qui contribua à l'avancement des belles lettres en Allemagne.

‡ *Jean Joaquim Winkelmann*, né à Stendal, dans les marches de Brandebourg, le 9 Décembre, 1717, et assassiné à Trieste le 8 Juin, 1768. Son *Histoire de l'Art* (Geschichte der Kunst) est son meilleur ouvrage. C'était un artiste et un auteur distingué.

traces. Adelung* a immortalisé son nom par son grand dictionnaire, *Grammatish-Kritisches Wörterbuch der Hochdeutschen Mundart*, cinq volumes, in-quarto, (1770–86; la seconde édition est de 1798–1801,) qui jusqu'à nos jours est le régulateur de la langue allemande. Depuis cependant la langue allemande s'est enrichie de tant de nouveaux termes qu'il faudrait quatre Adelungs qui eussent l'ardeur, les connaissances et le discernement

Chrétien Gottlob Heyne, né le 25 Septembre, 1729, à Chemnitz, en Saxe; mort le 14 Juillet, 1812. Son plus grand mérite est d'avoir répandu les connaissances de l'antiquité et des langues mortes sous des formes plus agréables dans le grand monde. Ses notes surtout dans sa belle édition de Virgile ont établi sa réputation.

Les deux frères, *comtes de Stolberg*, appartenaient à une fort ancienne famille allemande de petits souverains dont l'Allemagne fourmille. Je veux parler ici des deux frères, Chrétien et Louis de Stolberg Wernigerode, que je vis souvent chez le poète Gleim à Halberstadt. Les deux frères étaient gais, spirituels et fort aimables, et bons poètes, quoiqu'un peu excentriques. Les œuvres poétiques des deux frères ont été publiés, et sont fort estimés en Allemagne. J'ai vainement cherché leurs biographies dans l'Encyclopédie Américaine.

Jean Guillaume Louis Gleim, né près de Halberstadt, en Allemagne, le 2 Avril, 1719, mort le 18 Fevrier, 1803. Il était hospitalier, bon, généreux, ami chaud et sincère, et fortement attaché à ma famille qu'il visita souvent. J'en ai parlé ailleurs comme étant un des poètes patriotiques si rares dans ce tems en Allemagne.

Jean Godefroy Herder, né à Mohrungen, en Prusse, le 25 Août, 1744, mort à Weimar le 18 Décembre, 1803. Peu d'auteurs allemands ont eu plus d'influence sur la littérature de leur pays que cet homme respectable, bon et vertueux. Quoiqu'ami intime de Göthe, Herder ne se trouvait jamais aux soirées joyeuses dont je parle dans la vie de Göthe. Il a publié, comme le dernier, une quantité d'ouvrages sur les arts, la jurisprudence, la théologie, les langues, la médecine, la poésie, &c. Parmi ses œuvres complets, en quarante-cinq volumes, in-octavo, et soixante, in-douze, se distinguent son *Esprit de la Poésie des Hebreux*, deux volumes, troisième édition, de 1782, et ses idées sur la philosophie de l'histoire de l'homme, (*Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menshheit.* Herder était le modèle de toutes les vertus; ses sermons fort éloquens et profonds respiraient la tolérance et la véritable charité chrétienne. Le grand-duc de Saxe Weimar fit mettre l'épitaphe suivante sur son tombeau: *Licht, Liebe, Leben*, (Lumière, Amour, Vie.)

Jean Henri Voss, né dans le Mecklembourg en 1751, mort à Heidelberg en 1826. Il se distinguait par sa traduction de l'Odyssé et de l'Iliade d'Homère, et des œuvres de Virgile en allemand, qui sont les meilleures qui existent en Allemagne. Puis suivirent les autres auteurs grecs et latins, et son poème *Louise*, que j'ai lu avec beaucoup de plaisir.

* *Jean Christophe Adelung*, né le 8 Août, 1732, en Poméranie, mort le 10 Septembre, 1806. Son grand Dictionnaire de la Langue Allemande, en cinq volumes, in-quarto, et sa Grammaire Allemande, ont rendu les plus éminens services.

du premier, pour en faire une nouvelle édition en huit et plus de volumes, in-quarto.

Je ne puis trop recommander l'étude de cette belle et riche mère langue, surtout aux étudians en théologie, en jurisprudence, en médecine, en chirurgie, et en pharmacie.

Göthe ne suivit à Leipzic aucun cours régulier d'études, et y mena même une vie si déréglée qu'il tomba dangereusement malade. Sa constitution fort robuste et le soin de ses amis le rétablirent peu-à-peu. Il retourna à Francfort, (1768,) où son père obtint enfin sa promesse de se vouer plus sérieusement qu'il n'avait fait jusqu'ici à l'étude de la jurisprudence, qu'il n'aimait guères. Il partit dans le courant de la même année pour l'université de Strasbourg, où il préféra d'étudier la chimie et l'anatomie. Il y rencontra[a] un allemand, le célèbre Herder, qui lui fit mieux connaître l'école italienne dans les beaux arts et lui inspira des idées poétiques plus conformes à son caractère, et supérieures à celles qu'il avait eues jusqu'ici. Il apprit de même à mieux apprécier les auteurs anglais.

Göthe avait eu depuis sa jeunesse une grande prédilection pour tout ce qui était français; il aimait cette langue et sa littérature, et beaucoup la légèreté et l'enjouement de la nation française. Mais depuis son intimité avec Herder, Göthe changea. Herder était d'un caractère sérieux, même grave, mais doux et bon; l'autre était enjoué, vif, souvent pétulant. Le premier n'aimait guères les français; peu-à-peu il détacha Göthe de ses habitudes; et plus tard il lui inspira même une espèce d'aversion contre eux qui dura jusqu'à sa mort.

Durant mes fréquens voyages en Allemagne, je visitai souvent Berlin et Weimar, et y restai plus longtems que dans les autres villes. J'eus le bonheur de gagner l'amitié de Wieland, de Schiller, et de Göthe, que je vis journellement. Je m'adressai dans nos soirées fort souvent à Göthe en lui parlant français, mais il me répondit toujours qu'en allemand. Lui et Schiller aimaient beaucoup le punch au champagne, et ils ne manquaient[b]

a Rencontrer; *b* manquer.

pas de m'inviter. Notre cercle ne dépassait jamais six à huit personnes; et là ces deux grands écrivains déployèrent tout leur esprit et rivalisèrent à qui débuterait[a] le plus grand nombre de saillies. Quelques dames jeunes et spirituelles ne firent qu'embellir ces soirées, où toute étiquette, toute contrainte cessa, et où règna cette franche et aimable gaieté, qui ne dépassa cependant jamais les bornes de la plus stricte décence. Le grand-duc Charles Auguste vint souvent nous surprendre au beau milieu de notre bruyante joie, mais sa présence ne géna personne; c'était un ami, un agréable convive de plus. Ces soirées se tinrent[b] régulièrement dans la maison de Göthe, qui était alors ministre d'état et fort à son aise. Il nous disait souvent qu'il *avait vacances* pour ce soir, et eut soin de donner les ordres les plus précis à ses gens de n'admettre personne autre dans notre cercle que ceux qui avaient été invités. Dans une de ces soirées on m'invita un jour de toucher du piano et de chanter. Je commençai aussitôt à jouer et à chanter la Marseillaise, lorsque Göthe me retint[c] vivement par le bras et me dit en très bon français: Non, non, mon cher ami, je vous en prie en grace ne chantez pas cette maudite chanson révolutionnaire, j'en déteste les paroles sanguinaires. Chantons plutôt un *Burshen-Lied*, (une chanson latine que les étudians de Jena chantèrent dans ce tems.) Je me mis à sourire, et nous entonnâmes aussitôt le *Gaudeamus igitur*, &c.

Je le revis[d] le lendemain; il vint à moi en me tendant la main, et me dit mais en *allemand:* Nous avons été un peu trop gais hier et surtout moi, &c. Je lui fis mon compliment de ce qu'il parlait si bien français. Il me répondit en souriant,[e] mais toujours en allemand, qu'il avait presque tout à fait oublié le *peu* de français qu'il avait appris dans sa jeunesse! Ses amis m'ont assuré souvent que Göthe n'aimait plus à le parler du tout. J'ai su[f] cependant qu'à l'entrevue de Napoléon et d'Alexandre à Erfurt, en 1807, quelques années plus tard, Göthe, ayant été présenté à Napoléon, celui-ci, après avoir parlé quelque tems avec lui, lui fit compliment, en

a Débuter; *b* tenir; *c* retenir; *d* revoir; *e* sourire; *f* savoir.

lui disant en présence d'un grand nombre de personnes : Qu'il était le premier allemand qu'il avait connu qui parlât si bien et si couramment le français. Peu après il reçut le grand cordon de la légion d'honneur et l'ordre d'Alexandre Newsky de Russie.

Göthe, en 1771, reçut le degré de docteur en droit à l'université de Strasbourg. Il passa de là à Wetzlar, où il publia en 1773 son *Götz von Berlichingen*, qui fut très populaire. Il y tomba amoureux d'une jeune personne dèja promise avec un autre ; et comme ses passions étaient fort vives, il en conçut[a] un si grand chagrin qu'il en serait tombé malade, si ses amis n'eussent pas fait tout leur possible pour le distraire. Cette malheureuse passion lui fournit le sujet de son célèbre roman les *Souffrances de Werther*, qui parut en 1774. Il y dépeint avec de si vives couleurs ses propres angoisses, qu'on m'a assuré que la jeune personne, l'objet de sa passion, mariée à son heureux rival, ne put lire cet ouvrage qu'en versant de chaudes larmes !

Göthe fut agréablement surpris en reçevant une lettre du jeune duc de Weimar, qui, sur la récommandation de son ancien précepteur Wieland, l'invita de venir le joindre ; et Göthe arriva dans cette jolie capitale en Novembre, 1775. Weimar devint[b] dès lors le quartier général de la littérature allemande, des beaux arts et des sciences. Schiller,* Göthe, Wieland, Voss, Becker, Bertuch,†

* *Jean Christophe Fréderic Schiller*, né à Marbach, dans le Wurtemberg, le 10 Novembre. 1759 ; mort à Weimar, le 9 Mai, 1805. Il fut élevé dans l'académie militaire de Stuttgard, où, dès l'âge de dix-huit ans, il commença à écrire *Die Raüber*, (les Brigands) Parmi ses écrits se distinguent, son Histoire de la Révolution des Pays-Bas, celle de trente ans, *Wallenstein*, et *Guillaume Tell*, sa dernière tragédie et sa meilleure.

† *Fréderic Justin Bertuch*, né à Weimar, en 1747, vit encore. Il est artiste, écrivain, journaliste, et libraire à la fois. Il est le fondateur de *l'Institut Géographique* de Weimar, composé d'hommes savans et habiles qui ont publié une grande quantité de cartes géographiques, et un journal fort estimé dont un numéro paraît chaque mois sous le titre de *Geographische Ephemeriden*. Ce furent lui, Wieland et Schütz qui conçurent le plan d'une gazette littéraire et critique fort estimée, qui paraît à l'université de Halle, sous le titre de *Allgemeine Literatur-Zeitung*. Il redigea depuis 1817 une feuille journalière le *Oppositions-Blatt*, qui fut supprimé en 1820 sur la réquisition des

a Concevoir; *b* devenir.

Musäus, Herder, et tant d'autres sont autant d'étoiles brillantes dans le firmament du petit duché de Saxe Weimar, que les étoiles dans d'autres pays de l'Allemagne d'une bien plus grande étendue. Göthe fut nommé conseiller privé de légation et membre du conseil d'état. L'année suivante il accompagna le duc dans son voyage en Suisse, gagna l'amitié du prince, fut ennobli et nommé président de la chambre. Schiller reçut plus tard ses lettres de noblesse de l'empereur d'Autriche; il les jeta parmi un tas de vieux papiers et ne s'en servit pas, tandis que Göthe conserva soigneusement ce parchemin et en prit le titre. En 1786, Göthe fit un voyage en Italie, passa en Sicile, et revint à Rome, où il résida longtems.

En 1792, il suivit son maître dans sa campagne contre la république française ;* et fut nommé plus tard ministre d'état du grand-duché de Weimar. Depuis les dernières années de sa vie, il s'est retiré entièrement des affaires publiques.

Les écrits de Göthe sont d'une étonnante variété ; chimie, anatomie, architecture, beaux arts, philosophie, jurisprudence, romans, drames, poésies, tout cet ensemble prouve suffisamment son grand et vaste génie. Madame de Stael dit de lui qu'il était le plus grand poète philosophe moderne, le Shakspeare de son pays. Différens critiques anglais rabaissent son mérite, tandis que les

gouvernemens autrichiens et prussiens, les ennemis mortels de toute idée libérale et de trop de lumières en politique. Les mots sacrés de *liberté* et des *droits de l'homme*, sont coupés du dictionnaire ministériel de l'Autriche et de la Prusse; et les mots de *diète de Francfort*, de *commissions militaires*, de *Spielberg*, *Olmütz*, *Munkatch;* de *Spandau*, *Magdebourg*, et *Glatz*, les remplacent d'une manière plus analogue aux principes philanthropiques de cette aimable sainte alliance, fille chérie de Nicolas, de Ferdinand, et compagnie! Notre bon docteur Webster, dans sa nouvelle édition de son dictionnaire de la langue anglaise, devrait nous donner la racine des mots *holy alliance*, et surtout un bon remède pour extirper cette mauvaise herbe du sol des deux hémisphères. Je suis certain que cette édition se vendrait bien.

*Le duc de Weimar, ainsi que d'autres petits princes souverains de l'Allemagne, était alors au service du roi de Prusse, et commanda en qualité de lieutenant-général une division prussienne, sous les ordres du duc de Bronswick. Les jeunes officiers prussiens étaient dans ce tems si certains de faire leur entrée triomphale dans Paris, qu'ils demandaient aux dames de Berlin ce qu'ils devaient leur rapporter de Paris? On sait ce qu'ils rapportèrent de la champagne!

allemands l'élèvent aux nues. Son *Faust* est son plus grand poème philosophique et est unique dans son genre. On cherchera cependant en vain cet esprit patriotique *allemand* (dont Gleim, p. ex. dans son Grenadier Prussien, fut animé,) dans les poésies de Göthe. Deux raisons s'y opposèrent. Göthe était courtisan, vivant à la cour d'un petit prince d'un mérite sans doute supérieur, mais cependant imbu de certaines idées qui confondent le patriote avec un républicain. Ce seul mot *républicain* fait trembler tous ces petits et grands souverains de l'Allemagne, et leurs complaisans mignons. La seconde raison est bien plus convaincante encore. Quelle est l'Allemagne proprement dite, où chercher cette nation jadis si grande, si puissante, si belliqueuse? Est-ce l'Autriche, la Prusse, la Bavière? On la cherche en vain, on ne la trouve nulle part; l'Allemagne, les allemands, leur langue et leurs écrits existent, il est vrai, sur les cartes géographiques, dans les magazins des libraires, et dans les bibliothèques. Tout le reste n'est qu'illusion, que chimère.

Et cependant nous observons chaque jour qu'il existe malgré cela parmi les allemands, (c. à d. parmi les personnes nées dans les pays où l'allemand se parle comme langue maternelle,) cet esprit de patriotisme et d'indépendance *nationale*, si j'ose m'exprimer ainsi, que les bayonnettes et toutes les mesures de rigueur de la diète de Francfort ne pourront jamais détruire. Les peuples de l'Italie ressemblent sous ce rapport aux allemands.

Les œuvres de Göthe ont été publiés en vingt-cinq volumes, in-octavo. Sa correspondance avec Schiller, qui vient de paraître, est remplie d'intérêt, variée et instructive. Cotta, libraire, éditeur et propriétaire de la *Allgemeine Zeitung*, député, baron et ministre des finances du roi de Wurtemberg, a payé à Göthe cent mille rix dollars pour tous ses écrits, dont il a paru différentes éditions.

Göthe mourut le 22 Mars, 1832, étant assis tranquillement dans son fauteuil et sans apparence d'avoir souffert, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. La mort de son fils, qu'il perdit deux ans auparavant a, dit-on, contribué

beaucoup à accélérer la sienne, qu'il ne croyait point si prochaine, puisqu'il se réjouissait d'aller jouir encore du printems qui s'approchait, et qu'il avait fait venir beaucoup de nouveaux ouvrages qu'il se proposait de lire.

J'ai vu la place que le grand-duc Charles Auguste avait fait construire de son vivant, où lui, Göthe et Schiller, ses deux amis, devaient reposer un jour. C'est un caveau construit au centre du cimetière de Weimar. Dans la partie la plus reculée de ce caveau s'élèvent trois estrades en pierre : sur celle du milieu devait être placée, dans une bière de marbre, les restes de Charles Auguste ; à sa droite devait reposer Schiller et sur l'estrade de gauche Göthe. Tous les trois étaient dans ce tems remplis de vie et de santé ; tous les trois reposent en paix dans leurs lits de marbre ! D. H.

Louis Philippe, comte de Ségur,

Né à Paris, le 10 Décembre, 1753. Fils ainé du maréchal de Ségur, il entra en 1769 comme sous-lieutenant dans le régiment mestre-de-camp cavalerie. En 1776, il alla commander le régiment de Soissonnais infanterie, avec lequel il fit deux campagnes de la guerre de l'indépendance américaine. A son retour en France en 1783, il prit le commandement du régiment de dragons qui portait son nom. C'est peu de tems après qu'il fut nommé ministre plénipotentiaire en Russie, et qu'il sut[a] rétablir l'harmonie entre les cours de St. Petersbourg et de Versailles.

Il accompagna Catherine II. dans son voyage en Crimée, qu'il a décrit avec tant d'intèrêt dans son *Tableau Politique de l'Europe.* L'ambassadeur d'Autriche, M. de Cobentzel, et le prince de Ligne, étaient de ce voyage célébre. Ce dernier reprocha aux deux autres de ne suivre aucun traitement. Enfin cédant à ses importunités, M. de Cobentzel se fit faire une copieuse saignée, et M. de Ségur prit deux médecines. Peu de jours après, se trouvant tous les trois réunis chez l'impératrice de

a Savoir.

Russie, elle dit au prince de Ligne : " Vous avez bonne mine aujourd'hui, je vous croyais indisposé. Avez vous vu mon médecin ?" " Non, madame, j'ai une manière particulière de me traiter : dès que je suis malade, je fais saigner Cobentzel, je fais purger Ségur et je suis guéri." L'impératrice rit[a] beaucoup de la singularité de la recette.

Rappelé à Paris par suite des événemens de 1789, M. de Ségur fut chargé par Louis XVI. en 1791, de se rendre de Berlin à Paris, où il fut arrêté le 10 Août, 1792. Ayant perdu toute sa fortune, il ne chercha point à émigrer et dut[b] son existence à ses travaux littéraires. Il publia son *Théatre de l'Hermitage* en 1798, une collection de pièces qu'il avait écrit pour le théatre particulier de l'impératrice Catherine. En 1800, parut son *Histoire du Règne de Fréderic Guillaume II.* ou *Décade Historique*, qui est fort estimée. Sous le consulat il devint membre du corps législatif, et en 1803 il entra au conseil d'état et à l'institut. A cette époque il publia un *Recueil de Chansons et de Poésies*, qui fut très estimé des gens de goût. M. de Fontanes* en rendit compte dans le Mercure, et fit connaître un joli quatrain de M. de Ségur improvisé sur des bouts rimés que Catherine II. lui avait présentés. Le voici :

* *Louis, marquis de Fontanes*, né à Niort, en 1757; mort à Paris, le 17 Mars, 1821. Il était au commencement de la révolution française éditeur du journal le *Modérateur;* après la chute de Robespierre, il rédigea avec La Harpe un autre journal, le *Mémorial*, qui fut supprimé avec une quarantaine d'autres par un arrêté de la convention nationale du 6 Septembre, 1797, et leurs propriétaires, rédacteurs, &c. condamnés en masse à être bannis et à perdre leurs propriétes, qui furent saisies et confisquées. M. de Fontanes passa en Angleterre, où il se lia d'amitié avec M. de Chateaubriand. Durant le consulat il revint à Paris, et y rédigea avec MM. de La Harpe et Ronald, le *Mercure de France*, devint membre du corps législatif et le présida. En 1808, Napoléon le nomma grand-maître de l'université et sénateur. Il se distingua dans ces deux places par sa vile et basse flatterie ; Napoléon déchu du pouvoir, Fontanes devint le chaud partisan de la restauration et fut nommé pair de France. Il se déclara en faveur de la loi de l'élection proposée par le ministre Decaze ; changea d'opinion, et vota contre. Il figure dans les pages du *Dictionnaire des Girouettes*, ouvrage écrit avec beaucoup d'esprit, dans lequel sont marqués tous les personnages influens depuis la révolution française, jusqu'à la restauration par ordre alphabétique.

a Rire; *b* devoir.

De Catherine chaque—*jour*,
La gloire à nos yeux se—*dénote*,
La renommée est son—*tambour*,
Et l'histoire son—garde-*note*.

Comme M. de Ségur avait été longtems ambassadeur à Petersbourg et à Berlin, et comme il connaissait à fond toutes les ridicules cérémonies de l'étiquette des cours, et surtout celles de la cour de Versailles de l'ancien régime, Napoléon, devenu empereur, le nomma grand-maître des cérémonies. Il le chargea de rédiger un réglément complet du nouveau cérémonial de la cour impériale et royale qui est vraiment unique dans son genre. Il amusa beaucoup les cercles brillans du faubourg St. Germain, indigna les militaires et les hommes sensés, et donna lieu à des scènes fort plaisantes et souvent desagréables dans l'intérieur du palais.

J'ai vu M. de Ségur entre autres à Fontainebleau rester debout derrière le fauteuil de l'empereur durant toute la longue représentation de la tragédie de Phèdre, dans laquelle la célèbre Mademoiselle Raucourt remplissait le rôle de Phèdre. La cour se trouvait dans ce tems réunie à Fontainebleau pour y célèbrer les noces de Jérome Bonaparte avec la fille du roi de Wurtemberg. M. de Ségur devint ainsi le martyre de son réglément au grand scandale de nous autres militaires réunis dans plusieurs loges vis-à-vis de celle de la famille impériale. Nous fumes indignés de voir que l'un toléra une semblable avanie et que l'autre s'y fut soumi!

Un jour, dit-on, l'empereur se trouva obligé de l'attendre et lui en fit des reproches. Sire, dit-il en fin courtisan, j'ai un million d'excuses à faire à V. M. mais je viens d'avoir le malheur de donner dans un embarras de rois dont je n'ai pu sortir plus tôt. Napoléon sourit[a] de la réponse: plusieurs rois étaient en ce moment à Paris et venaient lui faire la cour.

Il est à remarquer que le vicomte de Ségur, frère du comte, ne voulut jamais rien accepter de Bonaparte. On lui demanda un jour la différence qu'il y avait entre son frère et lui: Mon frère, répondit-il, est Ségur le *cérémonieux* et moi je suis Ségur *sans* cérémonie.

a Sourire.

Pendant les cent jours, Napoléon rendit à M. de Ségur les fonctions de grand-maître des cérémonies. A la seconde restauration, il fut d'abord éliminé de la chambre des pairs et puis réintégré en 1818. Il publia en 1824 ses œuvres complètes en 30 volumes ; une seconde édition parut en 1828 en 36 volumes. Ses *Mémoires, Souvenirs, et Anecdotes*, furent imprimées dans la même année, dont il y a plusieurs éditions. Dans ses Mémoires Ségur nous peint ses voyages en Amérique, ses négociations en Russie et en Prusse, ses rapports d'affaires et de société avec Catherine II. Fréderic le Grand, Potemkin, Joseph II. Gustave III. Washington, Kosciusko, Lafayette, Mirabeau et Napoléon. Semblable à Gilblas qui avait passé par toutes les conditions de la vie humaine, il fut successivement colonel, officier général, voyageur, navigateur, courtisan, ambassadeur, négociateur, prisonnier, cultivateur, soldat, électeur, poète, auteur dramatique, journalier, publiciste, historien, député, conseiller d'état, académicien et pair de France. Il est mort le 28 du mois d'Août, 1830.

Son fils, *Paul Philippe*, né en 1780, entra fort jeune au service, fut nommé officier d'ordonnance de l'empereur et employé par lui en différentes missions diplomatiques. Il fit en 1812, comme général de brigade, la campagne de Russie, se distingua dans celles de 1813 et 1814, fut nommé lieutenant général et par Louis Philippe pair de France. Il est l'auteur de *l'Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année* 1812, écrite avec feu, un style qui entraine et qui a eu un succès des plus brillans. Mais elle a suscitée à son auteur de fort vives critiques, des accusations d'inexactitudes et de faussetés. Le général Gourgaud,* ex-aide-

* *Gaspard Gourgaud*, né à Versailles, en 1783, vit encore. Il était aide-de-camp de Napoléon, le suivit à St. Helène, y resta trois ans, mais fut obligé d'en partir pour rétablir sa santé délabrée. Gourgaud fut le porteur de la lettre que l'empereur écrivit le 14 Juillet, 1815, de Rochefort au prince régent de l'Angleterre. Ce fut lui qui visita Marie Louise, qui publia une relation de la bataille de Waterloo, ce qui offensa tellement le duc de Wellington et le ministère anglais, qu'il fut arrêté, ses papiers furent saisis, et qu'il fut envoyé dépouillé de tout et dans un misérable état à Cuxhaven. Il erra pendant plusieurs années de pays en pays, jusqu'à ce que sa mère obtint pour lui en 1821 la permission de rentrer en France. Napoléon lui légua une

de-camp de l'empereur, publia en 1825 un *Examen Critique* de l'ouvrage de Ségur, dont ce dernier fut si choqué qu'il le provoqua en duel. Mais il paraît que nous ne pouvons nous fier ni sur l'exactitude des faits cités par Ségur, ni sur ceux mentionnés dans l'ouvrage de Gourgaud, puisqu'un troisième, le lieutenant général Comte Partonneau a refuté bien des faits dans l'Histoire de Ségur et dans l'Examen Critique de Gourgaud. Le livre du général Partonneau a été publié sous son nom et porte le titre de *Campagne de Russie, la douzième Division de la Grande Armée dix-neuvième corps à Borissow, le 27 et 28 Novembre*, 1812. A qui des trois se fier? D. H.

Madame Roland et Madame de Stael Holstein.

Ces deux femmes célèbres et contemporaines naquirent à Paris de familles roturières, reçurent une éducation soignée, possedèrent un esprit et des talens peu communs, se distinguèrent dans la république des lettres et succombèrent toutes deux à une persécution arbitraire et injuste. L'une mourut sur l'échafaud à l'âge de quarante-un ans, l'autre des suites d'un exil de dix ans, qui ne finit qu'avec l'existence politique de son persécuteur.

Madame Roland avait un caractère plus ferme, plus prononcé que madame de Stael. Mais la lecture de l'histoire ancienne et surtout celle de Plutarque, lui avait donné des idées trop exaltées du *républicanisme* français de 1792 et 1793! Cette funeste erreur lui coûta la vie, et fut la cause du suicide de son mari.

Madame Roland était belle femme, d'un port noble, d'une taille élégante; sa physionomie expressive, ses beaux yeux vifs et parlans, le son de sa voix, ses mouvemens gracieux et naturels, tout en elle enfin charmait; on ne put se lasser de l'admirer. Sa modestie, sa douceur, son maintien, contrastaient singulièrement avec son âme ardente, sa fermeté mâle et inébranlable. Son père ne reçut que peu de visites, et sa fille avant et après son mariage vivait fort retirée et partagea son tems entre

somme de cent mille francs. Il a publié depuis plusieurs volumes des *Mémoires de Napoléon*, écrits sous la dictée de Napoléon lui-même.

la lecture, les soins du ménage et de sa famille, sans sentir un seul moment cet assommant *ennui* dont madame de Stael se plaignait si souvent.

La cadette (madame de Stael) n'était rien moins que belle, mais vive et spirituelle ; elle aimait à briller et à attirer l'attention générale. Sa conversation était si animée et si attrayante, la tournure de son esprit si singulier, qu'on oubliait sa figure et ne pensait qu'à ses paroles. Quoique née roturière, elle fréquentait les cercles brillans de la haute noblesse, car son père, ministre d'état et millionnaire recevait tout ce qu'il y avait de plus distingué dans Paris. Il n'est donc pas étonnant que sa fille unique eut été l'objet de la flatterie et de l'adulation. Elle épousa un gentilhomme qui ne possédait que son titre de baron, la protection de la reine de France et sa place d'ambassadeur du roi de Suède à la cour de Versailles. Dès ce moment tout Paris eut les yeux fixé sur elle ; ses fêtes et ses soirées furent citées, ses saillies répétées et elle fut admirée comme une femme extraordinaire pour son esprit et son amabilité.* L'encens journalier augmenta en elle l'ambition de briller et de se faire un nom. Elle a réussie bien au-delà de ses espérances, mais malheureusement aux dépens de son bonheur et de sa tranquillité.

Madame Roland périt sur l'échafaud et madame de Stael vivait à cette époque pauvre et en fugitive avec MM. de Talleyrand et de Narbonne à Richmond en Angleterre. La guerre et le manque total de communications entre la France et l'Angleterre lui coupèrent tout moyen de recevoir du secours ; mais du moins elle se trouva en sureté.

Les écrits de l'une et de l'autre portent le cachet du génie ; ceux de madame Roland se distinguent par le naturel et la simplicité du style, par la clarté, la profondeur et l'énergie de ses pensées. Madame de Stael s'exprime avec feu, mais en général avec trop d'exagé-

* Byron dit de Madame de Stael : " Ses écrits font mes délices ainsi que sa conversation pour une demi-heure." Dans une note à Murray il dit d'elle : " J'admire ses talens, mais en vérité sa société est assommante—c'est une avalanche qui vous couvre de phrases brillantes qui n'ont pas le sens commun—tout est neige et sophisme." [*Notes à Murray*, 1814.

ration ; son imagination ardente l'entraîne et lui fait souvent envisager les objets sous un point de vue erronné, comme p. ex. dans son ouvrage sur l'Allemagne, dont j'ai parlé ailleurs.* Son style entraîne, enchante, éblouit au premier coup d'œil ; mais il est fort inégal, trop recherché et souvent obscur à force de vouloir être trop éloquent.

Il est assez singulier que ces deux femmes contemporaines ne parlent point dans leurs écrits de leur existence réciproque, soit littéraire, soit politique. Les deux avaient publié des écrits presqu'à la même époque, les deux se connaissaient très bien, du moins de réputation. Mais Madame Roland n'aimait guères l'aristocratie et l'arrogante suffisance des gens de cour, tandis que Madame de Stael en était entourée. La dernière cependant a agi noblement en gardant le silence sur les écrits et les opinions politiques de Madame Roland, quoique celle-ci parla souvent dans des termes de mépris des talens, de l'intégrité et du patriotisme de M. Necker. Leur caractère était aussi différent que leurs écrits. Madame Roland préférait les beautés de la nature et le bonheur d'une vie domestique paisible et sans ostentation, à toutes ces illusions brillantes et tracassières du grand monde. Ses principes moraux, la pureté de ses intentions et la droiture de sa conduite, son constant amour pour la vérité, la vigueur et l'activité de son esprit, son courage à toute épreuve, tout en elle inspirait le respect et la confiance.

Madame de Stael, quoique sensible aux beautés de la nature, du moins pour un moment, ne se plaisait que dans les soirées brillantes du grand monde ; elle aimait à être admirée, elle cherchait à briller, à être citée comme femme d'esprit. Elle parlait beaucoup et aimait à parler sur n'importe quelle matière, mais surtout des affaires politiques du jour. Napoléon, dans une de ses conversations à St. Hélène, s'excuse d'avoir persécuté Madame de Stael avec tant d'acharnement en disant : "que c'était une femme ambitieuse et intrigante qui, à toute occasion, aurait voulu jeter ses amis dans la mer pour

* Voyez l'article Lessing, Klopstock et Wieland.

avoir un prétexte d'exercer son énergie à les sauver!" Ce jugement quoiqu'exagéré, n'autorisait cependant d'aucune manière Bonaparte à en agir ainsi avec Madame de Stael. Ses deux frères Joseph et Lucien firent en vain tout leur possible pour lui faire révoquer sa sentence.

Il est au reste fort difficile d'apprécier à sa juste valeur le mérite de Madame de Stael ou de Madame Roland, puisque ces deux femmes célèbres ont participé aux événemens politiques du jour, et ont eu plus ou moins d'influence sur les hommes marquans de cette époque. Chaque parti défend et condamne l'une ou l'autre, et il faudra bien du tems, un *calme plat* des passions ou le sommeil éternel des personnes qui ont joué un rôle marquant dans ce grand drame de la révolution française, pour apprécier les grandes qualités de ces femmes *grands hommes*, et les placer selon leur mérite.

Elles se ressemblèrent cependant jusqu'à un certain degré dans leur attachement aux principes libéraux; l'ainée voulait une république de Platon, tandis que la cadette était plus sage: elle adapta ses principes de liberté au caractère et aux mœurs de son tems, elle voulait une monarchie limitée, une constitution et des chambres. Les deux épousèrent des maris beaucoup plus âgés qu'elles; Madame Roland fut plus heureuse avec son mari que Madame de Stael, quoiqu'elle ne jouit de son bonheur que peu de tems. Les deux se rapprochent de bien plus près dans leur amour maternel, dans leur bienfaisance, dans la bonté de leur cœur, dans la générosité de leurs sentimens; elles firent autant de bien qu'elles purent jusqu'au dernier moment de leur trop courte existence.

Manon Jeanne Roland, née Philipon,

Naquit à Paris, en 1754, et était la fille d'un graveur de fort médiocres talens; sa mère, fort belle femme, surpassait de beaucoup son mari dans les qualités de cœur et d'esprit. Manon était leur second enfant, les sept autres moururent en bas âge. Elle reçut une éducation soignée, se distingua dèja fort jeune par la force de son

caractère, par son esprit et sa candeur, par sa beauté et son amabilité. Elle eut dès l'âge de quinze ans bien des amans, n'en accepta aucun, et épousa à vingt-cinq ans un homme de quarante-sept.

Jean Marie Baptiste de la Platière Roland était un homme de beaucoup de talens et de connaissances, un savant. Lorsqu'il vit la demoiselle Philipon pour la première fois dans la maison d'une de ses amies, il était inspecteur des manufactures d'Amiens. Comme sa place exigeait de fréquens voyages à Paris, il eut occasion de voir Madem. Philipon fort souvent. Il fut frappé de sa beauté et de son esprit, s'entretint beaucoup avec elle, mais ne se déclara pas. Elle aimait beaucoup sa conversation franche et instructive, et se plaisait dans sa société. Il fut obligé de faire un voyage en Allemagne ; à son retour il revint la voir et lui remit le journal de ce voyage en manuscrit avec la prière de le lire : il partit de nouveau pour l'Italie, (en automne, 1776.) " Ces manuscrits, dit Madame Roland, me firent connaître beaucoup mieux M. Roland pendant les dix-huit mois qu'il resta en Italie, que n'auraient pu faire ses fréquentes visites. Ce ne fut que plusieurs années aprés qu'il déclara son amour. J'en fus sensible, parceque je l'estimais plus qu'aucun autre homme ; mais je remarquai que lui et sa famille n'étaient pas indifférens à faire un mariage avantageux ; c. à d. que l'on me supposait, comme fille unique, avoir de la fortune. Je lui avouai franchement que je me trouvais honorée de son choix, et que je serais heureuse de lui prouver autant qu'il dépendrait de moi combien j'étais sensible aux sentimens qu'il venait de me témoigner, mais que mon père était ruiné et que son inclination pour la dépense l'avait endetté tellement, que je craignais que ceci ne put avoir que des suites funestes pour ceux qui s'allieraient à lui. Que j'étais trop fière d'entrer dans une famille qui put se croire dégradée par mon alliance, &c. Mais M. Roland néanmoins persista." Les détails qu'elle donne dans ses mémoires de ce qui se passa entre elle, son père et son amant sont touchans et prouvent son âme elevée et généreuse. Elle s'enferma dans un couvent, abandonna

une grande partie de sa fortune aux créanciers de son père, et ne vécut[a] pendant plusieurs mois que de pommes-de-terre, de riz et de fèves cuites dans du sel et du beurre, et cela dans le cœur de l'hiver, sans feu, et presque sans lumière. M. Roland vint enfin la retirer de cette misérable retraite et l'épousa en 1779. Il travailla alors à l'Encyclopédie ; sa femme fut son sécrétaire et revisa les épreuves. Nommé inspecteur général des manufactures de Lyon, il fut envoyé en 1791 par cette ville pour quelques affaires à Paris ; il s'y lia avec les membres les plus influens du parti de la Gironde, qui le firent nommer ministre de l'intérieur, (Mars, 1792.) Il donna bientôt de l'ombrage à Louis XVI. et fut renvoyé ; mais rappelé après la journée du 10 Août, m. a. il rentra une seconde fois au ministère.

Comme femme du ministre, Madame Roland ne reçut que peu de société, s'occupa de son ménage, soigna sa fille et aida son mari dans ses écritures ; elle employa le reste de ses momens de loisir à la lecture et à la méditation, en adoptant la maxime de J. J. Rousseau : La dignité d'une femme est d'être peu connue, sa gloire consiste dans l'estime de son mari ; ses plaisirs se concentrent dans le bonheur de sa famille. " Les devoirs sacrés et sublimes d'épouse et de mère, dit Madame Roland, seront un jour les miens, et le tems de ma jeunesse doit être employé à me rendre capable de remplir les devoirs de mon état. Il faut que j'en examine à fond toute l'importance et que j'apprenne à domter mes inclinations pour me rendre capable de réprimer un jour celle de mes enfans."

Elle évita avec le plus grand soin de se mettre en évidence et on ne la connaissait que comme une bonne femme de ménage.

Le parti de la Gironde lutta longtems avec le parti de la Montagne, (les Jacobins et les Cordeliers ;) le dernier eut le dessus ; et les 1 et 2 Juin, 1793, trentre-quatre Girondins furent mis *hors la loi.** Cette proscription s'étendit plus tard sur cent-dix-neuf autres Girondins qui

* Voyez Partie III. exécution des Girondins.

[a] Vivre.

furent arrêtés, emprisonnés et condamnés à mort. Pétion, Condorcet, et autres se tuèrent; Roland, Louvet, et quelques autres eurent le bonheur de s'échapper. Le célèbre auteur de *la Vie et des Aventures du Chevalier de Faublas*, (Louvet,) a publié les événemens de cette époque, et les aventures de sa fuite dans un écrit du plus haut intèrêt, sous le titre de *Quelques Notices pour l'Histoire et le Récit de mes Périls, par Jean Batiste Louvet de Couvray.*

Ce fut dans cette circonstance critique que Madame Roland se montra dans toute la grandeur de son âme; elle developpa ce sang froid, cette énergie et ce courage qui força même ses ennemis à l'admirer et à la respecter. Accusée d'avoir conspiré contre la rêpublique, de connivence avec son mari et les principaux membres du parti de la Gironde, elle parût à la barre de la convention nationale, et s'y défendit si bien, qu'elle fut renvoyée absoute. Lorsque Roland commença à s'apercevoir de la chute prochaine de son parti, il pressa sa femme de se sauver avec lui, mais en vain; elle eut trop de confiance dans son innocence et s'obstina à rester à Paris. Elle donna le peu d'argent et quelques bijoux qui lui restèrent à son mari, facilita sa fuite et ne douta pas un instant de le revoir sous peu. Cette funeste sécurité fit le malheur des deux époux. Madame Roland qui était retournée tranquillement chez elle, fut peu après arrêtée et enfermée dans les prisons de Sainte-Pélagie. Calme et résignée, attendant à chaque instant son arrêt de mort, elle s'y occupa d'écrire les événemens de sa vie, dont je vais[a] donner quelques extraits.

"Je me propose, dit-elle, d'employer les loisirs de ma captivité à retracer ce qui m'est personnel depuis ma tendre enfance jusqu'à ce moment; c'est vivre une seconde fois que de revenir ainsi sur tous les pas de sa carrière; et qu'a-t-on de mieux à faire en prison que de transporter ailleurs son existence par une heureuse fiction, ou par des souvenirs intéressans." Elle commence le récit de sa vie ainsi:

[a] Aller.

"*Aux prisons de Ste. Pélagie, le* 9 *Août*, 1793.

"Fille d'artiste, femme d'un savant, devenu ministre et demeuré homme de bien : aujourd'hui prisonnière, destinée peut-être à une mort violente et inopinée, j'ai connu le bonheur et l'adversité, j'ai vu de près la gloire, et subi l'injustice.

"Née dans un état obscur, mais de parens honnêtes, j'ai passé ma jeunesse au sein des beaux arts, nourrie des charmes de l'étude, sans connaître de supériorité que celle du mérite, ni de grandeur que celle de la vertu.

"A l'âge où l'on prend un état, j'ai perdu les espérances de fortune qui pouvaient m'en procurer un conforme à l'éducation que j'avais reçue. L'alliance d'un homme respectable a paru réparer ces revers, elle m'en préparait de nouveaux."

Voici comme elle nous dépeint[a] sa mére. "La sagesse et la bonté de ma mère lui eurent bientôt acquis sur mon caractère, doûx et tendre, l'ascencant dont elle n'usa jamais que pour mon bien. Il était tel que dans ces légères alternatives, inévitables entre la raison qui gouverne, et l'enfance qui résiste, elle n'a jamais eu besoin pour me punir, que de m'appeler froidement, mademoiselle ; et de me regarder d'un œil sévère. Je sens encore l'impression que me faisait son regard, si caressant pour l'ordinaire ; j'entends en frissonnant ce mot de *mademoiselle*, substitué avec une dignité desespérante, au doux nom de ma fille, à la gentille appellation de *Manon*. Oui, *Manon*, c'est ainsi qu'on m'appelait : j'en suis fâché pour les amateurs de romans ; ce nom n'est pas noble ; il ne sied[b] point à une heroine[c] du grand genre ; mais enfin c'était le mien, et c'est une histoire que j'écris. * * * Vive sans être bruyante, et naturellement recueillie, je ne demandais qu'à m'occuper et je saisissais avec promptitude les idées qui m'étaient présentées. Cette disposition fut mise tellement à profit, que je ne me suis jamais souvenue d'avoir appris à lire ; j'ai ouï[d]

a Dépeindre ; *b* seoir ; *c* h a. ; *d* ouïr, no more used, except in the preter. of the indicative, *j'ouïs*, of that of the subjunct, *que j'ouïsse*, in the infinitive, and in the tenses formed of the participle *ouï* and the verb *avoir*.

dire que c'était chose faite à quatre ans, et que la peine de m'enseigner s'était, pour ainsi dire, terminée à cette époque, parceque dès lors il n'avait plus besoin que de ne me pas laisser manquer de livres."

Nayant que peu de livres et aimant passionnément la lecture elle fut obligée de les relire souvent; elle acquit[a] ainsi l'habitude de refléchir plus profondément qu'elle n'aurait fait peut-être, si elle avait en une bibliothèque plus nombreuse. Plutarque était son ouvrage favori. Voici ce qu'elle en dit:

"Je goutai cet ouvrage plus qu'aucune chose que j'eusse encore vue, même d'histoires tendres qui me touchaient pourtant beaucoup, comme celle des époux malheureux de Labédoyère que j'ai présente, quoique je ne l'eusse pas relue depuis très longtems. Mais Plutarque semblait être la véritable pâture qui me convint; je n'oublierai jamais le carême de 1763, (j'avais alors neuf ans,) où je l'emportais à l'église en guise de semaine-sainte. C'est de ce moment que datent les impressions et les idées qui me rendaient *républicaine* sans que je songeasse à le devenir.

"Cet enfant qui lisait des ouvrages sérieux, dit-elle, expliquait fort bien les cercles de la sphère céleste, maniait[b] le crayon et le burin, et se trouvait à huit ans la meilleure danseuse d'une assemblée de jeunes personnes audessus de son âge réunies pour une petite fête de famille; cet enfant était souvent appellée à la cuisine pour y faire une omelette, éplucher les herbes ou écumer le pot. Ce mélange d'études graves, d'exercises agréables et de soins domestiques, ordonnés, assaisonnés par la sagesse de ma mère, m'a rendue propre à tout, semblait prévenir les vicissitudes de ma fortune et m'a aidée à les supporter. Je ne suis déplacée nulle part; je saurais faire ma soupe aussi lestement que Philopœmen coupait du bois; mais personne n'imaginerait, en me voyant, que ce fut un soin dont il convint de me charger."

Madame Roland fut conduite le 1 Octobre de Sainte-Pélagie à la prison de la Conciergerie, qui touchait au tribunal révolutionnaire; et après y avoir restée plus

a Acquérir; *b* manier.

d'un mois, elle fut mise en jugement et condamnée à mort. Le président ayant fini de prononcer son arrêt, elle se lèva et dit à ses juges: "Vous m'avez jugé digne de partager le sort des grands hommes vertueux que vous avez assassiné.* Je tâcherai, en marchant à la mort, d'imiter leur courage." En disant ces paroles elle sortit du tribunal et descendit avec une telle vitesse l'escalier qui conduit à la Conciergerie, que les prisonniers qui la virent arriver crurent qu'elle avait été acquittée.

Le lendemain, jour de son exécution, (8 Novembre, 1793,) elle s'habilla tout en blanc avec autant de soins et d'élégance comme si elle devait aller à un bal; ses beaux cheveux longs et noirs tombèrent en boucles jusqu'à la ceinture. Elle monta seule et sans montrer la moindre émotion sur la fatale charrette qui devait la conduire à la guillotine; elle y trouva un autre condamné nommé Lamarche qui ne montra pas autant de courage qu'elle. Elle s'en aperçut,[a] et lui parla chemin faisant avec tant de gaité naturelle, qu'elle le fit sourire à plusieurs reprises. Devant la guillotine et en face de ceux qui devaient être exécutés se trouva la statue de la liberté. Etant prête à mourir elle s'écria: Oh liberté, quels crimes se commettent en ton nom!! Elle périt à l'âge de quarante-un ans.

Ses écrits sont des Traités sur la Mélancolie, sur la Morale, sur l'Amitié, sur Socrate, &c. Elle écrivit ses mémoires en prison; j'en ai donné quelques extraits. Elle a publié en outre une relation de ses voyages en Angleterre et en Suisse.

Son mari fort inquiet de ne recevoir aucune lettre de Madame Roland, apprit enfin sa mort tragique. Sa femme avait dit souvent dans sa prison que son mari ne lui survivrait[b] pas longtems. M. Roland, en s'échappant de Paris, avait trouvé un asile à Rouen, dans la maison d'un ami, où il se trouva en parfaite sureté, lorsqu'il apprit la mort de sa femme. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour lui; en la reçevant il tomba sans connaissance sur le plancher; en revenant à lui il se desespéra et était comme un homme en délire. Il

* Les Girondins. *a* Apercevoir; *b* survivre.

voulut partir aussitôt pour Paris, se présenter à la convention nationale, et la provoquer par des reproches sanglans afin de se faire condamner à mort, et pouvoir partager le sort de la femme qu'il adorait. Ses amis tâchèrent de le calmer ; sa raison reprit le dessus, mais sa résolution resta fixée et inébranlable : il ne voulut pas survivre à sa femme. Il s'imagina pouvoir sauver sa fille de la pauvreté et d'une misère certaine en se tuant de sa main ; car, se disait-il, n'y ayant alors aucun arrêt de mort prononcé contre moi qui put autoriser la confiscation de mes biens, ils resteront à ma fille ! Je pense qu'il aurait dû mieux se dire : Je dois tout craindre d'une faction puissante et sanguinaire qui ne suit que la loi arbitraire et aveugle de ses passions ; rien n'est sacrê pour elle ; pourquoi donc respecterait-elle la fortune de ma fille, lorsqu'elle a assassiné et ruiné tant de milliers d'autres personnes aussi innocentes que ma fille. Non certes, mon devoir me dicte de vivre et de me conserver au bonheur et à la félicité de celle qui a besoin de ma protection et de tous mes soins. En me tuant je ne servirais en rien celle qui vient d'être assassinée ; il est vrai je m'arracherais d'une existence odieuse et aux angoisses qui me déchirent ! mais, ne suis-je pas homme, ne dois-je pas supporter tout pour le bien-être de ma fille chérie, ai-je le droit d'attenter à mes jours ? non, c'est l'action d'un lâche, c'est un crime, je l'abhorre, je le déteste. Dieu seul a le droit de m'ôter la vie, Dieu seul sera dorénavant mon soutien, ma consolation, je l'implorerai de me conserver la patience, la résignation et la force d'âme nécessaires pour remplir dignement ma destinée, pour veiller au bien-être de ma fille !—Voilà, il me semble ce que Roland aurait-dû se dire, voilà ce qu'il aurait dû faire.

Il ne le fit point—il se perça le cœur sur la grande route de Rouen à Paris, dans la nuit du 15 au 16 Novembre, 1793.

Anne Louise Germaine, baronne de Stael-Holstein, née Necker.

Jean Necker, riche banquier à Paris, y fit la connaissance de Susan Curchod,* qui avait accompagné Madame de Vermenoux à Paris, en qualité d'institutrice de son fils dans la langue latine. M. Necker l'épousa en 1765, et l'aima tendrement pour son excellent caractère, sa douceur et ses vertus. Elle accoucha d'Anne Louise Germaine connue plus tard sous le nom de Madame de Stael-Holstein. Ses parens ne négligèrent rien pour donner une éducation libérale à leur fille unique qui montra dèja fort jeune des dispositions et des talens fort rares. Les écrits d'Helvétius, de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, et d'autres, que son père eut soin de lui faire lire, firent une vive impression sur son âme ardente, lui donnèrent un caractère décidé et mâle, et gravèrent dans son jeune cœur cet amour brûlant pour la liberté et pour l'indépendance, qui a grandement influé sur les événemens ultérieurs de sa vie.

Parmi le grand nombre de personnes qui fréquentaient l'hôtel Necker, Madame Necker était liée plus intimément avec l'abbé Raynal, messieurs Thomas, Buffon, et Marmontel.† Ce fut dans de semblables cercles que sa fille apprit à développer de bonne heure les dispositions rares et précoces de son esprit. Ces savans se plaisaient à l'admirer, à l'encourager et à l'exciter de se mêler li-

* C'était la même qui devait épouser Gibbon, qui, n'ayant pu obtenir le consentement de son père, prit la résolution de ne pas se marier du tout.

† *Guillaume Thomas François Raynal*, né en 1713, mort en 1796. Il est avantageusement connu par son Histoire Philosophique des Etablissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes, et sa Révolution des Colonies Anglaises de l'Amérique Septentrionale.

Antoine Leonard Thomas, né à Clermont, en Auvergne, en 1732, mort en 1785, s'est distingué par ses Eloges d'Hommes Illustres, dont plusieurs ont été couronnés par l'académie.

George Louis Leclerc, comte de Buffon, né à Montbard, en Bourgogne, en 1707, mort à Paris, le 16 Avril, 1788, à l'âge de quatre-vingt-un ans. La meilleure édition de son Histoire Naturelle est celle publiée en 1749, jusqu'en 1788, en trente-six volumes.

Jean François Marmontel, né à Bort, village situé dans le Limousin, en 1723, mort en Décembre, 1799, à l'âge de soixante-et-dix-sept ans. Outre ses Mémoires il a écrit Bélisaire, Contes Moraux, &c. Ses ouvrages ont été publiés en trente-deux volumes, in-octavo.

brement à leur conversation ; et c'est ainsi qu'elle acquit cette facilité de s'exprimer, cette étonnante mobilité dans ses idées souvent trop exaltées et ces conceptions brillantes, mais quelquefois erronées, qui ont fait sa réputation d'auteur. Sa mère commença à craindre que cette trop grande indulgence put avoir des suites funestes pour sa fille, elle s'aperçut que l'habitude d'être admirée la rendit vaine et excita en elle l'amour de briller. Elle essaya[a] de supprimer en elle cette inclination naissante. Comme Madame Necker avait été peu après la mort de son père maîtresse d'école à Genève, elle avait contracté une certaine raideur, ce ton sec et doctoral qui donna de l'ombrage à sa fille. L'enfant s'aperçut bientôt que son père, qui l'idolâtrait et qui n'avait pas le tems de l'observer de si près, la traita avec beaucoup plus d'indulgence et se plaisait à l'exciter à parler pour se délasser et s'amuser de ses saillies. C'est ainsi qu'elle préférait la société de son père et qu'il paraît, par tout ce qu'elle a écrit de lui, qu'elle en était enthousiasmée. Un autre motif secret de préférence se trouve dans son mariage avec M. de Stael-Holstein, qui était en grande partie l'ouvrage de sa mère.

Il est d'usage presque général en France parmi les familles ou riches ou de haute naissance, de vendre la liberté de leurs enfans, et de choisir pour eux un mari ou une femme, non qu'ils aiment, mais qui put leur *convenir*, c. à d. que les parens qui ont à *établir* ou à marier un fils ou une fille, se consultent secrettement avec leurs amis sur le choix *convenable* de leur gendre futur ou de leur bru : état, fortune, liaisons de cour et de famille, tout est pesé, tout est débattu, et fort souvent le contrat préliminaire de mariage est arrêté, sans que les époux futurs en sachent un mot. Napoléon imita cette coutume ancienne, barbare et tyrannique ; il força ainsi son frère Louis d'épouser Hortense ; il donna à son frère Jérôme une princesse de Wurtemberg, qu'il n'aimait pas et le contraignit de se séparer d'une femme fort jolie, aimable, riche, et d'une famille des plus respectables de Baltimore. C'est encore ainsi que l'empereur disposa

a Essayer.

de la fille cadette du maréchal Macdonald, et la donna en mariage au fils du grand-juge Reynier. Le maréchal qui était dans ce tems à la tête de l'armée de Catalogne, (1810,) n'en savait pas un mot; il ne reçut *après coup*[a] que quelques lignes de l'empereur qui annonça à son cher cousin fort gracieusement, qu'il avait *signé le contrat de mariage*, ce qui voulait dire: qu'il avait dotté sa fille d'une somme de cent mille francs qu'elle toucha le jour de ses noces, à condition qu'elle épousât le mari choisi pour elle.

Mademoiselle Necker se trouva à peu près dans le même cas. Fille unique de parens opulens, aimable, fort spirituelle et elevée avec le plus grand soin, elle ne manqua pas d'adorateurs; la difficulté était de faire un bon choix. Son inclination se fixa sur le jeune vicomte de Montmorency, qui possèda toutes les qualités requises de la rendre heureuse. La plus grande partie des jeunes personnes de qualité furent dans ce tems placées en pension dans des couvens pour y être elevées; elles n'en sortirent ordinairement que pour se marier. Madame Necker ne parut pas approuver le choix de sa fille, le vicomte était catholique et n'avait comme cadet de famille aucun état et peu de fortune. Monsieur et madame Necker étaient protestans et leur fille était élevée dans cette même religion. Sa mère crut par conséquent que sa fille serait plus heureuse en épousant un protestant, et son choix tomba sur le baron suédois, Eric Magnus de Stael-Holstein, dans ce tems sécrétaire de la légation suédoise à Paris.

M. de Stael-Holstein était bel homme, mais beaucoup plus âgé que Madame Necker; il était fort aimable, poli, prévenant et attentif, mais du reste homme fort ordinaire qui savait se tourner à tout vent et faire sa cour, mais qui ne possédait aucune de ces qualités saillantes qui distinguent l'homme de talent ou d'esprit. C'est ainsi qu'il sut[b] gagner les bonnes grâces de la reine Marie Antoinette, qui s'intéressait beaucoup à son avancement. Dès que le comte de Fersen, son ambassadeur et son ami, qui jouissait d'un grand crédit à la cour de

a After it was concluded; *b* savoir.

Versailles, eut communiqué à la reine le projet de mariage du baron avec Mad. Necker, elle entra vivement dans ses vues. On proposa au roi Gustave III. de nommer M. de Stael, pour remplacer le comte de Fersen, qui consentit d'autant plus aisément à céder sa place à son ami, que celui-ci lui avait donné l'assurance positive de lui abandonner les appointemens d'ambassadeur, dès qu'il serait l'époux de cette riche héritière! Ce fut un marché secrèt conclu entre le comte de Fersen et le baron de Stael; et le premier fit si bien que le roi de Suède souscrit à toutes les conditions stipulées. Le baron fut nommé ambassadeur suédois en remplacement du comte de Fersen, et la famille Necker reçut[a] l'assurance positive, que le futur époux de Mad. Necker resterait à son poste, tant que lui, Gustave, vivrait. Madame Necker, qui crut[b] avoir fait le bonheur de sa fille, sut gagner son mari, et les deux se réunirent en faveur de M. de Stael, qui leur renouvela sa promesse formelle de ne jamais contraindre leur fille à quitter la France.

Les noçes se célébrèrent en 1786, et Madem. Necker épousa à vingt ans un homme qui en avait quarante-cinq, et qui était sous tous les rapports fort inférieur aux qualités d'esprit et de cœur de sa jeune femme. Ce mariage de *convenance* fut très malheureux; l'indifférence et la froideur des deux époux leur fit chercher dans la dissipation et les plaisirs du dehors, ce bonheur domestique et réel, que le grand monde et tous les trésors de l'univers ne sauraient procurer. Pour bannir cet horrible ennui, l'hôtel de Stael devint dès lors le rendez-vous de la plus brillante société de Paris. Madame de Stael excita l'attention générale; on admira ses fêtes, son esprit, ses saillies, ses attentions à égayer, à amuser ses convives. On aurait trouvé fort déplacé, même inconvenant dans toute autre femme moins riche que Madame de Stael, de se mettre ainsi en évidence et de parler souvent à tord et à travers de choses dont elle n'avait que des notions fort superficielles ou inéxactes; mais sa table magnifique, ses vins exquis, ses fêtes brillantes, et son or couvraient[c] le ridicule et l'exagéré; tout fut

a Recevoir; *b* croire; *c* couvrir.

trouvé charmant, délicieux, divin, incomparable! La révolution éclata; elle eut la plus grande influence sur son sort. M. de Stael fut obligé de partir pour la Suède et sa femme se refugia auprès de son père à Coppet. Sa mère qui remarqua trop tard le malheureux mariage de sa fille, mourut en 1796 de chagrin de l'avoir proposé. M. de Stael mourut le 9 Mai, 1802.

L'anecdote suivante prouve sa vanité. Elle se promena un jour avec la belle Madame Recamier et quelques autres sur le lac de Genève. Un orage les surprit et la société n'échappa qu'avec peine d'être noyée. Avouez donc, dit Madame de Stael en riant, que nous aurions pu fournir un superbe article dans les journaux! Quelle sensation aurait produit le journaliste en annonçant: que la plus belle femme de l'univers et la femme la plus spirituelle de son siècle ont péri ensemble!

Voici ce que Madame de Stael dit des causes de la haine de Napoléon contre elle.* "Peu de tems après le 18 Brumaire, Bonaparte apprit que j'avais parlé fortement dans mes soirées contre ce commencement d'oppression qui irait, comme je le prévis*a* dès lors, en augmentant. Joseph Bonaparte que j'estimais pour son bon sens et sa conversation, vint me voir et me dit: Mon frère se plaint*b* de vous, madame. Comment, me disait-il hier, quelle est la raison pour laquelle Madame de Stael ne se rallie pas à mon gouvernement? Que veut-elle? le payement des sommes avancées par son père? Je vais donner les ordres nècessaires à cet effet: une résidence à Paris? Je l'accorderai. Enfin que veut-elle? Mon Dieu, lui répondis-je, il n'est pas question de ce que je souhaite mais bien de ce que je pense. Je ne sais pas si cette réponse lui fut rapportée, mais si elle le fut je suis certaine qu'il n'y attacha pas la moindre conséquence;† car il ne croit dans la sincérité de personne. Benjamin Constant, mon intime ami, et sincèrement

* Ten Years Exile, by Madame de Stael Holstein.

† Que ce mot échappé décèle la grande vanité de Madame de Stael! Il aurait été à souhaiter pour Bonaparte qu'il n'eut pas eu la faiblesse, comme il le prouva plus tard, d'en attacher aucune aux sentimens de Madame de Stael. Les deux s'en seraient trouvés bien mieux.

a Prévoir, prévoyant, prévu—je prévois, je prévis; *b* plaindre.

attaché à la liberté de son pays, était alors membre du Tribunat. Il me consulta sur un discours qu'il voulait prononcer dans cette assemblée, dans lequel il se proposa de signaler le commencement du despotisme consulaire; je l'encourageai de toute mon âme et bien convaincue[a] qu'il ferait bien. Je ne pus cependant pas m'empêcher de craindre les funestes conséquences de cette approbation, puisque tout le monde savait fort bien que Mons. Benjamin Constant était intimément lié avec moi," &c.

Bonaparte enfin fort irrité contre Madame de Stael saisit avec empressement le premier prétexte qu'il put[b] pour se débarrasser d'une personne qui était trop clairvoyante et qui par sa brillante position et ses sarcasmes lui devint de jour en jour plus nuisible. Necker, que le consul avait visité à Coppet, avant de passer le mont St. Bernard, eut le bonheur de lui plaire. Mais quelques observations que ce financier publia en 1802, dans ses *Dernières Vues de Politique et des Finances*, dans lesquelles il parle avec beaucoup de franchise sur la constitution consulaire et les desseins secrets de Bonaparte d'établir une monarchie en France, l'irritèrent tellement, qu'il accusa Madame de Stael de connivence avec son père pour tâcher de le perdre dans l'opinion publique! Il chargea le consul Lebrun d'adresser une lettre fort dure à M. Necker, dans laquelle il lui fut enjoint de ne plus se mêler des affaires publiques; il envoya son ministre Talleyrand* auprès de Madame de Stael pour l'avertir qu'elle devait quitter Paris dans trois jours! Celui-ci, qui devait en grande partie sa place à Madame de Stael, s'acquitta de cette commission de la manière suivante. Il lui fit une visite, et après quelques complimens d'usage, il lui dit: J'apprends, madame, que vous allez faire un voyage? Moi? monsieur, point du tout, je n'en ai pas la moindre intention. Pardonnez moi, madame, on m'a dit que vous partiez pour la Suisse. Je n'en ai aucune idée, monsieur, je puis vous l'assurer. Mais, madame, moi, je puis vous assurer qu'une personne

† *Charles Maurice de Périgord, prince de Talleyrand,* né à Paris, en 1754, vit encore. C'est un caméléon politique d'une réputation fort équivoque.

a Convaincre; *b* pouvoir.

des plus éminentes m'a dit positivement que vous alliez partir de Paris en trois jours !—et il la quitta brusquement. Madame de Stael en fut atterrée, car elle ne l'avait que trop bien comprise ; elle partit pour Coppet.

Mais même là auprès de son père et de sa fille elle se trouva malheureuse d'être privée de ces cercles nombreux de Paris, qui ne purent plus admirer son esprit et ses saillies. Elle y revint à plusieurs reprises mais secrettement, et elle se détermina enfin de faire un voyage durant l'hiver de 1803 pour Francfort, Weimar et Berlin. Elle resta trois mois à la cour de Weimar, où Göthe, Wieland et Schiller contribuèrent à lui rendre son séjour fort agréable. Ce fut là qu'elle apprit l'allemand, mais, comme je l'ai dit ailleurs, qu'en passant et d'une manière superficielle. Elle reçut à Berlin la nouvelle que son père était tombé dangereusement malade ; elle se hâta de retourner à Coppet ; mais elle n'y arriva qu'après sa mort, (en Avril, 1804.)

Pour dissiper son profond chagrin elle parcourut l'Italie, où elle resta plus d'un an ; elle retourna en 1805 à Coppet, où elle écrivit *Corinne* ou *l'Italie*, qui parut en 1807. Son fils ainé Auguste se prépara dans ce tems à étudier à Paris pour entrer dans l'école Polytechnique. Pour se rapprocher de lui autant qu'il lui fut permise, elle s'établit à Auxerre, puis à Rouen, d'où elle put en recevoir journellement des nouvelles. Elle y mena une vie fort retirée, évita de parler politique et ne desira que de se rapprocher autant que possible de son fils et de surveiller l'impression de Corinne. Cette vie retirée n'était que forcée de sa part ; car tous ceux qui connaissaient sa disgrâce l'évitèrent comme le feu, et craignaient de se compromettre en fréquentant sa société. Mais tel fut l'acharnement de Bonaparte contre elle, que toutes ses précautions ne lui servirent à rien ; on lui avait rapporté qu'elle avait été plusieurs fois secrettement à Paris pour y voir et embrasser son fils ! ceci était vrai ; mais dans les yeux de cet homme soupçonneux et vindicatif, les sentimens naturels d'une mère pour son fils furent autant de crimes d'état, et ses vils courtisans lui firent entendre adroitement, que Madame de Stael avait tenue des conférences secrettes avec les ennemis du gouverne-

ment impérial et royal. Elle fut en conséquence bannie du territoire de France! Arrivée à Coppet, elle y fut tellement entourée d'espions que ses moindres démarches furent surveillées.* Sa position était fort à plaindre : on la tint comme prisonnière dans son château, on lui défendit toute espèce de voyage, la priva du plaisir de la société et des consolations de l'amitié. La persécution alla si loin que le professeur allemand, Schlegel,† qui était depuis huit ans comme précepteur

* On se souviendra que Lafayette fut surveillé à Lagrange presqu'à la même époque par le même chef. [Voyez Memoirs of Lafayette, by D. H., New-York, 1824.

† Les deux frères, *Auguste Guillaume* et *Fréderic Schlegel*, sont des écrivains distingués parmi les auteurs allemands du dix-neuvième siècle. Le nom de Schlegel était cependant déjà fort connu par leur deux oncles et leur père. L'ainé de ces trois frères, *Elie Schlegel*, a été déjà cité ailleurs, [voyez note, p. 192.] Le second, *Jean Adolphe*, né à Misnie, en Saxe, en 1721, mort en 1753, a publié différens bons ouvrages, et traduit *Les Beaux Arts réduits à un même Principe par Batteux*, qu'il a accompagné de notes et de commentaires, ouvrage qui a eu trois éditions. Le troisième, *Jean Henry*, né à Misnie, en 1724, mort à Copenhague, en 1780, a écrit sur l'Histoire du Dannemarc, et a traduit quelques poètes anglais en allemand. Jean Adolphe est le père des deux frères dont je donnerai ici une courte notice.

L'ainé, *Auguste Guillaume Schlegel*, est né à Hanovre, le 7 Septembre, 1767, et est maintenant professeur d'histoire à l'université de Bonn. Lui et Berthold George Niebuhr, le célèbre auteur de l'Histoire de Rome, et fils de Carsten N. non moins célèbre par son voyage et sa description de l'Arabie, ont principalement contribué à attirer dans cette université prussienne un grand nombre d'étudians. Schlegel était l'ami constant de Madame de Stael, et depuis 1805 habitant régulier de son château à Coppet. Il l'accompagna dans ses voyages en Italie, en France, en Allemagne, &c. Parmi ses nombreux ouvrages se distinguent ses *Lectures sur l'Art Dramatique*, en trois volumes, et sa traduction de *Shakspeare*, revisée par Tieck.

Le cadet, *Fréderic Schlegel*, né à Hanovre, en 1772, est mort à Vienne, le 9 Août, 1829. A l'âge de seize ans il fut envoyé à Leipzic pour y apprendre le commerce, mais bientôt dégouté de cette vie monotone et sans attrait pour lui, il reprit ses études. La littérature et les sciences florissaient alors en Allemagne. Wieland et Herder avaient établi leur haute réputation; Göthe et Schiller luttaient noblement et plutôt en frères qu'en rivaux, à qui acquerrerait le plus de gloire. Wolf avait réduit la philologie en science; Schelling et Fichte s'étaient élevés, de disciples de Kant, au rang de leur illustre maître. Tous ces grands hommes eurent une influence marquante sur les jeunes gens, parmi lesquels se distinguèrent Louis Tieck et les deux frères Schlegel, qui se lièrent plus tard d'amitié avec Fréderic de Hardenberg, jeune poète distingué connu sous le nom de *Novalis*, et tous les quatre se firent un nom. Fréderic Schlegel publia ses *Griechen und Römer*, (1797,) et un an plus tard, *Die Poesie der Griechen und Römer*. Il ne parut des deux ouvrages qu'une partie; ils ne furent jamais finis. Tieck publia ses Contes de Peter Leberecht, (1797, en trois vo-

de son fils avec elle, le vicomte de Montmorency, son premier amant et son ami constant, la belle Madame Recamier, et plusieurs autres, furent bannis de France, parcequ'ils avaient osé lui rendre visite. Son ouvrage

lumes,) et peu après son *Blaubart* (Barbe bleue) et le *Gestiefelte Kater*, (le Chat Botté.) Il traduisit Don Quixotte, et écrivit bien des morceaux détachés dans son Journal Poétique. Se trouvant avec F. Schlegel à Dresde, ils y publièrent *l'Almanac des Muses* pour l'an 1802. En 1826 parurent les *Dramaturgische Blätter* de Tieck, en deux volumes. On attend de lui la fin de la traduction des œuvres de Shakspeare commencée par A. G. Schlegel. Leur ami commun *Fréderic de Hardenberg* s'est distingué par ses *Hymnes à la Nuit*. Il a paru trois éditions de ses œuvres complèts.

A cet ardent desir de se distinguer dans les lettres les jeunes écrivains allemands de ce tems aimèrent tout ce qui était exalté, romanesque, même mystique, tels que sont bien des passages dans les écrits de Klinger, Tieck, Kleist, Klopstock, Tiedge, Jean Paul Richter, Schulze, Rückert, Uhland, &c. Comme la religion protestante n'offrait ni aux beaux arts, ni à la poésie rien de saillant, rien qui put satisfaire l'imagination par la simplicité de son culte, on crut trouver dans les cérémonies, les processions et la pompe de la religion catholique, tout ce qui pouvait flatter ces esprits déjà que trop exaltés; et c'est ainsi que plusieurs artistes et poètes allemands se firent catholiques, parmi lesquels se distinguèrent Winkelmann, Fréderic comte de Stolberg, et Fréderic Schlegel. Lui et sa femme devinrent catholiques en 1802, et passèrent en 1808 de Cologne à Vienne. Schlegel s'y lia bientôt d'amitié avec Fréderic Gentz, le trop fameux sécrétaire du congrès de Vienne de 1814 et 1815, l'âme damnée du prince de Metternich. Par lui Schlegel fit la connaissance de Metternich; et le noble triomvirat travailla à replonger les peuples et surtout l'Autriche dans cet état d'esclavage et d'ignorance dans lequel elle se trouve maintenant. Gentz proposa au prince Metternich de s'entourer d'hommes à talens sans doute, mais qui avaient passé de la religion protestante à la foi catholique et qui, selon eux, n'avaient pas été suffisamment récompensés pour leurs écrits libéraux. Gentz s'était trouvé dans ce cas à Berlin, où il publia une excellente adresse au roi de Prusse, Guillaume III. à son avénement au trône, le 16 Novembre, 1797. Elle fit la plus grande sensation à Berlin, parcequ'il y donna avec beaucoup de franchise des avis fort salutaires au jeune roi, dont il était né le sujet, (à Breslau, en 1764,) sur l'administration intérieure du royaume. Metternich suivit l'avis de Gentz, et c'est ainsi que Fréderic Schlegel, Werner, Kollin, Adam Müller, Haller, et autres furent appelés à Vienne, ennoblis et dottés de fortes pensions à condition qu'ils emploïassent leurs talens à écrire et à tourner l'esprit public en faveur d'un gouvernement absolu et du ministère existant de l'Autriche! C'est sous ce point de vue qu'il faut juger l'ouvrage de Fréderic Schlegel, *Lectures sur l'Histoire Moderne et la Littérature de toutes les Nations*, qui parurent à Vienne, en 1811-12. Il mourut à Vienne, le 9 Août, 1829.

Guillaume Auguste Schlegel, malgré qu'il fut resté fidèle à la religion de ses pères et aux idées libérales, a été l'ami constant de son frère jusqu'à sa mort. Il a ses titres de noblesse; ce qui ne vaudrait pas la peine de mentionner, si ce n'était que *pour l'amour de l'exactitude historique!*

sur l'Allemagne, qu'elle écrivit plus tard, fut saisi au moment qu'il devait paraître à Paris, et dix mille exemplaires furent détruits par ordre de Savary, alors ministre de la police!

Au milieu de toutes ces persécutions, ces angoisses, et ces tourmens, Madame de Stael sut inspirer une si grande passion au jeune Albert de Rocca, qu'elle consentit[a] enfin à l'épouser secrettement en 1811. C'était un officier de beaucoup de mérité qui s'était distingué au service de France, quoique suisse de naissance. Il était criblé de blessures, venait d'obtenir son congé absolu, et revint à Genève. Curieux de faire la connaissance d'une femme aussi célèbre que Madame de Stael, il la vit un jour; et au premier coup d'œil il ne put s'empêcher de dire bas à son ami, Ah, qu'elle est laide! Il lui fut présenté, s'entretint longtems avec elle, en devint éperdument amoureux, et l'épousa, avec la condition que sa femme, beaucoup plus agée que lui, devait, pour l'intérêt des enfans du premier lit, conserver le nom de son premier mari, et que leur mariage resterait secrèt.

Les amis de Madame de Stael lui conseillèrent enfin de se soustraire à la tyrannie de Bonaparte; elle voulut partir pour les Etats-Unis de l'Amérique; mais les passeports lui furent refusés. Elle résolut alors d'aller secrettement chercher un asile en Angleterre; et après avoir fait tous les préparatifs de fuite, elle partit de Coppet le 23 Mai, 1812, arriva à Vienne, traversa la Galice, fut très bien reçue à la cour de Petersbourg, passa de là à Stockholm, et arriva enfin à Londres, en 1813, où elle fit imprimer son ouvrage *Sur l'Allemagne et les Allemands.*

Peu après l'entrée des alliés dans Paris, Madame de Stael revint dans cette capitale. Louis XVIII. lui fit rembourser les deux millions de francs que Necker avait prêté à Louis XVI. Après avoir passé les deux hivers de 1814 et 1815 fort gaiement à Paris, elle reçut le six mars de cette dernière année la nouvelle du débarquement de Bonaparte à Fréjus. Ce fut comme si un coup de tonnerre venait de la frapper; elle se hâta[b] de partir

a Consentir; *b* h a.

pour Coppet. Bonaparte s'empressa d'envoyer son frère Joseph pour l'inviter à revenir à Paris pour l'aider à rediger un nouveau projet de gouvernement constitutionnel. Mais elle lui répondit sans hésiter : Dites à l'empereur qu'il a gouverné ces douze dernières années sans moi et sans constitution ; et je pense, ajouta-t-elle en souriant qu'il se soucie fort peu de l'une comme de l'autre.

Elle passa l'été de 1815 à Coppet et l'hiver en Italie, pour tâcher de rétablir la santé de son mari, fort souffrant des suites de ses blessures. Ils revinrent au printems de 1816 à Coppet, où Byron, le baron de Bonstetten, Auguste Schlegel, le duc de Broglie, qui avait épousé sa fille, et plusieurs autres personnes distinguées contribuèrent à embellir son séjour. Mais Madame de Stael ne se plut[a] que dans les cercles brillans de Paris, où elle retourna en automne, 1816. Madame de Stael eut le rare talent de réunir autour d'elle un singulier assemblage de personnes distinguées et diamétralement opposées tant en politique qu'en littérature, et d'établir entre elles des liaisons qu'il leur fut difficile de rompre dans la suite. On trouva dans ses salons, Lafayette et Wellington, Chateaubriand, Talleyrand et le prince de Laval, Humboldt et Blucher, Benjamin Constant et Sismondi, les deux frères Schlegel, Canova, la belle madame Recamier, et la spirituelle duchesse de Damas, et cette multitude d'étrangers distingués par leurs talens et leur rang de tous les pays et surtout de l'Angleterre. C'est dans ses conversations avec de semblables personnes que Madame de Stael brillait et attirait l'attention générale. C'était son élément, elle s'y trouvait contente et heureuse.

Mais épuisée par les grands efforts qu'elle fut obligée de faire pour continuer à briller durant les soirées de l'hiver de 1816–17, où elle reçut du monde chaque soir dans son hôtel à Paris, joint à la composition de son grand ouvrage littéraire, *Mémoires et Considérations sur les Principaux Evénemens de la Révolution Française*, qui parut en 1819, en trois volumes, in-octavo, tout ceci l'avait tellement affaibli qu'elle tomba malade

a Plaire.

en Fevrier, et ne recouvra jamais depuis sa santé, qui déclina de jour en jour. Elle fut transportée à Coppet; mais se sentant plus mal, elle fit son testament et pria ses enfans rassemblés autour de son lit de rendre public son second mariage, et de faire paraître son grand ouvrage sur la *Révolution Française*, et son écrit *Mes Dix Années d'Exil*, qui en fit partie, malgré que les deux livres n'étaient pas finis. Satisfaite de la promesse solemnelle de ses enfans et de son mari en larmes qui l'aimaient tous tendrement, elle mourut le 15 Juillet de la même année, 1817, à l'âge de cinquante-un ans.

M. Albert Jean Michel de Rocca, son second mari, ne lui survecut[a] que quelques mois; sa constitution déja fort affaiblie reçut un choc trop violent; il mourut le 30 Janvier, 1818, à l'âge de trente-un ans. L'unique enfant, fruit de ce mariage, fut confié aux soins de la duchesse de Broglie, fille ainée de Madame de Stael.

Madame de Lafayette à Olmutz.

La faction des Jacobins, qui dès l'an 1792 avait gagné le dessus et regnait en maîtresse absolue sur les destins de la France, ne pouvant atteindre la victime qu'elle avait proscrite et dévouée d'avance à la mort, fit tomber toute sa rage sur ce que Lafayette avait de plus cher et de plus sacré dans le monde. Après la journée du 22 Juin, 1792, où la dignité royale fut dégradée, après celle du 10 Août, où ce pouvoir fut annullé, après le 2 Septembre, où les hommes de sang comblérent la mesure de tous les crimes qu'ils avaient le pouvoir de commettre, la convention nationale fit le procès à Louis XVI. et le condamna le 22 Janvier de périr sur un échafaud sur lequel la reine et sa belle-sœur le suivirent après de longues et horribles souffrances.

Les conséquences de la mort du roi étaient des plus funestes pour la France; la convention se partagea dès lors en deux factions qui se persécutait et se d'echirait à l'envi. Les Jacobins triomphèrent et la France ne fut qu'un vaste champ de cruautés et de scènes barbares

a Survivre.

dans l'intérieur, tandis que ses armées se distinguèrent au dehors par des actes immortels d'un courage héroïque et d'une série de vertus brillantes et rares. Cette époque de la révolution française a eu une bien funeste influence sur Lafayette et les siens, et c'est à cet effet que j'en ai fait mention.

Mais comment tracer d'une manière digne d'elle le caractère de cette femme vertueuse et respectable, comment dépeindre ces qualités supérieures et héroïques, ce modèle de tout ce qui est grand, noble et élevé, qui caractérisent la trop courte carrière de cette femme extraordinaire qui fut depuis l'âge de seize ans la compagne chérie du général Lafayette. Il n'y a que ceux qui l'ont bien connu et qui ont eu le bonheur de l'approcher comme moi qui ont pu apprécier ses rares vertus.

Ses inquiètudes et ses souffrances à la nouvelle de la fuite et de la captivité de son mari dans les pays étrangers ne peuvent se décrire. Une femme ordinaire y aurait succombée; mais son âme forte et supérieure la soutint pour endurer de plus grands maux. Le nom de Lafayette fut suffisant pour la rendre l'objet de la haine et de la persécution; elle fut enfermée dans Sainte-Pélagie, une des prisons nombreuses de Paris où s'entassèrent les unes sur les autres les victimes de la barbarie et du règne de la terreur. Ses deux filles l'accompagnèrent; son mari se trouvait dans les cachots de Magdebourg; il n'y eut que son fils unique George, qui avait passé en Amérique et se trouva auprès du président Washington. Madame de Lafayette n'ignorait pas que les personnes qui sortaient des prisons pour aller se présenter devant le tribunal révolutionnaire étaient autant de victimes dévouées à l'échafaud; elle s'attendait à chaque instant de recevoir son soi-disant *acte d'accusation*. Il n'y eut pas de jour qu'elle était en proie au plus noir chagrin en pensant au triste sort de son mari et de ses enfans encore en bas âge; chaque jour elle reçut la nouvelle que quelques uns de ses parens ou de ses amis avaient péri sur l'échafaud. Le duc d'Ayen son père, plusieurs de la famille Noailles avaient été condamnés par le tribunal révolutionnaire. La duchesse de Noailles, tante de Madame de Lafayette, et sa fille, se trouvè-

rent être menées à la guillotine avec plusieurs autres personnes distinguées. Un jeune homme condamné comme elles se trouvant sur la fatale charette assis à leur côtés, se lamenta et pleura même presque tout haut. Ces deux héroïnes le consolèrent et lui inspirèrent en chemin faisant tant de courage qu'il fut non seulement plus ferme, mais qu'il mourut comme elles, en brave.

Les biens considérables du général Lafayette furent confisqués et vendus ; une partie de ceux de sa femme le furent de même, tandis que sa famille, une des plus opulentes et des plus riches fut ruinée pour toujours. Au milieu des horreurs de la mort et de la désolation qui attinrent[a] tout ce qu'elle avait de plus chèr au monde, et dans l'attente continuelle d'être trainée à son tour sur l'échafaud, elle prit une attitude calme et résignée qui frappa tous ceux qui l'entouraient. Elle pria et pleura en secret et de manière à ne pas être apperçue de ses jeunes filles, qu'elle consola l'âme navrée de douleur à la seule pensée d'en être arrachée pour jamais.

Le 9 Thermidor (27 Juillet, 1794) mit fin au règne de la terreur, et Madame de Lafayette fut sauvée ; mais ce ne fut qu'après plusieurs mois de sollicitations les plus pressantes de la part de ses nombreux amis ! Sa santé par dix-neuf mois d'angoisses et d'emprisonnement avait souffert considérablement, d'autant plus que sa constitution était frêle et délicate, de manière que lorsqu'elle eut enfin obtenue sa mise en liberté, ses amis et plusieurs médecins lui conseillèrent d'aller pour quelques mois à la campagne, où elle pourrait se traiter et rétablir sa santé fort délabrée. Mais elle rejeta hautement ce conseil et fit tous les préparatifs pour aller rejoindre son époux à Olmutz pour y partager dans les cachots obscurs de sa prison, et ses souffrances, et mourir avec lui.

Elle partit pour Strasbourg avec ses deux filles. Mais sachant que le nom seul de Lafayette serait une exclusion de pouvoir penêtrer jusqu'à l'empereur d'Autriche, elle s'était pourvue d'un passeport Américain sous le nom de Madame *Mottier*, un des prénoms de son mari. Elle avait vendu une partie de ses bijoux pour les fraix de

a Atteindre.

son voyage, qui fut fait avec tant de secret et de diligence, qu'on la croyait encore à Paris lorsqu'elle était déjà arrivée à Strasbourg; son portier avait reçu l'ordre de dire à tous ceux qui se présenteraient à l'hotel qu'elle était partie pour quelques jours pour la campagne.

Elle apprit à Strasbourg qu'elle pourrait abrèger de beaucoup son voyage en obtenant la permission de passer par Lintz et Ratisbonne à Vienne; mais comme l'armée autrichienne occupait ce païs, personne ne put passer ses lignes sans au préalable avoir reçu un permis par écrit de l'archiduc Charles, commandant en chef de l'armée. Elle envoya aussitôt un des anciens aides-de-camp de son mari vers ce prince, pour obtenir ce permis au nom de Madame Mottier. Celui-ci reçut le colonel Louis Romœuf avec son urbanité accoutumée, mais lui exprima[a] le regret de ne pouvoir accorder la demande de Madame Mottier, par ce qu'il *n'avait pas le pouvoir de le faire.* Ces paroles dans la bouche d'un prince tel qu'est l'archiduc Charles expliquent suffisamment quel était le pouvoir de Thugut et de Saurau unis à feue l'impératrice d'Autriche, qui haïssaient tous Lafayette et la révolution française.

Madame de Lafayette fut ainsi obligée de faire un grand détour en passant par Dresde à Vienne, où elle eut le bonheur de rencontrer deux amies qui avaient quelque crédit à la cour. L'une fut la duchesse d'Urselle, une dame fort aimable et spirituelle du Brabant, qui avait émigrée dès les premiers troubles de la révolution française, l'autre la comtesse de Windischgraetz, une des premières dames de Vienne. Elle se fit connaître et leur communiqua le but de son voyage c. à d. d'obtenir une audience de l'empereur pour lui parler en faveur de son mari. Ces deux dames estimaient beaucoup le général Lafayette, et furent sincèrement attachées à madame de Lafayette dès qu'elles eurent bien appréciées son caractère. Elles lui firent faire plusieurs connaissances fort utiles, parmi lesquelles se trouvèrent le prince de Rosemberg qui, plein d'admiration du noble caractère de madame de Lafayette, lui menagea une au-

a Exprimer.

dience de l'empereur. Comme le rang, le crédit et la fortune de ce prince furent au-dessus des intrigues des deux ministres, ils ne surent[a] rien ni de l'arrivée, ni de l'audience de madame de Lafayette accordée par l'empereur, qu'après coup.

Madame de Lafayette se surpassa dans cette occasion. Elle recueillit[b] toute sa présence d'esprit, prit[c] ses deux filles fort intéressantes avec elle ; et accompagnée de la duchesse d'Urselle et du prince de Rosemberg, elle se présenta devant l'empereur, et le supplia au nom de la justice et de l'humanité, à accorder la liberté à son mari, disant qu'il ne l'avait jamais offensé, qu'il avait été obligé de quitter sa patrie, et que son intention avait été de s'embarquer pour l'Amérique. Que s'il refusait sa demande, elle suppliait S. M. de permettre du moins qu'elle put voir son mari et partager sa captivité.

Elle parla avec tant de force et de vérité qu'elle fit une forte et favorable impression sur l'empereur François II. Il l'écouta avec beaucoup d'attention, mais d'un air visiblement embarrassé. Il parut refléchir un moment et lui dit en français ces peu de mots : Cette affaire est compliquée *mes mains sont liées*, et je ne puis faire ce que je voudrais ; mais je vous accorde avec plaisir ce que je puis, en vous permettant d'aller joindre M. de Lafayette ; et si j'étais en votre place j'agirais comme vous. M. de Lafayette est *bien traité*, mais la présence de sa femme et de ses enfans sera une source de plaisirs de plus pour lui. Madame de Lafayette lui parla alors de MM. de Maubourg et de Puzy et des domestiques de son mari, en ajoutant qu'il ne pouvait exister rien de compliqué dans ce qui les regardait.

L'empereur lui donna la permission de lui écrire après son arrivée à Olmutz, et de lui adresser à lui directement sa lettre, en ajoutant qu'il ferait tout ce qui serait *en son pouvoir* pour lui prouver l'estime qu'il avait conçu[d] pour elle. En prononçant ces peu de mots il regardait fixement les deux filles de Madame de Lafayette, et paraissant[e] visiblement fort embarrassé, il fit une revérence assez gauche et se retira.

a Savoir; *b* recueillir; *c* prendre; *d* concevoir; *e* paraître.

Madame de Lafayette ne pensa alors que de quitter au plutôt la capitale pour aller joindre son mari à Olmutz. Elle voyagea jour et nuit, et arriva à Olmutz le 13 Novembre, 1795. A peine descendue de voiture, Madame de Lafayette envoya faire savoir au gouverneur, baron de Schroeter, son arrivée et son desir d'aller voir son mari. Le gouverneur ne parut pas, et après s'être fait attendre fort longtems, il envoya le capitaine comte de Makelico, inspecteur des prisons, pour y conduire madame et mesdemoiselles de Lafayette.

Avant de continuer il sera bon de transporter le lecteur à Vienne pour lui faire connaître les menées sourdes de feue l'impératrice, dont les ministres Thugut et Saurau ne furent que les instrumens. L'impératrice, fortement offensée de ce que Madame de Lafayette avait réussi d'obtenir une audience de l'empereur sans sa participation, se concerta[a] avec ces deux ministres, et, ne pouvant se venger du prince de Rosemberg, ni des deux dames amies de Madame de Lafayette, toute sa rage tomba sur les faibles victimes d'Olmutz. L'impératrice et ses deux conseillers Thugut et Saurau envoyèrent la veille du départ de Madame de Lafayette de Vienne pour Olmutz, un de leurs affidés avec des instructions secrettes au gouverneur de cette forteresse, dont nous verrons bientôt les funestes effets. Les ministres redoublèrent[b] leur vigilance, firent décacheter les lettres qui vinrent d'Olmutz et interceptèrent celles adressées à l'empereur, au prince de Rosemberg, et aux deux amies de Madame de Lafayette, de manière que ce souverain ne put en recevoir aucune nouvelle directe. Peu à peu le souvenir de Madame de Lafayette s'effaça de la faible mémoire de François II. et les prisonniers restèrent sans appui à la merci de ce vil triumvirat, qui agit[c] impunément au nom de ce pauvre sire à double couronne, qui n'était qu'une marionnette des Thugut et des Saurau de ce tems, comme il l'est maintenant de Metternich.

Dès que madame de Lafayette apperçut le capitaine Makelico elle ne put s'empêcher de lancer quelques sarcasmes amers sur la politesse de monsieur le gouver-

a Concerter; *b* redoubler; *c* agir.

neur qui, non seulement s'était fait attendre plus d'une heure, mais qui ne daignâ[a] même pas paraître en personne, se contentant d'envoyer un de ses subalternes. Impatiente d'aller joindre son mari, elle prit à la hâte son chapeau et son schawl, et sans dire une parole de plus, elle traversa la place, suivie de ses deux filles et du comte Makelico, et se rendit à l'ancien collège des Jésuites qui servit de prison aux trois illustres victimes du despotisme et aux deux domestiques du général Lafayette, enfermés chacun séparément dans un cachot obscur et humide. Quel horrible spectacle vint s'offrir alors aux yeux de madame de Lafayette, qu'elle impression profonde ne firent pas sur son âme vive et très sensible la vue de ces murailles épaisses, de cette lugubre prison, que les remparts de la ville, dont elle n'était séparée que par un large et profond fossé qui exhalait[b] une odeur pestilentielle, dominaient et privaient d'air et de lumière les prisonniers enfermés sous doubles portes et verroux. Une forte garde prend les armes à l'approche des nouveaux venus, et suivis de soldats, la bayonnette au bout du fusil, entourés de l'officier et du sergent de garde qui avaient tirés leurs sabres, ils traversent en silence et saisis de terreur un corridor obscur et sale, qui conduit au cachot de celui qu'elle croyait être traité *bien* et conforme à son rang et à sa naissance, comme le lui avait assuré son géolier couronné à Vienne. Arrivés à la porte on fait halte : quatre soldats croisent[c] leurs bayonnettes en serrant de près le géolier, qui tire de gros et forts verroux, et ouvre une énorme serrure qui crie sous une plus énorme clef. Même cérémonie avec une seconde porte. Avant que celle-là s'ouvre, l'officier et le sergent de garde, le sabre nud, et suivis des quatre soldats, qui s'étaient emparés de la première porte, s'approchent de cette seconde et ordonnent au géolier de l'ouvrir, après avoir croisé leurs sabres et leurs bayonnettes, dont on présente les pointes vers le général Lafayette. On avait si peur de lui et craignait tellement qu'il ne tentât une seconde fois de s'échapper depuis ce qui était arrivé avec Bolman et Huger, que les mêmes

a Daigner; *b* exhaler; *c* croiser.

précautions s'observèrent *chaque fois* que l'on ouvrit sa prison.

Madame de Lafayette m'a assurée depuis plus d'une fois que sa prison de Paris était un paradis en la comparant à cet *enfer autrichien!* Le comte Makelico qui, je puis en parler sciemment, était un irlandais humain et compâtissant, s'aperçut que madame de Lafayette était profondément émue et saisie d'horreur et de crainte; il la rassura[a] de son mieux et la conduisit à travers les bayonnettes en présence de son mari, qui, couvert de misérables haillons, au regard livide et d'une maigreur à faire peur se traina vers celle qui avait bravé mille dangers pour venir partager son misérable sort!

Vouloir dépeindre une scène de cette nature est au dessus de mes forces; il est impossible de rendre ce que ces quatre innocentes victimes d'une persécution féroce et sans exemple souffrirent en se voyant réunies dans ce cachot, qui menaçait[b] de les ensévélir pour jamais.

Au milieu de cette scène touchante de l'effusion de leurs sentimens réciproques, ils furent brusquement interrompus par leurs géoliers, qui demandèrent tous les effets appartenants à madame et aux demoiselles de Lafayette; on s'empara de leur argent, visita leur bagage; on remisa la voiture dans laquelle elles étaient arrivées. Alors on ouvrit[c] une autre prison attenante à celle du général, que l'on assigna comme demeure aux trois dames de Lafayette. On leur ôta couteaux, fourchettes et jusqu'a leurs ciseaux, de crainte que l'excès de leur désespoir ne les portât au suicide! Ces misérables ne connaissaient guère l'âme elevée et les sentimens de madame de Lafayette. Elle n'a jamais montrée plus de douceur, de patience et de résignation que durant le séjour horrible dans son cachot d'Olmutz. Son mari m'a assuré plus d'une fois qu'elle avait été son ange tutélaire, et son unique consolation.

Ce traitement si peu analogue aux paroles de l'empereur, étonna tellement madame de Lafayette, qu'elle desirait parler au gouverneur. On lui répondit qu'il avait défense de l'écouter, mais qu'elle pouvait lui écrire.

a Rassurer; *b* menacer; *c* ouvrir.

Elle demanda alors d'écrire à l'empereur conformément à la permission qu'elle en avait reçue ; on s'y opposa en lui disant que ses demandes faites au gouverneur seraient envoyées à Vienne. Elles consistaient à entendre la messe les dimanches, à avoir une femme de soldat pour servir ses filles, et à l'être, ainsi que son mari, par un de ses domestiques. Point de réponse à toutes ses demandes, ainsi qu'à celle de voir MM. de Maubourg et Bureau de Puzy, qu'elle adressa quelque tems après au ministre de la guerre, si ce n'est celle-ci : *Madame de Lafayette s'est soumise à partager la captivité de son mari.* Cette réponse barbare n'est nullement du ministre de la guerre, mais bien du ministre de la police, le comte de Saurau, ou plutôt de l'impératrice. J'étais fort à même de m'assurer, durant le séjour que je fis à Vienne, que personne n'y avait reçu une seule lettre de toutes celles que madame de Lafayette avait écrite pendant son long séjour dans les cachots d'Olmutz ; ce ne fut qu'à mon arrivée dans cette forteresse que je trouvai moyen de lui écrire et d'en recevoir des lettres. Comme le général Lafayette avait été obligé de donner sa parole d'honneur de ne pas écrire une seule lettre après la tentative malheureuse de Bolmann et de Huger, ce fut madame de Lafayette qui s'en chargea. D'après les instructions secrètes et très sévères du triumvirat, enjointes au gouverneur par l'agent secret expédié de Vienne, dont j'ai parlé plus haut, le traitement des prisonniers fut plus rigoureux que jamais ; et toutes les lettres de cette dame furent interceptées et envoyées dans les bureaux de la police, où elles furent décachetées et lues par le triumvirat, qui les brûla.

Madame de Lafayette, qui respirait un air méphytique et fétide, qui vit les cruelles souffrances de son mari attaqué d'un rhumatisme fort sevère, malgré tous ses efforts pour les lui cacher, qui se trouva environné de fers, de verroux, et de soldats, qui observa l'état de langueur de ses deux jeunes demoiselles, madame de Lafayette dis-je, dont la santé avait été cruellement altérée par dix-neuf mois de prison et d'affreux chagrins en France, et dont la constitution était fort délicate, s'aperçut que son sang

était prêt à se dissoudre et qu'elle ferait une forte maladie, qui la priverait peut-être pour jamais de secourir tout ce qu'elle avait de plus chèr au monde. Elle crut donc devoir tenter une dernière démarche pour sa conservation, et écrivit à l'empereur pour lui demander la permission de passer huit jours à Vienne, d'y respirer l'air salubre et d'y consulter un médecin. Après deux mois d'un silence employé par les deux ministres à s'informer auprès du gouverneur de la situation exacte de madame de Lafayette, et malgré le certificat donné et signé par le chirurgien major de la garnison de sa santé délabrée, le comte de Saurau, au nom du triumvirat, envoya au gouverneur d'Olmutz une instruction secrette d'après laquelle il fit ce qui suit.

Il entra dans le cachot où se trouvèrent réunis M. et Madame de Lafayette et leurs deux enfans. Il hésita[a] un moment et dit au comte de Makelico, inspecteur des prisons, qui parla très bien le français, de faire retirer ces deux jeunes personnes dans leur chambre, qui fut fermé à clef. L'air sinistre et grave du gouverneur, ces géoliers, cette garde à la porte, avec leurs bayonnettes croisées et le sabre nud, cette visite extraordinaire du gouverneur, qui n'était jamais entré dans leur cachot, avait déja fait soupçonner aux prisonniers quelque nouveau malheur. Mais lorsque madame de Lafayette fut invitée au nom du gouverneur de faire passer ses deux demoiselles dans leur chambre et qu'elles y furent enfermées sous double tour de clef, madame de Lafayette, dont l'imagination était fort vive et sensible, entrainée et saisie de terreur, s'écria : Ah, mon Dieu, veut-on donc absolument nous assassiner ! Alors le capitaine Makelico la tranquillisa[b] en lui disant : que dès que le gouverneur serait parti, il ordonnerait de faire rouvrir la porte. Alors ce gouverneur, par le moyen de son interprête, signifia à madame de Lafayette, *au nom de S. M. l'empereur*, la défense expresse de ne plus reparaître à Vienne, et lui donna la permission de sortir de la prison, elle et ses deux demoiselles, sous l'unique condition de n'y jamais rentrer. Il lui prescrivit d'écrire et de signer

a Hésiter ; *b* tranquilliser.

son choix. Elle écrivit sans hésiter un seul instant la réponse suivante :

" J'ai dû[a] à ma famille et à mes amis de demander les secours nécessaires à ma santé ; mais ils savent bien que le prix qu'on y attache n'est pas acceptable pour moi. Je ne puis oublier que tandis que nous étions prêts à périr, moi par la tyrannie de Robespierre et mon mari par les souffrances physiques et morales de sa captivité, il n'était permis d'obtenir aucune nouvelle de lui, ni de lui apprendre que nous existions encore, ses enfans et moi ; et je ne m'exposerai pas à l'horreur d'une autre séparation. Quelque soit donc l'état de ma santé et les inconvéniens de ce séjour pour mes filles, nous profiterons avec reconnaissance de la bonté qu'a eu pour nous S. M. impériale en nous permettant *de partager cette captivité dans tous ses détails.* Signé

NOAILLES DE LAFAYETTE."

C'était là ce que ces barbares voulurent ; car maintenant ils étaient autorisés de dire à leur maître que c'était la volonté de Madame de Lafayette et *son choix* de rester enfermée avec son mari ; et ils triomphèrent ! et lorsqu'à la cour on parla des souffrances de Madame de Lafayette, la défunte impératrice et ses créatures disaient froidement : " Madame de Lafayette a voulu partager le sort de son mari, elle n'a pas droit de se plaindre !"

Dès ce moment cette respectable dame ne fit plus la moindre réclamation et se soumit avec résignation et patience à l'horrible situation dans la quelle elle resta près de deux ans et qui fut la cause de sa mort prématurée, pleurée par tous ceux qui connaissaient ses grandes vertus.

Le cachot de son mari, que l'on avait changé depuis la malheureuse tentative de Bolmann et Huger, se trouvait maintenant plus obscur et placé près d'un égout et les latrines de la garnison, qui infectaient tellement l'air, que les géoliers et la garde, en ouvrant ses doubles portes, se bouchèrent le nez pour lui apporter à manger. La salle voutée pour Madame de Lafayette et ses deux Demoiselles n'avait pas une meilleure atmosphère, ce qui

[a] Devoir.

influa tellement sur leur santé qu'elles étaient toutes pâles et souffrantes.

Madame de Lafayette eut les deux jambes tellement enflées qu'elles s'ouvrirent; à peine put elle obtenir le stricte nécessaire pour se soigner. Elle était toujours ou couchée ou assise, et ses jambes placées sur un tabouret. Son mari et ses enfans devait la soutenir pour qu'elle put se mouvoir d'un côté ou de l'autre; et malgré qu'elle souffrait jour et nuit d'horribles maux, sa famille m'a assurée après, que jamais il ne lui était échappé la moindre plainte. Le comte de Makelico m'a dit plusieurs fois qu'il sentait la plus grande admiration pour son caractère et qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir, d'accord avec le chirurgien major, pour la soulager; mais comme le baron de Schröter avait reçu des instructions tellement sévères de Vienne à l'égard de ces prisonniers, tout le monde avait peur de se compromettre; c'est ainsi que personne n'osait suivre l'impulsion de son cœur. Car cette respectable famille avait beaucoup d'admirateurs et même d'amis dans Olmutz et ses environs, ce dont je me suis convaincu pendant mes fréquens voyages et mon long séjour dans Olmutz, durant lesquels j'eus le bonheur de correspondre avec Madame de Lafayette. Il n'y eut qu'un seul qui eut le courage de braver ce triumvirat puissant et vindicatif; il fut de la plus haute[a] utilité aux prisonniers qui le désignèrent sous le nom de *Kant* dans la correspondance qu'ils eurent avec moi. Je le visitai toujours de nuit en prenant les plus grandes précautions pour ne pas être vu ni suivi. Peu après la mise en liberté des prisonniers d'Olmutz il disparut tout d'un coup; et depuis nous n'avons plus entendu parlé de lui! Nous soupçonnons que la police l'a fait enlever de nuit et qu'il est mort dans un des horribles cachots du Spielberg près de Brunn en Moravie ou à Munkatch en Hongrie!

Josephine et Marie Louise.

Ces deux femmes sont célèbres, non par leurs écrits et leurs talens, ni par leur beauté ou leurs actions d'é-

a Ha.

clat, mais bien parcequ'elles ont possédé pendant quelque tems l'amour et l'affection de celui qui attira les regards de l'univers sur ses hauts faits, sa puissance colossale, et ses malheurs.

Ces deux femmes ont eu cependant une grande influence sur les destinées de la France et de la majeure partie des peuples de l'Europe, et étaient fort attachées à Bonaparte. Son étoile s'obscurcit dès l'instant qu'il conçut le funeste projet de se séparer de Josephine, de celle qui avait partagé avec lui toutes les chances de sa carrière extraordinaire et orageuse, de celle qui ne cessa jamais de lui faire entendre, que son ambition demésurée le perdrait un jour. Jesephine est certainement la seule femme qui ait eu quelque ascendant sur l'esprit indomtable et fort absolu de son mari malgré ce que la duchesse d'Abrantes et son mari le général Junot en ont dit, l'une dans les mémoires publiés en son nom, et l'autre cité dans les mémoires de Bourienne. Josephine eut même le courage de s'exposer à la colère et aux reproches de Bonaparte, pour lui faire mitiger plusieurs sentences de mort, prononcées contre différentes personnes qui avaient conspirées contre la vie du premier consul et son gouvernement. Josephine réussit à sauver les Polignacs et plusieurs autres.

L'aménité et la douceur de son caractère, la noblesse et la générosité de ses sentimens, tout l'ensemble enfin dans sa personne, remplie de graces et de charmes, la fit admirer même de ses ennemis, et lui gagna l'estime et l'affection générale. Ce fut ainsi qu'elle sut rallier sous les bannières du premier consul un grand nombre de personnes jalouses de sa grandeur et secrètement opposées à son gouvernement basé sur les bayonnettes. Josephine sollicita vainement son mari d'abandonner le projet de fixer sa résidence aux Tuileries. On aurait dit que le Luxembourg, la demeure des cinq ex-directeurs n'eut pû le satisfaire ; son esprit inquièt et ambitieux se trouvait à l'étroit, il lui fallut les Tuileries et une douzaine de châteaux royaux de plus ; la France même ne put le satisfaire : il envahit l'Europe, il aurait voulu conquérir les deux mondes !

Si Bonaparte comme consul, eut suivi les sages avis, les pressantes prières de Josephine, il aurait été heureux, aurait fait le bonheur de la France ; il vivrait et regnerait peut-être encore, et des millions de braves n'auraient jamais mordu la pouissière[a] pour satisfaire les vues gigantesquement ambitieuses de l'empereur. En sacrifiant Josephine, en se séparant d'elle, il perdit infiniment dans l'esprit de tout homme impartial et sensé, il s'aliéna le cœur de la nation française, et surtout de ceux qui lui étaient bien sincèrement attachés. Ils virent clairement dans le sort de Josephine quel serait le leur, dès que la froide politique ou l'égoïsme calculateur de leur maître lui prescrirait de les congédier. L'acte de séparation de Josephine a eu une telle influence morale sur les français, que les tristes années de 1812–15 lui prouvèrent, mais trop tard, la vérité de cette réflexion.

Marie Louise arrive, remplace Josephine, et fait tout son possible pour se rendre populaire et gagner l'affection des français. Mais cette nation généreuse regretta Josephine, celle qui avait le cœur français, et murmura de recevoir une princesse autrichienne, que l'officieux Metternich venait d'introduire en contrebande sur le trône de France. La majorité de la nation française ne vit dès lors en Napoléon qu'un Corse, et dans leur souveraine qu'une autrichienne, issue d'une maison, qui depuis des siècles avait été l'ennemie constante et acharnée de la France.

Marie Louise cependant avait des intentions fort droites et bonnes ; mais il suffisait qu'elle vint de Vienne ; dès lors la confiance en celui qui l'avait accepté diminua considérablement. L'enthousiasme reparut pour un moment à la naissance du roi de Rome, mais disparut bientôt. Les armées de Napoléon avaient été jusqu'ici, à l'exception du Portugal et de l'Espagne, partout ailleurs triomphantes. Les grands revers de la campagne contre la Russie lui prouvèrent bientôt, que la France, d'ailleurs fort épuisée, n'avait plus ce no le enthousiasme sur lequel Napoléon fondit encore son espoir ; la confiance s'affaiblit au moment où elle aurait pu le sauver lui et

[a] Have fallen in the field of battle.

les français. Bernadotte et Alexandre en profitèrent, et dans leurs proclamations séparèrent adroitement la cause de Napoléon de celle de la nation française.

Josephine et Marie Louise sont citées comme ayant été fort charitables et bienfaisantes ; ceci ne devrait point être cité comme une qualité si extraordinaire, puisqu'elle est l'attribut ordinaire et général du beau sèxe. On a vanté ces belles qualités dans ces deux femmes purement *parcequ'elles* étaient placées au rang le plus élevé. Il n'est que trop commun de vanter jusqu'aux nues l'action la plus insignifiante dans de semblables personnes ; elles ne donnent cependant qu'une bien petite portion de leur superflu, qui ne leur avait couté aucun effort à gagner, ni ne les avait assujetti à aucune privation, tandis qu'une pauvre ouvrière, qui ne gagne son stricte nécessaire qu'à force de travail et de veilles, et qui se prive d'une partie de ce stricte nécessaire pour soulager une personne plus misèrable qu'elle, n'est pas seulement notée ! Mais voilà un des traits bizarres de la nature humaine.

Marie Louisa, en quittant la France, se consola bientôt ; elle épousa secrètement un général autrichien, le comte de Neip***, qui a secondé Metternich et companie à faire transporter son premier mari sur le rocher de St. Helène. Elle ignorait cependant ce fait, connu que de peu de personnes, que je tiens d'un homme digne de foi et fort instruit de l'histoire secrète de cette époque. Il faut dire encore à l'honneur de Marie Louise qu'elle employa tous les moyens imaginables pour obtenir la permission de partager la captivité de Napoléon ; mais les trois ministres nommés plus haut, les régulateurs de l'infernale et *santissima allianza* firent si bien qu'elle essuya un refus positif. Le comte de Neip*** mourut, il y a quelques années et déjà, dit-on, Marie Louise se console de la perte des deux maris, et en a pris un troisième !

D. H.

Les quatre compagnons d'infortune du général Lafayette durant sa captivité dans les prisons de la Prusse et de l'Autriche.

César Fay, marquis de Latour Maubourg,* naquit en 1756, et se voua au métier des armes. A l'époque de la révolution française il était colonel du régiment d'infanterie de Soissonnais. Il avait déja fait preuve de ses opinions libérales en renonçant aux privileges de baronnie qu'il possédait dans le Languedoc. Il fut envoyé aux Etats-Généraux par la sénéchaussé du Puy, où il l'emporta sur le duc de Polignac, malgré la faveur dont cette famille jouissait alors. Il obtint ses instructions conformes à ses opinions ; fut un des premiers nobles

* L'article *Latour Maubourg*, dans *l'Encyclopédie Américaine* de Philadelphie, (vol. 7, pp. 440–41,) est rempli d'erreurs que je vais rectifier ici. L'auteur de cet article a confondu ces deux frères, et a mis au monde le cadet Victor *avant* son ainé César, auquel il a donné un nom de plus (Charles) qu'il n'a jamais reçu. Ce nom appartient au troisième frère, dont j'ai parlé dans le texte. Le cadet s'appelait *Victor*, mais non Victor *Fay*, et n'était ni marquis, ni comte, mais simple chevalier de Malte. Le titre de comte lui fut donné que cinquante ans après par Napoléon. Il faut donc changer cet article et dire *César Fay, marquis de Latour Maubourg*, naquit en 1756, et non en 1758, et *Victor chevalier de Latour Maubourg*, naquit en 1758, et non en 1756, fit la campagne d'Egypte et autres, perdit une jambe à Leipzig, &c. Une autre erreur est celle de dire, " que le troisième fils de César Fay avait épousé la fille ainée de Lafayette." Si l'auteur eut consulté mes *Memoirs of G. M. Lafayette, by H. L. V. D. H., who contributed, under the fictitious name of Peter Feldmann, to his liberation from the prisons of Olmutz—New-York, by Charles Wiley*, 1824, il aurait trouvé à la p. 271, " que le mariage entre Mademoiselle Anastasie, fille ainée du général Lafayette, et M. *Charles* de Latour Maubourg, *frère* du prisonnier, fut célèbré à la fin de 1797, au château de Lehmkulen, près d'Eutin, dans le Holstein." J'y étais. Au lieu de cela il paraît qu'il a suivi le grave critique du *North American Review* de Janvier, 1825, qu'il cite dans l'article *Lafayette* comme une autorité à consulter, (Encyclop. Amér. vol. 7. p. 382.) Le critique de ce journal, dans son style ridiculement tranchant et dictatorial, quoique *anonyme*, condamne aux flammes l'écrit de M. Reynault Warin et le mien sur Lafayette, sans se donner la peine de refuter un seul passage ; il remplit les pages de ce journal de raisonnemens vagues, s'amuse à bâtir des châteaux en Espagne sur Lafayette, ses pensées, ses intentions, qui sont certainement fort droites et respectables, et dont je suis peut-être bien mieux instruit et convaincu que ne peut l'être cet anonyme. Mais ceci ne peut se nommer ni critique, ni réfutation, et n'autôrise en rien cet anonyme de parler de la sorte des écrits de deux étrangers, dont l'un ne venait que d'arriver à New-York. C'est M. Jourdain; il devrait aller à l'école pour apprendre *l'art de critiquer*, comme le bourgeois gentilhomme apprit à lire.

qui passèrent aux communes et continua durant toute l'assemblée constituante de se montrer l'ami constant de la liberté et de l'ordre public. La loyauté de son caractère était en quelque sorte devenue proverbiale. A l'époque des troubles d'Avignon, il alla rejoindre son régiment et en assura la discipline avec cette fermeté qui distingua alors le véritable patriotisme. Il demanda la réunion de ce pays à la France comme le seul moyen de protèger ce pays contre les factions qui le déchiraient. Nommé un des commissaires de l'assemblée constituante pour aller au devant de Louis XVI. et de sa famille à leur retour de Varennes, il contribua à les garantir des dangers dont les environnait[a] la fermentation publique.

Il fut employé dès le commencement de la guerre comme maréchal de camp dans l'armée de son intime ami Lafayette, où il eut le commandement de la réserve des grenadiers et des chasseurs. Ayant partagé la résistance de ce général aux événemens du 10 Août, il quitta la France avec lui, fut proscrit comme lui, et avant de se reconnaître prisonnier, contre les droits des gens, signa à Rochefort une protestation digne de lui. Lafayette me disait de lui : l'union avec moi est aussi ancienne que notre vie.

Latour Maubourg partagea durant cinq années la captivité de Lafayette, et parcourut[b] avec lui les diverses prisons de Prusse et d'Autriche, qu'il convint[c] à la politique des rois de leur faire habiter. Délivré par les victoires de la république française et par l'ascendant irrésistible du général Bonaparte, il ne voulut rentrer en France qu'après le 18 Brumaire.

Nommé bientôt membre du corps législatif, il ne tarda pas non plus à être promu au rang de sénateur. Bonaparte, qui apprécia[d] son mérite, le nomma commandant militaire dans la division de Cherbourg, où il s'occupa utilement des travaux de ce beau port. Il commandait à Caen, et y exerçait les fonctions de commissaire impérial, lorsque la restauration arriva. Il devint pair de France, comme la plupart des sénateurs, et fut envoyé à

a Environner; *b* parcourir; *c* convenir; *d* apprécier.

titre de commissaire dans le midi, où son esprit conciliateur modéra beaucoup la réaction qui commençait à s'y manifester.

A l'époque dite des cent jours, Latour Maubourg faisant abstraction de toute opinion et de toute controverse, pensa que le premier devoir d'un français était de défendre le territoire de la France et son indépendance ; et il remplit cette obligation comme pair du royaume et comme citoyen. On n'a pas oublié qu'il fut du petit nombre de ceux qui combattirent les mesures arbitraires, sollicitées à la faveur des circonstances, et qu'il protégea contre elles les opprimés d'un parti qui ne tarda pas à revenir vainqueur. Quelle reconnaissance en éprouvait-il ? Il fut exclu[a] de la chambre des pairs et rendu,[b] selon ses vœux d'ailleurs, à la vie privée. Il fut renommé depuis 1829 pair de France.

Bureau de Puzy, était avant la révolution officier au corps royal du génie, et jouissait d'une haute considération dans cette arme. Il fut nommé député par la noblesse du baillage d'Amont aux Etats-Généraux. Lorsque l'organisation de l'armée fut mise en délibération, il combattit en Septembre, 1789, le recrutement par conscription et le remplacement par avoué. Adjoint au comité militaire à l'instant de la création de ce comité, il fut chargé de presque tous les rapports qui en émanaient. Il présenta le 9 Janvier, 1790, un projet pour la division du territoire en départemens et la circonscription des territoires. Ce plan est l'œuvre primitive de l'abbé Sieyes, à laquelle concoururent[c] pour les détails Gossin, Bureau de Puzy, et les principaux membres du comité de constitution. Elu président de l'assemblée nationale le 3 Fevrier suivant, ce fut lui qui, le lendemain quatre reçut le roi, venu librement pour contracter avec la nation, dans la personne de ses représentans, l'engagement d'aimer, de maintenir, de défendre la constitution. Le président répondit au monarque constitutionnel avec toute la dignité de sa haute magistrature et avec toute

a Exclure; *b* rendre; *c* concourir.

l'émotion que donnait à l'assemblée une démarche si spontanée, si solennelle, si décisive. En Juillet de la même année, Bureau de Puzy proposa la dissolution du parlement de Besançon, et attribua aux soupçons que ce corps avait inspirés au peuple les troubles qui avaient éclatés dans la capitale de la Franche comté. Il défendit ensuite avec force le système qui tendait[a] à remettre au pouvoir éxécutif les détails de l'organisation de l'armée ; discuta[b] sur la fixation du nombre des officiers, et proposa de réunir l'arme du génie à celle de l'artillerie. Il est à remarquer que cette idée, qui fut celle de tous les bons esprits de l'assemblée constituante, avait depuis longtems germé dans la tête de Lafayette. Bureau de Puzy, après que la session de l'assemblée constituante, dont il fut trois fois le président était terminée, se rendit à l'armée, dont Lafayette, son ami, venait de recevoir le commandement, et ne voulut jamais y accepter d'autre grade que celui de capitaine du génie.

Dénoncé à l'assemblée législative en Juillet, 1792, par Guadet, qui l'accusait[c] avec toute la force d'une éloquence dont l'usage était alors si déplorable, d'avoir proposé au maréchal Luckner de marcher sur Paris après la journée du 20 Juin, Puzy fut mandé à la barre et se justifia par les dépêches même des généraux Luckner et Lafayette, qu'il déposa sur le bureau. L'indignation montant son éloquence au ton des expressions les plus violentes, il interpella ses accusateurs : Je leur arracherai, dit-il, le masque d'hypocrisie dont ils se couvrent et je les livrerai nus au mépris et à l'indignation publique. Son accent et sa voix, disent les journaux du tems en avaient imposé aux tribunes mêmes ; il fut invité aux honneurs de la séance.

Mais M. de Puzy eut de nouvelles persécutions à souffrir au poste militaire, où il avait été renvoyé. Le 10 Août, en renversant la constitution et le monarque, ne laissait d'autre alternative à ceux qui n'admettent aucune composition avec leurs sermens que la proscription ou la fuite. La première était inévitable et l'autre

a Tendre; *b* discuter; *c* accuser.

extrêmement périlleuse. Lafayette, Latour Maubourg, Alexandre Lamette et Bureau de Puzy embrassèrent ce dernier parti. Celui-ci, inséparablement attaché à la fortune de son général, partagea cette longue captivité, dont j'ai parlé dans mes Mémoires de Lafayette. Il aurait pû obtenir sa liberté indépendamment de ses autres compagnons d'infortune, mais il s'y refusa formellement, s'ils ne la partageaient.

M. de Puzy avait épousé la fille du fameux Poivre, intendant de l'Ile de France ; et après la mort de ce dernier, la veuve épousa M. Dupont de Nemours, ex-membre de l'assemblée constituante, homme de grand mérite et à talens. M. et Madame Dupont étaient venus de Paris à la rencontre de leurs enfans à Hambourg. Ils partirent peu de tems après tous ensemble pour les Etats-Unis ; Puzy fut accueilli avec distinction à New-York, et chargé d'un plan de défence pour la côte de New-York ; il se refusa de l'exécuter avant d'en avoir obtenu le consentement du gouvernement de son pays. Tant de délicatesse jointe à tant de talens le firent rappeler par Bonaparte, qui lui conféra successivement les préfectures de l'Allier, du Rhône et de Gênes.

En 1804, il fut nommé par le collège électoral du Rhône candidat au sénat conservateur, et obtint pendant la même année, le brevêt de commandant de la légion d'honneur. Partout son administration mérita les mêmes éloges ; mais ce fut à Gênes surtout qu'elle obtint[a] les résultats les plus heureux. Par la douce énergie de ses mesures et mieux encore par la noblesse de son caractère, il avait su[b] y éteindre toutes divisions politiques, et ramener à la tolérance mutuelle et à l'unité toutes les opinions jusqu'alors ennemies ou divergentes. Après avoir ainsi préparé les esprits, il commençait d'utiles reformes, lorsqu'une fièvre maligne l'enleva le 2 Fevrier, 1806.

Alexandre de Lameth, était né à Paris, le 28 Octobre, 1760, et y mourut le 19 Mars, 1829. Sa naissance,

a Obtenir; *b* savoir.

son éducation, ses goûts, son exactitude en firent un militaire. Après avoir fait la guerre d'Amérique en qualité d'aide-de-camp du général Rochambeau, il commanda comme adjudant et avec autant de succès que d'intelligence l'attaque de la Jamaïque. A son retour en France il devint colonel du régiment de cavalerie royal Lorraine. En 1789 il fut nommé député de la noblesse de Peronne.

Dans la nuit célèbre du 4 Août, les Lameth (Alexandre et Charles, son frère,) se signalèrent[a] par le sacrifice de leurs privilèges de noblesse. Le premier réclama dès ce moment, non la tolérance, mais la liberté complette des cultes et leur parfaite égalité.

En Fevrier, 1790, il avait présenté le plan de l'organisation de l'armée, dont la conception entraina[b] tellement l'assemblée, que par une acclamation unanime et soudaine, elle l'adjoignit au comité militaire. Depuis par son beau travail sur les conditions de l'avancement, il ouvrit aux hommes à talens et aux braves cette carrière que, durant vingt ans, ils ont fournie avec tant d'émulation et d'éclat.

Quelque tems avant le 10 Août, Lameth chercha un asile dans l'armée, et va défendre le territoire en qualité de maréchal de camp, sous les ordres de Luckner. Il fit tracer le camp de Maulde, occupé depuis par Dumouriez, et passa après sous le commandement de Lafayette. Bientôt decrêté avec ce général, il devient le compagnon de son émigration patriotique et en partage sa captivité. La sienne ne dura[c] que trois ans et demi, parcequ'étant malade et alité, lors de la cession que la Prusse fit à l'Autriche, de ses prisonniers d'état, il demeura[d] sous les liens de cette première puissance, qui le rendit enfin aux larmes d'une mère respectée.

Libre, il passe en Angleterre, où il fut accueilli par les Sheridan, Charles Fox, Stanhope, Grey, &c. mais William Pitt lui fit signifier l'ordre de quitter l'Angleterre. Il vient joindre son frère Charles à Hambourg, qui avait établi une maison de commerce avec l'ancien

a Signaler; *b* entraîner; *c* durer; *d* demeurer.

duc d'Aiguillon, qu'Alexandre fait prospérer à force de soins.

Les proscrits furent rappelés par le directoire en France ; mais le 18 Fructidor, qui poussa[a] tant de proscrits sur les grèves de Cayenne, força ceux-ci de fuir de nouveau leur patrie. Le 18 Brumaire les rappela[b] et Alexandre Lameth fut nommé successivement prefèt des Basses Alpes, (1802,) du Rhin et Moselle, (1805,) de la Rhoer, (1806,) et du Pô, (1809.) La restauration royale le fit prefèt de la Somme (1814) et lieutenant général.

Dans les cent jours, Alexandre Lameth fut nommé pair ; la seconde restauration l'en exclut ; mais il fut nommé par le département de la Seine inférieure député au corps législatif. Il a constamment siégé au côte gauche, c. à d. qu'il a été du parti d'un petit nombre de députés distingués par leurs talens et leurs principes libéraux et sages, dont faisaient partie, Lafayette, Benjamin Constant, Manuel, le général Foix, et plusieurs autres.

Victor Latour Maubourg, frère de César Fay, était né en 1758, et fut reçu fort jeune dans l'ordre des chevaliers de Malte. Sous-lieutenant des gardes du corps le 1 Octobre, 1789, il fut avec MM. d'Aguesseau et St. Aulaire le seul des officiers de service qui ne se couchèrent pas dans la nuit du sixième. Dans les salles où ils étaient restés, il reçut la reine au moment, où elle fuyait les brigands, et la conduisit chez le roi. A l'attaque de la porte de la reine deux jeunes gardes (Varicourt et d'Assas) étaient en faction. Des hommes à pique leur ordonnèrent[c] le silence, avec des juremens et des menaces. Ils n'y répondirent qu'en heurtant[d] de toute leur force à la porte, criant, Sauvez la reine ! et furent massacrés sur la place. Ce fut Latour Maubourg qui la reçut, au moment où demie vêtue elle fuyait de son appartement.

a Pousser; *b* rappeler; *c* ordonner; *d* heurter.

A vingt-trois ans colonel du troisième régiment de chasseurs à cheval, il fit la campagne de 1792 à l'avant-garde de l'armée de Lafayette, se trouva aux affaires de Philippeville, de Grisvelle, près Maubeuge, et y fit les cent premiers prisonniers de cette guerre. Après le 10 Août, il partagea la proscription de son général et de son frère, et fut relâché par les autrichiens après un mois de captivité à Namur.

Il se décida alors à demeurer en pays neutre et ne le quitta que pour travailler à la délivrance des prisonners d'Olmutz. Arrivé à Hambourg avec un passeport suisse sous le nom de Nicoles, marchand, il se hâta de venir me joindre à Schweidnitz avec son neveu Florimond, âgé de quinze ans, fils ainé du Gén. Cesar Fay Latour Maubourg prisonnier à Olmutz. Je les conduisis[a] a Olmutz où, par les moyens que j'ai indiqué ailleurs, ils purent[b] correspondre avec les prisonniers. Il fut résolu[c] que nous devions partir pour Vienne et tâcher d'obtenir par les amis puissans que Madame de Lafayette avait à la cour, une audience de l'empereur, pour réclamer la mise en liberté des détenus. Nous ne pûmes réuissir ; et il fut déterminé que les deux Maubourgs devaient partir pour l'armée française en Italie, et les réclamer du général Bonaparte du seul homme capable de les servir. Mais comme ma présence était nécessaire à Olmutz ou dans ses environs, je revins à Olmutz rendre compte à Madame de Lafayette de ce qui s'était passé à Vienne, et de notre détermination d'en finir une bonne fois. Les prisonniers approuvèrent hautement ce plan, et m'invitèrent d'aller voir Mesdames de Latour Maubourg, Bureau de Puzy, femmes des deux autres prisonniers qui ne purent obtenir la permission du gouvernement autrichien de penêtrer jusqu'à Olmutz et qui furent obligées de s'arrêter à Dresde. Je fus reçu des deux familles comme un ancien ami et n'y restai que le tems nécessaire pour leur donner les détails de tout ce qui pouvait les intéresser ; je revins aussitôt à Olmutz.

a Conduire; *b* pouvoir; *c* résoudre.

Pendant ce tems, Victor Maubourg avait eu le bonheur de trouver le général Bonaparte à son quartier général de Montebello, en avait été fort bien accueilli[a] et en avait reçu l'assurance qu'il s'occuperait des prisonniers aussitôt que possible. Il l'invita de rester à son quartier général et lui offrit son ancien grade, que l'autre eut la noblesse de refuser, disant à Bonaparte qu'il désirait rester sans emploi tant que les prisonniers ne seraient pas libres, afin d'être à même de les mieux servir. Bien, bien, lui répondit le général en souriant,[b] dans ce cas vous ne resterez pas longtems volontaire; mais venez avec nous à Léoben. Ce fut Victor qui détermina enfin le général de l'armée d'Italie, d'envoyer l'adjudant commandant Louis Romoeuff, un des anciens aides-de-camp du général Lafayette à Vienne. Romoeuff arriva enfin à Olmutz avec le général autrichien marquis de Chateler annoncer aux illustres prisonniers qu'ils étaient libres! Je donne les détails de la mission du colonel Romoeuff dans mes Mémoires de Lafayette.

Victor Latour Maubourg vint trouver le général Bonaparte à Paris peu avant son expédition pour l'Egypte, qui le nomma colonel du vingt-deuxième régiment de chasseurs à cheval, destiné pour ce pays. Il s'y distingua en plusieurs occasions, et notamment à la descente des anglais, pendant laquelle il fut blessé d'un éclat d'obus, qui mit longtems ses jours en danger. A peine convalescent, il traversa le désert avec son régiment qui rendit les plus signalés services à l'armée. Dans les grades successifs de général de brigade et de lieutenant général il fut également admiré pour ses talens supérieurs, l'exacte discipline de sa division et sa noble conduite en pays ennemi dont je vais[c] citer quelques traits.

Dans la première campagne contre la Prusse et la Russie il contribua beaucoup au succès des batailles de Jena, Eylau et eût la main fracassée à celle de Friedland. L'empereur l'envoya alors en Silésie où il établit son quartier général dans un château aux environs de

a Accueillir; *b* sourire; *c* aller.

Breslau qui appartenait au comte de Sch***, seigneur fort riche et bienfaisant. Dès qu'il apprit[a] qu'une partie de l'armée française s'avançait sur la Silésie, le comte voulut mettre son or et les bijoux de sa femme d'une grande valeur, à l'abri des maraudeurs, et imagina de cacher son trésor dans un mur épais de son salon de compagnie, de retapisser la muraille et de suspendre devant cette cachette un grand tableau de famille qui le couvrait entièrement.

Le lendemain de l'arrivée du général Maubourg, un ouvrier se fait annoncer d'une manière mystérieuse et lui demande un entretien secret, lui faisant dire qu'il avait à lui revèler une affaire de la plus haute importance. Comme Maubourg était très affable avec tout le monde et qu'il parlait assez bien l'allemand, il le fit entrer dans son cabinet. Dès qu'ils furent seuls, l'ouvrier lui revèle que le comte de Sch***, l'avait employé à murer un trésor d'une grande valeur, dans l'endroit que je viens d'indiquer, et qu'il espérait maintenant que S. Ex. lui donnerait une bonne récompense. Le général choqué, dissimula cependant, et lui demanda, si d'autres personnes que lui avaient été employées à ce travail. Non, répondit le maçon, il n'y avait que le comte, la comtesse et moi; et nous ne commençames à faire l'ouverture que lorsque tout le monde était couché dans le château. Maubourg lui demanda encore par quelle raison on l'avait employé de préférence à tout autre ouvrier? C'est que je suis depuis vingt-cinq ans à leur service et ils m'ont comblé de bienfaits. Le général prit son nom et son adresse, lui recommanda le secret et lui dit de revenir le lendemain à la même heure. Maubourg, dinant ce jour avec le comte, fut conduit, en se levant de table, dans la salle de compagnie. Il pria le comte et la comtesse de faire sortir tout le monde, désirant leur parler d'une affaire importante. Lorsqu'ils furent seuls, il leur demanda s'ils avaient quelque ennemi secret parmi leurs domestiques ou leurs vassaux? Etonnés de cette question, ils répondirent que non. Cependant, dit le général,

[a] Apprendre.

je suis convaincu que vous en avez ; et pour vous le prouver je vous prie, faites appeler du monde, et ôter ce grand tableau que voilà ; votre or et vos bijoux madame, sont dans ce mur. A ces mots les deux époux pâlirent et la comtesse se mit à pleurer. Le général les rassura aussitôt, leur conta ce qui s'était passé avec l'ouvrier, leur conseilla de changer la place du trésor, mais surtout de ne pas admettre de tiers dans ce travail. Le lendemain le général fit saisir le dénonciateur, qui fut transporté par la gendarmerie, et conduit en France, où on le renferma dans une maison de force. Il n'en sortit qu'à la paix de Tilsit.

Employé en Espagne, le général Maubourg s'y conduisit avec une telle loyauté que les habitans le respectèrent et le chérirent. La vénération qu'il y inspira était telle qu'il pouvait y voyager et y loger avec toute sécurité au milieu des habitans, tandis que les autres français n'y voyagèrent que sous bonne et sûre escorte. Un jour les espagnols interceptèrent des dépêches ; ils y trouverent un brevet et un congé pour son neveu Rodolphe qui vint me voir à Madrid. Dès qu'ils virent le nom de Latour Maubourg, ils se hâtèrent de céder à l'ascendant de ce nom revéré et d'envoyer ces pièces au quartier général français.

Victor Latour Maubourg en quittant l'Espagne reçut une lettre du roi Joseph qui lui témoignait[a] sa reconnaissance comme français, comme homme et comme monarque espagnol. Ce général eut la cuisse emportée à la bataille de Leipzig. Voyant que son valet de chambre pleurait à chaudes larmes après l'amputation douloureuse qu'il souffrit avec le plus grand courage, il lui dit tranquillement : Tu es bien bon de pleurer, comment, ne vois-tu pas que tu auras une botte de moins à nettoyer.

Il a été sous la restauration ministre de la guerre, puis gouverneur des invalides. Après la révolution de 1830, il se retira du service, et vit à la campagne.

a Témoigner.

Thaddée Kosciusko,

Né en 1756, mort en 1817. Ses parens habitans du palatinat de Brzesk, en Lithuanie, étaient nobles mais peu fortunés. Le jeune Thaddée reçut,[a] son éducation dans l'école militaire de Varsovie. Le prince Adam Czartoriski remarquant en lui des talens et beaucoup d'application, le nomma sous lieutenant dans le corps des cadets et l'envoya à ses fraix et dépens en France, où il apprit le dessin et l'art militaire. A son retour en Pologne il reçut le brevèt de capitaine. Mais par suite d'un attachement malheureux et passionné pour la fille de Sosnowski, maréchal de la Lithuanie qui fut mariée après au prince Joseph Lubomirski, il fut obligé de s'expatrier et de quitter la Pologne. Il passa aux Etats-Unis et se rangea sous les drapeaux de Washington. Nommé successivement aide-de-camp du général Américain, général de brigade, commandant de l'artillerie et de l'avant-garde, il rendit de grands services à la cause des indépendans, fut nommé membre de l'ordre de Cincinnatus, obtint le droit de citoyen Américain et le brevet d'une pension dont il pouvait jouïr partout.

Il revint[b] en 1786 en Pologne, et fut nommé en 1789, par la diète de cette république, général major dans la nouvelle organisation de l'armée nationale.

Lorsque Catherine II. fit marcher une armée russe pour renverser la constitution du 3 Mai, 1791, Kosciusko commanda une division polonaise dans l'armée nationale patriote commandée par le jeune prince Joseph Poniatowski. Kosciusko se distingua dans la compagne de 1792 contre les Russes à Zieleneck et à Dubienka. Il repoussa au dernier endroit avec quatre mille Polonais protégés par quelques retranchemens qu'il avait fait construire dans les vingt-quatre heures l'attaque de dix-huit mille Russes. Ce ne fut qu'au troisième assaut que ces derniers réussirent de s'emparer de cette position; ils y perdirent quatre mille hommes. Kosciusko se retira en bon ordre et sans avoir souffert beaucoup.

a Recevoir; *b* revenir.

Bientôt après la paix fut conclue entre Catherine et le roi Stanislas. Elle eut pour base le renversement de la constitution du 3 Mai, 1791. Stanislas adhéra à la confédération de Targowice. Kosciusko avec un grand nombre d'officiers généraux protestèrent contre ce traité, donnèrent leur démission et furent obligés de quitter la Pologne, qui fut démembrée pour la seconde fois. Kosciusko partit pour Leipzig où il reçut sa nomination de citoyen français, qui lui fut accordée unanimement par l'assemblée nationale de la république.

Plus malheureux que jamais, les Polonais préparèrent une insurrection nouvelle. Kosciusko, qui vivait alors retiré à Leipzig, reçut[a] des lettres de ses amis de Varsovie, qui avaient résolu secrettement de faire un nouvel effort pour libérer leur patrie et pour en chasser les Russes. Cette espèce de junte avait nommée Kosciusko général en chef et lui avait communiqué ses plans. Kosciusko se dirigea aussitôt vers les frontières de la Pologne et envoya[b] les généraux Zagonczeck et Dzialinski dans les provinces polonaises qui se trouvèrent sous la domination de la Russie, afin d'y préparer tout dans le plus grand secret. Mais lorsque l'armée polonaise fut en grande partie réunie à celle des Russes et la dernière réduite qu'à quinze mille hommes, l'insurrection éclata avant l'époque fixée.

Le général Madalinski s'opposa dans la ville de Posen à main armée à la dissolution de son régiment. A ce signal tout courut[c] aux armes ; la garnison russe fut aussitôt chassée de Cracovie ; dans ce moment Kosciusko entra dans la ville et fut reçu des habitans et de l'armée avec le plus grand enthousiasme. On y dressa aussitôt l'acte de la confédération de Cracovie, en datte du 24 Mars, 1794, en vertu duquel on conféra à Kosciusko le commandement de l'armée et la dictature. Il adressa deux proclamations aux habitans de Cracovie, et s'avança aussitôt pour combattre les russes. Il n'avait que quatre mille hommes, dont une partie n'était

a Recevoir; *b* envoyer; *c* courir.

armée que de faulx et de piques, et aucune artillerie ; mais telle fut l'ardeur héroïque de ces braves, qu'ils ne balancèrent[a] pas d'attaquer douze mille russes à Raclawice, (4 Avril, 1794,) qui furent complètement déroutés.

L'armée de Kosciusko s'accrut[b] alors jusqu'à neuf mille hommes, et il opéra sa jonction avec le général Grochowski. Pendant ce tems les garnisons russes dans Varsovie et Vilna furent, ou tuées ou faites prisonnières de guerre. Kosciusko retranché dans Butusow s'y occupa d'organiser et d'augmenter ses forces ; et pour prouver à son armée que la guerre de l'indépendance n'était pas moins la cause du peuple que celle de la noblesse, il endossa l'habit de paysan et vécut au milieu de ses soldats, couché comme eux sur la paille. Il envoya un gros détachement pour libérer la Volhinie ; et ayant appris que les russes venaient d'être chassés de Varsovie, il y établit son quartier général pour y organiser le nouveau gouvernement et discipliner l'armée.

Il sortit de Varsovie à la tête de treize mille hommes à la rencontre de dix-sept mille russes et prussiens, qu'il attaqua le 6 Juin, près de Szezekocini ; le combat fut rude, long et meurtrier ; mais malheureux pour les patriotes. Kosciusko cependant se retira[c] en bon ordre avec le reste de son armée dans son camp retranché devant Varsovie. Les prussiens s'emparèrent de Cracovie, et lorsque la nouvelle en parvint à Varsovie elle y causa des troubles ; le peuple furieux attribua la perte de cette ville à la trahison, s'attroupa, massacra une partie des prisonniers de guerre et pendit quelques polonais qui étaient connus être secrettement en faveur des russes. Mais Kosciusko s'empressa de punir les plus coupables, et l'ordre fut promptement rétabli dans la ville.

Le roi de Prusse ayant joint ses forces à celles des russes mit le siège devant Varsovie avec soixante mille hommes. Kosciusko ne perdit pas courage et anima les siens en leur donnant l'exemple en tout. Après deux mois de combats continuels et sanglans, il eut le bonheur de repousser un assaut général, n'ayant que dix mille

a Balancer; *b* accroître; *c* retirer.

hommes à opposer aux soixante mille russes et prussiens. A cette nouvelle le grand duché de Posen se souleva contre ces derniers, et les patriotes nommèrent le général Dombrowski chef de leur corps d'armée. Le roi de Prusse, qui avait perdu au siège de Varsovie un corps entier d'artillerie, apprenant[a] l'insurrection ce cette partie de la Pologne, qui se trouva sous sa domination, n'hésita plus de lever le siège de la capitale pour marcher contre Dombrowski.

C'est ainsi que Kosciusko avec vingt mille hommes de troupes réglées et quarante mille paysans fort mal armés, sut[b] tenir tête à quatre armées régulières, fortes de cent cinquante mille hommes. La confiance sans bornes des polonais dans les talens et les vertus héroïques de leur chef lui donna cette force morale, qui sut produire des miracles. Cet ascendant qu'il ne cherchait nullement, était cependant si grand, que le neveu du roi, ce même prince Joseph Poniatowski, qui avait été autrefois son général en chef se plaça alors sous ses ordres. Quoique Kosciusko fut revêtu du pouvoir absolu, il ne s'en servit qu'en imitant l'intégrité de Washington et l'activité de César. Il surveilla l'organisation, l'approvisionnement de l'armée et des plans, administra les finances, régla les taxes, eut soin du paiement exact des troupes, et empêcha le pillage, la maraude et la fraude; il se montra aussi grand homme d'état que de guerre. Il se voua nuit et jour au bien-être de sa patrie, et prit à peine quelques momens de repos. Il consolida l'administration de la justice, abolit la servitude, et remit enfin le 29 Mai entre les mains du conseil national, qu'il venait d'établir, les pouvoirs illimités dont il avait été jusqu'ici revêtu.

Mais l'impératrice Catherine, jalouse de son pouvoir usurpé, ne voulut écouter que sa haine et ses vues ambitieuses, et décida d'écraser ce peuple de braves dignes d'un meilleur sort. Elle envoya contre la Pologne des légions nombreuses de barbares, commandées par Suwaroff, plus barbare qu'eux, et qui ne connaissait qu'aveu-

a Apprendre; *b* savoir.

gle obéissance ou la mort. Suwaroff battit les polonais sous le général Sierakowski à Brzec, dans la Volhinie, les 18 et 19 Septembre. Le prince Repnin traversa la Lithuanie et fit sa jonction avec Suwaroff, ayant une reserve de douze mille hommes sous le général Fersen.

Dès que Kosciusko reçut la nouvelle de ce mouvement, il sortit de Varsovie à la tête de vingt-un mille hommes pour empêcher cette jonction, et envoya l'ordre au prince Poniatowski de venir le joindre avec sa division. Mais la dépêche fut interceptée par les russes, qui, réunis alors sous le général Fersen au nombre de soixante mille hommes, vinrent attaquer Kosciusko. La bataille se livra le 10 Octobre, 1794, près de Macziewice, à àpeupres cinquante milles de Varsovie ; elle fut sanglante et acharnée. Les russes furent repoussés trois fois ; mais à la quatrième charge ils réussirent à rompre les lignes de l'armée polonaise, qui fut forcée enfin de plier sous le triple nombre de ses ennemis. Le carnage fut affreux, le reste fut pris. Après des efforts inouïs pour rétablir le combat, Kosciusko blessé, couvert de sang et entouré d'ennemis, voulut se faire jour à la tête de quelques cavaliers ; mais percé de coups, il tomba de cheval et s'écria en brisant son épée, *Finis Poloniæ !* Les cosaques allaient l'achever de leurs lances, lorsque son aide-de-camp, le poète Niemcewitz, parvint[a] à le sauver en le faisant connaître.

Suwaroff prit d'assaut Praga le 4 Novembre, et y commit[b] de telles horreurs, qu'il mérita le surnom de *boucher* de Praga. Varsovie capitula le neuvième ; Madalinski évacua le grand-duché de Posen, et avec Kosciusko prisonnier, la Pologne retomba de nouveau sous le joug des trois despotes. L'Europe entière déplora le triste sort de cette brave nation, et particulièrement de Kosciusko ; mais aucune puissance ne fit le moindre effort sérieux pour empêcher ce vol manifeste, que les bayonnettes seules venaient de légitimer. Et que firent la France et l'Angleterre à cet égard en 1830 et 1831 ? Justement ce qu'ils ont fait en 1794 !

a Parvenir; *b* commettre

Le général Kosciusko fut conduit à Petersbourg; Catherine le fit enfermer dans le vieux château de Gregoire Orloff, où il resta jusqu'à la mort de cette princesse. Son successeur, Paul I. s'empressa de remettre en liberté Kosciusko et son ami Niemcewitz. Il lui témoigna de l'estime et lui présenta son épée; le général la refusa en disant, "je n'ai plus besoin d'épée, car je n'ai plus de patrie," et effectivement depuis ce tems jusqu'à sa mort il n'en porta plus. Paul alors lui fit un présent de quinze cent paysans, et en donna mille à son ami Niemcewitz. Parvenu hors du territoire Russe, les deux amis s'empressèrent d'écrire au czar pour le remercier de ce don, qu'ils ne voulurent point accepter. Ils passèrent par la France et se rendirent à Londres; de là ils débarquèrent à Philadelphie, le 19 Août, 1797. Kosciusko y fut reçu avec enthousiasme; et le congrès lui paya tout l'arriéré de sa pension.

Kosciusko revint en 1798 en France, et se retira dans une maison de campagne non loin de Fontainebleau. Ses compatriotes, qui servaient sous Dombrowski dans la légion polonaise en Italie, lui présentèrent le sabre de Jean Sobiesky, qui fut trouvé en 1799 dans la chapelle de Notre Dame de Loretto. Kosciusko vécut[a] jusqu'en 1814 dans la retraite la plus absolue près de Fontainebleau, et s'occupa de littérature et d'agriculture. A cette époque il écrivit à l'empereur Alexandre pour lui demander une amnestie pour tous les polonais qui se trouvèrent dans les pays étrangers, le pria de se faire nommer roi de Pologne, et de lui accorder une constitution libre comme celle de l'Angleterre. Il parcourut en 1815 l'Italie avec lord Stewart, et établit en 1816 sa résidence à Soleure, en Suisse, où il vécut dans la société de quelques amis d'une manière fort simple et retirée. Une chute de cheval d'un précipice occasionna sa mort le 18 Octobre, 1817. Avant de mourir il rendit la liberté aux serfs de ses domaines, et leur recommanda de faire instruire leurs enfans.

[a] Vivre.

A l'époque de l'occupation de la France par les alliés, quelques fourrageurs polonais arrivèrent près d'une ferme ; ils commencèrent par en arrâcher et couper les palissades. Le propriétaire accourt au bruit qu'ils font et leur fait des représentations ; ils lui rient[a] au nez en se moquant de lui et continuent leurs dévastations. Mais l'étranger les tançe vertement en langue polonaise ; ceci les étonne ; ils lèvent la tête et le regardent. Ils voient devant eux un homme d'une taille moyenne ; la pâleur de sa figure, et son corps frêle et maigre, indiquent qu'il ne jouit que d'une faible santé. Les plus âgés de ces soldats le fixent avec étonnement ; ils rougissent, ils pleurent ; et à peine ont ils prononcé le nom de *Kosciusko*, que tout le détachement tombe à genoux, se prosterne devant lui, et lui baise les pieds, les mains et les pans de son habit. C'était en effet Kosciusko !

En 1818, le prince Jablonowski fit transporter son corps aux fraix de l'empereur Alexandre de Soleure à Cracovie ; il fut déposé, sur la demande expresse du sénat, que le czar leur accorda, dans l'église cathédrale de cette ville, à côté des restes de Jean Sobieski et Joseph Poniatowski. [*Extrait de divers ouvrages.*

La Maria Stuart de Fréderic Schiller.

Je fis la connaissance de ce grand homme d'une manière fort singulière. En voici les détails.

Je me trouvai en 1803 dans les bains de Lauchstaedt, en Saxe, fort fréquentés alors du *beau monde.*[b] Une grande partie de ces étrangers y fut attiré par les acteurs de la troupe du grand-duc de Weimar, qui était fort bien composée et nombreuse. Elle avait été formée et choisie par Schiller et Göthe, et était reputée à juste titre tenir le premier rang entre les troupes allemandes, existantes alors, surtout dans la tragédie.

En me promenant[c] le jour de mon arrivée dans une des allées qui environnent[d] les bains de Lauchstaedt, je

a Rire, riant, ri—je ris, nous rions, je ris, nous rîmes; *b* fashionable world; *c* promener; *d* environner.

fus fort surpris de m'entendre appeler par mon nom. C'était Mademoiselle Jag***, célèbre actrice de Weimar, que j'avais vu souvent à la cour du grand-duc Charles Auguste, souverain des plus éclairés et des plus libéraux de ce tems. Un jour que je me trouvai dans le salon de cette actrice la porte s'ouvrit brusquement, et un homme mince d'une assez haute taille, d'une figure distinguée au teint pâle, et au nez aquilin, vint se présenter devant nous. La jeune actrice se leva et courut à bras ouverts au devant de l'étranger qu'elle embrassa avec toute l'affection d'une jeune fille qui revoit son père après une longue absence. C'était Schiller. Elle me présenta, et nous fîmes[b] bientôt connaissance ; il me dit m'avoir connu de réputation, par ce qu'on lui avait dit de moi à Weimar, où j'étais resté pendant plusieurs mois. Je n'y avais vu que le grand-duc et sa famille, Goethe, Wieland, Herder, Hufeland, Bertuch, M. de Zach, et d'autres écrivains fort connus et célèbres ; Schiller se trouva alors absent.

Peu à peu notre liaison devint[a] intime ; et nous fîmes[b] seuls de fréquentes et longues promenades. Schiller venait de relever d'une maladie assez dangereuse ; mais les bains et l'exercice journalier, que je ne cessai de lui recommander, pendant les six semaines que nous restâmes à Lauchstaedt, le rétablirent. Je dis *nous*, car nous ayant vu tous les jours et à chaque heure du jour, l'attachement que nous avions pris[c] l'un pour l'autre, le fit consentir d'accepter une place dans ma voiture pour parcourir une grande partie de l'Allemagne ensemble. Ce voyage dura[d] près de trois mois, et nous en fîmes une grande partie à pied. Car comme j'ai toujours préféré d'aller à pied ou de monter à cheval, à la voiture la plus commode, j'en descendis[e] souvent pour marcher. Dans le commencement de notre voyage, Schiller eut quelque répugnance à me suivre ; mais peu à peu il se trouva si bien de cet exercice salutaire et agréable, qu'il y prit[c] du goût ; et nous finissions[f] par marcher quatre à cinq miles, sans nous en apercevoir ; et si réellement

a Devenir; *b* faire; *c* prendre; *d* durer; *e* descendre; *f* finir.

l'un de nous se trouva fatigué, il eut honte de le dire, de crainte d'être raillé par l'autre. La voiture gardée par nos domestiques, nous suivait par derrière. Ce fut dans ces promenades que Schiller me parla souvent de ses ouvrages et des tours de prouesse qu'il avait fait dans sa jeunesse. Voici ce qu'il me raconta sur la composition de sa tragédie *Marie Stuart.*

J'avais depuis longtems, me dit-il, cette tragédie dans ma tête, je l'avais même commencée à plusieurs reprises; mais en relisant les actes que j'avais composé, j'y trouvai toujours quelque chose à redire. Outre cela, je fus interrompu chaque jour par une quantité de visiteurs importuns, dont la plus grande partie ne vint me voir, que pour noter dans leurs relations de voyage qu'ils publièrent après : *qu'ils m'avaient vu et parlé!* et ce qui est pire, c'est qu'ils furent assez indiscrets d'y répéter des choses dites en confidence ou même *pas dites du tout*, qui m'attirèrent après bien des ennemis. Fatigué de toutes ces tracasseries et desirant finir ma tragédie, je conçus[a] le plan suivant, pour me débarrasser de ces importuns et avoir le tems nécessaire de composer à loisir ma Maria Stuart.

Je fis répandre le bruit que j'étais dangereusement malade et fis fermer ma porte à tout le monde. Pendant ce tems j'ordonnai de tendre en noir deux appartemens assez vastes sur le derrière de ma maison; on ferma les volets et en boucha tous les trous afin que le jour ne put y penêtrer, et on mit une quantité de bougies sur un autel tendu en noir. Sur cet autel fut placé le portrait de la belle Maria Stuart, entouré d'un Christ, d'une tête de mort et d'un large glaive tout nud. Je fis placer devant ce portrait tout ce qu'il me fallait pour écrire; et lorsque le tout fut achevé, je m'enfermai dans ce lugubre appartement avec la ferme résolution de ne pas en sortir jusqu'à ce que j'eusse fini mon ouvrage. Mon vieux et fidèle domestique avait reçu mes ordres de ne laisser penêtrer âme qui vive dans ce sanctuaire et de placer mon lit et tout ce dont j'avais besoin dans une alcove

a Concevoir.

bien fermée et tendue de noir, comme le reste, et de ne jamais me parler, que lorsque je le questionnerais. J'avais écris sur une feuille de papier les heures auxquelles il devait m'apporter mes repas et le peu d'alimens que je voulais qu'il me servit chaque jour de la semaine; j'avais enfin réglé tout d'avance comme un homme qui va mourir et qui vient de faire son testament. Tout cela bien réglé, je me renfermai dans ma chambre à double tour de clef, et me promenai longtems de long en large, pour fixer bien dans ma tête le plan de l'ouvrage. Je commençai enfin à écrire; et n'étant jamais interrompu par les objets du dehors, je fis dans un jour plus que je n'aurais fait ailleurs dans une semaine. Fidèle à ma résolution, je ne sortis de ma retraite qu'au bout de quelques semaines, que ma tragédie fut achevée!

Voilà l'histoire de Maria Stuart. D. H.

Les frères Humboldt.

Le nom de ces deux frères tient un rang fort distingué dans la république des lettres. Alexandre surpasse cependant de beaucoup son ainé. Ses immenses travaux, la profondeur, l'étendue, la variété de ses vastes connaissances et de ses observations, dont les résultats brillans se trouvent sous les yeux du public, approchent du merveilleux; et en les examinant on est tenté de se demander quel est l'Hercule scientifique qui a su vaincre toutes ces difficultés!

Alexandre est le savant par excellence; Charles partage son tems entre les sciences et les routes tortueuses de la diplomatie jésuitique de nos jours. Tous les deux, quoique nés de parens nobles et titrés, ne doivent leur célébrité et leur brillante carrière qu'à leur application, leur zèle et leur persévérance dans l'étude profonde des arts et des lettres, et non à la faveur, ni aux richesses, ni à leur naissance.

Charles Guillaume, baron de Humboldt, est né à Berlin, en 1767, et reçut dans cette capitale une éducation soignée dans les langues et les sciences. Son

Traité sur le poème de Göthe *Herrmann et Dorothée* nous donne des idées nettes, lumineuses et neuves sur la poésie en général. Ses *Recherches sur la langue Basque*, qu'il étudia sur les lieux, sont profondes et judicieuses. Son *Dictionaire Basque* se trouve dans le quatrième volume de l'édition Allemande de *Mithridate* par Adelung. Sa traduction *d'Agamemnon* du grec de l'Echyle, est le résultat des recherches les plus infatigables dans la langue grecque et surtout dans la construction de ses mètres.

Après avoir résidé plusieurs années à Jena, où il vivait dans l'amitié la plus intime avec Schiller, il commença sa carrière diplomatique et partit comme chargé d'affaires du roi de Prusse pour Rome. Il fut nommé quelque tems après ministre plénipotentiaire auprès de cette même cour. Le roi le rappela et lui confia la direction des affaires ecclésiastiques et de l'éducation publique. Mais se voyant entravé par les vues trop bornées du ministre de l'intérieur, il demanda et obtint son congé. Il fut nommé ambassadeur à Vienne avec le rang de ministre d'état dans un moment (1810) où les affaires de l'Europe commencèrent à s'embrouiller de plus en plus. Il assista au congrès de Prague, fut employé à celui de Châtillon, et à la paix de Paris, qu'il signa en 1814 avec le chancellier comte de Hardenberg. Il prit une part active au congrès de Vienne et signa en 1815 le traité de paix entre la Saxe et la Prusse. Il fut envoyé en 1816 comme ministre plénipotentiaire du roi de Prusse à Frankfort pour y fixer les différends qui existaient entre les états de l'Allemagne, sur la juste détermination de leurs frontières respectives. Le roi le nomma peu après membre du conseil d'état et lui fit présent d'une belle terre. Il était alors ambassadeur extraordinaire à Londres; peu après (Octobre 1818) il fut envoyé comme tel à Aix-la-Chapelle. En 1819 il fut rappelé à Berlin et nommé ministre d'état. Il était membre du comité chargé de rediger une constitution pour la Prusse. L'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris le nomma en 1825 un de ses membres honoraires.

Fréderic Henri Alexandre baron de Humboldt, frère de Charles, est né à Berlin le 14 Septembre, 1769. Il étudia à Göttingue et à Frankfort sur l'Oder, et resta quelque tems dans l'académie de commerce à Hambourg, dirigée par deux savans respectables, les professeurs Büsch et Ebeling.

Son premier ouvrage fut une *Histoire de l'art de tisser chez les anciens* qu'il publia d'après les conseils du professeur Heyne de Göttingue. Il visita en 1790 avec George Forster et Van Geuns les bords du Rhin, la Hollande et l'Angleterre. Ce voyage lui fit concevoir l'idée de son ouvrage : *Observations sur quelques basaltes des contrées du Rhin*, qui parut en 1793 à Bronswick. Ce travail plein du recherches curieuses sur l'antiquité, lui suscita une querelle avec un professeur de Rostock, qui prétendait que les pyramides d'Egypte étaient des productions de la nature, et les hiéroglyphes des agglomérations de scholl cristalisé. Il revint en 1791 en Allemagne et se mit à étudier dans l'école des mines de Freyberg la minéralogie et de nouveau la botanique. Ses connaissances profondes, ses talens, sa conversation fort intéressante et instructive, ses saillies et son bon cœur lui gagnèrent l'estime et l'affection de tout le monde. Il fut nommé en 1792 assesseur dans le département des mines et des fontes des minéraux, et peu après il fut envoyé à Bareuth comme inspecteur des mines de la Franconie. Il y introduit bien des améliorations, parmi lesquelles sont mentionnées l'établissement de l'école des mines à Steben. En 1793 il publia en latin son bel ouvrage sur *la Flore souterraine de Freyberg* (Specimen Floræ Freibergensis Subterraneæ,) Berlin, 1793.

Ses nombreux travaux ne l'empêchèrent pas d'entreprendre plusieurs voyages dans un but d'utilité nationale. En 1794 il travaillait à son *Traité de l'Irritation des Nerfs et des Fibres Musculaires*, qui parut en 1796 en deux volumes à Berlin. Ne se contentant pas d'essayer des expériences sur des animaux pour constater les phenomènes de l'irritation galvanique, il se fit faire des incisions et s'appliqua des vésicatoires aux épaules, afin

de pouvoir juger de la nature du fait d'après ses propres sensations.

En 1795 il donna sa démission, afin de pouvoir voyager à sa fantaisie, et il parcourut l'Italie et une partie de la Suisse. En 1797 il visita Paris avec son frère; c'est là qu'il fit la connaissance de M. Aimé Bonpland,* élève de l'école de médecine et du jardin botanique de Paris. Humboldt, qui dès l'année 1792 souhaita ardemment de faire un voyage aux Indes à ses frais et dépens, conçut le dessein d'aller à Madrid pour demander au roi d'Espagne la permission de visiter ses vastes colonies d'outre-mer. Il y arriva muni de bonnes lettres de recommandation et d'une collection nombreuse d'instrumens choisis en tout genre. Il eut le bonheur d'obtenir en Mars, 1799, une permission formelle d'aller penêtrer dans l'intérieur de ces colonies et fut le premier qui les visita fort à son aise. Il écrivit aussitôt à son ami Bonpland de venir le joindre; et dès que celui-ci arriva, ils s'embarquèrent à la Corunna. Leur plan était vaste et beau; ils voulurent voyager pendant cinq années et rapporter de leurs voyages des résultats beaucoup plus importans qu'aucun autre voyageur avait été jusqu'ici capable d'offrir, qui, comme eux, n'avait été soutenu

*Bonpland fut nommé, en 1804, directeur du jardin de Malmaison, qu'il a décrit dans onze numéros, in-folio, avec gravures, (Paris, 1813–17.) Il rédigea de concert avec Humboldt les Excursions et le Voyage dans les Régions Equinoxiales du Nouveau Monde depuis 1799–1804, par Alex. Humboldt et A. Bonpland, qui parurent en français à Paris, et en allemand à Tubinque, en 1818. Il partit cette même année comme professeur d'histoire naturelle pour Buenos Ayres. Il entreprit le 1 Octobre, 1820, de là un voyage le long de la rivière Parana pour y exploiter l'intérieur du Paraguay. Il établit à Santa Ana, sur les bords orientales de Parana, une colonie indienne, et des plantations pour y cultiver le thé. Dès que le dictateur du Paraguay, le docteur Francia, en fut informé, il y envoya un détachement de ses troupes, qui surprirent cette colonie naissante, la détruisirent de fond en comble, et emmenèrent Bonpland et un nombre de ses indiens comme prisonniers à leur maître. Bonpland fut envoyé comme chirurgien dans le fort de Santa Maria, et Francia l'employa de même à la construction d'une grande route commerciale. Son seul crime fut d'avoir réussi dans la culture du thé de Paraguay. Alex. Humboldt, le ministre anglais Canning, et M. Parish, consul anglais à Buenos Ayres, écrivirent en vain à Francia pour le réclamer. Il vient enfin d'être remis en liberté.

d'aucun gouvernement. Et certes ils ont réussi bien au delà de toute espérance.

Les bornes prescrites dans cet ouvrage ne me permettent pas d'entrer dans aucun détail de ce long et glorieux voyage. En revenant ils visitèrent les Etats-Unis, firent quelque séjour dans les villes de Philadelphie et de Washington, et arrivèrent heureusement en Août, 1814, en Europe. Les riches collections qu'ils rapportèrent de ce voyage sont uniques dans leur genre, et d'une valeur inestimable ; elles contiennent entre autres un herbier de six mille trois cent différens genres de plantes.

La première livraison de leur voyage parut en 1810, sous le titre de *Voyage de Humboldt et Bonpland* grand in folio à Paris, à Hambourg et à Londres. L'ouvrage complet forme douze volumes in-quarto, trois volumes in-folio, avec deux volumes de cartes et un de belles gravures, qui représentent des vues pittoresques des pays qu'ils venaient de parcourir. Il s'y trouve plus de mille trois cent magnifiques gravures. Cet ouvrage est enfin unique dans son genre sous le rapport du nombre de ses volumes, de la richesse, de la profondeur et de la nouveauté de son contenu, ainsi que de la beauté et de l'élégance avec lesquelles cette superbe édition a été imprimée, gravée et soignée. Il s'y trouve un tableau complet de la géographie, de la statistique, de la météorologie, de l'histoire naturelle, des mœurs et des coutumes des habitans des colonies Hispano-Américaines avant la révolution de 1810. Si M. de Humboldt devait y retourner maintenant, que dirait-il ? que deviendrait son chef-d'œuvre !

Humboldt a depuis rectifié avec Gay-Lussac à Paris la théorie de la situation de l'équateur magnétique, et a présenté en 1817 à l'académie des sciences sa carte du cours remarquable du fleuve de l'Orinoque.

M. de Humboldt visita en Octobre, 1818, Londres, où les puissances alliées l'invitèrent, dit-on a esquisser un mémoire sur la situation politique des habitans de l'Amérique du Sud. Pour lui faciliter l'éxécution de ce plan on lui proposa d'entreprendre un voyage scien-

tifique aux Indes Occidentals et au Tibet; le roi de Prusse lui accorda, étant à Aix-la-Chapelle (Novembre, 1818,) une pension de douze mille dollars par an et l'usage de tous les instrumens dont il aurait pu avoir besoin. Mais ce voyage fut abandonné. Humboldt alors fixa sa résidence à Paris, entièrement devoué aux sciences. Durant l'hiver de 1822 il reçut une invitation du roi de Prusse, qui l'aime et l'estime beaucoup, de se rendre à Vérone, pour l'accompagner dans son voyage en Italie, qu'il accepta. Sa résidence à Naples lui suggèra l'idée d'un traité qui porte pour titre *Recherches sur la Formation des Volcans*, qu'il publia peu après. Vers la fin de 1826 il retourna de Paris à Berlin.

Le gouvernement russe desirant se procurer des renseignemens plus exactes et plus détaillés sur les mines dans les montagnes de l'Ural, M. de Humboldt fut invité d'entreprendre un voyage dans l'Asie du nord, jusqu'aux frontières de la Chine, qu'il accepta; il partit en 1829. L'empereur de Russie fut si content du compte qu'il lui rendit à son retour, qu'il lui fit, entre autres riches présents, cadeau d'un vase magnifique fait d'une espèce de pierre précieuse, nommée *aventurine*, qui ne se trouve qu'en Sibérie, et qui ressemble beaucoup à la plus fine agate, des plus transparentes. Le vase a huit pieds de haut, est d'une forme antique, et revêtu d'armes sculptées en or massif. M. de Humboldt a depuis publié plusieurs mémoires d'un haut intèrêt au sujet de ce voyage.

Le roi de Prusse a envoyé dernièrement M. de Humboldt à Paris, chargé d'une mission secrète auprès du roi Louis Philippe. [*Extrait de différens auteurs.*

George Léopold Chrétien Fréderic Dagobert, baron de Cuvier,

Né à Montbéliard, le 25 Août, 1769; mort à Paris, en 1832.

Montbéliard appartenait dans ce tems au duc de Wurtemberg, et le père de Cuvier était officier dans cette armée. Les talens précoces de son fils donnèrent de

grandes espérances au père, qui aurait voulu l'attacher au service militaire ; mais la faible santé de ce fils ne lui permit pas d'embrasser cette carrière ; il se voua[a] à l'état ecclésiastique. Comme son père n'était pas riche, il fut obligé de passer un examen pour jouir comme stipendiaire à Tubingue, d'une pension destinée à payer les frais d'études pour les étudians peu fortunés. Le professeur qui l'examina, ne l'aimant pas, lui refusa l'admission. Le prince Fréderic, frère du duc regnant et gouverneur du district, apprit bientôt que le jeune homme avait été refusé injustement, et le fit entrer dans l'académie de Charles à Stuttgard. Là Cuvier changea d'idée et étudia les lois ; mais il préféra bientôt d'étudier l'histoire naturelle, et y acquit[b] une connaissance profonde de la langue et de la littérature allemandes. Les moyens fort bornés de ses parens le forcèrent d'accepter la place de précepteur dans la famille du comte d'Hericy en Normandie. Il y eut le loisir de se vouer à l'étude de l'histoire naturelle.

Cuvier s'aperçut bientôt que la zoologie était fort éloignée de cette perfection que Linnée avait donné à la botanique et à laquelle la minéralogie avait été portée par les soins réunis des naturalistes allemands et français. Il s'appliqua avant tout à examiner avec le plus grand soin les organes des animaux pour s'assurer de leur dépendance mutuelle et de leur influence sur la vie animale ; il fallut après refuter les différens systèmes chimériques qui avaient embrouillé plutôt que facilité cet étude. Les productions de la mer, que l'océan, qui se trouva dans son voisinage, lui fournit en abondance, furent éxaminées avec le plus grand soin et le préparèrent d'une manière convenable à cet étude. Il fixa et détermina les différentes classes nombreuses des *vermes* de Linnée ; et la clarté avec laquelle il rendit compte de ses observations le fit bientôt connaître d'une manière avantageuse aux naturalistes de Paris. Il reçut une invitation de Geoffroy de Saint Hilaire de venir à Paris, qui s'empressa de lui ouvrir les vastes collections d'his-

a Vouer; *b* acquérir.

toire naturelle qui se trouvèrent sous sa direction, s'associa avec lui dans la publication de plusieurs ouvrages sur la classification des mamifères, (Mammalia,) et le fit nommer en Mai, 1795, professeur à l'école centrale de Paris. L'institut national, qui fut rétabli dans la même année, le nomma un de ses membres. Il écrivit à l'usage des élèves de l'école centrale son *Tableau Elémentaire de l'Histoire Naturelle des Animaux*, (1798,) qui établit d'une manière solide sa renommée littéraire. Dès ce moment il fut considéré comme l'un des zoologistes de l'Europe. Peu après il développa ses talens brillans comme professeur d'anatomie comparative. Ses lectures qu'il donna au lycée furent suivies de tout ce qu'il y avait de mieux à Paris. On ne put assez admirer la clarté de ses classifications et l'étendue de ses profondes connaissances dans l'examen qu'il fit des trois règnes de l'histoire naturelle.

En Janvier, 1800, il fut nommé à remplacer d'Auberton au *collège de France*. Napoléon le nomma en 1813 maître des requêtes auprès du conseil d'état, et l'envoya à Mayence pour des affaires de la plus haute importance. Louis XVIII. le confirma dans ses premières places, et le fit conseiller d'état. Comme tel il fut d'abord membre du comité de législation, puis de celui de l'intérieur. Sa carrière politique forme un si grand contraste avec celle qu'il avait suivie comme savant, qu'il n'était guères estimé du parti libéral. Il fut nommé sécrétaire perpétuel de l'académie, et comme tel il a publié un *Recueil d'Eloges Historiques*, (Paris, 1819, deux volumes,) qui mérite une place distinguée dans la bibliothèque de chaque homme de lettres. Cet ouvrage le fit nommer membre de l'académie royale des quarante ; il reçut en outre des nominations comme membre honoraire de presque toutes les sociétés scientifiques de l'univers. Ce fut Cuvier qui découvrit le premier que les différentes couches de terre étaient exactement placées comme il a été décrit dans le premier livre de Moïse.* La France lui doit l'établissement

* On le trouvera dans son Discours sur les Révolutions de la Surface du Globe, et sur les Changemens qu'elles ont produit dans le Règne Animal; troisième édition, Paris, 1825.

d'un cabinet d'anatomie comparative qui se trouve au jardin des plantes à Paris, et qui est la plus belle collection d'ostéologie en Europe. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire Naturelle des Poissons*, ouvrage le plus estimé de Cuvier ; *Recherches sur les Ossemens Fossiles*, cinq volumes, avec gravures ; *le Règne Animal*, 1817, quatre volumes ; *Leçons d'Anatomie Comparée, recueillies par Duméril et Duvernoy*, 1805, cinq volumes ; *Recherches Anatomiqes sur les Reptiles*, regardées encore comme douteux, 1807, 4to ; *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Anatomie des Mollusques*, 1816, in-quarto.

Walter Scott,

Né à Edimbourg, le 15 Août, 1771 ; mort à Abbotsford, en 1832. Il était l'ainé de quatorze enfans, qui moururent tous avant lui. Sa nourrice eut le malheur de le laisser tomber de ses bras, lorsqu'il n'avait que deux ans ; ce qui le rendit boiteux du pied droit. Sa chute n'eut cependant aucune autre influence funeste sur sa constitution ; c'était au contraire un petit garçon des plus éveillés et des plus espiègles, et toujours prêt à se mettre à la tête de ses camarades, dès qu'il s'agissait de quelque malice. Malgré cela il s'appliqua et fit de grands progrès dans ses études.

Voici ce qu'il nous dit dans sa biographie : " J'employai la plus grande partie de mon tems à des études fort sévères, pour me rendre capable de suivre d'une manière honorable la profession des lois, que j'avais choisie de préférence à toute autre ; et mes momens de loisir et de recréation furent passés dans la société de mes amis et de mes camarades, étudians en loi, comme moi, dans les amusemens ordinaires entre jeunes gens. Je sentis qu'il était nécessaire de m'appliquer sérieusement au travail ; car je ne possédai aucun de ces avantages marquans que l'on suppose assez ordinairement être favorables à l'avancement rapide d'un jeune avocat ; mais d'un autre côté je n'étais nullement exposé à lutter contre aucun obstacle extraordinaire qui aurait pu interrompre mes progrès. Je conçus donc un espoir

bien fondé de réussir à proportion du plus ou du moins d'application que j'aurais aux études préliminaires de ma profession."

La publication d'un ouvrage de Scott, *les Chants de l'Ecossais Habitant des Côtes*, (the Minstrelsy of the Scottish Border,) en trois volumes, qui n'a pas même le mérite de l'originalité, fut cependant la première cause de sa célébrité; en voici la raison: les deux premiers volumes contiennent de fort vieilles balades, telles qu'on les chantait anciennement en Ecosse; le troisième était rempli d'imitations. Mais ce qui attirait particulièrement l'attention du public fut le grand nombre de notes que Scott avait recueilli avec le plus grand soin, et qui étaient bien plus intéressantes, bien plus piquantes que les balades.

L'approbation du public et le succès qu'eut son premier ouvrage, détermina Scott de se vouer aux muses de préférence aux études arides et souvent fort ingrates des lois. Erskine lui conseilla de publier son poëme la *Chasse* et la balade de *Guillaume et d'Hélène*, traduites de l'allemand. Il les fit paraître en 1796. Deux ans plus tard il publia *Götz de Berlichingen*, de l'allemand de Göthe. Mais ses traductions de l'allemand ne trouvèrent que peu d'admirateurs en Angleterre.

Son poëme, *Lay of the Last Minstrel*, (le Chant du Dernier Troubadour,) parut en 1805, et fut reçu très favorablement. Il répétait souvent à ses amis, que les muses ne l'empêcheraient jamais de jouir des agrémens de la société, et qu'il désirait avoir une propriété à lui pour y bâtir une maison à sa fantaisie, entourée d'un jardin et de bonnes pépinières. Il trouva dans Abbotsford, sur les bords du Tweet, ce qu'il avait tant souhaité. L'intérieur de sa maison était élégante et commode, ses plantations et son jardin étaient en fort bon ordre; le tout fut son ouvrage, le tout fut dirigé par lui.

Waverley, et ses autres écrits sous le nom de *Waverley Novels*, (Romans de Waverley,) parurent sans nom et firent la plus grande sensation. Scott ne communiqua son secrèt à personne, et ne parut même pas désirer être connu comme les ayant écrit. Il publia durant ce tems

sous son nom, un poëme *sur la Bataille de Waterloo*, qui fut critiqué fort sévèrement; et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il publia plus tard une relation assez étendue de cette même bataille en prose, sous le nom supposé de *Paul*, qui fut reçue très favorablement.

Au milieu de toutes ces occupations, Scott reçut ses amis, soigna l'éducation de ses enfans, dirigea les travaux de sa maison, de son jardin et de ses pépinières, et remplit les devoirs de sa place de shériff du comté. Il réussit à mettre d'accord bien du monde prêt à plaider et à reconcilier des familles qui se haïssaient. Il était enfin infatigable, et trouva le tems d'arranger et de publier les poésies d'Anne Seward, la vie et les voyages de Swift, les traités du lord Somer, les pièces officielles de Sir Ralph Sadler, et les antiquités des habitans des frontières de l'Angleterre et de l'Ecosse. Comme beaucoup de personnes croyaient que Scott était l'auteur de Waverley, elles communiquèrent leurs soupçons à leurs amis; mais il y en eut un bien plus grand nombre d'autres qui refusèrent à le croire; et les différentes publications dont je viens de parler ne servirent qu'à confirmer leur incrédulité. Scott fut souvent présent à ces discussions, et s'amusa beaucoup dans les sociétés qu'il fréquenta, en observant la contenance des personnes auxquelles l'opinion partagée du public attribua l'honneur de la paternité des romans de Waverley. Ces messieurs ne savaient pas trop comment recevoir un compliment si peu mérité; mais flattés sans doute de cette supposition, ils eurent la faiblesse de faire croire que l'on avait deviné juste. Scott les observa, mais resta impassible et muet. Un jour étant à dîner chez le roi, l'un des convives lui demanda s'il n'était pas l'auteur de Waverley? Il sut[a] éluder la question, et tourner adroitement la conversation sur d'autres sujets.

Lorsque Napoléon projeta de faire une descente en Angleterre, Scott offrit ses services dans le corps des volontaires à cheval qui se forma dans son comté, et contribua beaucoup, à ce qu'il nous assure, à son organisation et à sa discipline.

a Savoir.

Pitt et Fox admiraient le barde et ses écrits ; il paraît que le premier s'adressa à Guillaume Dundas pour lui exprimer son desir d'être utile au poète, et le pria de lui en indiquer les moyens. Comme on lui mentionna que la place de greffier principal de la cour d'assises serait ce qui pourrait convenir le mieux au poète, et que celui qui l'occupait alors était fort vieux, le ministre chargea une personne de confiance de parler au vieillard, qui consentit à céder sa place à Scott, pourvu que celui-ci promit d'en remplir les fonctions gratis, et qu'il souscrive à lui cèder jusqu'à sa mort tous ses appointemens. Scott y acquiesça. Mais Pitt mourut avant qu'il eut pu signer cet arrangement ; la nomination et les papiers nécessaires avaient été cependant expédiés par son ordre, et se trouvaient tout prêts dans les bureaux du ministre pour être présentés au roi pour les signer. Fox approuva l'arrangement de son prédécesseur, et Scott fut nommé greffier ou sécrétaire général de la cour d'assises. Il en remplit les fonctions pendant six ans, durant lesquels il ne toucha pas un sol. Au bout de ce tems le vieillard mourut, et le poète commença alors d'en toucher les appointemens.

Le célèbre Bulwer, en parlant de la mort de Walter Scott,* s'exprime ainsi : "Sir Walter Scott a établi sa renommée d'une manière fort distinguée dans quatre branches différentes de l'entendement humain, c. à d. comme poète, comme biographe, comme historien, et comme écrivain de romans. Ce n'est pas le moment, lorsque les restes de ce grand homme sont à peine froides, d'entrer dans les détails d'une discussion trop minutieuse sur la critique de ses ouvrages. Il nous est impossible de murir, de choisir, de comparer. Nous sentons trop profondément sa perte pour raisonner froidement et juste ; mais nous pensons qu'il est plus grand comme poète ; il est certain que nous sommes persuadé qu'il est plus grand poète qu'auteur de romans ; et s'il était possible que le tems put refroidir l'intérêt du public dans ces deux branches des écrits de Scott, nous pensons que la

* Voyez London New Monthly Magazine, Octobre, 1832.

prose de Waverley, comparée à la poésie et aux vers de Marmion serait trouvée bien au dessous de la dernière. Il est certain qu'aucun poète n'a été si parfaitement *Homérique* que Scott—le combat—le festin—le conseil—le corps de garde de Stirling—le guerrier mourant à Flodden—tout est Homérique—tout vit—se meut, respire et brûle—comme en poésie, mais d'après nature—de plus, il existe encore cette différence bien marquée et saillante entre sa poésie et sa prose—la première est la poésie fortement prononcée de Scott—la dernière [nous parlons de son style] peut-être celle de tout autre écrivain—l'originalité fortement prononcée, l'audacieuse témérité, la vigueur étonnante du style dans le *Lay of the Last Minstrel*, ont entièrement disparu dans son *Antiquary* et son *Guy Mannering*.

"On peut dire que Scott dans sa prose n'avait *aucun style*. Nous n'ignorons pas qu'il y a des personnes qui lui font un mérite de ce manque d'originalité dans son style ; nous ne disputerons pas avec eux s'ils ont tord ou raison. Scott est le premier grand écrivain en prose depuis Bacon jusqu'à Gibbon ; certes même depuis Hérodote en grec jusqu'à Paul Courier en français. Quant à nous nous croyons qu'il est grand, *malgré* son manque de style, et non pas *parcequ'il en avait*."

Il m'est impossible de suivre plus longtems M. Bulwer, ni d'entrer dans aucun détail sur les ouvrages nombreux de Scott. Sa *Vie de Napoléon* a été fort louée par ses amis ; bien d'autres l'ont critiquée, refutée même dans nombre de passages. Le fait est que Scott y a mis fort peu du sien, que son ouvrage se ressent de la grande hâte avec laquelle il l'a écrit et qu'il aurait peut-être mieux fait de ne pas l'avoir écrit du tout.

PARTIE III.

FAITS HISTORIQUES ET MÉLANGES.

Pierre le Grand et Alexis son fils.

C'est Pierre le grand lui-même qu'il faut écouter, au milieu de tous les grands de la Russie, que, le 34 Juin, (v. st.) 1718, il a réuni dans Moscou pour l'entendre.

Ces grands sont assemblés dans la salle de leurs délibérations. Ils voient, d'un côté, un jeune prince de vingt-neuf ans, l'héritier du trône, et fils d'une mère répudiée. Ils se rappellent[a] qu'en 1697, cette première femme de leur czar, jalouse d'Anne de Moens, jeune étrangère, a pris en aversion les étrangers et les arts qu'ils apportaient;[b] qu'elle s'est jetée comme tous les mécontens d'alors, dans le parti des vieilles mœurs; qu'ainsi, mêlant les affaires de l'état à celles de son intérieur, elle a manqué aux devoirs d'épouse, de sujette, et s'est fait, en 1698 reléguer dans un cloître.

Pourtant ces grands ignorent laquelle des deux passions de Pierre, celle d'un amour illicite, ou celle de la civilisation de son empire eut le plus de part à cette rigueur; mais ils voient que, soit esprit de contradiction, si fréquent dans les enfans, et surtout dans les héritiers des rois, contre leurs pères; soit haine transmise par le sang ou l'intrigue, le mauvais génie de cette mère déchue du trône, a entraîné, vingt ans plus tard, son fils Alexis dans sa chute.

Car c'est lui, cet héritier de l'empire, que son père traduit devant eux comme un criminel. Qui d'eux ne le reconnaîtrait à sa taille haute, à sa voix forte, à la

a Rappeler; *b* apporter.

saleté de ses habillemens, et à l'abrutissement de sa continuelle et dégoûtante ivresse. Ils l'ont vu sans cesse entouré de prêtres ignorans et débauchés ; c'étaient là ses plus chers confidens : c'est à eux qu'il promettait l'abandon de tous les travaux de son père, l'exil ou la mort de tous ceux qui l'avaient secondé, la destruction de Petersbourg et de sa marine, et le retour des anciens usages.

De là, sa résistance inerte aux ordres de leur czar, et sa désertion de la patrie. Mais enfin, depuis quatre mois qu'il est de retour, il est deshérité du trône, maudit[a] s'il ose en appeller : le sang de tous ses complices a coulé ; il est captif. N'est-ce donc point assez ? De quoi son père, leur souverain absolu, vient-il encore l'accuser ?

Leur czar parle ; et d'abord, de ce corps grand et robuste, mais déjà vouté, de cette figure brunie, et dont les traits aquilins, le regard rude, perçant, et l'expression sévère, sont tous les jours plus vigoureusement prononcés, ils croient entendre sortir une indignation longuement concentrée, qui se déborde[b] enfin en imputations, en accusations violentes et accumulées de méchancetés, de parjures, de noirceurs, de pernicieuses intrigues et de pratiques criminelles.

Leur maître s'explique[c] enfin. Ils comprennent que ce fut pour échapper à l'œil clairvoyant de son père que, en 1712, Alexis consentit à prendre pour épouse une fille belle et vertueuse, du sang de Wolfenbuttel ; mais que sa barbarie malcontenue, en amenant la mort de cette aimable et douce princesse, a bientôt rompu ce nouveau lien de la Russie avec la civilisation européenne. E[t] c'est le czar lui-même qui leur déclare " qu'alors, le 27 Octobre, 1715, le jour même des funérailles de la victime, ne pouvant plus méconnaître dans son opiniâtre héritier, l'ennemi de tous ses bons desseins, il lui a déclaré, de bouche et par écrit : Qu'il n'avait pu sans doute oublier l'oppression de la patrie par les suédois, leur usurpation des provinces maritimes, d'où ils interdisent[d] aux Russes toute communication avec le reste du monde.

a Maudire; *b* déborder; *c* expliquer; *d* interdire.

et mettaient un voile épais sur les yeux des clairvoyans; enfin, tout ce qu'il en avait coûté à la patrie, tremblante devant cet ennemi, pour s'instruire au point de la faire trembler à son tour.

" Mais que la joie si grande que, lui son père et son souverain, éprouvait[a] pour tant de bien faits dont le ciel avait comblé ses travaux, s'effaçait[b] devant la douleur plus grande encore de voir l'héritier de l'empire rejeter tous les moyens de le gouverner après lui.

" Pourquoi refuse-t-il d'apprendre l'art de la guerre, ses régles, sa discipline, par lesquels la Russie est enfin sortie de l'obscurité, et sans lesquels il ne pourra la défendre? Ne sait-il pas que l'empire grec lui-même est tombé par l'oisiveté? Peut être compte-t-il sur ses généraux; mais n'est-ce point au chef seul, qui attire et fixe tous les regards, à donner l'exemple? Qu'il voie Fœdor; ses occupations devinrent celles de ses sujets: tous étudièrent ses inclinations et s'y conformèrent;[c] s'ils ont sacrifié si facilement leurs plaisirs à ceux de ce prince, son prédécesseur, combien plus facilement encore, à l'exemple de son paresseux et indocile neveu, renonceraient[d] ils à leurs travaux!

" Son inclination, dit-il, l'en éloigne! Mais comment s'instruire sans pratiquer, et comment, sans instruction savoir commander et récompenser ou punir à propos? enfin, comment alors gouverner sans emprunter des yeux et tout faire par autrui, *comme un jeune oiseau qui attend encore sa nourriture?*

" Qu'il n'allegue[e] plus la faiblesse de sa santé, puisqu'on lui demande moins de s'exposer aux fatigues de la guerre que d'en apprendre l'art. Qu'il veuille!. il suffira, à l'exemple de son prédécesseur, qui sut bien introduire les haras en Russie, quoiqu'il fut trop faible pour manier un cheval fougueux.

" Qu'il sache, surtout, que si, comme il l'a dit pour excuser sa paresse, plusieurs princes, sans être guerriers, furent heureux en guerre, c'est que, sans la faire, ils la surent: comme Louis XIV. dont les campagnes furent

a Eprouver; *b* effacer; *c* conformer; *d* renoncer; *e* allèguer.

l'école du monde, quoique-souvent il ait, loin d'elles, et pendant leur cours, fondé tous ces établissemens de commerce, d'art, d'industrie, par lesquels son règne efface la gloire de tous les autres.

" Enfin, ajoute-t-il, je suis homme et mortel. A qui laisserai-je le soin de conserver et de finir ce que j'ai commencé ? Rappelez-vous votre opiniâtreté et votre dépravation. Combien de fois je vous ai fait des exhortations, combien de fois je vous ai puni, et combien il s'est écoulé d'années depuis que j'ai dedaigné de vous rien dire ! Tout cela a été sans succès. Il semble que vous n'ayez de plaisir qu'à rester dans vos appartemens, plongé dans l'oisiveté, étendu sur les coussins les plus mous ; ce qui peut seul vous plaire, est ce qui devrait vous faire rougir !

" Il est tems de vous marquer, enfin, ma dernière résolution. Je veux bien encore attendre quelque tems, pour voir si vous vous corrigerez ; sinon, je vous exclurai[a] de ma succession, comme on retranche[b] un membre gangrené.

" Parceque je n'ai pas d'autre fils, n'allez pas vous imaginer que je ne vous écris que pour vous effrayer. Si je n'épargne[c] pas ma propre vie pour le bien de la patrie et pour le bonheur de mes sujets, pourquoi épargnerais-je la vôtre ?

" Je confierais plutôt l'empire à un étranger qui en serait digne, qu'à mon fils qui ne le mériterait pas !"

Telles ont été les paroles menaçantes du czar à son fils, et dont il dépose devant ses grands.

Il ajoute qu'Alexis, deux mois et demi aprés, découragé sans doute par la naissance d'un fils de Catherine, a répondu : " Que son père pouvait disposer de la couronne pour ce jeune frère ; qu'il l'en priait même instamment, se sentant trop affaibli d'esprit et de corps pour gouverner tant de nations." Mais alors, leur maître, irrité, a écrit encore à ce fils opiniâtre : " Qu'il n'a point besoin de son consentement pour decider de la succession au trône ; qu'elle ne dépend[d] que de sa volonté ; qu'il

a Exclure; *b* retrancher; *c* épargner; *d* dépendre.

voit que ses récommendations n'ont point été jusqu'à son cœur, puis qu'il n'y a point répondu. Si, de mon vivant, vous mépriseza ainsi mes volontés, les respecterez vous davantage quand je ne serai plus? Vous jurez de renoncer au trône, mais comment se reposer sur les sermens d'un cœur endurci? Quand vous auriez à présent dessein de les tenir, ces grandes barbes, qui vous tournent à leur fantaisie, vous forceraient bien à manquer à votre parole." Et il ajoute: "Que déjà le penchant d'Alexis pour ces opiniâtres moscovites leur rend l'espoir de retrouver, sous son règne, ces emplois dont aujourd'hui leur débauche et leur oisiveté les éloignent."b

La fin de cette lettre lui reprochait son ingratitude. "Loin d'aider son père, il blâme, il calomnie tout le bien qu'il fait aux dépens de sa santé, déjà altérée pour l'amour et la prospérité de ses sujets. Il a donc de fortes raisons de croire que son fils renverserac tout, s'il lui survit; mais il n'abandonnera pas l'état à son caprice. Qu'il se rende digne du trône, ou qu'il entre dans un monastère; sinon, il le traitera comme un malfaiteur."

Le czar continue: Alexis lui a répondu qu'il veut être moine; il lui a demandé, par un billet, d'y consentir. Sa maladie l'empêche d'écrire plus longuement. Telle a été la réponse brève de ce fils rebelle. Cependant son père s'est encore rendu près de lui; il lui a renouvelé ses pressantes sollicitations, ses reproches contre son incapacité volontaire; et, dans l'espoir de vaincre la persistance de cet opiniâtre à préférer le cloître, il lui a donné six mois encore pour en peser les inconvéniens.

Le czar est alors parti pour le Dannemarc, la Hollande et la France croyant laisser Alexis fixé par une grave maladie, sur un lit de douleur, d'où ce prince s'est relevé plein de santé le jour même, pour célèbrer, dans un festin le départ de son père. Enfin, sept mois après ce mensonge, le 27 Août, 1716, et de Copenhague, Pierre a ordonné à son fils de se décider: il faut qu'il vienne

a Mépriser; b éloigner; c renverser.

sur-le-champ le joindre à son armée, ou qu'il fixe *le jour de sa renonciation au monde.*

La réponse du czaréwitz a été un nouveau mensonge. Il a feint[a] d'obéir à l'appel de son père, et il a fui chez les nations étrangères.

Ici, le czar déclare sans déguisement aux grands de son empire, comment il a fait revenir près de lui ce fils rebelle; sa grâce promise, puis retirée ou devenue conditionnelle; les interrogatoires qu'il lui a fait subir, les aveux obtenus. Il termine[b] enfin en livrant ce coupable à leur justice.

Le prince comparaît devant eux; il avoue qu'il a toujours et volontairement fermé ses yeux aux nouvelles lumières, que souvent il a détruit[c] sa santé par des remèdes inutiles pour se donner un prétexte de rester dans l'oisiveté; que même un jour, pressé par son père, il est encore convenu[d] qu'il s'était regardé comme l'espérance des vieux russes et du petit peuple.

Des témoins l'ont entendu s'écrier: Que, s'il en trouvait l'occasion pendant l'absence du czar, il dirait un mot aux archevêques, qui le rediraient aux popes, et les popes à leurs paroissiens, et qu'on le ferait régner, même malgré lui! Qu'alors on verrait bien que Petersbourg et cette marine qu'il avait en horreur, ne resteraient pas longtems aux russes.

Quant à ceux qui l'avaient rattaché à la civilisation par son mariage, " c'étaient, avait-il dit, des infâmes qui lui avaient lié au cou une femme diabolique! un jour il ferait planter leurs têtes sur un poteau." Et, quant à sa désertion, il a voulu, dit-il, éviter le cloître, quoique ses conseillers lui eussent dit, " qu'il pouvait écrire autant de renonciations au trône qu'il lui plairait! que même des vœux monastiques étaient de ces contrats de bonnes gens des tems passés! qu'on ne clouait[e] pas le froc sur la tête!"

Lui-même enfin ajoute, qu'ayant préféré la fuite, il a écrit de son refuge au sénat et aux archevêques, et s'est tenu prêt, non seulement à succéder de gré ou de force

a Feindre; *b* terminer; *c* détruire; *d* convenir; *e* clouer.

à son père, dont il souhaitait la mort, mais à profiter, de son vivant même, d'une révolte impatiemment désirée, pour le précipiter du trône.

Les grands ont entendu l'accusation et les aveux du coupable : il est le second de l'empire, celui dont les actions pouvaient être le plus utiles ou le plus préjudiciables ; il était un de ses défenseurs ; et c'est dans le cours d'une guerre terrible, quand la patrie épuisée de tant de sacrifices, mais près enfin d'en recueillir les fruits, voyait dèja l'Autriche et tout le nord de l'Europe commencer à se réunir contre elle pour les lui arracher : c'est dans cet instant critique, que, trompant[a] son père et son souverain, il s'est déclaré son ennemi, en abandonnant son poste politique et militaire, pour s'aller jeter dans les bras d'une de ces puissances, dèja jalouses de la gloire naissante des russes.

Il ne s'agit plus ici d'une renonciation, d'une exhérédation ou même de vœux forcés. Les aveux d'Alexis viennent d'en prouver l'insuffisance ! l'ennemi mortel de la civilisation renaîtrait[b] de cette mort religieuse ! Il y faut donc joindre une mort politique, une mort physique, toutes les morts enfin ! et pour que la barbarie périsse sans retour dans cette victime dévouée, il faut encore que la plupart des grands engagés dans cette civilisation, coopèrent[c] à ce grand sacrifice.

Telle est sans doute la pensée de leur maître ; celle qu'il médite depuis près de cinq mois, et qu'il croit tenir du ciel même : car ils savent que c'est du pied des autels, où, pendant plusieurs jours, il est resté prosterné, qu'il est venu leur livrer son fils. Ils sont esclaves, ils jugent dans leur propre cause, et la fuite d'Alexis semble donner à un arrêt fatal, dicté par la raison d'état, la sanction d'une justice rigoureuse : ils le prononcent !

Que l'histoire suspende[d] encore le sien : qu'attentive, qu'immobile, elle suive des yeux ce génie inflexible et le plus persévérant de tous, dans cette haute et rude voie.

Alexis est condamné le 6 Juillet, 1718. Le 7, le bruit se répand qu'à la lecture de son arrêt, il est tombé

a Tromper; *b* renaître; *c* coopérer; *d* suspendre

frappé d'effroi dans l'état le plus alarmant, et qu'il demande son père. Celui-ci, suivi de tous les grands de l'état et de sa cour, vient recevoir ses derniers adieux, et mêler ses larmes aux siennes. Le reste est un mystère. On a vu le czar sortir d'un air abattu de chez cet infortuné, qui expire quelques heures après avoir été embrassé par son père.

Pierre a pleuré sur cette victime avant qu'elle fut immolée ; il pleure encore sur son cercueil, que lui-même accompagne. Mais en lui l'homme d'état reste inflexible. Les cendres de son fils sont chaudes encore, elles sont mouillées de ses larmes, et il déclare hautement que ce fils, *l'être le plus faux et le plus ingrat qu'il soit possible de concevoir, a été justement condamné!* Il se fait gloire de ce sacrifice à l'amour de son peuple, ainsi que d'avoir exilé ou fait périr tous ses complices.

Quatre ans après, en 1722, de peur qu'après lui, la minorité du fils de cette victime ne rende l'espoir à sa mère et au parti des anciennes mœurs, il déclare par un décret, *que le souverain regnant est maître absolu de disposer du trône pour qui il lui plaît.*

Bientôt enfin il couronnera Catherine, sans doute pour qu'après lui, le grand œuvre de sa vie soit maintenu, par le règne de la compagne même de ses travaux et par son entourage de grands intéressés dans la civilisation.

Voilà, dans cette funeste partie de son immense carrière, quelle fut la persévérante et terrible marche de Pierre le Grand !

En Septembre, 1716, Alexis trompe et fuit son père. Pour échapper à la civilisation naissante des russes, il se réfugie[a] au milieu de la civilisation européenne. Il s'est mis sous la protection de l'Autriche, et vit caché dans Naples, avec une maîtresse. Pierre découvre sa retraite. Il lui écrit. Sa lettre commence par des reproches fondés ; elle finit par des menaces terribles, s'il n'obéit aux ordres qu'il lui envoie. Ces mots surtout y dominent : Me craignez-vous ? Je vous assure et je promets,

a Réfugier.

au nom de Dieu, et par le jugement dernier, que si vous vous soumettez à ma volonté, et que vous reveniez ici, je ne vous ferai subir aucune punition, et que même je vous aimerai encore plus qu'auparavant !

Sur cette foi solennelle d'un père et d'un souverain, Alexis revient[a] à Moscou, le 3 Fevrier, 1718, et le lendemain, il est désarmé, saisi, interrogé, exclu honteusement du trône, lui et sa postérité ; il est même maudit s'il ose jamais en appeler. Ce n'est pas tout encore ; on le jette dans une forteresse. Là, chaque jour, chaque nuit, un père absolu, violant la foi jurée, tous les sentimens, toutes les lois de la nature, et celles que lui-même a données à son empire, s'arme contre un fils trop confiant, d'une inquisition politique égale en insidieuse atrocité, à l'inquisition religieuse. Il torture[b] l'esprit pusillanime de cet infortuné par toutes les peurs du ciel et de la terre ; il le contraint[c] à dénoncer amis, parens, jusqu'à sa mère ; enfin, à s'accuser, à se rendre indigne de vivre, et à se condamner lui-même à mort sous peine de mort.

Ce long crime dure[d] cinq mois. Il a ses redoublemens. Dans les deux premiers, l'exil et le dépouillement de plusieurs grands, l'exhéréditation d'un fils, l'emprisonnement d'une sœur, la réclusion, la flagellation de sa première femme, le supplice d'un beau-frère, ne suffisent[e] point. Pourtant, dans une même journée, Glebof, un général russe, amant avéré de la czarine répudiée, vient d'être empalé au milieu d'un échafaud dont les têtes d'un évêque, d'un boyard et de deux dignitaires roués et décapités, marquent les quatre coins. Cet horrible échafaud est lui-même entouré d'un cercle de troncs d'arbres, sur lesquels plus de cinquante prêtres et autres citoyens ont eu la tête tranchée.

Vengeance effroyable contre ceux dont les intrigues et l'obstination superstitieuse, jetaient ce cœur inflexible dans la nécessité de sacrifier son fils à son empire ! Punition cent fois plus coupable que la faute, car, pour tant d'atrocités, quel motif peut être une excuse ? Mais il

a Revenir; *b* torturer; *c* contraindre; *d* durer; *e* suffire.

semble que poussé par cet instinct soupçonneux des gouvernemens contre nature, Pierre se soit obstiné à chercher et à trouver une conspiration, où il n'existait qu'une inerte opposition de moeurs, qui espérait et attendait sa mort pour éclater.

Il s'est promené froidement au milieu de ces supplices en disant : Quand le feu rencontre la paille, il la consume ; mais s'il rencontre du fer, il faut qu'il s'éteigne. On dit même que, poussé par une inquiète férocité, il est venu jusque sur son échafaud, interroger encore l'agonie de Glebof, et que celui-ci, lui faisant signe d'approcher de son supplice lui a craché au visage.

Moscou elle-même est prisonnière ; en sortir sans son aveu est un crime capital : ses citoyens ont ordre, sous peine de mort, d'être réciproquement leurs espions et leurs délateurs.

Cependant la principale victime est restée tremblante, isolée par tant de coups frappés autour d'elle. Pierre l'entraîne alors des prisons de Moscou dans celles de Petersbourg.

C'est là surtout qu'il se tourmente[a] à torturer l'âme de son fils, pour en extorquer jusqu'aux moindres souvenirs d'irritation, d'indocilité ou de rebellion ; il les note chaque jour avec un horrible soin, s'applaudissant[b] de chaque aveu, ajoutant les uns aux autres tous ces soupirs, toutes ses larmes, en dressant[c] un détestable compte ; s'efforçant enfin de composer un crime capital de toutes ces velléités, de tous ces regrets auxquels il prétend donner un poids dans la balance de sa justice. Puis, quand à force d'interprétations, il croit avoir fait de rien quelque chose, il se hâte d'appeler l'élite de ses esclaves. Il leur dit son oeuvre maudite ; il leur en étale[d] l'iniquité féroce et tyrannique avec une naïveté de barbarie, une candeur de despotisme, qu'aveugle[e] son droit de souverain absolu, comme s'il existait un droit hors de la justice, et qu'éblouit[f] son but, qui, par bonheur se trouvait grand et utile. Par là il espère faire attribuer à la justice le sacrifice qu'il fait à sa politique.

a Tourmenter; *b* applaudir; *c* dresser; *d* étaler; *e* aveugler; *f* éblouir.

Il veut se justifier aux dépens de sa victime, et faire taire le double cri de sa conscience et de la nature, qui l'importune.

Après que par cette longue accusation, ce maître absolu croit avoir irrévocablement condamné, il interpelle[a] les siens. *Ils viennent d'entendre*, s'est-il écrié, la longue déduction de crimes presque inouïs dans le monde, dont son fils est coupable contre lui, son père et son souverain. On sait assez que seul il aurait le droit de le juger ; néanmoins, il vient leur demander leur secours ; *car il appréhende*[b] *la mort éternelle, d'autant plus qu'il a promis le pardon à son fils, et qu'il le lui a juré sur les jugemens de Dieu.* C'est donc à eux à en faire justice, sans considération pour sa naissance, sans égard pour sa personne, afin que la patrie ne soit point lésée. Il est vrai qu'à cet ordre clair et terrible, il a entremêlé ces mots grossièrement astucieux : Qu'on doit prononcer sans le flatter, ni craindre sa disgrâce, si l'on décide que son fils ne mérite qu'une punition légère.

Les esclaves ont compris leur maître : ils voient quel est l'horrible secours qu'il leur demande. Aussi, les prêtres consultés, n'ont-ils répondu que par des citations de leurs saints livres, choisissant[c] en nombre égal celles qui condamnent et celles qui pardonnent, sans oser mettre de poids dans la balance, pas même cette foi jurée qu'ils craignent de rappeler. En même tems les grands de l'état, au nombre de cent vingt-quatre, ont obéi. Ils ont prononcé la mort unanimement et sans hésiter : mais leur arrêt les condamne eux-mêmes, bien plus que leur victime. On y voit les dégoûtans efforts de cette foule d'esclaves se tourmentant[d] à effacer le parjure de leur maître ; et comme leur lâche mensonge, s'ajoutant[e] au sien, le fait ressortir davantage !

Pour lui, il achève inflexiblement : rien ne l'arrête ; ni le tems, qui vient de s'écouler sur sa colère, ni ses remords, ni le repentir d'un infortuné, ni la faiblesse tremblante, soumise, suppliante ! Enfin tout ce qui, d'or-

a Interpeller; *b* appréhender; *c* choisir; *d* tourmenter; *e* ajouter.

dinaire, même entre ennemis étrangers, apaise et désarme, est sans effet sur le cœur d'un père sur son fils.

Bien plus, comme il vient d'être son accusateur et son juge, il sera son bourreau : c'est le 7 Juillet, 1718, le lendemain même du jugement, qu'il va, suivi de tous ses grands, recevoir les dernières larmes de son fils, y mêler les siennes ; et quand enfin on le croit attendri, il envoie chercher *la forte potion*, que lui-même a fait préparer ! Impatient, il en hâte l'arrivée par un second message, il la fait présenter devant lui comme un remède salutaire ! et ne se retire, profondément triste, il est vrai, qu'après avoir empoisonné l'infortuné qui implorait encore son pardon. Puis il attribue[a] la mort de sa victime, expirée quelques heures après dans d'affreuses convulsions, à la frayeur dont l'a frappée son arrêt ! Il ne couvre[b] toute cette horreur aux yeux des siens, que de cette grossière apparence : il la juge suffisante à leurs mœurs brutales ; leur commandant, au reste, le silence, et étant si bien obéi, que sans les mémoires d'un étranger, témoin, acteur même dans cet horrible drame, l'histoire en eut à jamais ignoré ces terribles et derniers détails. [*Histoire de Pierre le Grand.*

Bonaparte dans la Mer Rouge.

Le général Bonaparte, avant de partir pour la Syrie, voulut aller voir les débris des établissemens vénitiens à Suez, et faire rechercher autour de cette ville les traces du canal que l'on assure avoir existé autrefois pour joindre la Méditerranée à la mer Rouge, à travers l'isthme de Suez.

Il n'y a que vingt-cinq lieues du Caire à Suez, mais elles sont toutes dans le désert, où l'on ne trouve ni un arbuste ni une goutte d'eau.

Il emmena avec lui ses aides-de-camp, le général du génie Caffarelli, Dufalgua, et MM. Monge et Berthollet: un escadron de ses guides formait toute sa garde.

a Attribuer; *b* couvrir.

Il traversa rapidement le désert, et atteignit le Kalioumeth. Le soleil n'était pas au tiers de sa course. Il fut curieux de pousser jusqu'au mont Sinaï, et de voir l'état, où étaient les aiguades qu'avaient autrefois construites les Vénitiens. Il passa la mer au lieu même où Moïse l'avait franchie avec ses Hébreux, et le fit, comme lui, au moment où la marée basse la laissait presqu'à sec. Arrivés en Asie, les chasseurs restèrent sur le rivage avec les guides qu'on avait pris à Suez. Ils imaginèrent de leur faire boire de l'eau-devie : ces malheureux n'en avaient jamais goûté ; ils perdirent la raison, et étaient encore tout-à-fait ivres quand le général revint de l'excursion qu'il avait faite. Cependant la marée allait monter, le jour était à son déclin ; il n'y avait pas un instant à perdre.

Ayant préalablement relevé la position de Suez, on se mit en marche dans sa direction. Mais après avoir marché quelque tems dans la mer, on s'égara ; la nuit était venue, et l'on ne savait pas si l'on marchait vers l'Afrique ou l'Asie, ou vers la grande mer. Les flots commençaient à monter sensiblement, lorsque les chasseurs qui étaient en tête crièrent que leurs chevaux nageaient.

En suivant cette direction, on ne pouvait manquer de périr, de même que si l'on eût perdu du temps à délibérer. Le général Bonaparte sauva tout le monde par un de ces moyens simples qu'un esprit calme trouve toujours.

Il s'établit le centre d'un cercle, et fit ranger autour de lui, sur plusieurs hommes de profondeur, tous ceux qui partageaient ce danger avec lui, et en numérotant tous ceux qui composaient le premier cercle en dehors. Il les fit ensuite marcher en avant, en suivant chacun la direction dans laquelle ils étaient, et en les faisant suivre successivement par d'autres cavaliers à dix pas de distance dans la même direction. Lorsque le cheval de l'homme qui était en tête d'une de ces colonnes perdait pied, c'est-à-dire lorsqu'il nageait, le général Bonaparte le rappelait sur le centre ainsi que tous ceux qui le suivaient, et il leur faisait reprendre la direction d'une autre

colonne à la tête de laquelle on n'avait pas encore perdu pied.

Les rayons qui avaient été lancés dans des directions où ils avaient perdu pied, avaient tous été retirés successivement pour être mis à la suite de celui où on ne l'avait pas perdu. On retrouva ainsi le bon chemin, et l'on arriva à Suez à minuit, ayant de l'eau jusqu'au-dessus du poitrail des chevaux; et dans cette partie de la côte la marée monte jusqu'à vingt-deux pieds.

On avait été fort inquiet de ne pas voir arriver le général Bonaparte avant l'heure de la marée, et lui-même s'estima fort heureux de s'en être tiré ainsi. Il revint au Caire afin d'y terminer ses dernières dispositions avant de partir pour la Syrie, où il emmena six mille hommes.*

Exécution des Girondins, (31 *Octobre*, 1793.)

Les charrettes s'arrêtèrent au pied de l'échafaud. Nous y voilà, dit Gensonné, qui n'avait point ouvert la bouche depuis la sortie de la Conciergerie. Tant pis, reprit le petit Ducos, car j'étais en train de corriger mon pot-pourri sur mon voyage à Provins, et je me vois forcé de laisser ainsi le second quatrain de mon avant-dernier couplet :

De frayeur perdant la tête,
Durant ce conflit soudain,
Je passai pour une bête,
Et c'est mon plus vif chagrin.

Ducos, en chantant descendit de la charette. Prends donc garde, lui dit Fonfrèdes, tu chantes, tu regardes en l'air et heurtes en marchant le cadavre de ce pauvre Valazé. Duperet entendit Fonfrèdes, jeta un coup d'œil sur les restes du malheureux qui s'était suicidé lorsque le tribunal prononça l'arrêt des Girondins; ses yeux brillèrent, son teint s'anima, et il murmura : Plut au ciel que nous eussions eu le pouvoir de faire marcher les départemens sur Paris, comme on nous en accusait et que la ville fut réduite en cendre! Chut! dit Carrat; les

* Mémoires du duc de Rovigo, pour servir à l'histoire de l'empereur Napoléon.

diplomates, même vaincus, ne doivent pas dire tout haut leurs secrets : c'est toujours un moyen de succès de moins pour leurs ennemis.

Fonfrède allait répliquer ; mais comme le crix du peuple : Vive la république ! couvrit la belle voix de Gallien qui avait entonné une ariette en montant sur l'échafaud, les victimes s'apprêtèrent[a] a se courber sous le couteau que le bourreau venait de rougir du sang du plus aimable de leurs compagnons d'infortune. De minute en minute, le bruit sourd de la hache qui abat une tête fut accueilli par les exclamations de joie de la populace ; Fonfrède se jeta dans les bras de son beau-frère quand Brissot eut cessé de vivre, et Ducos, après cette étreinte, se pencha[b] sur le fatal instrument, puis, regardant ceux qui l'entouraient, dit en riant : Il est tems que la convention décrète l'inviolabilité des têtes. Cette phrase achevée, le couteau tomba.

Presque tous les condamnés moururent avec le même courage ; il semblait que ces malheureux, victimes d'une faction qui devait encore coûter beaucoup d'or et de sang à la France, reprenaient l'énergie qui les abandonna, quand Marat, dans la séance du 5 Juin, demanda leur arrestation. C'est parmi eux, c'est dans Vergniaud, Guadet, Brissot, Fonfrède, qu'il faut chercher tout ce qu'il y eut de vraiment patriotique pendant la révolution. Les institutions libérales, l'indépendance du sol, le respect des étrangers pour les couleurs nationales, voilà ce qu'ils demandaient lorsqu'ils siègaient[c] dans le tribunal redoutable qui recula[d] devant la pensée d'absoudre un roi. Les Girondins voulaient une justice sévère, mais avaient horreur de l'assassinat, et c'est de leurs bancs que partirent ces cris : L'appel au peuple ! quand Louis XVI. détrôné fut sommé de se justifier devant des magistrats intéressés à le perdre.

Les Jardins à Fleur.

Le professeur allemand Beckmann, dans *ses Recherches sur l'Histoire des Inventions*, n'a pu découvrir

a Apprêter; *b* pencher; *c* siéger; *d* reculer.

avec certitude si les grecs et les romains aimaient et cultivaient les fleurs ; du moins rien n'indique[a] qu'ils eurent des jardins destinés expressèment à la culture des fleurs. Il ne paraît pas qu'ils eurent essayé d'améliorer leurs plantes sauvages et indigènes ou qu'ils en eurent des pays étrangers. Nous ne pouvons considérer les descriptions du jardin d'Alcinous que comme l'effusion d'une fiction poëtique ; et les jardins de Cicéron et de Pline n'étaient rien de plus que des vignes dans lesquelles se trouvaient des grottes, des bosquets, des cabinets de verdure et des berceaux. Il n'y a pas plus de deux siècles que nos propres jardins se trouvaient guères mieux cultivés ni arrangés que ceux des grecs et des romains ; et depuis nous devons à l'étranger la plus grande partie de nos embellissemens, comme les parterres de fleurs, et d'arbustes, les bosquets et les serres.

Dans les tems modernes le goût des fleurs prévalut[b] en Chine, en Perse, et en Turquie. Les végétaux de l'Orient furent accumulés dans Constantinople, d'où ils passèrent en Italie, en Allemagne, en Hollande ; et de cette dernière en Angleterre ; et depuis que la botanique a pris le caractère d'une science, nous avons mis le monde en entier à contribution pour en tirer des arbres, des arbustes et des fleurs, que nous avons su[c] rendre non seulement indigènes, mais que nous avons amélioré, embelli et rendu plus vigoureux. La passion pour les fleurs a précédé celle des ornemens dans les jardins ; ces derniers sont même jusqu'à ce jour fort imparfaits et manquent de goût. Le système hollandais d'allées droites entourées de haies coupées et fort hautes d'if ou de hous a partout la préférence ; et les tulipes, les hyacinthes et autres fleurs fleurissent entourées de grotesques allées de buis coupé et tondu avec le plus grand soin. Partout enfin la nature est tronquée ; et à force de surcharger ces ornemens on n'a fait que les gâter.

Celui qui a le mieux réussi de nous ramener au point le plus rapproché de la nature est Kent. Depuis lui le goût des parcs, des promenades, des allées ; la distribu-

a Indiquer; *b* prévaloir; *c* savoir.

tion et le choix des arbres, des arbustes et les ornemens dans nos jardins s'est amélioré par degrés.

Dans bien des pays il existe une prédilection pour telle ou telle plante, et tandis qu'on la soigne, qu'on la cultive on néglige tout le reste. En Turquie par exemple ce sont, après la rose, les renoncules et les tulipes qui y sont les plus estimées; ces dernières croissent dans les bois sans culture. Cette superbe fleur fut cultivée premièrement en Italie àpeuprès au milieu du seizième siècle sous le nom de *tulipa*, qui vient de *tuliband*, ce qui signifie en turc un turban.

On sait qu'en Hollande la tulipe devint vers le milieu du dix-septième siècle l'objet d'un commerce et d'une spéculation vraiment unique. Depuis 1634 jusqu'en 1637 tous les habitans des grandes villes de la Hollande furent infectés de la *tulipomanie*. Un seul ognon de tulipe de l'espèce, nommée le *vice-roi*, fut échangé d'une manière qui caractérise bien l'esprit hollandais. On donna pour l'avoir les articles suivans: deux lastes de froment, (ce qui fait apeuprès quatre tonneaux de France,) quatre lastes de seigle, quatre bœufs gras, trois cochons gras, douze moutons gras, deux barriques de vin, quatre barriques de bierre, deux tonneaux de beurre, mille livres de fromage, un lit complet, un habillement neuf complet, un gobelet d'argent, le tout étant estimé à deux mille cinq cents florins.

Ces ognons de tulipes furent après cela vendus au poids. Quatre cents *perits* (un peu moins qu'un grain) de l'espèce nommée *l'Amiral Leifkin*, couta 4400 florins; 440 dito de *l'Amiral Van der Eyk*, 1620 florins; 106 perits *Schilder*, couta 1615 florins; 200 dito de *Semper Augustus*, 5500 florins; 410 dito *Viceroi*, 3000 florins, &c. L'espèce nommée *Semper Augustus* fut vendue souvent à 2000 florins; et il arriva que pendant un tems il n'exista en Hollande que deux ognons de cette espèce, l'une à Amsterdam, l'autre à Haarlem. Il se trouva un amateur qui paya pour un ognon de cette espèce 4600 florins argent comptant, et il donna en sus un carrosse tout neuf attelé de deux bons chevaux gris avec leur harnais. Un autre paya douze acres de terre pour un seul ognon de tulipe. Ceux qui n'avaient pas

de l'argent comptant offrirent leurs bienfonds, leurs maisons, leurs terres, ou leurs marchandises, leurs meubles, leurs bestiaux, et jusqu'à leurs hardes et leurs habillemens. Ce ne furent pas seulement les marchands qui se mêlèrent de ce commerce, mais les gentilshommes, les hommes de loi, les citoyens de toutes les classes, de tous les états ; ouvriers, journaliers, manœuvres, fermiers, marins, ramoneurs, laquais, servantes, blanchisseuses,&c. y prirent une part fort active. Quelques individus parmi les classes les plus pauvres du peuple gagnèrent en quelques mois des maisons, des voitures, des chevaux, et firent une grande figure. On choisit dans chaque bourg ou village une auberge pour servir de rendez-vous ou de bourse, où un chacun, de n'importe quel rang, vint trafiquer en fleurs ; les marchés furent conclu par des banquets magnifiques et fort couteux. Ces sociétés avaient formées leurs lois ; elles avaient leurs notaires et leurs clercs.

M. Beckmann observe que ces marchands de fleurs ne se souciaient pas du tout de les possèder ; personne ne pensa à envoyer, bien moins à aller chercher lui-même à Constantinople des ognons d'une espèce rare, comme bien des européens, qui vont chercher des pierres précieuses à Golconde et à Visiapour. Ce n'était dans le fond qu'un agiotage complet. On offrit des tulipes à différens prix, et leurs ognons furent divisés en petits lots connus sous le nom de *perits*, afin que le pauvre aussi bien que le riche put spéculer ; il ne fut nullement question de l'ognon de la tulipe, ceci ne fut qu'une bagatelle dont on ne fit pas le moindre cas, mais ce commerce offrit, comme les fonds anglais, l'objet d'une spéculation du moment.

Durant le tems de la *tulipomania*, un spéculateur offrit et paya souvent de fortes sommes pour un ognon, qu'il ne recevait jamais, et qu'il ne voulut même pas recevoir. Un autre vendit des ognons qu'il n'avait pas, et qu'il ne livra même pas à l'acheteur. Un gentilhomme acheta souvent d'un ramoneur des ognons de tulipes pour la valeur de deux mille florins et les revendit à un fermier, et personne des trois ne possédait un seul ognon. Avant que la saison des tulipes fut passée, on avait vendu et acheté, commandé et promis de livrer plus d'ognons qu'on

aurait pu trouver dans les jardins de toute la Hollande; et lorsqu'on ne put se procurer nulle part le *Semper Augustus*, ce qui arriva deux fois, cette espèce fut justement achetée et vendue le plus souvent. Plus de dix millions de florins furent dépensés dans ce commerce dans l'espace de trois ans, et cela dans *une seule ville* de la Hollande. [Voyez vol. 1, p. 46.]

Cette manie enfin fut poussée à un tel point, le mal qui en résulta fut si grand, que les Etats-Généraux de la Hollande se trouvèrent obligés de s'en mêler; les acheteurs en furent alarmés; l'illusion disparut et la triste réalité ne leur prouva que trop clairement que le tout n'était qu'une chimère. Presque tous ces spéculateurs perdirent plus ou moins, comme ce fut le cas avec la fameuse compagnie du Mississippi, sous la régence de Philippe d'Orléans en France, où des milliers de familles furent ruinées de fond en comble.

Des Jardins Potagers.

Les jardins potagers en Angleterre furent jusqu'à la fin du seizième siècle aussi mal pourvus de racines et de végétaux que le furent les parterres d'arbustes et de fleurs. Hume dit que ce ne fut que vers la fin du règne de Henri VIII. que l'on cultiva en Angleterre les salades, les carrottes, les navets, les raves, ou autres racines bonnes à manger; le peu de légumes que l'on mangea vinrent de la Hollande et de la Flandre. La reine Catherine fut obligée d'envoyer un exprès dans ces pays pour aller y chercher de la salade chaque fois qu'il lui prit envie d'en manger. Les choux-fleurs du Lévant arrivèrent peu à peu de l'Italie aux Pays-Bas, et furent cultivés vers la fin du dix-septième siècle en Angleterre. On y avait par la même voie des artichaux sous le règne de Henri VIII; et ce fut au commencement de son règne que l'on cultiva le houblon qui vint de la Flandre. Les épinards et le salsifi nous viennent, à ce que l'on suppose, de l'Espagne, où ces plantes furent découvertes par un Maure au milieu du seizième siècle; et l'on s'en servit comme d'un antidote contre le poison de la morsure d'un serpent, nommé *scurzo*. Les pommes de terres ne furent connues en Europe qu'en 1603, où Sir Walter

Raleigh les porta de l'Amérique en Irlande, d'où, peu-à-peu elles passèrent en Ecosse et dans les comtés du nord de l'Angleterre ; elles se sont répandues depuis dans tous les pays de l'Europe.

Du Tabac.

Le tabac fut introduit en France par Jean Nicot, seigneur de Villemain, et maître des requêtes de la maison du roi François II.* Il était né à Nismes, et fut envoyé comme ambassadeur à la cour du Portugal en 1559, d'où il apporta à son retour cette plante à Paris. La question, si elle était connue en France avant qu'elle fut introduite en Angleterre, a été longtems agitée et n'est peut-être pas encore résoute, puisque l'époque précise de son introduction dans n'importe quel pays ne peut être fixée d'une manière positive. Les écrivains français sont en général de l'opinion que Sir Francis Drake la porta en Angleterre avant que Nicot l'introduisit en France. On ne sait de même pas avec certitude, si le tabac était une plante indigène dans la Virginie, ou s'il venait originairement de quelque autres pays de l'Amérique située plus au sud. Il est certain cependant que les premiers anglais qui visitèrent la Virginie y trouvèrent cette plante ; et Harriot pense qu'elle y croissait naturellement. M. Jefferson présume que c'était une plante indigène d'un climat plus chaud, et qu'elle fut répandue dans le continent, de nation en nation, parmi les sauvages. Le docteur Robertson nous dit que sa culture en Virginie ne fut commencée qu'en 1616. Mais ce qui est certain c'est que ce fut Sir Walter Raleigh qui a mis l'usage du tabac à la mode en Angleterre. On sait que la colonie établie par Sir Walter eut à souffrir de grands maux ; et on assure que le lieutenant de vaisseau, Ralph Lane, l'un des survivans de cette colonie, qui fut ramené en 1585 en Angleterre par l'amiral François Drake, était celui qui fit connaître le premier le tabac dans ce pays là sous le règne d'Elisabeth.

* C'est d'après lui que le tabac est nommé communément *nicotiana* ou la plante des ambassadeurs.

Sir Walter aimait beaucoup à fumer ; et un jour il fit le singulier pari avec cette princesse qu'il indiquerait au juste le poids de la fumée de tabac qui sortirait de sa pipe. Voici comment il s'y prit : il pesa le tabac qui devait entrer dans sa pipe, la bourra, l'alluma, et après l'avoir fumé en présence de la reine, il en recueillit soigneusement les cendres, les pesa et indiqua ainsi au juste le poids de la fumée. La reine en rit beaucoup, paya le pari, et avoua que son calcul était juste.

Un des domestiques de Sir Walter entra un jour dans sa chambre, et le voyant enveloppé d'un épais nuage de fumée, crut que son maître allait être brulé tout vivant, ne l'ayant jamais vu fumer. Il court chercher un grand seau d'eau, en répandant l'alarme dans tout l'hôtel, et s'empresse de jeter cette eau sur la tête de son maître pour le sauver des flammes !

Les colons de la Virginie s'accrurent tellement, et le manque de femmes devint si grand, qu'ils furent obligés d'écrire en Angleterre pour y faire importer une cargaison de femmes, comme un négociant fait une commande de marchandises. En 1620 il en arriva quatre-vingt-dix et en 1621 soixante. Elles furent vendues publiquement au marché de la Virginie. Dans le principe on les acheta à raison de cent livres pesants de tabac chaque, mais plus tard leur prix augmenta jusqu'à cent cinquante livres pesants. On ne dit pas le prix qu'elles avaient coutées en Angleterre.*

Dès que cette plante fut connue en Europe, plusieurs têtes couronnées se prononcèrent contre l'usage du tabac. Elisabeth défendit sévèrement l'usage du tabac par un édit qu'elle fit publier en Angleterre. Le roi Jaques imposa sur son introduction de fortes taxes prohibitives que Charles son successeur confirma et maintint.

En 1590, dit le docteur Thompson, le Schah Abbas de Perse prohiba l'usage du tabac dans son empire ; mais le plaisir de fumer avait pris dèja de si fortes racines parmi ses sujets, que beaucoup d'habitans des villes s'enfuirent dans les montagnes, abandonnèrent tout et se cachèrent pour pouvoir jouir du plaisir de fumer. En 1624

* Voyez Universal Geography, par Malte Brun, vol. 3, p. 223.

le pape Urbain VIII. menaça d'excommunier tous ceux qui commettraient le pêché horrible de prendre une prise de tabac dans une des églises pendant le service divin ; et en 1690 Innocent XII excommunia ceux qui avaient commis ce pêché dans l'église de St. Pierre à Rome. En 1625 Amurat IV. défendit sous peine de mort de fumer, comme une habitude contraire à la nature et à la religion. A Constantinople, où la pipe est généralement introduite, l'habitude de fumer y fut envisagé comme si ridicule et si choquante que le Turc, de n'importe quel rang, qui fut trouvé en flagrant délit, fut conduit en grande cérémonie dans les rues de Constantinople, après lui avoir percé le nez d'outre en outre, et y avoir introduit une pipe. Une populace immense l'accabla d'invectives et de huées. En Russie où tous les paysans fument à présent, le grand-duc de Moscou défendit l'entrée du tabac sous peine du *knout*, pour celui qui violerait cette loi pour la première fois, et sous peine de mort pour la seconde fois ; le moscovite qui prenait une prise de tabac eut ses narines fendues en deux. Le tribunal nommé la *chambre du tabac* établi pour punir les fumeurs, fut installé à Moscou en 1634, et ne fut aboli qu'au milieu du dix-huitième siècle. En Suisse on déclara la guerre à cette plante Américaine : à Berne le fumeur fut puni comme s'il avait commis un adultère ; et en 1653 tous les fumeurs furent traduits devant le conseil d'Apenzel et punis sévèrement.

La fécondité de la plante du tabac est étonnante. Linnée a calculé qu'une seule plante contient 40,320 grains et dit, que si chaque grain parvient à maturité, les plantes de tabac en végétation, durant l'espace de quatre ans, seraient plus que suffisantes pour couvrir la surface de toute la terre. Un autre écrivain dit que ces semences conservent leur vigueur de végétation pendant six ans et plus ; c'est à dire, qu'un grain de tabac produit pendant six ans cette plante sans être obligé de la semer de nouveau.

Un médecin français assure que d'après un calcul rond on vend en France quarante millions de livres pesants de tabac, qui, à trois francs par livre (prix moyen) fait la

somme de cent vingt millions de francs. Un quart de la population française a contractée l'usage du tabac, de manière qu'entre huit millions de personnes des deux sèxes, chacune consomme par an, soit en fumant, soit en chiquant ou en prenant du tabac, à peu près six livres. On pourrait peut être croire que ce calcul est exagéré ; mais en refléchissant qu'il y a des personnes qui usent douze et même jusqu'à vingt livres de tabac par an, on se convaincra de l'exactitude de ce calcul.

Il est fort difficile et même presque impossible de se passer de prendre du tabac,[a] lorsqu'on en a une fois contracté l'habitude. Un preneur de tabac préfère souvent de ne pas manger que de ne pas prendre une prise ; et il y a des personnes qui ont leur tabatière près du lit et qui prennent une et plusieurs prises à chaque fois qu'elles se reveillent. Elles ne pourraient pas se rendormir, si elles ne trouvaient pas leur tabatière.

L'habitude de prendre du tabac coute du tems et de l'argent. Le docteur Rush dit qu'un homme qui prend seulement chaque vingt minutes une prise, et qui continue quinze heures durant les vingt-quatre de la journée d'en prendre, en calculant qu'il emploie un peu moins qu'une demi-minute chaque fois qu'il prend sa tabatière) perd près de cinq jours chaque année de sa vie. Le fumeur en perd plus, car il lui faut plus de tems pour bourrer, allumer et préparer sa pipe. Le cigare prend moins de tems, mais salit et ruine bien plus les hardes. En calculant maintenant les dépenses, on trouvera que l'habitude de priser, de fumer ou de chiquer est une perte réelle de tems, d'argent et selon l'assurance de bien des médecins instruits c'est une habitude malsaine et même pernicieuse.

Le lord Stanhope assure que chaque fort preneur de tabac prend une prise chaque dix minutes ; il perd à chaque prise, accompagné de la cérémonie de se moucher, de s'essuyer le nez, d'ouvrir et de fermer sa tabatière &c. une minute et demie. Une minute et demie sur chaque dix minutes, ne calculant que seize heures pour chaque jour d'un preneur de tabac, fait deux heures et vingt-qua-

a To snuff.

tre minutes par jour, ce qui fait trente-six jours et demi dans une année. Si par conséquent nous supposons que cette habitude de prendre du tabac continue pendant quarante ans, le preneur de tabac aura employé deux ans de sa vie pour chatouiller son nez, et deux de plus pour se moucher. Le même auteur propose dans un autre essai de prouver que des dépenses en tabac, en tabatières et en mouchoirs de poche on pourrait former un fond pour payer la dette nationale de l'Angleterre.

De fumer du tabac est bien plus couteux et plus sale que de priser, puisque l'odeur pénètre dans les chambres, les habits, les cheveux et tout ce qui entoure l'homme. Mais le plus dégoutant de tout c'est de chiquer le tabac. Quelques mois avant la mort de Franklin il déclara à un de ses amis, qu'il n'avait jamais fait usage du tabac durant toute sa longue vie, et qu'il était disposé à croire que l'avantage de s'en servir n'était pas très grand, puisqu'il n'avait jamais connu un homme qui prisait, fumait ou chiquait, qui lui eut conseillé de suivre son exemple.

On fumait en France et en Angleterre, en 1788, pour huit millions treize mille cinq cent quatre-vingt-six francs de tabac par année, et il s'en prisait pour 2,034,876 francs. Aujourd'hui on vend année commune dans ces deux pays, pour 34,605,425 francs de tabac en poudre et en feuilles. Le nombre des fumeurs, comme on voit, a bien augmenté. [*Extrait de différens auteurs.*

APPENDIX.

No. 1.

Jean Chrysostome Wolfgang Amadée Mozart, naquit à Saltzbourg en 1756, et mourut le 5 Décembre, 1792, à Vienne, âgé de 36 ans. A l'âge de 14 ans, il composa son opéra Mithridate, en huit semaines, qui fut représenté le 26 Décembre, 1770, pour la première fois à Milan, avec tant de succès, qu'il attira la foule durant plus de vingt représentations successives. Haydn qui assista à la première représentation du *Mariage de Figaro*, dit hautement à ses amis, "que Mozart était sans contredit le plus grand compositeur moderne de ce tems." Mozart fit une partie de ses compositions dans son lit. On distingue parmi ses nombreux ouvrages *Don Juan*, le *Mariage de Figaro*, la *Flûte Enchantée*, la *Clemenza de Tito*, et le *Requiem*. Ses chansons sont tellement populaires qu'on les entend chanter partout.

No. 2.

Jean Siffrein Maury, né à Vauréas, en Provence, en 1746; mort à Rome, en 1817.

No. 3.

Henri IV. naquit à Pau, en 1553. Il était grand comme particulier, comme capitaine, comme roi. Ravaillac l'assassina le 14 Mai, 1610.

No. 4.

Fréderic II. roi de Prusse, était né le 21 Janvier, 1712, et mourut le 17 Août, 1786. Ce fut le seul roi qui gouverna par lui-même; ses ministres ne furent que ses commis.

No. 5.

David Garrick, naquit en 1716, à Hereford, et mourut le 20 Janvier, 1779. Il a écrit plusieurs pièces comiques; et, de compagnie avec Colman, son excellente comédie le *Mariage Secret*.

No. 6.

Pierre Louis Dubus Préville, naquit en 1741, fut destiné fort jeune à l'état ecclésiastique qu'il n'aimait pas, s'enfuit, et servit quelque tems comme manœuvre ou aide à maçon pour gagner sa vie. Un jour il assista à la représentation d'une comédie qu'une compagnie de comédiens ambulans donna dans une grange de village. Il en fut si charmé qu'il s'y enrôla le même soir. Il se voua entièrement au théatre, et parvint à force d'études et d'application à devenir un des premiers acteurs de France, tant tragique que comique. Il mourut aveugle à Beauvais en 1799.

No. 7.

Robert Walpole, comte d'Orford, naquit en 1676, à Houghton, dans le comté de Norfolk, devint ministre d'état en 1715, se retira du ministère en 1742, et mourut le 18 Mars, 1745.

No. 8.

Jean de Lafontaine, était né à Château Thierry, en 1621. Le surintendant Fouquet le protégea et lui fit avoir une pension pour laquelle Lafontaine lui envoya chaque trimestre une quittance en vers. Lafontaine mourut à Paris en 1695, à l'âge de 74 ans. Outre ses contes et ses fables il a écrit: les *Amours de Psyché*, roman, le *Florentin et l'Eunuque*, comédie, *Anacréontiques*, &c.

No. 9.

Jaques Louis David, le plus grand peintre de l'école moderne française, était né à Paris, 1750. Zélé patriote, jacobin prononcé, il vota comme membre de la convention nationale la mort du roi. Après l'arrestation et la condamnation de Robespierre, David courut de grands risques d'être guillotiné comme ayant été le chaud partisan et l'ami intime du dernier. Il n'échappa que parcequ'on ne voulut pas condamner à mort un peintre aussi distingué que lui. Si de semblables principes eussent existé sous le règne de Robespierre, le grand Lavoisier eut été sauvé; il fut guillotiné quelques mois avant l'exécution de Robespierre, (8 Mai, 1794,) et demanda en vain à ses bourreaux qu'un sursis d'une couple de jours pour pouvoir faire quelques expériences chymiques d'une haute importance! David fut nommé en 1804 premier peintre de l'empereur Napoléon, qui le chargea de lui faire quatre grands tableaux historiques, parmi lesquels se distingua celui du couronnement. Après la seconde restauration, David fut banni du territoire de sa patrie comme l'un de ceux qui avaient votés la mort du roi. Il vint s'établir à Bruxelles, où il mourut le 25 Décembre, 1825.

No. 10.

Gustave Adolphe, le plus grand monarque de la Suède, était né en 1594, et fut tué à la bataille de Lützen, le 6 Novembre, 1632.

No. 11.

Hugo Grotius, ou *De Groot*, était né à Delft, le 10 Avril, 1583, et mourut à Rostock, le 28 Août, 1645. Son ouvrage de *Jure Belli et Pacis* l'a immortalisé.

No. 12.

Andoche Junot, surnommé *La Tempête*, était né à Bussy-le-Grand, dans le département de la Côte d'Or, le 24 Septembre, 1771, mourut maréchal de France, duc d'Abrantes, &c. en 1813. Bonaparte commandant d'artillerie au siège de Toulon, demanda un subalterne qui avait une bonne main pour écrire une lettre. Le sergent Junot se présente et fut accepté. Bonaparte lui dit de choisir une place propre à écrire une lettre qu'il allait lui dicter. Junot choisit l'épaulement de la batterie dans laquelle ils se trouvèrent. A peine eut-il fini la lettre qu'une bombe, que les anglais venaient de lancer, éclata à dix pas d'eux et le couvrit lui et la lettre de terre. Excellent, s'écria Junot en riant, nous avions besoin de sable, en voici qui vient fort à propos. Bonaparte fixa ses yeux sur le jeune sergent; il était calme et n'avait pas même bougé. Ceci décida le sort de Junot. Dès ce moment le commandant le garda auprès de lui et lorsqu'après la prise de Toulon, Bonaparte fut fait général de brigade, il nomma Junot son aide-de-camp.

No. 13.

Joaquin Rossini, était né en 1792, dans la petite ville de Pesaro, dans les états romains. Son père était un musicien ambulant, et sa mère une chanteuse fort médiocre à la solde d'un théatre à Bologne pour y chanter dans les chœurs. Sa mère le mena fort jeune au théatre et le fit chanter avec elle, mais ne lui donna pas la moindre éducation musicale. Il commença à composer à l'âge de 17 ans, et à trente il compta déjà autant de triomphes brillans. Son opéra *Tancredi*, qui fut représenté en 1813, pour la première fois à Venise fit la plus grande sensation. Depuis ce moment sa réputation comme le plus grand compositeur moderne fut établie et s'est accrue. Il vit encore.

No. 14.

Lazare Hoche, naquit en 1764, à Montreuil, près de Versailles, et mourut à Wetzlar, le 15 Septembre, 1797.

No. 15.

Napoléon Bonaparte, était né à Ajaccio, dans l'île de Corse, le 15 Août, 1769 ; fut nommé premier consul, puis consul à vie, (Août, 1802,) couronné à Paris, le 2 Décembre, 1804, comme empereur des français, et le 26 Mai, 1805, à Milan, comme roi d'Italie, et finit par mourir misérablement sur un rocher désert, le 5 Mai, 1821.

No. 16.

Etienne Jaques Joseph Alexandre Macdonald, né à Sancerre, en France, le 17 Novembre, 1765, est maréchal, duc de Tarente, et pair de France, et pardessus tout honnête homme.

No. 17.

Jérôme Savonarola, moine fort éloquent et très savant, était né à Ferrare, le 21 Septembre, 1452. Il parla et écrivit contre le pape Alexandre VI. et exhorta les souverains de le destituer comme étant incapable d'occuper le St Siège, &c. Mais il ne put réussir, fut jeté dans un cachot, et jugé par l'influence de ce même pape qui envoya des commissaires à Florence. Il fut étranglé et puis brûlé avec ses écrits à Florence, le 23 Mai, 1498.

No. 18.

Le moine *Augustin*, depuis sa mort *Saint Augustin*, l'un des quatre pères de l'église, surnommé l'apôtre des anglais, fut envoyé, vers la fin du sixième siècle, par le pape Grégoire avec quarante moines en Angleterre, pour y introduire le christianisme dans les différens royaumes des anglo-saxons. Fort bien reçu du roi de Kent, Ethelbert, il réussit à le convertir. L'exemple du souverain excita un tel zèle parmi ses sujets, que St. Augustin en baptisa douze mille dans un jour. Le pape le nomma archevêque de Canterbury, et l'autorisa d'établir douze évêchés dans son diocèse. Depuis ce tems le pouvoir de l'église s'étendit en Angleterre comme ailleurs; et avec ce pouvoir vinrent les couvens et les moines. La ville d'Oxford avait été libre de tout couvent jusqu'en 1230. A peine y furent ils établis que les religieux commencèrent à employer sous main tous les moyens imaginables pour empiéter sur les droits et les privilèges de l'université. Ils refusèrent de se soumettre aux réglemens et statuts établis, et prétendirent à une jurisdiction séparée et distincte. Ils attirèrent une grande quantité de jeunes gens dans leurs couvens, pour y être instruits par eux, ce qui diminua considérablement le nombre des étudians dans l'université d'Oxford.

No. 19.

Philippe Mélanchthon, le fidèle associé de Luther dans la réforme, était né à Bretten, dans le palatinat du Rhin, le 16 Fevrier, 1497. Il se distingua fort jeune dans l'étude des langues anciennes, ce qui lui acquit l'amitié de son oncle, le célèbre professeur et savant Reuchlin, connu sous le nom de *Capnio*, le meilleur latiniste de son tems en Allemagne. Celui-ci lui conseilla de changer son nom de famille, *Schwartzerd*, (qui signifie en allemand terre noire,) en *Melanchthon*, (qui a la même signification en langue grecque,) usage assez commun parmi les savans de ce tems. Melanchthon fut nommé, à l'âge de vingt-deux ans, professeur de la langue grecque dans l'université de Wittemberg, devint l'ami et le puissant soutien de Luther. Il mourut à Wittemberg, le 19 Avril, 1560.

No. 20.

Je parlerai des Gymnasia et des Universités de la Prusse dans l'appendix du second volume du Glaneur.

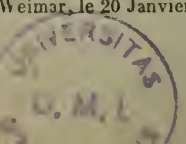
No. 21.

Lessing, *Klopstock et Wieland*, étaient trois célèbres écrivains allemands qui firent une révolution totale, surtout dans la poésie allemande; tous les trois ne se ressemblent ni dans leurs écrits, ni dans leur manière de vivre, ni dans leur caractère.

Godefroy Ephraim Lessing, né à Kamentz, en Lusace, le 22 Janvier, 1729, mort à Wolfenbuttel, le 15 Fevrier, 1781, était bon vivant, dissipateur et passionné pour les jeux d'hazard. Son esprit fort vif, fort original saisit au premier coup d'œil le ridicule et la pédanterie des savans allemands; il publia comme étudiant à l'université de Wittemberg une critique de la Messiade de Klopstock, et vers la fin de sa vie plusieurs traités théologiques sous le titre de *Fragmens de Wolf*****, d'un auteur inconnu, qui l'enveloppa bientôt dans une guerre de plume en matières théologiques fort désagréables pour lui. Son *Nathan le Sage*, qu'il fit paraître plus tard, ne fit qu'attiser le feu et lui attira des persécutions de la part des théologiens, ce qui lui causa tant de chagrin et d'inquiètudes qu'il en tomba malade, et mourut le 15 Fevrier, 1781, à l'âge de 52 ans. Dans ses écrits, Lessing était mordant, caustique, profond et développa de vastes connaissances et beaucoup de bon sens. Il ridiculisa les absurdités contre le bon goût et donna l'exemple dans ses propres écrits comment exprimer ses idées d'une manière claire et précise, sans avoir recours à aucune imitation. *Sarah Samp*, tragédie, *Emilia Galotti*, comédie sont parmi ses meilleures pièces de théatre, son *Laocoon*, ou sur les limites de la poésie et de la peinture, sa *Bibliothèque des Belles Lettres*, et sa *Dramaturgie*, sont fort estimés. Outre ses œuvres complets dont la seconde édition parut à Berlin, (1824,) en 34 vol. 8vo. Frederic Schlegel a publié en trois volumes les pensées et les opinions de Lessing; et son frère, K. G. Lessing, fit paraître sa biographie, en deux volumes. On a célébré le 22 Janvier, 1829, à Dresde, le centième anniversaire de la naissance de ce grand écrivain.

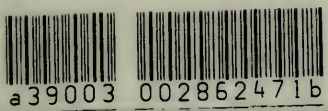
Fréderic Gottlieb Klopstock, né à Quedlimbourg, le 2 Juillet, 1724, mort à Hambourg, le 14 Mars, 1803.

Chrétien Martin Wieland, né à Biberach, dans la Souabe, le 5 Septembre, 1733, mort à Weimar, le 20 Janvier, 1813.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librar
University of
Date Due


a39003 002862471b

CE PC 2117
.G43
COO GLANEUR FRAN
ACC# 1190029

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 10 05 21 4